
Google


VE RI
TAS

VOYAGES
IMAGINAIRES,
ROMANESQUES, MERVEILLEUX, ALLÉGORIQUES, AMUSANS, COMIQUES ET CRITIQUES.

SUIVIS DES

SONGES ET VISIONS,

ET DES

ROMANS CABALISTIQUES.

CE VOLUME CONTIENT

La suite des VOYAGES RÉCRÉATIFS du chevalier DE QUÉVÉDO.

Relation du MONDE DE MERCURE. By the Chevalier de Bethune

VOYAGES
IMAGINAIRES,
SONGES, VISIONS,
ET
ROMANS CABALISTIQUES.

Ornés de Figures.

TOME SEIZIÈME.

Seconde division de la première classe, contenant les Voyages Imaginaires *merveilleux.*



A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVII.

VOYAGES
RÉCRÉATIFS
DU CHEVALIER
DE QUÉVÉDO.



AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

DES VOYAGES IMAGINAIRES.

LE *Voyage récréatif de Quévédo* eſt le même ouvrage que celui qu'il a intitulé d'abord *Viſions*. Il a refondu l'un dans l'autre, & en a ſeulement changé la forme : nous avons fait uſage de celui des deux ouvrages qui nous a paru devoir être le plus agréable au public ; il eſt d'ailleurs plus rare que les Viſions, & n'a point été inſéré dans la dernière édition que l'on a faite des œuvres de Quévédo.

François Quévédo de Villegas eſt né à Villeneuve de l'Infantado en 1570. Il étoit d'une famille

noble, & fut fait chevalier de Saint-Jacques. Son goût le portoit à la critique, même à la satyre personnelle ; &, comme il s'y livra avec trop peu de circonspection, il éprouva les chagrins qui sont la suite ordinaire des licences de cette nature. Il attaqua d'ailleurs des gens en place. Le comte Olivarès, dont il décria le ministère, s'en vengea en privant notre auteur de sa liberté. Quévédo ne sortit de prison qu'après la disgrace de ce ministre. Les ouvrages de Quévédo lui ont acquis, en Espagne, la plus haute réputation. Il a eu l'avantage qui n'appartient guère qu'aux auteurs distingués, d'être traduit en plusieurs langues. traductions que nous avons

de Quévédo, ſont anciennes, & cet auteur a dû perdre par la traduction. Le genre qu'il affectoit, étoit, comme nous l'avons dit, la critique & la ſatyre perſonnelle; ſon ton étoit celui de la plaiſanterie; or on conviendra qu'en paſſant dans d'autres langues, ces ſortes d'ouvrages perdent de leur prix. Quévédo a écrit en vers & en proſe : ſes principaux ouvrages, outre celui que nous imprimons, ſont des poéſies héroïques, lyriques & facétieuſes, raſſemblées en un recueil, & publiées ſous le titre de *Parnaſſe Eſpagnol*; l'*Aventurier Buſcon*, roman très-comique, contenant des aventures très-plaiſantes: cet ouvrage a eu du ſuccès, quoique la traduction en ſoit mauvaiſe

& mal écrite ; les *Visions* ; l'*Aventurier nocturne* ou le *Coureur de nuit*, roman comique & burlesque, moins plaisant que l'aventurier Buscon, & plusieurs lettres & pièces fugitives.

Quévédo est mort à Villeneuve de l'Infantado, lieu de sa naissance, en 1645. Il étoit âgé de soixante-cinq ans.

Le voyage de Quévédo a été traduit par l'abbé Béraud, sur lequel nous n'avons aucun renseignement, & dont nous ne connoissons que cet ouvrage.

Nous terminons ce volume par la *Relation du Monde de Mercure*, imprimée en 1750, & dont nous ne connoissons point l'auteur.

Nous aurions pu insérer cet ou-

vrage dans la classe des romans de magie & de sortilège, puisqu'il est question d'un cabaliste qui, à l'aide d'une lunette magique, fait voir à l'auteur toutes les merveilles du monde de Mercure; mais, comme il s'agit d'un peuple nouveau dont on décrit les mœurs & le gouvernement; comme l'on y donne le tableau de la terre qu'il habite, & des différentes productions qu'elle renferme dans son sein, cet ouvrage nous a paru se rapprocher plus près des voyages imaginaires que de tout autre, & nous avons cru que sa place naturelle se trouvoit au milieu des relations qui nous peignent les habitans du soleil, de la lune & des autres planettes. On lira avec plaisir la re-

lation du monde de Mercure ; le ſtyle en eſt clair, net & bien ſoigné ; c'eſt la production d'une imagination riante, qui, ſous des images gaies, nous a caché une critique fine, & de la ſaine morale.



VOYAGES



VOYAGES RÉCRÉATIFS DU CHEVALIER DE QUÉVÉDO.

LIVRE SECOND.

Le spectacle du monde dévoilé.

J'ALLOIS d'écarts en écarts, sans remarquer dans l'émotion qui me troubloit, ce qui étoit autour de moi. Tout-à-coup j'entendis des voix confuses qui m'appelloient ; & je me sentis fortement tirer par le manteau. Je tournai brusquement la tête. C'étoit un vieillard vénérable qu'on avoit indignement maltraité. Ses habits souillés étoient déchirés de toute part ; il conservoit malgré cela un air majestueux qui ins-

piroit le respect. Qui es-tu, lui dis-je cependant avec une vivacité offensante, toi qui te déclares l'ennemi juré de mes plaisirs ? Vous autres vieux, vous condamnez dans la jeunesse des amusemens que vous ne quittez pas, mais que le tems vous enlève de force. Tu es sur le retour, je commence ma carrière ; c'est à mon tour de jouir. Mais qui es-tu, encore une fois ? D'où viens-tu, & de quel droit t'ingères-tu à me contredire ? Le vieillard dissimula son chagrin, & me répondit en souriant : Je ne prétends troubler, ni ne t'envie des plaisirs qui n'excitent que ma pitié. Tu veux savoir qui je suis, l'état & le mauvais équipage où tu me vois, disent assez que je suis un homme de bien, porté à dire la vérité ; & le plus grand malheur pour toi est de ne m'avoir pas fréquenté jusqu'à présent. Je m'appelle Disant-vrai. Ces habits déchirés sont l'ouvrage de ceux qui me tirent à eux ; ces meurtrissures sont l'effet des mauvais traitemens qu'ils me font sitôt que je me présente, & la preuve de leurs sentimens réels. Car vous dites tous dans le monde que vous aimez la vérité ; & dès qu'on vous l'a dit, les uns se livrent au désespoir, les autres s'emportent contre ceux qui la disent ; le meilleur accueil qu'on leur fasse, est de se contenter de ne pas les croire. Si tu es plus sensé, & que



Qui es-tu, toi qui te déclares l'ennemi juré de mes plaisirs?

tu veuilles véritablement connoître le monde, suis-moi; je te menerai dans un endroit où tu le verras tel qu'il est; au lieu que tu n'en as jamais vu que les apparences.

Comment appelle-t-on, lui dis-je, cet endroit merveilleux? On lui donne, répliqua-t-il, bien des noms différens; mais le plus convenable est le rendez-vous de l'imposture. Entre les hommes, il y en a qui en sont habitans ordinaires; il y en a qui n'y sont que passagers: mais il n'est presque personne qui n'y ait, sinon une maison, du moins une chambre, ou un cabinet. Nous avancions tout en parlant; & nous n'avions pas encore fait beaucoup de chemin, qu'il m'interrompit pour me faire regarder autour de moi. Remarques-tu, me dit-il, cet homme si bien mis? C'est un imposteur qui se nourrit en artisan, & qui s'habille en gentilhomme: le dimanche sous l'or & la soie, il se défigure tellement, qu'il étonneroit jusqu'à son aune & ses ciseaux, en rentrant dans sa boutique, & qu'il y seroit méconnoissable. N'aurois-tu pas cru lui faire tort, en le jugeant d'une profession méchanique? Vois-tu ce simple gentilhomme, à côté de ce grand personnage qui a tout l'équipage d'un homme de qualité? Le premier, au lieu de se mesurer à son revenu, & de marcher sans suite, n'est qu'un im-



AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

DES VOYAGES IMAGINAIRES.

LE *Voyage récréatif de Quévédo* eſt le même ouvrage que celui qu'il a intitulé d'abord *Viſions*. Il a refondu l'un dans l'autre, & en a ſeulement changé la forme : nous avons fait uſage de celui des deux ouvrages qui nous a paru devoir être le plus agréable au public ; il eſt d'ailleurs plus rare que les Viſions, & n'a point été inſéré dans la dernière édition que l'on a faite des œuvres de Quévédo.

François Quévédo de Villegas eſt né à Villeneuve de l'Infantado en 1570. Il étoit d'une famille

noble, & ſut fait chevalier de Saint-Jacques. Son goût le portoit à la critique, même à la ſatyre perſonnelle ; &, comme il s'y livra avec trop peu de circonſpection, il éprouva les chagrins qui ſont la ſuite ordinaire des licences de cette nature. Il attaqua d'ailleurs des gens en place. Le comte Olivarès, dont il décria le miniſtère, s'en vengea en privant notre auteur de ſa liberté. Quévédo ne ſortit de priſon qu'après la diſgrace de ce miniſtre. Les ouvrages de Quévédo lui ont acquis, en Eſpagne, la plus haute réputation. Il a eu l'avantage qui n'appartient guère qu'aux auteurs diſtingués, être traduit en pluſieurs langues. traductions que nous avons

de Quévédo, sont anciennes, & cet auteur a dû perdre par la traduction. Le genre qu'il affectoit, étoit, comme nous l'avons dit, la critique & la satyre personnelle; son ton étoit celui de la plaisanterie; or on conviendra qu'en passant dans d'autres langues, ces sortes d'ouvrages perdent de leur prix. Quévédo a écrit en vers & en prose : ses principaux ouvrages, outre celui que nous imprimons, sont des poésies héroïques, lyriques & facétieuses, rassemblées en un recueil, & publiées sous le titre de *Parnasse Espagnol*; l'*Aventurier Buscon*, roman très-comique, contenant des aventures très-plaisantes: cet ouvrage a eu du succès, quoique la traduction en soit mauvaise

Lui-même couvert d'un froc énorme, la tête abîmée dans un profond capuchon de ſerge, emmailloté dans une robe immenſe, le viſage ombragé des vaſtes aîles d'un chapeau antique rabattu ſur ſes yeux, marchoit peſamment, courbé ſous le faix, & retenu par l'embarras de dix-huit aunes d'étoffes qui balayoient la terre derrière lui. A ce ſpectacle, touché de compaſſion : Epouſe fortunée, m'écriai-je, ſi l'on peut l'être en mourant, vous avez trouvé un mari dont la fidélité & la tendreſſe vous accompagnent au-delà de la mort ! Et toi auſſi, veuf heureux d'avoir des amis qui, non-ſeulement partagent ta douleur, mais qui paroiſſent la ſurpaſſer ! Quelle triſteſſe que la leur, & quel accablement !

Le vieillard, branlant malignement la tête : Toute cette triſteſſe, dit-il, eſt forcée, & n'eſt qu'un faux ſemblant. Dans le moment, tu verras la choſe au naturel, & comment la réalité dément les apparences. Que ſert cet éclat de flambeaux, ce bruit des cloches, ces habits lugubres, toute cette ſuite & cet attirail, auſſi-bien que ces ſuperbes inſcriptions gravées ſur des monumens qui ne renferment que vers & que cendre ? Vois-tu ces pieux eſtaffiers qui environnent la bière ? Ce n'eſt pas pour lui faire honneur ; ce ſont des vautours affamés qui

vrage dans la classe des romans de magie & de sortilège, puisqu'il est question d'un cabaliste qui, à l'aide d'une lunette magique, fait voir à l'auteur toutes les merveilles du monde de Mercure; mais, comme il s'agit d'un peuple nouveau dont on décrit les mœurs & le gouvernement; comme l'on y donne le tableau de la terre qu'il habite, & des différentes productions qu'elle renferme dans son sein, cet ouvrage nous a paru se rapprocher plus près des voyages imaginaires que de tout autre, & nous avons cru que sa place naturelle se trouvoit au milieu des relations qui nous peignent les habitans du soleil, de la lune & des autres planettes. On lira avec plaisir la re-

veuf, qu'il trace dès ce moment le plan d'un nouveau mariage avec une autre, dont il connoît assez l'honneur & la vertu, pour compter qu'elle se prêtera officieusement à lui faire quitter dans peu de tems le crêpe & les pleureuses.

Je fus étrangement surpris de ce que j'entendois & de ce que je voyois. Que les choses du monde, disois-je, sont différentes de ce qu'elles paroissent ! Dès ce moment, mes yeux perdent tout le crédit qu'ils avoient sur moi ; & rien désormais ne me sera plus incroyable que ce que je verrai.

Ces réflexions furent bientôt troublées par le bruit qu'on entendoit dans une maison voisine. Nous entrâmes pour voir ce que c'étoit ; &, au moment qu'on nous vit, l'on entonna une lamentation à six voix de femmes qui accompagnoient celle d'une jeune veuve. Douleur aussi démonstrative que peu sincère. On battoit des mains par intervalle avec un bruit pareil à celui des flagellans. On entendoit de longs soupirs, entrecoupés de sanglots forcés & artificiels. La maison étoit démeublée, tous les murs dépouillés, la pauvre affligée enfoncée dans une chambre obscure, où elle pleuroit à tâtons. Ses compagnes lui disoient : Chère amie, les larmes ne remédient à rien. D'autres ajoutoient : Il est sûrement en paradis. Celle-ci



VOYAGES RÉCRÉATIFS DU CHEVALIER DE QUÉVÉDO.

LIVRE SECOND.

Le ſpectacle du monde dévoilé.

J'ALLOIS d'écarts en écarts, ſans remarquer dans l'émotion qui me troubloit, ce qui étoit autour de moi. Tout-à-coup j'entendis des voix confuſes qui m'appelloient ; & je me ſentis fortement tirer par le manteau. Je tournai bruſquement la tête. C'étoit un vieillard vénérable qu'on avoit indignement maltraité. Ses habits ſouillés étoient déchirés de toute part ; il conſervoit malgré cela un air majeſtueux qui inſ-

la qualité réelle d'espionnes & de délatrices. Dans cette place elles parlent tant que ce qu'elles disent de trop pourroit fournir au défaut de tous les bégues & de tous les muets. Connoissez-les bien ; elles ne pleurent leur mari que quand on les porte en terre, & qu'il n'est plus en état de les gêner & de les observer. Elles ne l'aiment que mort, elles le détestent vivant. C'est-là, répondis-je, un trait malin qui peut tomber sur quelques-unes; mais en général c'est un sexe foible, sans appui, & digne de pitié : témoin cette pauvre femme que nous voyons ici. Laissez-moi donc plaindre un pareil malheur, & mêler mes larmes aux siennes. Là-dessus le vieillard répliqua avec émotion : Tu pleures après avoir fait une vaine ostentation de ton étude, & montré de la science quand il falloit donner des signes de prudence. Ne devrois-tu pas attendre que je te fisse connoître ces choses au naturel, pour savoir comment il falloit parler? Mais qui sait empêcher les pensées de se produire sur le bord des lèvres? Voilà donc tout ce que tu avois à nous dire, & sans ton étimologie hébraïque de la veuve, toute ta science eût été muette. C'est une pauvre philosophie que celle qui apprend où il y a des trésors cachés, mais qui n'apprend pas la manière de travailler la mine.



Qui es-tu, toi qui te déclares l'ennemi juré de mes plaisirs?

Buguet sc.

vez avec quel zèle il vous a servie dans tous vos embarras. Je ne sais quelle pensée me vient à l'esprit, mais si elle a quelque fondement..... Hélas! vous êtes si jeune! il vous faudra bien prendre un parti. Alors la veuve d'un ton modeste & les yeux baissés comme une vestale : il n'est pas tems de penser à cela, répondra-t-elle, abandonnons tout à la Providence, elle le fera si elle juge qu'il convient. Et remarquez que le jour des obséques est le jour où les veuves de l'étalage le plus commun vivent le plus délicatement. Il n'est personne qui, pour donner des forces à l'inconsolable, ne l'engage à prendre un morceau & à boire un coup. Elle obéit en disant que tout lui semble un poison; & tout en avalant, quel bien, dit elle, cela peut-il faire à une femme désolée, qui a toujours l'objet de son chagrin sous les yeux? Décide à présent si toutes tes condoléances sont raisonnables.

A peine le vieillard eut-il parlé de la sorte, qu'attirés par des grands cris, étourdis par un tumulte affreux que faisoit la populace, nous sortîmes pour savoir de quoi il s'agissoit; c'étoit un alguazil qui, la masse rompue en main, le nez plein de sang, le col arraché, sans perruque & sans manteau, couroit en demandant justice au roi & aux tribunaux, à la suite d'un

voleur qui, s'acheminant vers une église sans en être meilleur chrétien, alloit avec plus de légereté que n'en peut donner la dévotion la plus fervente. L'écrivain restoit par derrière, environné de peuple, couvert de boue, le porte-feuille sous le bras gauche, & écrivant sur le genou. Je m'apperçus en passant que rien ne croît si vîte qu'un crime sous la plume d'un écrivain; car il eut griffonné en un instant une rame de papier.

Je demandai la cause du tumulte, on me dit que celui qui fuyoit étoit un ami de l'alguazil, qu'il lui avoit fait confidence de je ne sais quel vol; & que, de peur qu'il ne fût pris par quelqu'autre alguazil, celui-ci l'avoit voulu arrêter; mais que le voleur s'étoit enfui, après s'être dégagé à force de coups de poings, & que, voyant venir le monde, il avoit doublé le pas, & alloit porter son affaire aux pieds de quelque saint dans une église d'asyle. L'écrivain verbalisoit tandis que l'alguazil avec les recors, qui sont les chiens de chasse du bourreau, le suivoient à la piste sans le pouvoir joindre. Et il falloit que ce voleur fût bien léger à la course, puisque ces animaux affamés ne le pouvoient atteindre. Quelle récompense, m'écriai-je, l'état ne doit-il pas à des gens qui, pour mettre en sûreté ma vie,

mon honneur, mes biens & ceux de tant d'autres, exposent leur propre personne ? Que ne méritent-ils pas devant Dieu & devant les hommes ? Comme les voilà maltraités pour avoir voulu arrêter un criminel, & un perturbateur du repos public !

Holà, dit le vieillard, je vois bien que si l'on ne te retient, tu ne finiras pas. Apprends que cet alguazil ne poursuit le voleur ni pour le bien public, ni pour le bien particulier de personne, mais parce qu'étant vu de tout le monde, il est honteux qu'un voleur soit plus habile que lui. Voilà ce qui lui fait faire tant d'efforts. Au reste, l'alguazil n'est nullement répréhensible de vouloir arrêter son ami, en le supposant coupable : celui qui vit de son bien ne fait aucun mal ; il agit justement & sagement. Or, tout méchant & tout scélérat, quel qu'il soit, est le bien de l'alguazil, & il peut en vivre. Ces sortes de gens ont leur revenu sur les fouets & la marque ; les galères & la potence sont leurs domaines. Les années de vertu, crois-moi, sont aussi stériles que fâcheuses pour eux & pour le diable ; & je ne sai pourquoi le monde qui les a si fort en horreur, ne devient pas vertueux pour un an ou deux, afin de les faire tous mourir de faim ou de dépit. Maudit soit le métier qui

à son salaire sur les mêmes fonds qu'Astarot & que Beelzébut!

Je voulus du moins justifier l'écrivain: De quelque friponnerie, repris-je, que vous chargiez l'alguazil, qu'imputer à l'écrivain, qui ne tombe plutôt sur les témoins, puisqu'ils font la décision des affaires? A d'autres, dit le vieillard. As-tu jamais vu alguazil sans écrivain? Non, certainement. Quand ils vont, pleins d'avidité, quêter leur proie, ils peuvent tomber sur un innocent comme sur un coupable; afin donc qu'il ne soit pas emprisonné sans crime, ils ont grand soin d'avoir un écrivain pour en forger quelqu'un. Ainsi quoique ces malheureux n'ayent commis aucune faute, l'écrivain leur en trouvera; & ils ne seront pas pris sans délit. Ne m'oppose pas les témoins, puisqu'il en a à la main pour toutes sortes de causes, d'aussi noirs & en aussi grand nombre que les gouttes d'encre de son écritoire. Ignores-tu que c'est l'intrigue qui les présente, & le plus souvent l'avarice qui les examine? Si quelqu'un dit la vérité, l'écrivain met ce qui lui est nécessaire, & cependant ne lit jamais à haute voix comme le témoin a déposé. Ainsi le monde devant aller comme il va, il eût été expédient qu'au lieu de faire prêter serment sur l'évangile au témoin devant

l'écrivain, qu'il répondra avec vérité aux interrogations qu'on lui fera, celui-ci, au contraire, jurât qu'il l'écriroit telle qu'on l'auroit déposée.

Il peut arriver que des gens de probité se fassent écrivains ou alguazils; mais de soi-même la profession est par rapport à eux, comme la mer par rapport aux corps morts, qu'elle rejette sur la côte dans l'espace de trois jours. Pour moi je goûte fort le spectacle d'un écrivain à cheval & d'un alguazil en toque & en manteau, faisant les honneurs d'un convoi patibulaire, comme on pourroit faire ceux d'un jour de triomphe, & suivant avec dignité un voleur qu'on fustige; mais je voudrois que quand on crie aux carrefours: Tel est condamné comme voleur, l'écho ne répétât pas plus loin que sur la masse de l'alguazil & la plume de l'écrivain.

Il en eût dit davantage si son attention n'eût été attirée d'un autre côté, par l'air de grandeur avec lequel venoit en carrosse un homme riche, si gros, si boursouflé, & d'un pas si grave, que la masse ne sembloit avancer qu'à force de machines. Les quatre bêtes qui le traînoient sembloient s'appercevoir de sa gravité, & s'y conformoient. Lui-même étoit négligemment étendu dans le fond de son car-

rosse, se dispensant du salut & de toute politesse; avare de ses regards qu'il ne daignoit porter sur personne, la tête enfoncée entre ses larges épaules, pareille à une citrouille que son poids fait rentrer dans terre; le corps, à ce qu'il sembloit, tout d'une pièce & sans jointure, ne sachant s'incliner ni se tourner, pas même lever le bras pour tirer son chapeau, qui sembloit un des membres de son corps, tant il y étoit fixé. La voiture étoit environnée de quantité de valets de pied, ou de laquais gagés par artifice, nourris de promesses, payés d'espérance. D'un autre côté l'on voyoit une escorte de créanciers qu'on ne connoissoit pas pour tels, & dont le crédit entretenoit toute cette magnificence. Sur le velours à côté du Midas, étoit un bouffon chargé de l'amuser.

Le monde fut fait pour vous, heureux mortel, m'écriai-je, sitôt que je l'apperçus, vous qui vivez si heureux & avec tant de pompe! Vit-on richesses mieux employées? Quel état! & que ce seigneur, quelqu'il soit, sait bien figurer! Tout ce que tu dis & tout ce que tu penses, me dit le vieillard, marque peu de jugement. Tu n'as raison qu'en disant que le monde fut fait pour cet homme, parce que le monde n'est que fausseté & que misère, comme

celui que tu admires n'est que vanité & que folie. Remarque ses chevaux qui, flairant l'avoine, semblent reconnoître & suivre à la piste celui qui en fait crédit à leur maître; & le maître lui même, qui, respectant fort la justice, ne paroît qu'avec ce nombreux cortége pour éluder les poursuites. Les stratagêmes qui le font vivre, lui coûtent plus de peine que de fouir la terre pour gagner sa vie. Tu vois ce bouffon; apprends que lui-même a pour bouffon celui qui le tient à ses gages. Quelle plus grande misère peux-tu concevoir que d'acheter, comme ce riche, les mensonges & les flateries, que de consumer son bien à se faire dire des contes ridicules! Ce fou est au comble de sa joie, parce que son faquin lui dit qu'il n'y a pas un seigneur semblable à lui, & que tous ceux qu'on pourroit lui comparer ne sont, dans ce point de vue, que de petits houbereaux: il est aussi content que si la chose étoit vraie. Enfin il seroit difficile de dire qui des deux est le vrai bouffon: ils le sont réciproquement l'un de l'autre; le riche se divertit du bouffon, le bouffon se divertit du riche à son tour; & avec plus de raison.

Nous vîmes après cela une personne d'une beauté parfaite, qui charmoit les regards de tous ceux qui l'appercevoient, & qui ravissoit

tous les cœurs. Elle passoit avec une certaine négligence industrieuse, dérobant ses attraits à ceux qui les avoient vus, & les faisant voir à ceux qui ne les remarquoient pas. Tantôt elle se montroit au travers de la gaze, tantôt à travers les dentelles. Elle relevoit de tems en tems son voile, en feignant de le rabaisser, & elle éblouissoit comme l'éclair par l'éclat frappant de ses charmes. Quelquefois elle spéculoit de côté, ne montrant qu'un œil & qu'un coin de la joue, pour donner plus d'envie de voir le reste. Ses cheveux mis à la torture, couronnoient de cent manières différentes sa belle tête. Son teint n'étoit que neige, rose & corail industrieusément confondus ensemble, & prodigués avec un sage ménagement. Ses dents blanches comme l'yvoire, & ses mains qui paroissoient de tems en tems sur le voile dont la couleur relevoit leur blancheur admirable, embrasoient les cœurs. Sa taille & sa démarche occasionnoient quelqu'émotion aux ames les plus froides. Sa parure, pour le goût & la richesse, étoit tout ce qu'on imagine de mieux dans ces personnes chargées de bijoux, qui ne leur coûtent rien, & qui n'ont que le soin de l'arrangement.

La vue d'un objet si charmant me ravit hors de moi-même ; & sans mon barbon qui me

gênoit beaucoup, j'eusse suivi la pente de la nature qui confondoit déja toutes mes pensées. Je me retournai du moins pour exhaler mes sentimens, & je dis : Quiconque n'aime pas de toute son ame & de tous ses sens, une beauté aussi parfaite, ne sait pas apprécier le chef-d'œuvre de la nature. Heureux celui qui fait une pareille rencontre, & plus heureux qui peut en profiter ! Quelle agitation ne trouve pas son repos dans une créature née, dit-on, pour le malheur de l'homme ? Mais quoiqu'on en dise, l'amour qu'on lui porte, s'il est secondé, dégage de tous les soucis, fait tout oublier, fait tout regarder avec indifférence, avec mépris. Quelle vivacité modeste dans ses yeux ! Quels regards plus gracieux & moins affectés, & qui soient plus visiblement le tableau d'une belle ame ! Quelle grace dans ces croissans de jais qui couronnent les yeux, qui rehaussent la blancheur du front, & que la blancheur du front rehausse à son tour ! Quel coloris sur ces joues, où le sang le plus pur, encore mêlé avec le lait, forme un incarnat admirable ! Quel corail dans ces lèvres qui bordent un rang de perles au lieu de dents, qu'un ris sage & ravissant découvre avec réserve ! Quel objet saisissant que ce col, ces mains, cette taille ! Si ce sont-là des sources

de perdition, c'eſt en même-tems l'apologie de celui qui ſe perd, puiſqu'il le fait pour une ſi belle cauſe. Quelle autre fournit, & plus d'amorce aux deſirs & une plus abondante matière de défenſe au bel âge?

Le vieillard reprit: Tu as beaucoup à faire ſi c'eſt la même choſe pour tout ce que tu vois, ta deſtinée n'eſt pas brillante; tu ne naquis que pour admirer. Juſqu'ici je t'ai cru aveugle, je vois à préſent que tu es fou. Tu as toujours ignoré à quelle fin le créateur t'a donné des yeux, & quel doit être leur office. Ils ſont faits pour voir; la raiſon eſt faite pour juger & diſcerner: tu fais tout le contraire; mais ſi tu prends le parti de juger par les yeux, dans quelles erreurs ridicules ne donneras-tu pas? Tu jugeras bleues les montagnes éloignées, tu croiras les plus grands objets très-petits, puiſque les différens dégrés d'éloignement trompent infailliblement la vue. La rivière qui coule à tes pieds t'embarraſſera; il t'y faudra jetter une branche pour ſavoir de quel côté ſe dirige ſon cours.

Cette femme que tu viens de voir, & qui te cauſe de ſi vifs transports, s'étoit hier couchée fort laide, & ſa beauté n'eſt que l'ouvrage de la matinée. Car il eſt bon que tu ſaches que les femmes, au ſortir du lit, & avant la

toilette, ont leur visage, leur gorge & leurs mains naturelles; mais après cela tout ce qu'on voit en elles n'est plus que meuble de boutique, ouvrage du métier, & non celui de la nature. Entrons en détail. Les cheveux de cette femme ne sont à elle que parce qu'elle les a achetés; ils ne lui sont pas naturels. Ses sourcils sont moins noirs que noircis; & si l'on faisoit aussi des nez, elle n'auroit plus son nez véritable. Sa bouche pleine de dents cariées, ressembloit à un encrier : toutes les poudres qu'elle a usées l'ont changé en une salière. La cire & les pomades sont en si grande quantité sur ses lèvres, qu'on les pourroit allumer comme des bougies. Ses mains sont enduites de blanc & non pas blanches. Oh! le plaisant spectacle de voir une femme qui se dispose à paroître le lendemain, se resserrer la nuit d'auparavant, s'empaqueter, se mettre à la daube, pour ainsi dire, se coucher avec un visage semblable à un mur crevassé, & le lendemain se plâtrer à sa fantaisie! Qu'il est amusant de voir une laide ou une vieille, renouveller les prestiges des Nécromanciens, & sortir métamorphosée d'une bouteille.

Tu admires une beauté; ce que tu admires n'est pas la personne : si elle ôtoit ce qu'il y a de corps étrangers autour du sien, tu ne la

reconnoîtrois plus. Dans le monde, crois-moi, il n'y a rien de si artistement préparé que la peau des femmes. Elles se défient si fort de leurs personnes, qu'à laver, sécher, polisser, elles consument plus de tems, usent plus de pâtes & de pomades que tout l'attirail de leurs ajustemens ne peut user de savon. Quelle profusion de parfums & d'eau de senteur pour le nez ! Que d'ambre & de civette pour les pieds ! En un mot, nos sens enyvrés des apparences trompeuses de la femme, ignorent ce qu'elle est dans la réalité. Si on l'embrasse, on se barbouille le visage ; si on lui touche la main, on serre un squelette ; & quand elle va à son repos, elle se dépouille de la moitié de sa personne en se dépouillant de ses habits. Dis-moi donc quel est son mérite, en regardant en lui-même ce fier animal que notre seule foiblesse rend terrible, & qui n'est utile que quand on lui tient les rênes ; alors tu connoîtras clairement ta sottise. Je ne te parle point de ces infirmités, qui feroient succéder l'horreur à la plus violente passion : on se passionneroit plutôt lorsqu'on y pense, pour une femme de bois ou de pierre. Le vieillard se tût, après avoir parlé de la sorte, pour me donner le tems de la réflexion. Tant de choses qui m'affectoient si diversement, par-

tageoient mon ame en des ſentimens contraires. Je rêvois profondément, & ne ſavois preſque à quelle penſée me fixer. Tout-à-coup un bruit étonnant de huées & de ſifflets me fait lever les yeux. Je fors comme d'un profond ſommeil, mes ſens ſont plus libres, mes oreilles plus ouvertes, ma vue devient plus perçante; je m'apperçois que je ſuis dans l'enceinte d'un théâtre immenſe dont les acteurs & les ſpectateurs faiſoient tour à tour leurs perſonnages. Deux énormes pantomimes, ſoit géants, ſoit fantômes, (car on pouvoit, à leur taille & à leur aſpect affreux, les prendre pour l'un ou pour l'autre, n'offrant aux yeux qu'une figure informe & des traits ébauchés), ouvrant deux gouffres au lieu de bouches, crièrent d'une voix de tonnerre: Sur la ſcène, jongleurs, ſur la ſcène.

A ce ſignal, vous euſſiez vu accourir au théâtre, des loges, du parterre, de l'emphithéâtre & de tout le voiſinage, des flots de toutes ſortes de perſonnes. Les fantômes baiſsèrent auſſitôt le rideau. C'étoit une gaze tranſparente de mille couleurs différentes, & qui n'en retenoit aucune. Mes yeux la percèrent ſans peine; mais quelle ſurpriſe, quand, revoyant très-diſtinctement toutes les figures que je venois de contempler, je n'en reconnus

aucune. Elles étoient ſi différentes d'elles-mêmes derrière le rideau, qu'on auroit tout pris pour un enchantement ou pour un ſonge. Ma ſurpriſe fut telle qu'on s'imagine. Le vieillard, ſe tenant les côtés, faiſoit, d'un viſage tout ridé & ſans montrer des dents, des éclats de rire, & des grimaces toutes ſemblables aux pleurs des autres.

Cette femme que j'avois tant admirée, parut d'abord devant le rideau. Elle y avoit l'extérieur plus composé qu'une vierge en niche; elle étoit plus artificieuſement déguiſée qu'une ſirène; les graces & la réſerve répandues dans toute ſa perſonne, & comme enſevelies ſous la cappe & le voile; mais elle ne fut pas plutôt derrière la gaze, qu'elle mit bas le maſque, porta à droite & à gauche des regards invitans, ne ceſſa de chercher des graces dans mille afféteries ridicules, de faire des clins d'œil à tout venant, & de s'atiffer. O femme inconcevable, m'écriai-je, que vous eſt-il arrivé? Etes-vous bien la même que je viens de voir? Si ce l'eſt, reprit le vieillard d'une voix enrouée & en touſſant! Sans doute, que c'eſt elle; mais la vertu du rideau lui fait faire tous ces perſonnages.

Et cet homme, repris-je, que nous avons vu dans un ſi magnifique équipage, ſi propre dans ſa perſonne, ſi avare de ſes politeſſes, de

ſes paroles & de ſes regards, qui inſpiroit un reſpect mêlé de crainte, comment, lorſqu'il a paſſé d'abord, paroiſſoit-il ſi éloigné de ces traits affreux, de ces concuſſions énormes, de ces exactions & de ces uſures ; cet antropophage affamé, qui vit de la ſubſtance des miſérables ; ce gouffre que tout ce qu'on y jette pour le combler, ne fait que creuſer & qu'approfondir ? Je t'ai déja dit, répliqua le vieux, que c'étoit là l'effet du rideau. Et celui qui écrit là des billets doux, ce ſuborneur de l'âge facile & du ſexe crédule, cet attiſeur de vices, cet artiſan d'infamies ; je le prenois, devant le rideau, pour un homme d'honneur : & derrière, répondit le patron, voilà quel eſt ſon perſonnage. Ce brouillon déteſtable, qui cherche noiſe de tout côté, qui sème la zizanie nuit & jour, qui réchauffe les vieilles querelles, qui répand l'huile ſur le braſier, qui ſouffle le feu caché ſous la cendre ; je l'avois vu devant le rideau feuilleter des livres, interpréter des loix, examiner des demandes, dicter des réponſes, & peſer le bon droit : comment accorder des choſes ſi contraires ?

Je te l'ai déja dit, répondit le bon vieillard, il fait derrière le rideau ſon rôle naturel, qui eſt tout différend de celui qu'il fait par devant. Reconnois encore celui que tu as vu paſſer

dans sa calèche, avec sa fraise, son manteau, ses gands blancs & ses ordonnances : il passe à présent monté sur un griffon, armé de toutes pièces, de cuirasse, de casque & de gantelets, faisant tomber sous une grêle de fièvres, de fluxions & de catarres, des troupes innombrables de toute condition, & tranchant le fil de tant de vies qu'il sembloit tantôt prolonger ; ou prolongeant les maladies, afin d'en tirer un meilleur salaire.

Regarde encore ce maudit courtisan, compagnon aussi fatiguant qu'infatigable des hommes en place, qui, devant le monde, & sur-tout sous les yeux du ministre, observoit les salamalecs de tous les autres, pour en faire de plus respectueuses, qui sembloit vouloir rentrer dans la terre, tant il faisoit ses saluts profonds, & qui enchérissoit sur les prosternemens de religion : ne l'as-tu pas toujours vu la tête inclinée comme s'il eût reçu une bénédiction d'évêque, & anticipant sur tous les flatteurs pour répondre *amen* à toutes les pauvretés de leurs plates excellences : regarde-le à travers du rideau, il déchire à belles-dents celui qui le faisoit s'extasier ; il lui larde les plus cruels brocards, le berne, le maudit, change en grimaces & en dérisions ses lâches flatteries, ses faux semblans, toutes les fadeurs de ses adulations.

As-tu vu ce petit homme d'importance prendre dans ſon domeſtique le ton du premier des ſept ſages : qu'on ferme cette porte ; que fait-on tous les jours à une fenêtre ? je n'ai que faire de joueurs; je ne ſais ce que c'eſt que de manger hors de chez moi ; que les gens futiles en agiſſent autrement, voilà ma façon de faire & de penſer ; je n'ai d'autres principes que les loix rigoureuſes de l'honneur. Remarque au travers du rideau le contraſte de la vie diſſolue & de la gêne où il tient ſa femme. Vois-le morfondu ſur une promeſſe, abîmé dans les affaires d'où il compte tirer plus qu'il n'a mis ; puis en retournant chez lui, annoncer par ſa toux & ſon ton de maître, comme au ſon de la trompe, ſon arrivée, de ſix rues de diſtance. Quelle grandeur & quel honneur ne met-il pas dans l'opulence, & quelle infamie dans le ſeul danger du beſoin! Quel éloignement n'a-t-il pas du pauvre, & quelle affection pour l'homme riche & libéral ! Quel profond oubli de ceux qui ne lui ſont bons à rien, & quel zèle empreſſé à ſervir ceux qu'on n'oblige pas ſtérilement !

Vois-tu auſſi ce coquin qui s'affiche pour l'ami de cet homme marié, qui en uſe avec lui comme frère, toujours prêt à le ſecourir dans ſes affaires & dans ſes procès, juſqu'à lui

ouvrir sa bourse ? Reconnois-le au travers du rideau : il aime encore plus la femme que le mari, & il craint fort peu de lui en faire porter la marque & l'opprobre. Entends ce qu'il répond à son voisin qui lui représente l'indignité d'abuser de la confiance d'un ami qui le reçoit ainsi dans sa maison, & qui lui en ouvre la porte à toute heure : Voulez-vous donc, lui dit-il, que j'aille où l'on m'attend le pistolet à la main, & où je n'entrerois qu'au risque de sauter par les fenêtres ? ce seroit là être bien sot, si ce que vous me reprochez est un peu fripon.

Je demeurai plein d'admiration d'entendre le bon vieillard, & de voir ce qui se passoit derrière le rideau, sur le théâtre du monde ; & je dis au dedans de moi-même : Si, à l'ombre d'un si foible voile, rassurés seulement par une gaze transparente, les hommes se montrent de la sorte, que feroient-ils sous des ténèbres plus épaisses ? C'étoit une chose prodigieuse, que l'affluence du monde qui accouroit de toute part pour faire son double personnage. Cependant mon vieux guide me dit : Il est tems de te délasser ; le concours de tant d'objets merveilleux, & l'éclat impétueux de tant de grandes vérités fatigue les sens, & risqueroit

de troubler ton imagination, qui n'eſt pas plus raſſiſe qu'une autre. Repoſe-toi un moment, afin d'être plus propre aux nouvelles inſtructions que tu dois recevoir. Cédant à ces conſeils & au beſoin de la nature, je m'aſſis ſur un gazon, & je m'endormis peu après d'un profond ſommeil.



LIVRE TROISIÈME.

Promenade souterraine.

MON premier ſoin au réveil fut de chercher mon guide. Je ne le découvris pas : je l'appellai de toutes mes forces à pluſieurs repriſes ; mais inutilement. Hé quoi ! me dis-je à moi-même, celui qui m'a ſi bien parlé contre le menſonge & l'illuſion, me trompe lui-même ! A qui pouroit-on ſe fier déſormais ? Je formois déjà mille ſoupçons injurieux, quand je vis dans un recoin du vallon, un ombrage épais, formé par des yeuſes touffues & de noirs cyprès, où l'œil du jour n'avoit jamais pénétré. Une profonde caverne s'ouvroit ſous ces feuillages, & s'enfonçoit tortueuſement dans le ſein de la montagne. On s'imaginera d'abord qu'on va retrouver ici les expéditions ténébreuſes de ce pleureur d'Ilion, qui deſcendit courageuſement dans l'Averne, parce qu'il avoit la vieille pucelle de Cume pour compagne. Mais on ſe trompe dans la comparaiſon. J'entrai ſeul, & avec intrépidité, la curioſité & le goût des nouvelles expéditions l'emportant ſur la timidité naturelle. Auſſi ne vis-je ni les ſonges, ni la chimère, ni

les furies, ni aucun de ces êtres monſtrueux & menſongers, qui ſont les productions d'un cerveau troublé par la peur.

Après avoir long-tems marché à tâtons dans la nuit la plus profonde, les premiers objets que je vis, non à la faveur du jour, mais d'un crépuſcule des plus foibles, qui eſt la ſeule lumière de ces lieux ſouterrains, furent mes bons amis les médecins, montés ſur des mules couvertes de houſſes noires ſi amples, qu'il me ſembloit voir des bierres qui euſſent des oreilles. Le pas de ces animaux étoit amuſant & fort inégal, tantôt lent, & tantôt précipité ; & les cavaliers, affourchés ſur les bucéphales quinteux, ne reſſembloient pas mal à des manœuvres montés ſur des poutres pour les ſcier. Les yeux des docteurs étoient encore dégoûtans, de s'être arrêtés ſur les chaiſes percées. Ils avoient la barbe fort longue & fort épaiſſe, la bouche ſi enfoncée au milieu de ce crin ſalle, qu'on avoit de la peine à l'y découvrir, toute large qu'elle étoit. Ils avoient de grandes robes traînantes ; ils tenoient dans une main leurs gands parfumés, roulés enſemble ; &, dans l'autre, une longue verge dont ils frappoient leurs montures, auſſi peſantes qu'eux.

Quelques-uns du nombre portoient des bagues dont les pierres étoient ſi groſſes, qu'elles

représentoient aux malades la tombe de leur prochaine sépulture. Ils alloient en troupe, environnés & suivis de jeunes praticiens qui apprenoient la médecine en marchant à leur suite ; &, en conversant avec les mules autant qu'avec leurs docteurs, ils parvenoient à leur grade. Je dis en moi-même : si c'est ainsi que se font les médecins, faut-il s'étonner que leur apprentissage coûte la vie à tant de dupes ?

Après les médecins venoit une longue suite d'apothicaires, armés de mortiers, de spatules, de suppositoires, de seringues toutes chargées avec leurs canules, & d'une infinité de boëtes, de pots, de bouteilles, dont les écriteaux épouvantables annonçoient toutes les sortes de poisons qui y étoient renfermés. L'équipage faisoit un grand bruit ; & ce n'est pas sans raison qu'on a dit souvent que le bruit de la mort commence par le mortier de l'apothicaire, se continue par le babil des chirurgiens & des médecins, & se consomme par le chant des prêtres & le son des cloches. Les apothicaires sont les gardes de l'arsenal du médecin, à qui ils s'obligent de fournir des armes : aussi la plupart des instrumens de leur métier ont quelqu'analogie avec ceux de la guerre. Les emplâtres sont les plastrons, les seringues ressemblent aux pistolets, quelques-unes aux ca-

nons montés sur leurs affuts ; les pilules sont les balles & les boulets.

Tous ces apothicaires portoient leurs chiffres, leurs cris de guerre & leurs devises, dont la plus commune étoit *recipe*, qui veut dire reçois. Après ce mot, on voyoit cet autre répété mille fois, *ana*, dont on comprend assez la signification la plus naturelle. Après quoi viennent les onces & les scrupules, qui sont des choses fort réjouissantes pour le corps & pour l'ame des moribonds. Outre cela ils donnent aux choses les plus communes, des noms si étranges, que leur jargon semble celui des alchymistes ou des plus fameux nécromanciens; comme *Talmus*, *Opeponac*, *Leontopulatum*, *Diacatholicum-Angelorum*. Mais qui sera curieux de savoir ce que signifient ces mots effrayans, apprendra que ce ne sont que quelques carottes, quelques raves & d'autres racines aussi communes dont ils déguisent le nom, parce qu'ils savent le proverbe qui dit : qui te connoît ne te prise pas ; & que si les malades les connoissoient effectivement, ils ne seroient pas si sots que de les acheter si cher. Les noms de leurs recettes & des remèdes avec lesquels ils tourmentent les malades, sont si affreux, que s'ils chassent quelque maladie, ce n'est que par la frayeur qu'ils causent. Quel

mal si opiniâtre, qui ne déloge quand on lui présente une certaine drogue composée de graisse humaine, qu'on appelle momie, pour diminuer l'horreur qu'on en auroit? Qui voudroit se laisser appliquer de l'onguent de N. au risque de voir sa jambe ou son bras enfler comme un tonneau?

En voyant les apothicaires mêlés avec les médecins, je reconnus le peu de raison d'un proverbe polisson, qui met de la différence dans la dignité de leur profession; & je n'y en trouvai effectivement aucune, puisque le médecin va immédiatement du poulx à la chaise percée pour s'instruire de ce qu'il ignore, suivant la leçon de son maître *Gallien*, qui l'adresse à cet oracle.

Il faut avouer que si le plus misérable esclave connoissoit ces sortes de gens, il ne les laisseroit jamais approcher de sa personne. O les maudits inquisiteurs des maux imaginaires, qui, sans raison & sans équité, répandent le sang, déchirent les membres, exilent les ames de leurs corps, ou les réduisent au désespoir!

A leur suite venoient encore les chirurgiens, armés de pinces, de tenailles, de lancettes, de sondes, de scies, de ciseaux & de rasoirs. En même-tems une voix meurtrière cria, tranche, coupe, arrache, brûle, décharne. Il me prit

une ſi grande peur à ces mots, & il ſe fit une telle contraction dans mes membres, que je crus qu'ils alloient rentrer les uns dans les autres.

J'apperçus peu après des gens de ſi mauvaiſe mine, qu'on les auroit pris pour les diables. Ils tenoient de longs chapelets de dents enfilées dans du fil-d'archal. Je me raſſurai un peu en voyant que ce n'étoient que des arracheurs de dents, qui ſont cependant de la plus maudite profeſſion du monde, puiſqu'ils ne tendent qu'à nous faire mourir de faim avec beaucoup d'appétit, & à nous rendre vieux dans notre jeuneſſe; mais qui ne peuvent nuire qu'aux perſonnes aſſez ſimples pour ſe laiſſer dupper par le menſonge impudent. Ces eſcrocs affamés ne regardent pas une dent, quelque belle qu'elle ſoit, qu'ils ne vouluſſent la voir à leur chapelet plutôt qu'à votre bouche. C'eſt pourquoi ils ne ſont occupés qu'à inventer contr'elles des accuſations fauſſes. Jamais je n'ai vu avec plus d'indignation, aucun autre métier. Ce qui me fâche le plus, c'eſt qu'ils demandent de l'argent pour avoir ôté une dent, comme s'ils l'avoient miſe.

Y a-t-il encore quelques perſonnes à voir plus haïſſables que celles-ci, dis-je alors? car il me ſembloit que les diables n'étoient pas

pires. Il entra incontinent une grande foule d'hommes de tout état, & de femmes déja sur l'âge. On les nommoit Hableurs & Babillardes, & ils faisoient le fléau de toutes les compagnies par leur naturel de cigales. On me dit que, quoique tous indifféremment fussent grands parleurs, ils portoient différens noms. On appelloit les uns Nageurs, parce qu'ils ne faisoient qu'étendre les bras à droite & à gauche, en parlant, comme s'ils eussent nagé. Les autres se nommoient Singes ou Marionettes, parce qu'ils représentoient les gestes & les grimaces de tous ceux dont ils parloient. Il y en avoit qu'on appelloit Rapporteurs : ceux-ci portoient subtilement les yeux de tous côtés sans tourner la tête, & presque sans lever la paupière : ils affectoient un air distrait, tandis qu'ils étoient les plus attentifs, & ils s'efforçoient en toute manière d'apprendre à la dérobée les actions & les affaires d'autrui, pour répandre ensuite le trouble & la dissension par-tout.

Comme ils marchoient les derniers, je demandai pourquoi personne ne les suivoit? Plus de mille voix toutes ensemble me répondirent confusément : C'est la quintessence de l'importunité ; &, comme en certains serpens tout le venin est dans la queue, ceux-ci viennent les derniers, comme les plus pernicieux de tous.

J'apperçus un peu sur le côté les Narrateurs & les Menteurs. Ils avoient l'air gai, le visage riant & fleuri ; ce qui faisoit une espèce de problême assez difficile à expliquer, en ce qu'ils paroissoient si contens sans état & sans ressources. Il y avoit une multitude prodigieuse d'enfans & de gens oisifs, de domestiques paresseux, de niais & de badauts, attroupés autour d'eux qui les dévoroient des yeux, & qui faisoient par intervalles, de longs éclats de rire.

Je cherchois pour quel dessein ce nombre confus de personnes de toute espèce se trouvoit réuni, lorsque j'apperçus une figure plus extraordinaire encore que les autres. Elle avoit la taille extrêmement fine; elle étoit chargée de couronnes, de sceptres, de mitres, de velours & de broderie, de toile & de bure; & elle avoit une faulx à la main. Elle étoit elle-même vêtue de toute couleur ; elle avoit un œil ouvert & l'autre fermé ; elle paroissoit jeune d'un côté & vieille de l'autre; sa marche étoit régulière : & tandis que je la croyois encore loin de moi, elle se trouva à mes côtés. Je fus tel qu'un homme à qui l'on présente quelque hiéroglyphe à expliquer : je ne pouvois comprendre ce que signifioit ce composé extraordinaire de choses bizarrement assorties.

Loin de me déconcerter cependant, je me mis à rire comme un fou en l'examinant; car il n'y avoit rien de si grotesque.

Je lui demandai qui elle étoit. Je suis la mort, me dit-elle. La mort! repris-je dans un changement de sentimens le plus étrange, tout palpitant de peur, & prêt à rendre le dernier soupir, & tout en bégayant: Que venez-vous chercher ici, lui dis-je, vous qui vous dites la mort? Toi-même, me répondit-elle. O ciel! m'écriai-je, il faut donc mourir! Pas sitôt, reprit-elle, ne t'effrayes pas; je ne viens à présent que pour te conduire dans ces lieux souterreins qui forment mon empire: & puisque tant de morts ont visité les vivans, à ce que ceux-ci racontent, il est juste qu'un vivant rende visite aux morts. Suis-moi donc & marchons. Mais n'attendrez-vous pas un moment que je me sois préparé? Il n'est pas nécessaire: tout ce que tu prendrois avec toi ne serviroit qu'à t'embarrasser; je me charge de l'équipage de chacun, pour qu'il marche plus lestement. Je la suivis sans répliquer.

Il me seroit difficile de dire par où elle me mena d'abord; car j'étois dans un si grand effroi que je n'avois presque pas l'usage de mes sens. Je lui dis cependant en marchant: Je ne vois pas en vous tout ce qu'on attribue

à la mort, puiſqu'on ne nous la repréſente que comme un ſquelette décharné. Elle me répondit : Ces imaginations ne ſont qu'ignorance & que folie, mon ami ; ces os que tu me dis ſont les morts, ou les reſtes des vivans ; mais ce n'eſt pas la mort, ou s'ils ſont la mort il y a autant de morts qu'il y a d'hommes, puiſque vous avez tous un crâne & des oſſemens qui ſe décharnent de jour en jour, avant même que vous entriez dans la ſépulture.

Mais, apprenez-moi, je vous prie, ſi vous êtes la mort, ce que ſignifie ce cortége qui vous accompagne, & pouquoi les flatteurs avec les ſemeurs de zizanie, ſont plus près de vous que les médecins, vos zélés ſerviteurs. Ce n'eſt pas que j'aime les flatteurs, me dit-elle, puiſque la vérité eſt mon élément ; mais ils me ſont d'un plus grand ſervice encore que les médecins ; & beaucoup plus de perſonnes périſſent par leurs intrigues que par la pharmacie.

Tandis que je m'inſtruiſois ainſi dans ſes leçons, nous entrâmes dans une caverne remplie de monſtres que je ne fis qu'entrevoir, tant il y faiſoit obſcur. C'étoit comme le veſtibule d'une grande ſalle, ou plutôt d'un vaſte enclos, où l'on n'entendoit que de ſoupirs, l'on n'apprenoit que de mauvaiſes nouvelles,

l'on ne respiroit que l'ennui, le chagrin, le désespoir, & où tout frémissoit de malédictions. Qu'est-ce que tout ceci, m'écriai-je, & où me trouvé-je? Une figure pâle, qui étoit près de moi, me répondit: Comment voudriez-vous qu'il n'y eût point ici des chagrins & des malédictions, puisqu'il y a des faiseurs de mariages & des Procureurs? Ne savez-vous pas qu'on dit par-tout, maudit soit celui qui me maria: maudit soit le procureur qui me fit entreprendre cette affaire! Que signifie, repris-je, l'assemblage que vous faites ici des faiseurs de mariages & des procureurs? Qu'ont-ils à faire ensemble? Ignorant que vous êtes, me dit-elle d'un ton animé, est-ce pour me fâcher que vous me faites ces questions? S'il n'y avoit de faiseurs de mariages, y auroit-il tant de personnes au désespoir, & s'il n'y avoit des procureurs, y auroit-il tant de gens réduits à l'indigence? Avouez que les uns & les autres sont les principaux agens de cet empire, & les solides appuis de ce trône,

Alors je levai les yeux & je vis effectivement la mort s'asseoir sur un trône, & autour d'elle une multitude de petites figures qui lui ressembloient toutes en un point, & qui en étoient différentes en tous les autres. C'étoient les diverses espèces de morts, telles que la

mort d'amour, la mort de peur, la mort de froid, & une infinité d'autres. La mort d'amour avoit à ses pieds Pyrame & Thisbé, la bonne Didon, & quelques douzaines d'Amadis, aussi pâles que le jour qu'ils rendirent le dernier soupir. La mort de peur étoit la plus magnifique dans son cortége, & les dégrés du trône, du côté où elle étoit assise, étoient couverts de tyrans orgueilleux, de généraux célèbres; mais qui avoient eu encore plus de peur qu'ils n'en avoient donné. La mort de froid n'avoit autour d'elle que quelques vieux barbons, quelques vieux abbés, des savans ennuyeux, & des prélats qui n'avoient jamais été aimés de personne, que leurs neveux & leurs gouvernantes avoient dépouillés avant qu'ils eussent les yeux fermés.

Tandis que je considérois le cortège & les trophées de la mort, j'entendis une voix terrible qui cria : Morts, morts, morts; &, au même instant, je vis paroître des têtes, des bras, des pieds en mouvement, puis des hommes & des femmes tout formés, encore demi-enveloppés dans leurs suaires, lesquels se rangeoient en ordre, & observoient un profond silence. Parlez chacun à votre tour, leur dit la mort. En même tems je vis approcher vers moi un mort de mauvaise humeur, maigre &

décharné, le visage mélancolique & fort mécontent. Je lui demandai qui il étoit, & ce qu'il me vouloit. Il n'est pas, me dit-il, que vous n'ayez souvent ouï parler de moi; je suis l'autre, c'est-à-dire, un homme de bien que l'on diffame à tout instant, & à qui l'on prête les plus impertinens discours, quoique je sois fort pacifique, & que je ne dise jamais rien. Cependant il n'y a pas de sottise que l'autre ne dise. Les ignorans qui veulent citer quelqu'autorité, disent toujours: comme dit l'autre. Il y a très-long tems que cet abus règne. Les latins m'appelloient *quidam*, & se servoient de ce nom pour donner du nombre à leurs longues périodes. Je desire donc que vous me rendiez un service, quand vous serez de retour dans le monde: je vous prie de dire que vous avez vu l'autre; qu'il est tout vêtu de blanc; qu'il n'y a rien d'écrit, ni de peint sur lui; qu'il ne dit, ne dira, & n'a jamais rien dit; que tous ceux qui le citent en ont menti; qu'il proteste contre le témoignage de tous ces imposteurs & de tous ces sots. Dans les querelles & les éclaircissemens, ils m'appellent une certaine personne; dans les intrigues, je ne sai qui; dans la chaire & dans le barreau, certain auteur. Mais tout cela ne désigne que le pauvre l'autre; & tend à le charger de tout ce qu'on dit

d'impertinences. Accordez-moi ce que je vous demande, & tirez-moi de l'état déshonorant où je suis. Je lui promis de faire ce qu'il desiroit; & il se retira content.

Je vis d'un autre côté un mort ou une morte, qui marchoit d'un pas grave, & qui, en m'abordant, jetta sur moi un regard sévère, ou plutôt furieux, & me dit : Rends-moi l'honneur qui m'est dû, & ne penses pas avoir à faire à l'autre. Qui est votre seigneurie, lui dis-je, vous qui me parlez si impérieusement, & qui prétendez à des distinctions dans un lieu où tous sont égaux? Je suis, dit-elle, la grande & puissante reine Guillemette; &, si tu ne me connois pas, tu n'en es que plus coupable de parler de moi sans respect. Car vous autres mortels, vous êtes si peu maîtres de votre langue, que vous choquez les morts aussi facilement, & plus facilement encore que les vivans. Si vous voyez quelque château ruiné, quelque carosse délabré, quelque ajustement qui ne soit plus à la mode, quelque beauté passée, vous dites aussitôt que tout cela est du tems de la reine Guillemette. Mais vous êtes des extravagans; mon tems vaut beaucoup mieux que le vôtre; &, pour en être convaincu, il ne faut que vous entendre parler comme vous faites.

Elle en eût dit davantage ; mais je m'éloignai doucement, & je me coulai dans une antre où il faisoit à demi-nuit. Je me sentis serrer le bras ; je me retourne avec frayeur, & je m'apperçois que c'étoit une espèce de spectre droit & immobile, comme une statue de marbre dans une niche. Il tâcha de me guérir de ma peur, en me disant qu'il ne me vouloit aucun mal, & qu'il ne prétendoit que m'instruire.

Je le considérai, & je remarquai un vieillard qu'on pouvoit, à juste titre, appeller le bucéphale des hommes à cause de sa grosse tête. Son menton étoit couvert d'autant de crin qu'il en faudroit pour une selle de poste. Je le pris pour un sauvage d'une contrée non-découverte. Il m'envisage ; &, me voyant si attentif à le considérer : La science, me dit-il, que j'ai des choses cachées, m'apprend que vous êtes inquiet de savoir qui je suis : c'est Nostradamus qui vous parle.

Mon inquiétude & ma crainte diminuèrent à ces mots, & me familiarisant d'abord avec lui : Est-il possible, lui dis-je, que ce galimathias de prophéties qui se publie sous votre nom soit votre ouvrage ? Impudent que vous êtes, me répondit-il, osez-vous insulter de la sorte l'interprête des destinées ? Esprit grossier, vous méprisez la science qui passe la portée de

votre intelligence, & vous appellez galimathias les plus judicieux oracles! Serez-vous assez stupide, par exemple, pour ne pas pénétrer & ne pas admirer le sens de ces paroles:

En considérant la nature,
J'ai lu dans l'histoire future,
Que ce que femme ordonnera,
D'abord le seigneur le voudra.

Il n'est point d'esprit si bouché, qui ne conçoive cette vérité, digne de passer en proverbe; & je ne crois pas que personne l'accuse de fausseté ou d'obscurité.

Voyons si les autres sont plus obscures; elles ne sont certainement pas moins sûres: écoutez & jugez:

Les mariés seront époux,
Quand ils ne seront plus jaloux;
Et quiconque, dans sa carrière,
Veut rapidement parvenir,
S'il est docteur, pour la fournir,
Jette les coudes en arrière.

A ces paroles, je me mis à rire de toutes mes forces; & le prophête s'en appercevant: Bouffon que vous êtes, me dit-il fort en colère, mauvais plaisant qui trouvez à mordre sur-tout, vous n'avez pourtant pas les dents assez bonnes pour briser le noyau & trouver

ce qui y eſt caché. Ecoutez avec plus de reſpect, ou je vous arracherai la barbe, poil à poil; écoutez, de par tous les diables, puiſque vous êtes venu, non pour rire, mais pour vous inſtruire. Penſez-vous que tous les mariés ſoient les vrais époux? Vous vous tromperiez de plus de moitié. Sachez qu'il y a bien des mariés qui vivent en célibat, & pluſieurs perſonnes dans le célibat, qui vivent en perſonnes mariées. Telle eſt aujourd'hui la mode. Il y a une infinité d'hommes qui ſe marient pour laiſſer leurs femmes vierges; & autant de femmes indifférentes par rapport à leurs maris. Voilà la moitié de la prophétie expliquée, & voici le reſte. Vous me direz, peut-être, qu'il eſt ridicule pour n'être que trop vrai; eſt-ce à dire que la vérité naïve vous déplaît? De quelle façon faut-il donc qu'elle ſoit habillée pour être à votre goût? Je gage néanmoins que vous ne ſauriez objecter aucune ſubtilité contre cet oracle, & que vous ne penſez pas qu'il y ait des gens qui courent les coudes en avant auſſi-bien qu'en arrière. Mais je veux vous en faire connoître de cette eſpèce: ce ſont les médecins, mon ami, quand ils remercient en tournant les mains en arrière pour recevoir leur argent. Après l'avoir attrapé, ils courent comme des ſinges d'opérateurs, qui viennent

de recevoir quelque pièce de monnoie, & qui vont faire la quête ailleurs.

Plusieurs femmes se verront mères ;
Et les enfans qu'elles feront
Seront les enfans de leur pere,
Comme on le verra sur leur front.

Eh bien, avez-vous quelque chose à dire ici ? Je vous réponds qu'il y a quantité de maris qui se convaincroient, s'ils vouloient, qu'ils n'ont pas engendré les enfans qui les appellent pères. L'on n'a point d'autre preuve du contraire, que la déposition de la mère, que les hommes reçoivent, je ne sais par quelle bizarrerie, puisque, sur toutes les autres matières, leurs loix défendent de recevoir le témoignage d'une personne dans sa propre cause. Mais combien n'y aura-t il pas de gens à la vallée de Josaphat, qui occupent à présent les premiers rangs dans le monde, & qui seront contraints alors d'appeller pères, ceux qu'ils avoient appellé l'Epine ou la Verdure ? Combien de pères se trouveront alors sans postérité, contre leur espérance ? Vous en serez convaincu, quaud vous y serez, vous qui riez à présent de ces grandes vérités, comme d'autant de sornettes. J'avoue, répondis-je, que nous avons tort de mépriser vos oracles. Il est vrai qu'on n'en pénètre pas le sens ; ils sont

plus judicieux qu'on ne pense, & ils ont une force singulière, expliqués de votre bouche.

Entendez encore celui-ci, ajouta-t-il ?

Toujours régnera la coutume,
De bien voler avec la plume.

Y êtes-vous ? Comprenez-vous ces mots : voler avec la plume ? Vous n'êtes pas assez simple, je m'imagine, ou vous ne me le croyez pas assez, pour vous persuader que je veuille parler des oiseaux. Vous vous tromperiez lourdement. Ce que je dis, regarde les avocats, les procureurs & les notaires, qui volent votre argent & vos fonds, par une infinité d'industries dont la plume est l'instrument.

Après ces mots, le bon Nostradamus disparut, & me laissa la réponse sur les lèvres. Au même instant, je me sentis tirer par derrière, & je m'entendis tout-à-la-fois appeller par une voix grondeuse, qui sembloit sortir du centre de la terre, & formée de la mâchoire plutôt qu'articulée par la langue. Je me retourne avec étonnement : c'étoit une vieille, la plus vieille qui fût jamais, vrai remède à tous les desirs ; & hideux épouvantail des morts mêmes & des démons. Ses yeux étoient enfoncés comme dans ces cornets de trictrac de malades, doublés de velours cramoisi. Ses joues & son front avoient

le coloris de la plante des pieds. Sa bouche rentrante & ses lèvres éteintes étoient à l'ombre d'un vrai nez d'alambic. Son menton ne ressembloit pas mal au croupion d'un oison mal plumé. Elle n'avoit pas plus de dents qu'une lamproie. Les peaux de ses giffles pendantes représentoient les poches des singes. Sa tête branloit perpétuellement, & sa voix tremblante se conformoit assez bien à ce battement de mesure. Son corps raccourci étoit comme emmaillotté dans un grand voile de crêpe. Elle avoit un bâton dans une main pour étayer une machine aussi ruineuse ; &, de l'autre, elle tenoit un long chapelet qui traînoit par terre, & qui sembloit une ligne avec laquelle elle auroit pêché les médailles & les petites têtes de morts qui y étoient attachées.

En appercevant cet abrégé des siècles passés, je lui criai de toutes mes forces, la jugeant sourde à sa figure : Oh ! ma mère, ma grand'-mère, que cherchez-vous par ici ? Elle relève aussi-tôt le crêpe rabaissé sur sa face sépulchrale, & mettant une grande paire de lunettes pour m'envisager, ou plutôt pour me dévisager, si elle l'eût pu : Je ne suis ni sourde, ni grand'mère, me dit-elle avec un ton de Proserpine, & j'ai un nom aussi-bien qu'un ciron. Qui croiroit qu'en l'autre monde les femmes

eussent encore la vanité de ne pas passer pour vieilles ? Ses yeux larmoyans & le souffle de sa voix rendirent l'odeur des caveaux où l'on met les cercueils. Je la priai d'excuser mon ignorance, & de me dire son nom ; que je ne prétendois que lui rendre les honneurs que je lui devois. Je m'appelle Duégna Quintagnogna, dit-elle. Comment, repris-je tout étonné, cette maudite espèce de créatures se trouve en cette région ? Avec combien de ferveur les vivans ne doivent-ils pas dire pour elles *requiescant in pace ?* Puisqu'il y a ici des duégnes & des surveillantes, les habitans y seront dans le trouble & dans les divisions. J'avois cru qu'elles ne mouroient pas, & que le monde étoit condamné à les garder éternellement : je me détrompe en vous voyant, & je suis charmé de vous rencontrer, après avoir tant ouï parler de vous. Car, dès qu'on voit quelque vieille censurer la conduite de la jeunesse, parce qu'elle ne se souvient pas de la sienne, on dit d'abord, regardez un peu cette Duégna Quintagnogna. En un mot on parle de vous par-tout. Approchez donc, Duégna Quintagnogna, que je vous considère à mon aise.

Le diable vous le rende, me dit-elle, & la peste vous étouffe pour le souvenir que vous avez de moi. Fils de Lucifer que vous

êtes, n'y a-t-il pas des duégnes plus anciennes que moi ? N'y en a-t-il pas de cent quarante, de six vingts ans ? Que ne vous divertissez-vous de celles-là, & me laissez tranquille. Tout doux, lui dis-je, n'altérez pas ainsi vos traits gracieux, en vous irritant. Quand je serai retourné dans le monde, je vous ferai rendre plus de justice. En attendant, dites-moi ce que vous faites ici, & par quelle aventure vous vous y trouvez. Elle fut appaisée par ma promesse, & me dit : Je me suis présentée aux enfers, & j'ai proposé d'y fonder un ordre de duégnes ; mais messieurs les diables n'ont pas voulu y consentir, disant que bientôt nous les chasserions de leur empire ; que l'on n'y auroit pas besoin d'eux pour tourmenter les ames, si nous y étions ; ou que, si nous y demeurions ensemble, nous serions toujours à couteaux tirés, & qu'ils ne pourroient remplir leur charge. Je suis allée en purgatoire : dès que les ames m'ont vue, elles ont commencé à crier *libera nos domine*, plus fort que si elles eussent vu vingt légions de démons. Pour le paradis, nous n'y prétendons rien : n'y pouvant faire de rapports, & tout y étant dans la paix, nous y sécherions d'ennui. Les habitans de la région souterreine où nous voici se plaignent à leur tour de ce que je ne les laisse pas tranquilles

dans un lieu qui devroit être celui du repos, & ils me renvoient dans le monde. Mais qu'aller chercher fur la terre! les vivans font auffi injuftes envers nous, & plus infolens que les morts. J'ai appris dernièrement qu'un homme allant de Madrid à Valladolid, & s'informant où il pourroit coucher, on lui répondit qu'il y avoit fur la route un village qui s'appelloit Duégnas. N'y a-t-il point d'autre lieu en-deçà, ou en-delà, reprit-il, pour m'y arrêter? Il n'y a, lui dit-on, qu'une potence. Bon, répliqua-t-il, voilà mon affaire; j'aime cent fois mieux m'arrêter là qu'à Duégnas. Je vous conjure donc de travailler auprès des mortels, afin que déformais ils choififfent un autre objet de leurs quolibets infenfés, & qu'ils me laiffent en repos. Elle eut parlé davantage, & peut-être le fit-elle, me croyant toujours préfent: mais je m'éloignai infenfiblement, fans qu'elle s'en apperçût, parce qu'elle avoit ôté fes lunettes.

Je cherchois un guide pour me conduire enfin hors de ce trifte féjour, quand je fus arrêté de nouveau par un mort d'affez bonne figure, excepté qu'il avoit une aigrette de bélier fur la tête, mais une aigrette fi haute & fi brillante, qu'on pouvoit le prendre pour le bélier du zodiaque. Il roidit les bras, ferma les poings,

& se présenta avec la plus fière contenance. Je vis qu'il m'en vouloit, & je me mis en défense avec des armes égales, excepté celles du front qui me manquoient. Que prétend ce nouveau Moïse, lui demandai-je ? A ces mots, il entre en fureur, s'élance sur moi, combat des ongles & des cornes ; & bien m'en prit qu'il étoit miré, c'est-à-dire, que ses cornes fort anciennes faisoient plusieurs tours sur son front, comme celles des vieux béliers, & ne pouvoient plus frapper de la pointe. L'on accourut pour nous séparer, & l'on me fit grand plaisir ; puisque la langue, qui fait ma principale défense, ne sauroit tenir contre les cornes.

A quoi pensez-vous, me dirent-ils, d'insulter don Diégo Dandino ? Comment, repris-je, c'est là Diégo Dandino ! Infâme que tu es, de quoi peux-tu te plaindre, & quelles risées peut-on faire que tu n'en mérite davantage ? Que sauroit-on me reprocher, répondit-il ? Y eût-il homme plus accommodant que moi ? J'étois aussi paisible que les sept dormans ensemble. Nous nous accordions parfaitement, ma femme & moi. Aussi disoit-elle souvent : Dieu prête vie à don Diégo, c'est le mari le plus commode qu'il y ait au monde ; quoiqu'il arrive chez nous, il ne dit jamais, voilà qui est mal, ou voilà qui est bien. Elle mentoit cependant ;

& je n'étois pas si sot qu'elle pensoit. J'ai dit fort souvent, voilà qui est mal, & voilà qui est bien. Quand il entroit chez nous des poëtes & des beaux esprits, je disois en voyant ces gens sans finance, voilà qui va mal; & quand je voyois de bons marchands, ou de gros rentiers, je disois, voilà qui va bien. Quand je rencontrois ces nobles qui ont la bourse aussi creuse ou aussi pleine de vent que la tête, ces paladins à longues épées & à grandes moustaches, je disois, voilà qui va très-mal. Mais, quand je voyois des fermiers ventrus, ou seulement quelques-uns de leurs commis, je disois, voilà qui va très-bien; parce que l'argent coûtant fort peu à ces gens-là, ils le répandent fort largement. Que peut-on me reprocher enfin? N'ai-je pas rendu les services les plus essentiels à ma femme; &, sans moi, que n'eût-elle pas eu à craindre? Pourquoi donc ce bouffon de poëte m'a-t-il fait le bardeau de ses farces & de ses plaisanteries?

Tu n'en es pas encore quitte, lui dis-je; &, de ce pas, je retourne dans le monde faire quelque nouvelle scène du supplément de ta vie que tu viens de m'apprendre. Là-dessus, il se jette sur moi, & nous nous empoignons de plus belle. Mais tout-à-coup le son éclatant d'une trompette retentit à nos oreilles. Don

Diégo en fut atteré comme d'un coup de foudre. Il disparut, & je me tirai à l'écart, saisi & effrayé moi-même des sons terribles que j'entendois, & beaucoup plus encore de ce que j'apperçus quelques momens après.

Les montagnes frémirent, & les morts insensibles furent réveillés dans le fond de leurs monumens. Toute la terre s'ébranle à l'instant, & s'entre-ouvrant de toute part, laisse à une quantité étonnante d'ossemens qui se mouvoient d'eux-mêmes, la liberté de se rapprocher. Je vis en passant des généraux & des soldats sortir des tombeaux, les menaces encore peintes sur le visage, prenant ce bruit pour le signal d'une bataille. Les avares, pleins d'inquiétudes & tremblans pour leurs trésors, croyoient qu'on sonnoit l'allarme contre des voleurs. Les gens de plaisir s'imaginoient que c'étoit un bal ou une partie de chasse. Je lisois de pareilles méprises sur le visage de tout le monde ; & je ne vis presque personne qui prît la chose pour ce qu'elle étoit. Je remarquai ensuite certaines ames qui fuyoient leurs corps avec horreur. A celui-ci il manquoit un œil, un bras à celui-là ; & je ne pus m'empêcher de rire en voyant la diversité bizarre de tant de figures. J'admirai leur discernement, en ce qu'étant tous mêlés les uns avec les autres, personne

ne prenoit les pieds ou les mains de ſon voiſin pour les ſiens. Je vis cependant dans une eſpèce de cimetière une multitude de têtes dont perſonne ne vouloit; & j'entendis un notaire ſe plaindre que l'ame qui étoit rentrée dans ſon corps, n'étoit pas la ſienne: ce qui donna à tout le monde quelque ſoupçon de ce qui alloit ſe paſſer.

Les voluptueux ſe cachoient de leurs yeux, pour n'être point obligés de les reprendre, de peur de porter contr'eux des témoins au tribunal ſuprême ; les médiſans évitoient la rencontre de leurs langues; les voleurs & les meurtriers ne vouloient pas de leurs mains. J'entendis un avare en interroger un autre qui avoit été embaumé, & qui ne put lui répondre d'abord, parce que ſes inteſtins qui n'avoient pas été mis dans le tombeau avec ſon corps, n'y étoient pas encore rentrés. Il lui demandoit ſi tout ce qui a été inhumé devant reſſuſciter, les coffres forts qui avoient été enterrés, reſſuſciteroient auſſi. J'euſſe ri de cet objet ſi je n'avois été encore plus diverti à la vue d'une troupe éplorée d'huiſſiers qui, en pouſſant des cris lamentables, fuyoient leurs oreilles dont ils ne vouloient pas. Il leur fallut cependant les reprendre, tous tant qu'ils étoient, juſqu'à ceux qui ſe les étoient fait couper en portant

des aſſignations aux ſeigneurs ruinés. Mais rien ne me cauſa plus de ſurpriſe que trois procureurs qui avoient mis leurs ames à rebours, de manière que les ſens de nature ſe trouvoient tous les cinq au bout de leurs doigts crochus.

J'examinois tous ces objets d'une petite éminence ; tout à coup j'entendis crier au-deſſous de moi, que j'euſſe à m'éloigner. A peine me fus-je mis en devoir d'obéir, que pluſieurs belles tirèrent leur tête hors de terre, en m'appellant incivil & groſſier, qui n'avoit jamais eu d'attentions pour les dames : car en enfer même elle ne ſe défont pas de leur vanité. Elles parurent d'abord gayes & triomphantes, de ſe montrer devant tant de perſonnes; quoique réfléchiſſant enſuite que leur beauté étoit un ſecret témoin contre elles-mêmes, elles commencèrent à marcher d'un pas plus retenu. L'une d'entr'elles, qui avoit eu ſept maris, s'occupoit à chercher des excuſes pour chacun de ceux à qui elle avoit proteſté qu'elle l'aimoit uniquement. Une autre, qui avoit épouſé le public entier, & qui craignoit d'arriver à l'aſſemblée, diſoit qu'elle avoit oublié quelques meubles de toilette : elle pâliſſoit, elle s'arrêtoit, elle retournoit ſur ſes pas ; à la fin cependant elle arriva auprès de la multitude de ceux qu'elle avoit damnés, &

qui crioient après elle en la montrant au doigt. Elle voulut se cacher dans une troupe de commis & d'employés, s'imaginant qu'on ne tenoit aucun compte de ces sortes de gens, pas même en ce jour terrible; mais elle s'y trouva trompée.

Ce spectacle fut interrompu par le grand bruit que faisoit une multitude nombreuse sur le bord d'un fleuve, où elle environnoit un juge prêt à subir la sentence d'un juge plus puissant. Ces personnes, qu'il avoit condamnées injustement, le pressoient d'avancer vers le tribunal, & menaçoient de l'y traîner de force. Il s'obstinoit à se laver les mains, & il ne vouloit pas finir. Je lui demandai pourquoi il prenoit tant de peine, il me répondit naïvement que, durant la vie, on les lui avoit tellement graissées, qu'il ne pouvoit réussir à les rendre nettes.

J'apperçus en même-tems une légion de démons qui me divertit plus qu'elle ne m'effraya. Ils donnoient de grands coups de fouets sur une multitude éparse d'aubergistes, de boulangers, de tailleurs & de cordonniers qui faisoient semblant d'être sourds, & qui ne vouloient pas sortir de la sépulture, quoiqu'ils fussent ressuscités. Sur le chemin où ils passoient, un procureur, étourdi de ce bruit,

tira la tête hors de sa fosse, & leur demanda où ils alloient : au grand tribunal, répondirent-ils. Sur quoi s'enfonçant davantage, je puis, reprit-il, m'épargner la peine de sortir de ce trou, il me faudra probablement descendre plus bas. Un des aubergistes suoit à grosses gouttes, trébuchoit, tomboit à chaque pas, & l'un des diables lui disoit : il est tems que tu fondes en eau, toi qui l'as si long-tems vendue pour du vin. Un tailleur, petit de stature, le dos voûté, le pied rentrant, la barbe rousse, & les doigts aussi longs que son aulne, disoit sans cesse : Que peut-on me reprocher ? Quel crime y a-t-il à retrancher les superfluités, & à faire les habits justes à la taille ? Mais les autres voyant qu'il se défendoit ainsi d'être voleur, lui faisoient des reproches de ce qu'il renioit sa profession. Cette première troupe en rencontra une de brigands qui se mirent à fuir de toutes leurs forces, quand ils apperçurent l'aulne & les ciseaux. Mais leurs conducteurs les joignirent aux tailleurs, en disant qu'on pouvoit bien les confondre ensemble, puisqu'ils n'étoient que des tailleurs sauvages, aussi semblables aux autres, qu'un chat sauvage l'est à un chat domestique. Il y eut dispute entr'eux sur la préséance ; & il fut réglé qu'ils iroient côte à côte jusqu'au

rendez-vous. Sur leurs pas marchoit la folie en corps avec ſes quatre facultés, à ſavoir les poëtes, les muſiciens, les amoureux & les rodomonts, tous gens dont le perſonnage étoit peu convenable à ce jour. Ils ſe mirent de côté : l'inſpecteur prit leur ſignalement, & fut très-ſurpris de leur embarras, eux qui n'avoient jamais rougi ni réfléchi durant toute leur vie. Mille autres arrivèrent, non moins effrayés qu'eux. Le Juge parut, tous firent ſilence.

Le trône étoit l'ouvrage du prodige & de la toute-puiſſance. Le maître ſuprême vêtu de ſa beauté & de ſa majeſté, avoit l'air aimable pour les uns & terrible pour les autres. Le ſoleil & les aſtres étoient immobiles ſous ſes pieds, les vents muets, l'onde calme, la terre en ſuſpens, tremblant ſur le ſort de ſes enfans. Déja quelques-uns menaçoient ceux qui les avoient incités au mal ; mais tous en général avoient un air extrêmement inquiet. Les bons penſoient aux actions de graces qu'ils avoient à rendre, & les méchans aux excuſes qu'ils allégueroient. Les eſprits bienfaiſans marquoient, par leur air & leur démarche, le ſort de ceux qui étoient commis à leurs ſoins ; les démons préparoient les comptes & reviſoient les procès. Les défenſeurs étoient à la droite, & les accuſateurs à la gauche. Des ſurveillans

inflexibles gardoient une porte si difficile par elle-même & si étroite, que les plus maigres jeûneurs étoient encore obligés de faire les plus grands efforts pour y passer.

Les disgraces, la peste & les chagrins étoient d'un même côté, & accusoient unanimement les médecins. La peste disoit : qu'elle avoit effectivement attaqué les malades, mais que les médecins les avoient expédiés : les chagrins, qu'ils n'avoient fait mourir personne sans le secours des docteurs ; & les disgraces, qu'elles n'avoient jamais prétendu à aucun droit sur la sépulture, sans la permission de la faculté. De cette sorte les médecins se trouvèrent chargés de rendre compte de tous les morts ; & pour examiner si la prévention ne leur en attribuoit pas un trop grand nombre, on les fit placer dans un lieu élevé, le tarif en main, avec de l'encre & du papier : à chaque mort que l'on nommoit, le médecin qui l'avoit traité, étoit obligé de dire quel mois & quel jour il avoit passé par ses mains.

La foule des morts arriva à la fin : rois & bergers, tous étoient confondus : les rois même paroissoient les plus embarrassés de la troupe. Il se présenta en même-tems un homme d'un regard fier, qui dit en étendant la main : Voilà mon brevet d'expérience. Tout le monde fut fort

fort étonné. Les portiers lui demandèrent qui il étoit : maître d'escrime, répondit-il à voix haute, & maître à toute épreuve. Puis tirant une grosse liasse de papiers : Voilà, dit-il, les attestations de mes exploits. Il les laissa tomber, & quelques diables voulurent les ramasser ; mais ils furent prévenus par un alguazil, escamoteur beaucoup plus habile qu'eux. Ils prirent l'escrimeur par le bras pour le faire entrer. Alors sautant en arrière & se mettant en garde : A quatre pas d'ici, leur cria-t-il, je vous fais savoir qui je suis. Quiconque prit de mes leçons ne manqua jamais son homme ; & l'on pourroit à juste titre m'appeller Gallien, puisque j'enseigne à tuer un homme en règle. Il ne me manque pour être médecin, que d'aller faire mes homicides, monté sur une mule ou dans un équipage de demi-fortune, traîné par un cheval solitaire. Si l'on me demande des preuves, qu'on s'explique, j'en ai de toute espèce à fournir. Tout le monde se mit à rire avec de grands éclats ; & un officier au teint macéré, lui demanda s'il avoit les mêmes expédiens pour sauver son ame. On lui tint quelques-autres propos dans le même goût, auxquels il ne put satisfaire ; & son sort fut décidé.

Il vint ensuite une troupe de maîtres d'hôtel

pour rendre leurs comptes; mais il n'y avoit plus lieu aux tours de souplesse, & la règle de soustraction, que ces sortes de gens aiment si peu, eût été plus de leur goût alors que celle d'addition. L'un des ministres, les reconnoissant à l'air & à la marche, dit, avant qu'ils se fussent annoncés, que c'étoient des maîtres d'hôtel. Ils demandèrent qu'on leur fournît un avocat : Voici, dit-on, Judas qui fera votre affaire; le rôle convient à ce bon apôtre. A ces mots ils se tournèrent d'un autre côté, où voyant un diable qui tenoit un livre de comptes, & qui n'étoit nullement disposé à les leur laisser rendre comme ils l'avoient fait toute leur vie: Point tant de discussions, dirent-ils, composons à l'amiable. Vous n'êtes pas sots, reprit le diable, vous voulez mettre le jeu bas, c'est une marque qu'il n'est pas beau pour vous. Ceux-ci jugeant qu'il n'y avoit rien à faire, prirent d'eux-mêmes la route de la gauche.

Ils n'avoient pas disparu qu'on apperçut un chef d'office avec un chef de cuisine qui s'approchoient avec assez de confiance, croyant leurs actions inconnues. Mais la première accusation portoit, tant de livres de chat servies pour un fin gibier; tant pesant, non du même animal, mais de cent animaux différens, & des plus extraordinaires en pareille sauffe; tant de

renard, tant de bouc & de chien. Quand nos hommes virent qu'on ſavoit que dans leurs ragoûts & leurs pâtés il s'étoit trouvé des animaux d'autant d'eſpèces que dans l'arche de Noé, ils tirèrent vers la gauche ſans attendre leur reſte.

L'on jugea enſuite les philoſophes. Il faiſoit beau voir avec quelle peine ils fabriquoient des ſyllogiſmes qu'on n'écoutoit pas. Il étoit encore plus divertiſſant de voir les poëtes aſſurer qu'ils avoient voulu parler de la divinité en nommant les Graces & Vénus. Virgile ſe prévaloit d'avoir fait tenir aux muſes de Sicile le langage des oracles de la vérité, & à toutes les autres celui de la vertu. Mais un diable lui reprocha je ne ſai quoi au ſujet de Mécène & d'Octavie. Ce méchant Argus contoit bien des anecdotes amuſantes, quand Orphée, comme le doyen des poëtes, s'approcha & voulut prendre la parole au nom de tous les autres. On lui commanda d'entrer aux enfers pour la ſeconde fois, & d'y introduire ſes compagnons, ſauf à eux de tenter d'en ſortir.

Après eux un avare ſe préſenta à la porte. On lui dit que quiconque n'avoit pas gardé les préceptes étoit mal reçu. Il répondit que pour ce qui étoit de garder il étoit irrépré-

henſible, & que perſonne n'avoit jamais mieux gardé quoi que ce fût. Il ſe mit auſſi-tôt en devoir de ſe juſtifier ſur chaque précepte en particulier; & liſant le premier: *Vous aimerez Dieu ſur toutes choſes*. Je ne les voulois, dit-il, acquérir qu'afin d'aimer Dieu par-deſſus toutes. *Vous ne jurerez pas en vain.* Dans tous les faux ſermens que j'ai faits, j'eus toujours un grand intérêt, & jamais je n'en fis en vain. *Vous ſanctifierez les jours de fêtes.* Je n'en fis jamais des jours de luxe ni de débauche. *Vous honorerez votre père & votre mère.* Je leur ai toujours demandé reſpectueuſement leur héritage. *Vous ne tuerez point.* Pour obſerver ce précepte, je n'ai jamais fait ni fait faire bonne chère, parce que l'intempérance tue plus de monde que les armes. Quant à ce qui regarde les femmes, je n'ai rien à me reprocher, elles demandoient trop de dépenſe. Mais pour les faux témoignages, reprit un diable, c'eſt ici le foible des avares: ſi tu confeſſes en avoir porté, tu te condamnes; & ſi tu le nies, tu en portes un nouveau. L'avare ſe fâcha, & dit avec impatience: S'il n'y a rien à gagner ici, au moins n'y perdons point de tems; car juſqu'au tems, je ne veux rien perdre. Il fut convaincu par ſa propre dépoſition, & mené où il méritoit.

Plusieurs voleurs entrèrent sur ces entrefaites; & quelques-uns d'eux qui avoient été pendus, furent sauvés. Leur bonheur donna tant d'espérances à leurs collègues, les notaires & les procureurs, qu'ils se présentèrent avec empressement pour être jugés. La chose fit beaucoup rire les diables qui procédèrent sans délai à une décision. Seigneur, dirent-ils au juge, ce sont des procureurs & des notaires : faut-il un plus amplement informé ? Ceux-ci voulurent rejetter leurs crimes sur leurs clercs; mais l'excuse augmenta le nombre des coupables sans faire un innocent. Ils cherchèrent quelque nouvel expédient; car ces sortes de gens sont inépuisables en subterfuges; &, se flattant que leur ancienne industrie leur seroit encore d'usage, ils dirent qu'il convenoit de prendre les dépositions des témoins sous serment; & ils se mirent en devoir d'en corrompre. Ils vouloient charger de leurs crimes la plus pure innocence; de sorte que Judas & Mahomet voyant leur manœuvre, se mirent aussi en tête de se faire juger, & conçurent une espérance aussi bien fondée que la leur.

Je vis encore en cet endroit, où l'on voit comme en bien d'autres ce que l'on veut voir, & où l'on revoit souvent ce qui a frappé fortement l'imagination, je vis un médecin traîné

de force au jugement par ses malades, avec son chirurgien & son apothicaire. Le diable qui tenoit les registres, dit que la plupart des morts de la province avoient été les victimes de ce triumvirat meurtrier, & qu'on leur redevoit cette nombreuse escorte qui les suivoit. L'apothicaire allégua pour sa défense, qu'il avoit donné gratuitement des remèdes aux pauvres. C'est qu'il n'étoit pas content, repartit le diable, des malades qu'il tuoit pour de l'argent; & il en vouloit assassiner par charité. Quoi qu'il en soit, il a plus fait périr d'hommes lui seul qu'une guerre de dix années. Il falsifioit toutes ses drogues; & ayant causé par ce moyen, une maladie épidémique, il a tout nouvellement dépeuplé une ville & vingt-cinq villages. Il fut condamné sur le champ, & la difficulté ne roula plus que sur le médecin & le chirurgien, qui divertirent beaucoup l'assemblée, en répétant plusieurs fois, chacun de son côté : Laissez-moi mes morts & reprenez les vôtres. Enfin ils furent expédiés.

L'on procéda ensuite à la condamnation d'un grave personnage qui paroissoit être seul; mais on découvrit derrière lui un homme qui se couloit à pas de chat pour n'être pas remarqué. On lui demanda qui il étoit? Il répondit d'un ton de complaisance, qu'il étoit un homme

à bons mots. Alors, le cœur affadi : C'eſt Don Farceur, reprit à haute voix un diable, il auroit dû prévoir le contre-tems de ſa viſite, & nous épargner ſa préſence ennuyeuſe. Le bouffon promit de ſe retirer, & qu'on pouvoi l'en croire ſur ſa parole; mais on voulut profiter de la conjoncture, & il lui fallut prendre la route qu'on lui indiqua.

Il parut enſuite un cavalier ſi courtiſan & ſi patelin, qu'il ſembloit vouloir ſéduire la juſtice même. Il faiſoit mille révérences à droite & à gauche, &, de la main, tous les geſtes d'un perſonnage automate qui déclame un récit. Il portoit un collet antique, ſi haut & ſi large qu'on ne lui voyoit point de tête. Le portier, étonné à la vue d'une pareille figure, lui demanda s'il étoit homme : & lui avec de profondes inclinations : Oui, dit-il, foi de chevalier; & il commença un long dénombrement de titres & de qualités. Alors un diable ſe mettant à rire : Voici, dit-il, une pièce curieuſe pour l'enfer; & il lui demanda ce qu'il prétendoit. Le paradis, répondit-il, & rien de plus. On le remit entre les mains du maître des cérémonies infernales, pour le conduire où il méritoit.

Sa retraite fit place à quelques précieuſes, qui firent mille minauderies en voyant la figure

des diables. L'un de ceux-ci dit que Vesta, que ces personnes avoient fait profession de révérer, devoit prendre leur défense. Bon, dit un autre, cette chasteté forcée n'a rendu leurs ames que plus noires. Vous avez raison, répartit l'une d'entr'elles, & aucune de la troupe ne vaut pas mieux que moi, quoiqu'on m'accuse d'avoir eu un mari en sept corps différens, & de n'avoir contracté avec un homme que pour en avoir mille autres. Elle se condamna ainsi de la meilleure grace du monde, & dit seulement : Que ne savois-je que je serois damnée, je ne me serois pas tourmentée à faire tant de bonnes œuvres inutiles.

Quand tout cela fut fini, on en revint à Judas, à Mahomet & à Luther. Un diable demanda d'abord lequel des trois étoit Judas. Luther & Mahomet prenant la parole tous deux à la fois, dirent : C'est moi. Mais Judas en eut tant de honte, qu'il cria de toutes ses forces : Ce sont des imposteurs ; c'est moi, seigneur, qui suis Judas ; & vous savez combien je mérite d'être préféré à des scélérats aussi pernicieux. Mon crime, quoique je n'en aye pas goûté le fruit, a procuré le salut du genre-humain ; le leur n'a servi qu'à sa perte. On leur ordonna à tous les trois de se retirer, & de donner la liberté de décider cette grande

question ; & celui des ministres qui tenoit les pièces du procès, ne voyant ni procureurs ni huissiers, pour servir à ce jugement, en fit appeller un grand nombre. Ils approchèrent, l'air aussi embarrassé que les coupables. Nous les tenons tous les trois pour condamnés, dirent-ils ; il est inutile de faire d'autres recherches.

Ils n'avoient pas achevé ces mots, qu'un astrologue, chargé de globes, de tubes & de lunettes, dit en se présentant : Qu'on s'étoit trompé ; que ce ne pouvoit pas être encore le jour du jugement ; que Saturne ni ses satellites n'avoient pas achevé les révolutions qui devoient nécessairement le précéder. Alors un diable se tournant vers lui, & le voyant si chargé de bois & de carton : Ami, dit-il, vous avez apporté fort sagement de quoi vous brûler, devinant sans doute, que de tous les cieux que vous aviez parcourus durant la vie, vous n'en retrouveriez aucun après la mort ; & qu'il vous faudroit prendre la route de l'enfer. Je n'irai pas, reprit celui-ci : On vous y portera donc, répondit le mauvais plaisant ; & il fut fait ainsi qu'il avoit dit.

L'audience finit par-là ; le tribunal disparut, les ombres retournèrent dans leurs retraites obscures, les zéphirs recommencèrent leurs soupirs, la terre refleurit, les cieux reprirent

un aſpect plus riant. Le juge ſuprême emmena les bons avec lui pour les rendre heureux de ſon propre bonheur. Je reſtai ſeul au milieu de la vallée ; mais en la parcourant j'entendis un grand bruit comme de perſonnes qui ſe plaignoient. J'avançai avec curioſité, & j'apperçus un groupe de coupables, tourmentés dans une profonde caverne. Il y avoit, entr'autres, un juge en butte à tous les inſolens qu'il avoit cru réprimer ; un notaire condamné à blanchir les papiers qu'il avoit ſouillés de ſes friponeries. Pluſieurs damnés étoient attachés avec des chaînes formées des doigts crochus des huiſſiers & des alguazils. Il y avoit quelque choſe de plus groteſque encore ; ſavoir, un médecin le nez cloué ſur un baſſin, & un apothicaire la bouche couſue à ſa ſeringue.

Ce furent les derniers objets qui me frappèrent. Je ſus bon gré à ceux qui avoient ménagé cette ſcène pour la fin d'une pièce auſſi tragique. C'étoit avoir pour moi les égards qu'on a communément dans les grands ſpectacles, d'où l'on a ſoin de ne pas renvoyer les ſpectateurs attriſtés. Je repris ma route, le cœur calme & l'eſprit ſerein. La beauté du payſage acheva de diſſiper les vapeurs noires & ſouterreines que je venois de reſpirer, & je n'en eus que plus de goût pour les nouvelles aventures.

LIVRE QUATRIÈME.

Descente aux enfers.

Je recommençai mes courses quelque tems après mon dernier voyage. J'errois au hasard dans la campagne la plus délicieuse que la nature ou l'imagination eussent jamais embellie. Qu'on ne me demande pas où c'étoit ; je serois assez embarrassé de le dire. Mais qu'importe pour le fond de la chose, qui n'en est ni moins vraie ni moins intéressante ? En tout cas un calme voluptueux régnoit dans ce lieu aimable, la vue étoit enchantée par le spectacle des objets les plus flatteurs. Les ruisseaux murmurant entre la rocaille, & les zéphirs entre les rameaux des arbres, faisoient une sorte d'entretien que nulle voix importune n'entreprenoit d'interrompre ; les oiseaux seuls s'efforçoient d'y répondre. Soit émulation pour l'emporter sur les sons qu'ils entendoient, soit reconnoissance pour les égaler, ils rendoient concerts pour concerts. Que l'homme est bisarre & peu fait pour la solitude ! Celle-ci, toute charmante qu'elle étoit, n'eut pas de quoi fixer mon cœur inquiet.

Je portai les yeux de tous côtés, cherchant

un chemin pour aller trouver compagnie. J'apperçus deux routes qui partoient du même endroit, & qui s'écartoient également à droite & à gauche, comme pour éprouver laquelle je prendrois. L'une n'étoit qu'un ſentier raboteux, plein d'épines & peu fréquenté. Je vis cependant quelques gens qui la ſuivoient, mais avec des travaux incroyables. Ils n'avoient ni train ni équipage; ils marchoient ſeuls, pieds nuds, & rougiſſant de leur ſang leur trace pénible; ils étoient pâles & défaits : bien loin cependant de tourner la tête pour rebrouſſer ſur leurs pas, ils n'aſpiroient qu'à s'avancer avec une ardeur toujours nouvelle. Je demandai à l'un d'eux s'il n'y avoit pas moyen de faire à cheval ce voyage difficile. Ni cheval ni mule, répondit-il tout en marchant, n'a jamais paſſé par ici. En effet, j'eus beau examiner, je ne trouvai le pas d'aucune bête de monture, je ne vis aucune ornière ni aucune indice que jamais il eût paſſé par-là des voitures. Toujours plus étonné, je demandai de nouveau à un homme accablé qui s'arrêtoit un moment pour reprendre haleine, s'il n'y avoit point d'auberges ſur la route pour ſe rafraîchir & pour loger. Des auberges! vous voulez rire, ou vous ne connoiſſez pas ces lieux. Il ſe lève à ces mots, & doublant ſes

pas : Adieu, me dit-il brusquement, le tems est précieux, & je le perds avec vous. Il poursuit son chemin, trébuche à chaque pas, pousse d'amers soupirs, verse des larmes capables d'amollir les rochers qui lui déchiroient les pieds : Maudite soit cette route, dis-je en moi-même ! Quoi ! outre les peines excessives qu'il y a à la suivre, les gens qu'on y trouve sont si revêches & si sauvages ! Tout ceci ne convient pas à mon humeur.

Je l'abandonne à l'instant, & je me jette sur la gauche, où j'appercevois des troupes entières du plus beau monde, des équipages sans fin, des carrosses remplis de jeunes beautés plus fraîches que le lys & que les roses ; des suites nombreuses de domestiques & de filles de compagnies ; des pages, des écuyers ; en un mot tout l'attirail de la grandeur & des gens d'honneur. Pour moi qui avois toujours oui dire combien il importe de suivre bonne compagnie, je pris ce chemin, d'ailleurs si conforme à mon goût ; ce n'étoient que réjouissances & fêtes perpétuelles ; on n'entendoit qu'éclat de rire & que concerts ravissans ; on ne pensoit qu'aux jeux & aux plaisirs. On ne remarquoit rien de cet air de pauvreté & de misère de la route voisine. Il ne manquoit ici ni marchandes de modes, ni jouailliers, ni

boutiques de goût, ni bonnes auberges. En un mot, je ne faurois exprimer tout le plaifir que je reffentis au milieu de tant d'honnêtes gens; quoiqu'il y eût cependant dans la troupe un bon nombre de médecins & de jurifconfultes, gens faits pour mon tourment, à ce que je penfe, & que je retrouve par-tout où je puiffe aller. Les médecins & les jurifconfultes formoient une longue proceffion, fermée par des juges fexagénaires, & par les plus graves magiftrats; mais les enfans de Galien, autrement dit empoifonneurs gradués, formoient des bataillons tout entiers. Qu'on ne s'ennuie pas de revoir fur cette route bien des perfonnes dont j'ai déja parlé; ce dernier voyage eft le terme des autres, & l'on ne doit pas me favoir mauvais gré de ne rien laiffer ignorer de l'hiftoire de mes héros. D'ailleurs, s'il y a quelques redites, il ne faut pas être furpris qu'il n'y ait pas plus d'ordre dans le récit de ces folies que dans ma tête.

Quoi qu'il en foit, la bonne humeur des voyageurs fur la route gauche, me fit autant & plus de plaifir encore que leur nombre. Si quelques-uns paffoient de la gauche à la droite, il en paffoit infiniment davantage de la droite à la gauche.

Peu foutenoient conftamment des fatigues

aussi excessives ; mais après avoir marché quelque tems ils retournoient en arrière. Je ris fort, sur-tout de l'entreprise téméraire de quelques piliers de taverne, qui, dans un accès d'yvresse qu'ils croyoient dévotion, s'étoient engagés dans le chemin étroit : ils n'y demeurèrent pas long-tems, ils virent couler des torrens de larmes ; & comme l'eau leur fait horreur, ils s'éloignèrent avec précipitation & repassèrent de notre côté. Nous continuâmes à nous moquer de ceux qui ne les suivoient pas, & il n'y eut sorte de raillerie que nous n'en fissions : quelques-uns se bouchoient les oreilles ou ne faisoient pas semblant de nous entendre, d'autres s'arrêtoient pour nous écouter ; & convaincus par nos raisons, ou confus de nos moqueries, se déterminoient à nous suivre.

Outre les deux routes que je viens de dire, il y en avoit une troisième qui n'étoit ni la droite ni la gauche, & que suivoit un grand nombre de personnes avec des peines égales à celles de la droite : de loin même ils sembloient confondus avec eux ; cependant quand ils furent plus près, je m'apperçus qu'ils étoient des nôtres. Ils n'entroient pas dans notre chemin, quoique si beau & si facile ; ils se tenoient sur la pente, je ne sais par quelle bizarrerie ; & ils nous côtoyoient avec des peines

incroyables. On me dit que c'étoient les novices de l'enfer qui se chargeoient de faire honneur à l'état par les austérités, le jeûne, & par tous les travaux qui servent aux autres à gagner le ciel, & qu'on les appelloit d'un autre nom, hypocrites ou imposteurs. Ils étoient suivis d'un grand nombre de femmes. Ce sexe dévot & tendre répétoit souvent qu'elles avoient en eux une grande confiance; ce qui étoit la même chose dans leur style, que de dire qu'elles les aimoient beaucoup : elles leur baisoient souvent la main, n'osant rien de plus; elles les prenoient par la robe, elles en coupoient de petits morceaux qu'elles conservoient très-précieusement; non sans faire dire aux malins que quand on aime tant l'habit l'on n'est pas indifférent pour la personne. Ceux-ci se défendoient d'une manière à inviter davantage; & je vis là le monde renversé; les femmes cajoleuses & faisant toutes les avances de notre sexe, tandis que les hommes faisoient toutes les minauderies des femmes. Ce langage étoit un peu extraordinaire, mais il n'en étoit pas moins entendu; cer imposteurs nourrissant leur orgueil d'humiliations, & dans le dessein de n'être pas crus, disoient qu'ils étoient les plus misérables des hommes; en quoi ils avoient très-grande raison, puisqu'outre l'indignité de

leur

leur conduite contraire à leurs lumières, ils ne jouissoient pas de cette vie avec ceux qui n'en attendoient point d'autre, & ne se disposoient pas à jouir d'un bonheur à venir; mais se tourmentoient pour être tourmentés encore davantage dans la suite. Aussi marchoient-ils seuls, & personne ne se vouloit mêler avec eux.

Pour nous, nous allions tous en troupe, & nous faisions mutuellement notre plaisir. Il est vrai que tous médisoient les uns des autres; mais cela même contribuoit beaucoup à nous amuser. Seulement les prudes, qui sont en grand nombre sur le chemin de l'enfer, faisoient bande à part, ainsi que les étourdis qui avançoient à toutes jambes pour ne pas entendre les avis de certains sages, plus fous dans le fond & plus malheureux qu'eux.

L'on voyoit, comme ici bas, des riches & des pauvres qui leur demandoient l'aumône; des juges & des plaideurs; des suborneurs & des faussaires; des souverains & des cours brillantes. Je vis des bataillons entiers de jeunes guerriers qui avançoient avec toute l'intrépidité qui les avoit conduits à l'ennemi; on auroit dit qu'ils n'avoient, ni ame, ni dieu. Ils avoient cependant une ame; car ils l'avoient souvent donnée au diable; & ils n'étoient certainement

pas athées, puiſque perſonne n'avoit eu plus ſouvent le nom de dieu en bouche. L'on entendit une infinité de rodomons vanter leurs exploits & leurs conquêtes : mais il ne s'agiſſoit que des triomphes de leur libertinage & de leur imprudence. Combien n'en avons-nous pas mis en pièces, diſoient-ils quelquefois! Combien n'en avons nous pas jettés ſur le carreau! Il n'étoit queſtion que des verres qu'ils avoient briſés, & des flacons qu'ils avoient couchés par terre! En effet, je les examinai de près, & je vis leurs habits tachés de vin, & non de ſang; j'apperçus beaucoup de bourgeons ſur leurs viſages, & je n'y vis ni cicatrices ni eſtafilades.

Il y avoit à la droite quelques vieux militaires, la plupart chargés de gloire, & non de récompenſes, qui entendoient tous ces propos inſenſés. Ils voyoient les ambitieux qui avoient des brevets, des placets, & des mémoires en main, pour faire valoir leurs ſervices, dont ils eſpéroient beaucoup. Camarades, leurs crièrent-ils, quittez ces vaines eſpérances, & paſſez de notre côté : ici la récompenſe eſt ſûre; là les plus longs travaux ſont inutiles. Vous comptez beaucoup de campagnes faites à la vue de l'ennemi, mais vous en avez encore plus fait dans les antichambres. Ne mettez pas

la première vertu au prix des choſes mépriſables ; celui qui la pratique par intérêt, & non pour elle-même, eſt plutôt un vil mercenaire qu'un homme valeureux. Rien de plus noble que de donner généreuſement ſon ſang ; mais rien de plus bas que de le vendre : c'eſt ſe ravaler à la condition de ces miſérables, qui, à prix d'argent, permettent aux charlatans de faire ſur eux les épreuves les plus cruelles & les plus périlleuſes. Les vrais braves firent attention à ces ſages conſeils ; les fanfarons inſultèrent ceux qui les leur donnoient, les traitèrent de poltrons, parce qu'ils n'étoient pas braves à leur mode, & ils continuèrent à ſuivre le grand chemin.

Après cela je vis des femmes qui faiſoient la route, ornées des préſens des hommes, & les hommes qui les ſuivoient, en demandant le prix de leurs préſens ; mais le nombre des créanciers étoit grand, & l'affaire n'étoit pas aiſée à accommoder. Une choſe me ſurprit beaucoup : à meſure qu'on avançoit dans les deux routes, & qu'on approchoit du terme, celle qui avoit été étroite & pénible, s'élargiſſoit & s'applaniſſoit ; & le chemin large devenoit rude & fatiguant ; de ſorte que pluſieurs voyageurs qui croyoient s'être trompés dans le choix, paſſoient de l'une à l'autre. Ma ſur-

des diables. L'un de ceux-ci dit que Veſta, que ces perſonnes avoient fait profeſſion de révérer, devoit prendre leur défenſe. Bon, dit un autre, cette chaſteté forcée n'a rendu leurs ames que plus noires. Vous avez raiſon, répartit l'une d'entr'elles, & aucune de la troupe ne vaut pas mieux que moi, quoiqu'on m'accuſe d'avoir eu un mari en ſept corps différens, & de n'avoir contracté avec un homme que pour en avoir mille autres. Elle ſe condamna ainſi de la meilleure grace du monde, & dit ſeulement: Que ne ſavois-je que je ſerois damnée, je ne me ſerois pas tourmentée à faire tant de bonnes œuvres inutiles.

Quand tout cela fut fini, on en revint à Judas, à Mahomet & à Luther. Un diable demanda d'abord lequel des trois étoit Judas. Luther & Mahomet prenant la parole tous deux à la fois, dirent : C'eſt moi. Mais Judas en eut tant de honte, qu'il cria de toutes ſes forces : Ce ſont des impoſteurs ; c'eſt moi, ſeigneur, qui ſuis Judas; & vous ſavez combien je mérite d'être préféré à des ſcélérats auſſi pernicieux. Mon crime, quoique je n'en aye pas goûté le fruit, a procuré le ſalut du genre-humain ; le leur n'a ſervi qu'à ſa perte. On leur ordonna à tous les trois de ſe retirer, & de donner la liberté de décider cette grande

queſtion; & celui des miniſtres qui tenoit les pièces du procès, ne voyant ni procureurs ni huiſſiers, pour ſervir à ce jugement, en fit appeller un grand nombre. Ils approchèrent, l'air auſſi embarraſſé que les coupables. Nous les tenons tous les trois pour condamnés, dirent-ils; il eſt inutile de faire d'autres recherches.

Ils n'avoient pas achevé ces mots, qu'un aſtrologue, chargé de globes, de tubes & de lunettes, dit en ſe préſentant : Qu'on s'étoit trompé; que ce ne pouvoit pas être encore le jour du jugement; que Saturne ni ſes ſatellites n'avoient pas achevé les révolutions qui devoient néceſſairement le précéder. Alors un diable ſe tournant vers lui, & le voyant ſi chargé de bois & de carton: Ami, dit-il, vous avez apporté fort ſagement de quoi vous brûler, devinant ſans doute, que de tous les cieux que vous aviez parcourus durant la vie, vous n'en retrouveriez aucun après la mort; & qu'il vous faudroit prendre la route de l'enfer. Je n'irai pas, reprit celui-ci : On vous y portera donc, répondit le mauvais plaiſant; & il fut fait ainſi qu'il avoit dit.

L'audience finit par-là; le tribunal diſparut, les ombres retournèrent dans leurs retraites obſcures, les zéphirs recommencèrent leurs ſoupirs, la terre refleurit, les cieux reprirent

l'espérance d'adoucir, par la société, un séjour qu'on trouvoit insupportable dès le premier moment qu'ont y mettoit le pied.

Je m'avançai donc; mais je me trouvai au milieu d'une troupe de procureurs, qui se serroient les uns les autres à la vue des diables, comme fait un troupeau de moutons à la vue d'un loup. Sept de ces surveillans cornus prenoient à la première porte les noms de ceux qui entroient. Ils me demandèrent le mien; ce n'étoit pas ce qu'ils cherchoient: on me laissa passer. Ils questionnèrent ensuite mes compagnons, qui répondirent qu'ils étoient procureurs. C'est une chose étrange, dit l'un des diables; on diroit que l'enfer n'est fait que pour les procureurs, tant il nous en vient. Et combien êtes-vous? nous sommes cent, répondirent-ils. Il n'est pas possible qu'il y en ait si peu, dit le portier expert; & le moins qu'il nous en vienne chaque jour, est trois ou quatre mille: je ne sais plus où les loger, & si jen dois recevoir davantage. A ces mots ils craignirent déjà qu'on ne leur refusât l'entrée. Cependant on les laissa passer, comme par grace; & je fus fort surpris qu'il y eût des hommes si méchans, qu'on fît difficulté de les recevoir en ce lieu. J'en remarquai un entr'autres, petit de stature, la physionomie sinistre, le front serré, les yeux

LIVRE QUATRIÈME.

Descente aux enfers.

JE recommençai mes courses quelque tems après mon dernier voyage. J'errois au hasard dans la campagne la plus délicieuse que la nature ou l'imagination eussent jamais embellie. Qu'on ne me demande pas où c'étoit; je serois assez embarrassé de le dire. Mais qu'importe pour le fond de la chose, qui n'en est ni moins vraie ni moins intéressante? En tout cas un calme voluptueux régnoit dans ce lieu aimable, la vue étoit enchantée par le spectacle des objets les plus flatteurs. Les ruisseaux murmurant entre la rocaille, & les zéphirs entre les rameaux des arbres, faisoient une sorte d'entretien que nulle voix importune n'entreprenoit d'interrompre; les oiseaux seuls s'efforçoient d'y répondre. Soit émulation pour l'emporter sur les sons qu'ils entendoient, soit reconnoissance pour les égaler, ils rendoient concerts pour concerts. Que l'homme est bisarre & peu fait pour la solitude! Celle-ci, toute charmante qu'elle étoit, n'eut pas de quoi fixer mon cœur inquiet.

Je portai les yeux de tous côtés, cherchant

m'entendis appeller par mon nom. Je portai les yeux du côté d'où venoit la voix, non ſans quelque frayeur ; &, à travers des tourbillons de fumée, j'entrevis un homme, à la faveur du feu qui le brûloit. Me reconnoiſſez-vous, me dit-il, & auriez-vous cru que votre libraire dût être traité de la ſorte ? Quoi ! c'eſt vous, lui dis-je, d'un grand air d'étonnement ? Mais dans le fond je n'avois jamais rien attendu autre choſe pour lui ; parce que ſa boutique étoit véritablement le champ de bataille de l'obſcènité, de la calomnie, & de l'athéiſme ; &, au lieu de prendre l'enſeigne & l'inſcription de libraire, il auroit pris avec plus de juſtice l'affiche de recruteur pour les lieux de corruption. Je le conſidérois d'un œil attentif, & d'un air rêveur : Que voulez-vous, me dit-il ? Les autres ne ſont condamnés que pour leurs crimes, & nous le ſommes pour ceux d'autrui ; pour avoir donné lieu aux femmes mêmes de dogmatiſer, de tenir, ſur l'auteur de leur être, & ſur la nature de leur ame, des propos qui perſuadent effectivement, que ſi elle eſt ſpirituelle, elles-mêmes ne ſont pas purement eſprit. Il en auroit dit davantage, ſi un diable ne lui eût coupé la parole & la reſpiration, en lui brûlant ſous le nez quelques-uns de ſes volumes dont il lui lut auparavant les infamies. Je m'en-

pas : Adieu, me dit-il brusquement, le tems est précieux, & je le perds avec vous. Il poursuit son chemin, trébuche à chaque pas, pousse d'amers soupirs, verse des larmes capables d'amollir les rochers qui lui déchiroient les pieds : Maudite soit cette route, dis-je en moi-même ! Quoi ! outre les peines excessives qu'il y a à la suivre, les gens qu'on y trouve sont si revêches & si sauvages ! Tout ceci ne convient pas à mon humeur.

Je l'abandonne à l'instant, & je me jette sur la gauche, où j'appercevois des troupes entières du plus beau monde, des équipages sans fin, des carrosses remplis de jeunes beautés plus fraîches que le lys & que les roses ; des suites nombreuses de domestiques & de filles de compagnies ; des pages, des écuyers ; en un mot tout l'attirail de la grandeur & des gens d'honneur. Pour moi qui avois toujours oui dire combien il importe de suivre bonne compagnie, je pris ce chemin, d'ailleurs si conforme à mon goût ; ce n'étoient que réjouissances & fêtes perpétuelles ; on n'entendoit qu'éclat de rire & que concerts ravissans ; on ne pensoit qu'aux jeux & aux plaisirs. On ne remarquoit rien de cet air de pauvreté & de misère de la route voisine. Il ne manquoit ici ni marchandes de modes, ni jouailliers, ni

boutiques de goût, ni bonnes auberges. En un mot, je ne ſaurois exprimer tout le plaiſir que je reſſentis au milieu de tant d'honnêtes gens; quoiqu'il y eût cependant dans la troupe un bon nombre de médecins & de juriſconſultes, gens faits pour mon tourment, à ce que je penſe, & que je retrouve par-tout où je puiſſe aller. Les médecins & les juriſconſultes formoient une longue proceſſion, fermée par des juges ſexagénaires, & par les plus graves magiſtrats; mais les enfans de Galien, autrement dit empoiſonneurs gradués, formoient des bataillons tout entiers. Qu'on ne s'ennuie pas de revoir ſur cette route bien des perſonnes dont j'ai déja parlé; ce dernier voyage eſt le terme des autres, & l'on ne doit pas me ſavoir mauvais gré de ne rien laiſſer ignorer de l'hiſtoire de mes héros. D'ailleurs, s'il y a quelques redites, il ne faut pas être ſurpris qu'il n'y ait pas plus d'ordre dans le récit de ces folies que dans ma tête.

Quoi qu'il en ſoit, la bonne humeur des voyageurs ſur la route gauche, me fit autant & plus de plaiſir encore que leur nombre. Si quelques-uns paſſoient de la gauche à la droite, il en paſſoit infiniment davantage de la droite à la gauche.

Peu ſoutenoient conſtamment des fatigues

aussi excessives; mais après avoir marché quelque tems ils retournoient en arrière. Je ris fort, sur-tout de l'entreprise téméraire de quelques piliers de taverne, qui, dans un accès d'yvresse qu'ils croyoient dévotion, s'étoient engagés dans le chemin étroit : ils n'y demeurèrent pas long-tems, ils virent couler des torrens de larmes; & comme l'eau leur fait horreur, ils s'éloignèrent avec précipitation & repassèrent de notre côté. Nous continuâmes à nous moquer de ceux qui ne les suivoient pas, & il n'y eut sorte de raillerie que nous n'en fissions: quelques-uns se bouchoient les oreilles ou ne faisoient pas semblant de nous entendre, d'autres s'arrêtoient pour nous écouter; & convaincus par nos raisons, ou confus de nos moqueries, se déterminoient à nous suivre.

Outre les deux routes que je viens de dire, il y en avoit une troisième qui n'étoit ni la droite ni la gauche, & que suivoit un grand nombre de personnes avec des peines égales à celles de la droite : de loin même ils sembloient confondus avec eux; cependant quand ils furent plus près, je m'apperçus qu'ils étoient des nôtres. Ils n'entroient pas dans notre chemin, quoique si beau & si facile; ils se tenoient sur la pente, je ne sais par quelle bizarrerie; & ils nous côtoyoient avec des peines

incroyables. On me dit que c'étoient les novices de l'enfer qui se chargeoient de faire honneur à l'état par les austérités, le jeûne, & par tous les travaux qui servent aux autres à gagner le ciel, & qu'on les appelloit d'un autre nom, hypocrites ou imposteurs. Ils étoient suivis d'un grand nombre de femmes. Ce sexe dévot & tendre répétoit souvent qu'elles avoient en eux une grande confiance; ce qui étoit la même chose dans leur style, que de dire qu'elles les aimoient beaucoup : elles leur baisoient souvent la main, n'osant rien de plus; elles les prenoient par la robe, elles en coupoient de petits morceaux qu'elles conservoient très-précieusement; non sans faire dire aux malins que quand on aime tant l'habit l'on n'est pas indifférent pour la personne. Ceux-ci se défendoient d'une manière à inviter davantage; & je vis là le monde renversé; les femmes cajoleuses & faisant toutes les avances de notre sexe, tandis que les hommes faisoient toutes les minauderies des femmes. Ce langage étoit un peu extraordinaire, mais il n'en étoit pas moins entendu; cer imposteurs nourrissant leur orgueil d'humiliations, & dans le dessein de n'être pas crus, disoient qu'ils étoient les plus misérables des hommes; en quoi ils avoient très-grande raison, puisqu'outre l'indignité de

leur

leur conduite contraire à leurs lumières, ils ne jouissoient pas de cette vie avec ceux qui n'en attendoient point d'autre, & ne se disposoient pas à jouir d'un bonheur à venir; mais se tourmentoient pour être tourmentés encore davantage dans la suite. Aussi marchoient-ils seuls, & personne ne se vouloit mêler avec eux.

Pour nous, nous allions tous en troupe, & nous faisions mutuellement notre plaisir. Il est vrai que tous médisoient les uns des autres; mais cela même contribuoit beaucoup à nous amuser. Seulement les prudes, qui sont en grand nombre sur le chemin de l'enfer, faisoient bande à part, ainsi que les étourdis qui avançoient à toutes jambes pour ne pas entendre les avis de certains sages, plus fous dans le fond & plus malheureux qu'eux.

L'on voyoit, comme ici bas, des riches & des pauvres qui leur demandoient l'aumône; des juges & des plaideurs; des suborneurs & des faussaires; des souverains & des cours brillantes. Je vis des bataillons entiers de jeunes guerriers qui avançoient avec toute l'intrépidité qui les avoit conduits à l'ennemi; on auroit dit qu'ils n'avoient, ni ame, ni dieu. Ils avoient cependant une ame; car ils l'avoient souvent donnée au diable; & ils n'étoient certainement

vous en décharger, en nous les envoyant.

Au moment même les bouffons se prirent de paroles entre eux; la querelle s'échauffa promptement; l'émeute alloit commencer : le diable accourut pour voir ce que c'étoit. Je profitai du moment, & j'entrai dans une cour, où l'odeur de la poix me prenoit au nez. Je gagerois, dis-je en moi-même, que c'est le quartier des gens de la manique. Effectivement je ne fus pas long-tems, sans ouir le bruit des formes qu'on remuoit, & j'apperçus un arsenal de tranchets. Je me serre le nez avec les doigts, & j'avance la tête au-dessus de la prison enfoncée, pour voir s'il y avoit beaucoup de monde. J'en vis une quantité prodigieuse. Le gardien me dit, qu'il lui en arrivoit une infinité chaque jour, sur-tout les jours des fêtes & les lendemains, mais qu'il n'en étoit pas plus avancé pour le travail qu'ils devoient faire. Car vous saurez, poursuit-il, que le plus rude enfer de ces misérables, est le travail; ils aimoient mieux mourir de faim sur la terre que de s'occuper assidument : ils apportent ici cette paresse; & ils ne me parlent que de recréations & de jours de fêtes : jugez si j'ai fort à faire pour les appliquer à des travaux qui n'ont ni fin, ni interruption.

Je vis plus loin une caverne immense, où

l'on jettoit pêle-mêle les traiteurs & les rotisseurs, les pâtissiers, les cuisiniers, les aubergistes, ou gens tenant hôtel. La quantité en étoit inconcevable. Mille diables ne pouvoient suffire à enregistrer ceux qui arrivoient; des légions entières étoient occupées à leur mettre les fers aux mains. Malheureux que nous sommes, dit l'un en passant, on nous condamne pour le péché de la chair, sans qu'on nous reproche d'avoir eu commerce avec aucune femme. Infâme, reprit un diable d'un ton & d'un air indigné, qui mérite l'enfer plus justement que vous? que d'ordures n'avez-vous pas fait manger? que de sales animaux? & s'ils ressuscitoient comme les hommes, dans combien d'estomacs n'entendroit-on pas miauler & abboyer? pour les vins & les liqueurs, que de mensonges impudens; que de parjures n'avez-vous pas faits? que de mêlanges empoisonnés pour donner une séve étrangère? aussi ridicules & plus criminels que les alchymistes, vous avez entrepris de changer en liqueurs exquises les plus mauvais breuvages, comme ils s'efforcent de faire l'or des plus vils métaux. Brûlez, brûlez, & enragez de soif au milieu de ces brasiers: tout le monde nous sait bon gré des tourmens que nous vous faisons endurer. Vous avez bonne grace de vous plaindre: nous avons plus à faire

pour vous tourmenter, que vous, pour souffrir. Et vous, me dit-il, d'un air fort brusque, passez votre chemin: tous doivent être occupés ici, & nous n'y avons que faire de spectateurs oisifs.

Je ne demandai pas mon reste, & je m'éloignai bien vîte d'un diable si incivil, en comparaison des autres. Je trouvai près de-là une horrible fournaise, où les ardeurs du feu étoient entretenues sans relâche dans le plus vif dégré, les lâches délateurs, les rapporteurs & les médisans, tous les mauvais génies qui avoient fait métier de semer la zizanie & de souffler la discorde, étoient forcés par les gardes vigilans à souffler sans cesse, & à entretenir ces ardeurs immortelles.

J'apperçus un marchand qui étoit mort depuis peu : quoi? c'est vous, lui dis-je, en le nommant par son nom, qu'en pensez-vous à présent? n'eût-il pas mieux valu vous enrichir moins vîte, que devenir ici pour toujours? Il fut si honteux, qu'il n'osa me répondre; mais l'un des bourreaux, au pied fourchu, prenant la parole: il voulut, dit-il d'un air malin & ironique, tirer de l'eau des pierres par la vertu de son aune, comme si c'eût été la verge de Moïse; & il ne pensoit pas que cette fortune dût finir. Tous ces marchands sont de braves chevaliers qui

qui font la conquête de l'enfer à la pointe de leur aune, comme à la pointe de l'épée. Mais peuvent-ils douter que les ſtratagêmes de leurs boutiques n'éprouvent tôt ou tard cette repréſaille. Remarquez auprès de celui-ci & de ſes ſemblables leurs compagnons inſéparables, les orfévres & les jouailliers, qui furent ſi opulens, quoiqu'ils n'euſſent d'autres fonds que la folie des hommes. Car ſi le monde, par impoſſible, ſe fût trouvé ſage un ſeul jour, ces gens auroient été réduits à la mendicité; on eût reconnu dès-lors, que l'or cizelé, & les broderies, les perles, les diamans & toutes les autres pierres qu'on nomme précieuſes, ne ſont pas eſtimées, parce qu'elles ſont d'un uſage fréquent & néceſſaire; mais au contraire parce qu'elles ſont rares & inutiles. Faites donc attention que ce qui donne le prix à ces ſortes de choſes, n'eſt que la vanité humaine: défaut auquel ces miſérables que vous voyez brûler, fourniſſoient ſon aliment, ainſi qu'à bien d'autres déſordres qu'entraîne celui-ci.

Le diable déclamateur n'avoit pas encore l'air de vouloir finir. Je le laiſſai, & m'avançai d'un autre côté, où j'entendois de grands éclats de rire. La choſe étoit ſurprenante pour moi, d'entendre rire en enfer; & j'en cherchois la cauſe, quand j'apperçus deux figures fort extraordi-

naires, montées ſur une butte, & parlant d'un ton fort élevé. L'un avoit la fraiſe & le manteau, la culotte à la ſuiſſe, les manchettes auſſi grandes que la fraiſe, & la fraiſe auſſi grande que la culotte. L'autre habillé plus leſtement avoit à la main un grand parchemin, d'où pendoient de gros placards de cire en forme de ſceaux. A chaque parole qu'ils diſoient, une troupe de ſept à huit mille diables étouffoient de rire : ce qui mettoit nos orateurs en furie. Je m'avance avec empreſſement, pour entendre de quoi il s'agiſſoit : celui qui tenoit le parchemin, & qui étoit de grande extraction, à ce qu'il contoit, expoſoit ſa généalogie : oui, je ſuis fils de don Diégo, ſeigneur de tel & de tel endroit, petit-fils de don Manuel, arrière petit-fils de don Alvaro ; & je compte, parmi mes ancêtres paternels, treize généraux qui furent autant de foudre de guerre. Du côté de ma mère dona Rodriga, je deſcends en droite ligne de cinq docteurs les plus profonds de l'univers ; les uns & les autres inconteſtablement de la race des anciens chrétiens : comment peut-on avoir l'audace de me condamner ? voilà mes titres en bonne forme : je ſuis né indépendant ; & je ne dois pas répondre à la canaille telle que vous. Le diable perdit patience, &, le prenant lui & ſes titres, les jette avec ſa fourche dans la

chaudière, en disant : apprends qu'il n'est rien de si insensé que de se prévaloir du nom de ses ancêtres, quand on ne leur ressemble pas, & qu'on n'a été qu'un misérable comme toi. C'est de leurs vertus qu'il falloit te parer & non de leurs titres. Sans cette preuve, toutes les autres sont fausses; elles peuvent tromper les hommes durant la vie : mais elles ne tiennent point contre les recherches de l'enfer ; & notre chancellerie annulle enfin toutes les lettres. L'homme vertueux est le vrai noble, de quelques aïeux qu'il descende. Que sert-il d'être issu du sang des anciens chrétiens, si l'on a moins de vertu que les juifs & les mores ?

Puis se retournant vers moi : vraiment, poursuit-il, vous êtes bien fous, vous autres hommes, & bien ridicules dans vos prétentions. Tes erreurs me font pitié, toi à qui l'on a accordé la faveur de descendre ici sans être obligé d'y rester ; il faut que je t'instruise. Les hommes extravaguent absolument, quand ils parlent de noblesse, d'honneur & de bravoure. Pour ce qui est de la noblesse, ne leur suffit-il pas que leurs pères ayent été nobles, pour se persuader qu'ils le sont eux-mêmes, quelque inutiles ou quelque pernicieux qu'ils soient dans le monde ? l'enfant né de la lie du peuple, ne peut, avec tout le mérite imaginable, aspirer à certains

postes qu'il rempliroit parfaitement ; & celui qui est issu d'aïeux distingués, est, sans autre mérite, élevé aux emplois les plus honorables & les plus difficiles; comme si ses pères suppléoient pour lui. Les vertus des gens morts depuis cinq ou six siècles, font un mérite pour un homme vicieux ; & les vertus personnelles n'en peuvent faire pour un homme de basse extraction.

Le gentilhomme vêtu à l'antique, & qui ne savoit pas encore quel seroit son sort, trembloit de tous ses membres, en attendant cette morale qui ne lui pronostiquoit rien de bon. Mais le diable orateur étoit en haleine, & la scene ne devoit pas finir si-tôt. Que dirai-je, reprit-il, de l'honneur dont les hommes ont si souvent le nom dans la bouche ? y a-t-il une tyrannie plus fâcheuse que celle-ci, qui les fasse souffrir davantage, & qui les réduise à de plus rudes extrémités ? un homme de certaine naissance meurt de faim, n'a pas de quoi se vêtir, ou devient voleur pour se tirer de la misère ; & cela par honneur, parce qu'il ne veut pas, dit-il, faire un métier qui soit au-dessous de lui. Tout ce qu'on souffre de peines & de déboires, on dit que c'est par honneur. Ô effets malheureux de l'honneur ! l'on en prononce le nom avec emphase, & lorsqu'on veut examiner

de près ce que c'eſt, on trouve que ce n'eſt qu'une chimère. On jeûne par honneur, tandis qu'on a très-bon apétit. Par honneur, cette veuve vit dans l'ennui & l'affliction; cette beauté fiere eſt vierge & martyre; cette femme, qui déteſte ſon mari, eſt régulière. L'honneur fait affronter les orages aux hommes pour amaſſer du bien, ou leur en fait dépenſer plus qu'ils n'en ont; il détruit les hommes par la main des hommes: enſorte que l'honneur n'eſt que la gêne du corps & de l'ame, qu'elle prive également de leurs goûts & de leurs plaiſirs. Et, & pour vous faire connoître ſenſiblement votre travers, pour vous faire toucher au doigt la vanité des choſes que vous eſtimez le plus, il ne faut que ſavoir ce qu'elles ſont. Ne ſont-ce pas les richeſſes, la vie, & l'honneur? or votre honneur dépend de la ſageſſe de vos femmes; vos vies, de l'habileté de vos médecins; & vos fortunes, de la probité des gens de robe. Je ſentis la force de ce diſcours, & je dis: Enflons-nous encore d'orgueil, miſérables mortels que nous ſommes; on expie durement cette folie en enfer. Peut-on concevoir un tourment plus cruel, que d'être contraint d'entendre des vérités ſi amères!

Le diable cependant pourſuivoit ſa harangue, & parla enfin de la bravoure. Eſt-il quelque

chose, dit-il d'abord, plus digne de risée que ce beau nom, puisque ne signifiant rien qui existe réellement, tout le monde se croit plein de bravoure ? C'est une vérité constante, que tous les grands exploits des hommes, & des plus fameux capitaines qui aient jamais été, ne sont pas l'effet de la valeur, mais de la crainte. Celui qui combat en apparence pour défendre la patrie, ne combat que par la crainte qu'il a d'un plus grand mal, tel que la captivité ou la mort. Celui qui s'arme pour quelque conquête, le fait quelquefois de peur qu'on ne le vienne attaquer chez lui ; quelquefois par avarice, c'est-à-dire, par la crainte de l'indigence. Quelle valeur trouve-t-on à inquiéter & à dépouiller les peuples que la nature avoit pris un si grand soin de prémunir contre l'ambition des conquérans, en mettant de vastes mers ou de grandes chaînes de montagnes entre deux ? Le vainqueur qui se glorifie du nombre des morts qu'il a laissés sur le champ de bataille, n'a si bien combattu que par la crainte de périr lui-même. Par le même principe, vous autres hommes qui prenez en tout le contre-pied de la raison, vous appellez sot ou petit génie, celui qui n'est pas pernicieux à l'état & à la société ; & vous nommez sage, le fourbe ou le citoyen séditieux ; vous

appellez vaillant, le perturbateur du repos public, & lâche, celui qui, né avec des mœurs douces & aimables, ne fait pas naître des troubles que vous devriez conſpirer unanimement à prévenir ; c'eſt-à dire, que vous blâmez ceux qui ſont d'un caractère qui évite ou qui réprime les vices.

L'orateur finit par-là ſa harangue. Quelle merveille, repris-je tout hors de moi-même, d'entendre un diable tenir de ſi bons diſcours! Je ne voudrois pas, pour tout l'or du monde, ne l'avoir pas entendu. Tout cela eſt bon, dit le ſecond gentilhomme dont nous avons parlé, & qui ſe croyoit fort différent du premier ; tout cela eſt bon pour cet ennobli qu'on ne connoîtroit pas ſans les parchemins ; mais pour moi qui ſuis d'un nom célebre depuis ſi long tems, qu'on en ignore l'origine, pour un homme de la première qualité, on doit faire quelque diſtinction. Et il ſe mit à parler d'extraction & de nobleſſe, de la différence des conditions, d'une manière vraiment comique. Il répéta les noms de gentilhomme & de chevalier ſi ſouvent, que les diables mouroient de rire. Il fut fort piqué de ſe voir manquer de reſpect à ce point ; & il commençoit à ſe fâcher tout de bon, lorſqu'un diable badin s'approchant : Mon gentilhomme, lui dit-il, mé-

prifez cette canaille infolente ; ordonnez : que faut-il faire, & de quel ufage puis-je vous être ? Difpofez fouverainement de ma perfonne ; je fuis prêt à tout pour vous faire honneur. Ah, mon ami, répondit-il, on me manque ici, parce que je n'y ai pas les officiers de ma maifon : voudriez-vous me fervir de page ou d'écuyer ? Les diables, à ces mots, fe mirent à rire plus fort que jamais, & mon chevalier en devint plus furieux. Je prévis que cette fcène, qui plaifoit tant aux diables, ne finiroit pas fitôt ; &, comme j'avois déja donné bien du tems à ce fpectacle, tandis qu'il en reftoit tant d'autres, je pourfuivis ma route.

Je trouvai affez près de là un grand étang, plein d'une eau croupie & fangeufe, où l'on faifoit perpétuellement un bruit infupportable. Je demandai ce que c'étoit, & l'on me répondit que c'étoit le lieu où fouffroient & croaffoient ces vieilles fempiternelles, qui, dans le monde, avoient fait l'office de furveillantes, & qui font les grenouilles de l'enfer. Elles y font auffi bruyantes & auffi incommodes que ces animaux, parlant éternellement, inventant & dénonçant à tort & à travers, ne fe plaifant que dans le trouble & l'infection, comme ces amphibies, & n'étant, non plus qu'eux, ni chair, ni poiffon. Je ris de bon cœur de les

voir changées en ces insectes toujours maigres & décharnés, les jambes & les bras parfaitement ressemblans à ceux des squelettes ou de la mort, & dont la tête est encore plus hideuse & plus dégoûtante que le reste du corps.

J'avançai en laissant cette mare à gauche, & j'entrai dans un grand enclos, où il y avoit nombre infini de gens déja sur l'âge, qui se lamentoient, en s'arrachant les cheveux & en se déchirant le visage. Je demandai pour quelle raison ce nombre prodigieux de gens âgés étoient là rassemblés. On me répondit que c'étoit le quartier des pères damnés pour avoir enrichi leurs enfans, & qu'on l'appelloit ordinairement le quartier des insensés. Malheur à moi, s'écria à l'instant un d'entr'eux! Je ne me suis pas accordé un jour de repos dans toute ma vie; je m'épuisois de soins & de fatigues; je m'épargnois le nécessaire pour amasser du bien à mes enfans, & pour augmenter celui que je leur avois amassé, sans jamais me donner de relâche. Je suis mort enfin, plutôt que de toucher aux trésors que j'avois accumulés; &, à peine eus-je rendu le dernier soupir, que mon fils m'oublia. Il ne versa pas une larme sur mon tombeau, & peu s'en fallut qu'il ne prît pas le deuil; & jugeant, sans doute, que j'étois en enfer, par la fortune rapide que je lui

laiſſois, il ne fit pas faire pour moi les moindres prières; il n'exécuta aucune de mes dernières volontés; à préſent, pour mon déſeſpoir, je vois d'ici, par un juſte jugement, le mépris qu'il fait de toutes les peines que je me ſuis données, & comment il inſulte à mon malheur. Il eſt tard d'y penſer, lui dit un diable; n'aviez-vous pas ſouvent ouï dire ce proverbe dans le monde: heureux les fils dont les pères ſont damnés! A ces mots, toute la troupe recommença à pouſſer des hurlemens affreux, & à ſe déchirer le corps de déſeſpoir: ce qui me fit tant de peine, que je n'en pus ſupporter la vue plus long tems.

Je trouvai, plus loin, une priſon affreuſe par ſon obſcurité, & plus encore par un bruit effrayant de chaînes qu'on y traînoit, de coups de fouets qui retentiſſoient au loin, & de cris perçans qu'on pouſſoit au milieu d'un tourbillon impénétrable de flammes & de fumée. Je m'informai ce que c'étoit que ce quartier: on me répondit que c'étoit celui des plût-à-dieu. Je ne comprends pas cela, repris-je; & qui ſont ces plût à-dieu? C'eſt, me dit-on, une eſpèce de fous qui ſe ſont abandonnés aux vices, & qui ſe ſont damnés ſans preſque y avoir penſé. A préſent, ils penſent à ce qu'ils auroient dû faire plutôt, & ils diſent ſans fin:

plût-à-dieu que j'eusse évité cette personne, que j'eusse été moins riche ! Ils passeront une infinité de siècles à réitérer les mêmes souhaits.

Je laissai cette troupe imprudente ; mais j'en retrouvai une autre encore pire que celle-ci, & dont le nom étoit encore plus étrange. Car l'ayant demandé à un diable commis à leur garde, il me répondit que c'étoit les panégyristes de la divine miséricorde. Vous parlez en diable, lui repartis-je ; & peut-on être damné pour avoir honoré les divins attributs ? Et vous, me dit le diable, vous parlez en sot & en ignorant. Pouvez-vous ne pas concevoir que la moitié de ceux qui sont ici, n'y seroient pas sans la divine miséricorde ? Réfléchissez un moment combien il y a de pécheurs qui répondent à ceux qui les reprennent de leurs vices : La divine miséricorde est si grande ! Dieu ne prend pas garde à ces bagatelles. Et, tandis qu'ils espèrent en Dieu de la sorte, nous espérons nous autres les voir un jour avec nous. Selon vous, lui dis-je, il ne faudroit donc pas espérer en la divine bonté ? Vous avez l'esprit bien épais, me répondit-il, si vous ne pouvez trouver la différence qu'il y a entre les divers usages qu'on peut faire de la miséricorde, entre l'espoir de la récompense & celui de l'impunité. C'est bien fait que de

ſe ſervir de l'eſpérance comme d'un motif pour faire le bien avec plus d'ardeur ; c'eſt le comble du crime, que de faire ſervir l'eſpérance à pécher avec plus d'audace & d'opiniâtreté. Mais vous autres aveugles, vous faites de la bonté de Dieu un uſage tout contraire. Souvent les meilleurs d'entre vous remettent au dernier moment ce qu'ils auroient dû faire au premier ; & le dernier moment eſt paſſé, qu'ils n'y ont pas penſé. C'eſt donc vous qui parlez & qui penſez en diable beaucoup plus que moi, ſelon l'idée que vous attachez à notre nom, qui eſt très-fauſſe & très-ridicule, puiſque les diables, comme je vous le fais voir, penſent & parlent beaucoup mieux que les hommes.

J'admirois, tout en marchant, le bon ſens de ce diable ; & j'arrivai auprès d'une cave fort profonde & fort obſcure, où étoient les chapeliers & les teinturiers, ſi ſemblables aux diables, que les commiſſaires les plus expérimentés de l'inquiſition n'auroient pû diſtinguer les uns des autres. Et, voyant à mes côtés une eſpèce de mulâtre qui avoit tant de cornes ſur la tête qu'elle ſembloit une herſe, je lui demandai ſi c'étoit-là le quartier des maris qui ſouffroient patiemment des collégues, ou des mères qui n'avoient point eu de maris ? en

voilà un entre autres, répondit-il; mais il n'y a point de quartier fixe pour ces sortes de gens. Les premiers errent indifféremment par tout l'enfer. Comme ils ont la tête toute pareille aux diables, voilà pourquoi sans doute vous ne les avez pas remarqués. Les femmes usées se glissent également de tous côtés, ici comme sur la terre, quoiqu'elles ne soient pas moins détestées. Elles essayent d'inspirer de l'amour aux diables mêmes, & de les tromper en faisant les jeunes, quelque décrépites qu'elles soient, & quoique ridées, chassieuses, édentées. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que si vous les croyez, il n'y a pas une d'elles qui soit vieille. Celle qui n'a pas seulement la tête grise, mais qui l'a toute pelée, a perdu ses cheveux, à l'entendre, par la violence de la fièvre: celle qui n'a plus de dents, se les est gâtées en mangeant trop de dragées: les sillons du visage & la maigreur hideuse de cette autre, sont les effets de la fièvre; ces yeux cerclés & ce dégoutant incarnat sont la suite d'une fluxion; cette lenteur de la marche, & tout ce corps courbé vers la terre, n'est que l'ouvrage d'une fièvre lente: mais pour avouer que cette décrépitude sépulchrale, qui s'annonceroit par le seul ton de leurs voix aux aveugles mêmes, est l'effet de l'âge, quand,

naires, montées sur une butte, & parlant d'un ton fort élevé. L'un avoit la fraise & le manteau, la culotte à la suisse, les manchettes aussi grandes que la fraise, & la fraise aussi grande que la culotte. L'autre habillé plus lestement avoit à la main un grand parchemin, d'où pendoient de gros placards de cire en forme de sceaux. A chaque parole qu'ils disoient, une troupe de sept à huit mille diables étouffoient de rire : ce qui mettoit nos orateurs en furie. Je m'avance avec empressement, pour entendre de quoi il s'agissoit : celui qui tenoit le parchemin, & qui étoit de grande extraction, à ce qu'il contoit, exposoit sa généalogie : oui, je suis fils de don Diégo, seigneur de tel & de tel endroit, petit-fils de don Manuel, arrière petit-fils de don Alvaro ; & je compte, parmi mes ancêtres paternels, treize généraux qui furent autant de foudre de guerre. Du côté de ma mère dona Rodriga, je descends en droite ligne de cinq docteurs les plus profonds de l'univers ; les uns & les autres incontestablement de la race des anciens chrétiens : comment peut-on avoir l'audace de me condamner ? voilà mes titres en bonne forme : je suis né indépendant ; & je ne dois pas répondre à la canaille telle que vous. Le diable perdit patience, &, le prenant lui & ses titres, les jette avec sa fourche dans la

chaudière, en disant : apprends qu'il n'est rien de si insensé que de se prévaloir du nom de ses ancêtres, quand on ne leur ressemble pas, & qu'on n'a été qu'un misérable comme toi. C'est de leurs vertus qu'il falloit te parer & non de leurs titres. Sans cette preuve, toutes les autres sont fausses; elles peuvent tromper les hommes durant la vie : mais elles ne tiennent point contre les recherches de l'enfer; & notre chancellerie annulle enfin toutes les lettres. L'homme vertueux est le vrai noble, de quelques aïeux qu'il descende. Que sert-il d'être issu du sang des anciens chrétiens, si l'on a moins de vertu que les juifs & les mores ?

Puis se retournant vers moi : vraiment, poursuit-il, vous êtes bien fous, vous autres hommes, & bien ridicules dans vos prétentions. Tes erreurs me font pitié, toi à qui l'on a accordé la faveur de descendre ici sans être obligé d'y rester; il faut que je t'instruise. Les hommes extravaguent absolument, quand ils parlent de noblesse, d'honneur & de bravoure. Pour ce qui est de la noblesse, ne leur suffit-il pas que leurs pères ayent été nobles, pour se persuader qu'ils le sont eux-mêmes, quelque inutiles ou quelque pernicieux qu'ils soient dans le monde ? l'enfant né de la lie du peuple, ne peut, avec tout le mérite imaginable, aspirer à certains

fait réellement de l'or, & de l'or tout monnoyé, avec de l'eau de riviere & quelques racines; avec des mouches, des araignées, des vipères, & toutes sortes d'insectes; avec des matières encore bien plus sales, & même avec quelques chiffons de papier, puisqu'ils vendent jusqu'au papier qui enveloppe leurs drogues: de manière qu'il semble que, pour eux seuls, la nature ait donné de la vertu aux herbes, aux pierres, & mêmes aux paroles; car il n'y a point d'herbes, quelque nuisibles & quelques venimeuses qu'elles soient, fut-ce l'ortie & la cigüe, qui ne leur produisent quelque profit; point de pierres si dures, ou si seches, fut-ce la roche vive & la pierre ponce, dont ils ne tirent de l'argent: pour les paroles, c'est ce qui leur en rapporte davantage, écrites ou proférées, elles sont vendues au poids de l'or. Il est bon que vous sachiez, que quand ils vous semblent vendre des drogues, ils ne vendent le plus souvent que de grands mots; &, quoiqu'ils n'ayent rien de tout ce qu'il vous faut, s'ils voyent de l'argent, ils auront de tout; ils ne seront point embarrassés, par exemple, de vous faire de bon quinquina avec des écorces les plus communes. Ensorte qu'on devroit les appeller armuriers, plutôt qu'apothicaires; & leurs boutiques

de près ce que c'est, on trouve que ce n'est qu'une chimère. On jeûne par honneur, tandis qu'on a très-bon apétit. Par honneur, cette veuve vit dans l'ennui & l'affliction; cette beauté fiere est vierge & martyre; cette femme, qui déteste son mari, est régulière. L'honneur fait affronter les orages aux hommes pour amasser du bien, ou leur en fait dépenser plus qu'ils n'en ont; il détruit les hommes par la main des hommes: ensorte que l'honneur n'est que la gêne du corps & de l'ame, qu'elle prive également de leurs goûts & de leurs plaisirs. Et, & pour vous faire connoître sensiblement votre travers, pour vous faire toucher au doigt la vanité des choses que vous estimez le plus, il ne faut que savoir ce qu'elles sont. Ne sont-ce pas les richesses, la vie, & l'honneur? or votre honneur dépend de la sagesse de vos femmes; vos vies, de l'habileté de vos médecins; & vos fortunes, de la probité des gens de robe. Je sentis la force de ce discours, & je dis: Enflons-nous encore d'orgueil, misérables mortels que nous sommes; on expie durement cette folie en enfer. Peut-on concevoir un tourment plus cruel, que d'être contraint d'entendre des vérités si amères!

Le diable cependant poursuivoit sa harangue, & parla enfin de la bravoure. Est-il quelque

prendre la coupe, elle s'enfonçoit dans la terre ; & devenoit invisible : ce qui leur causoit un tourment & un désespoir semblable à celui de Tantale. Quelques-uns de la troupe étoient condamnés à raser des ânes, jusqu'à ce qu'ils eussent le menton poli ; quelques autres à savonner des négres & des mores. J'étouffois de rire à la vue de cette scène bisarre, & je passai outre pour reprendre haleine.

Là, j'apperçus une grande multitude d'hommes qui se plaignoient de ce qu'on faisoit si peu de cas d'eux, qu'on ne pensoit pas seulement à les tourmenter. Il y avoit un diable qui leur répondit : qu'ils étoient tous aussi diables que lui, & qu'ils n'avoient qu'à s'occuper à tourmenter les autres. Je demandai avec curiosité, qui étoient ces gens là : l'on me répondit : que toute vérité n'étoit pas bonne à dire, & que je pouvois deviner. J'en dis autant à ceux qui auroient la même envie que moi. Dans le même instant un diable me fit signe d'approcher, & de ne point faire de bruit. Je m'avançai tout doucement ; lui, me faisant regarder par une fenêtre ; voyez, dit-il, ce que font là les laides. J'apperçus effectivement une multitude de femmes dans des occupations fort divertissantes. Les unes s'appliquoient sur le visage des placards ronds, ovales, en

appellez vaillant, le perturbateur du repos public, & lâche, celui qui, né avec des mœurs douces & aimables, ne fait pas naître des troubles que vous devriez conſpirer unanimement à prévenir ; c'eſt-à dire, que vous blâmez ceux qui ſont d'un caractère qui évite ou qui réprime les vices.

L'orateur finit par-là ſa harangue. Quelle merveille, repris-je tout hors de moi-même, d'entendre un diable tenir de ſi bons diſcours! Je ne voudrois pas, pour tout l'or du monde, ne l'avoir pas entendu. Tout cela eſt bon, dit le ſecond gentilhomme dont nous avons parlé, & qui ſe croyoit fort différent du premier ; tout cela eſt bon pour cet ennobli qu'on ne connoîtroit pas ſans les parchemins ; mais pour moi qui ſuis d'un nom célebre depuis ſi long tems, qu'on en ignore l'origine, pour un homme de la première qualité, on doit faire quelque diſtinction. Et il ſe mit à parler d'extraction & de nobleſſe, de la différence des conditions, d'une manière vraiment comique. Il répéta les noms de gentilhomme & de chevalier ſi ſouvent, que les diables mouroient de rire. Il fut fort piqué de ſe voir manquer de reſpect à ce point ; & il commençoit à ſe fâcher tout de bon, lorſqu'un diable badin s'approchant : Mon gentilhomme, lui dit-il, mé-

Je trouvai cette réflexion du diable extrêmement ſenſée ; mais tournant la tête, je vis un homme aſſis dans un fauteuil, ſans diables autour de lui, ſans feu, ſans glace, ſans aucune des choſes deſtinées au tourment des damnés, & qui pouſſoit cependant les cris & les hurlemens les plus affreux que j'euſſe encore entendus ; il s'arrachoit les cheveux, ſe meurtriſſoit le viſage, ſe déchiroit lui-même, comme une bête tranſportée de la rage. O Dieu ! m'écriai-je, de quoi ſe plaint cet homme, que rien ne tourmente ; & pourquoi à chaque inſtant redouble-t-il ſes cris & ſes gémiſſemens ? mon ami, lui dis-je, que vous faut-il, & de quoi vous plaignez-vous, puiſque perſonne ne vous fait de mal ; puiſqu'il n'y a, ni feu, ni aucune autre choſe capable de vous faire ſouffrir autour de vous ? hélas ! dit-il, avec un ſoupir effrayant, le plus rude ſupplice de l'enfer eſt le mien. Il vous ſemble qu'il n'y a point de bourreaux qui me tourmentent : ah ! les plus impitoyables & les plus cruels ſont au-dedans de moi ; ils m'inſultent continuellement, ils me repréſentent ſans-ceſſe les bons conſeils que j'ai mépriſés, le bonheur que j'ai perdu, & que d'autres ont acquis, en prenant moins de peine que je n'en ai pris pour me perdre. Ils me déchirent, ils me ron-

voir changées en ces insectes toujours maigres & décharnés, les jambes & les bras parfaitement ressemblans à ceux des squelettes ou de la mort, & dont la tête est encore plus hideuse & plus dégoûtante que le reste du corps.

J'avançai en laissant cette mare à gauche, & j'entrai dans un grand enclos, où il y avoit nombre infini de gens déja sur l'âge, qui se lamentoient, en s'arrachant les cheveux & en se déchirant le visage. Je demandai pour quelle raison ce nombre prodigieux de gens âgés étoient là rassemblés. On me répondit que c'étoit le quartier des pères damnés pour avoir enrichi leurs enfans, & qu'on l'appelloit ordinairement le quartier des insensés. Malheur à moi, s'écria à l'instant un d'entr'eux! Je ne me suis pas accordé un jour de repos dans toute ma vie; je m'épuisois de soins & de fatigues; je m'épargnois le nécessaire pour amasser du bien à mes enfans, & pour augmenter celui que je leur avois amassé, sans jamais me donner de relâche. Je suis mort enfin, plutôt que de toucher aux trésors que j'avois accumulés; &, à peine eus-je rendu le dernier soupir, que mon fils m'oublia. Il ne versa pas une larme sur mon tombeau, & peu s'en fallut qu'il ne prît pas le deuil; & jugeant, sans doute, que j'étois en enfer, par la fortune rapide que je lui

enfer sur leur parole. Je demandai pourquoi cette distinction. Il ne faut pas vous en étonner, me dit un diable; nous laissons la porte ouverte à ces sortes de gens, sans craindre qu'il leur prenne envie de sortir de chez-nous, puisque dans le monde ils prennent tant de peine pour y venir; & ils ont tant de talent pour notre métier, qu'en moins de trois mois qu'ils demeurent ici, ils sont aussi diables que nous. Nous n'avons qu'une inquiétude à leur sujet, c'est qu'étant accoutumés à mêler de l'eau par-tout, ils n'en répandent sur le feu que nous sommes chargés d'entretenir.

Il est tems, ajouta-t-il, de vous apprendre des choses plus importantes; venez ici près & voyez Judas avec toutes ces honnêtes confrères, les intendans de maison & les maîtres-d'hôtel. Je m'approchai, & je trouvai effectivement ce digne apôtre environné de ses successeurs. Je l'examinai attentivement, & je ne lui trouvai pas la barbe rousse, comme on le représente ordinairement, sans doute pour le faire croire espagnol d'origine. Il me parut n'avoir point de barbe, il avoit les traits & le teint équivoques des gens qui ne sont ni mâles, ni femelles. Et en quelle autre personne effectivement de si mauvaises inclinations pouvoient-elles se rencontrer? je crois

plût-à-dieu que j'eusse évité cette personne, que j'eusse été moins riche ! Ils passeront une infinité de siècles à réitérer les mêmes souhaits.

Je laissai cette troupe imprudente ; mais j'en retrouvai une autre encore pire que celle-ci, & dont le nom étoit encore plus étrange. Car l'ayant demandé à un diable commis à leur garde, il me répondit que c'étoit les panégyristes de la divine miséricorde. Vous parlez en diable, lui repartis-je ; & peut-on être damné pour avoir honoré les divins attributs ? Et vous, me dit le diable, vous parlez en sot & en ignorant. Pouvez-vous ne pas concevoir que la moitié de ceux qui sont ici, n'y seroient pas sans la divine miséricorde ? Réfléchissez un moment combien il y a de pécheurs qui répondent à ceux qui les reprennent de leurs vices : La divine miséricorde est si grande ! Dieu ne prend pas garde à ces bagatelles. Et, tandis qu'ils espèrent en Dieu de la sorte, nous espérons nous autres les voir un jour avec nous. Selon vous, lui dis-je, il ne faudroit donc pas espérer en la divine bonté ? Vous avez l'esprit bien épais, me répondit-il, si vous ne pouvez trouver la différence qu'il y a entre les divers usages qu'on peut faire de la miséricorde, entre l'espoir de la récompense & celui de l'impunité. C'est bien fait que de

acheté, mais avec l'argent de leurs maîtres ; & quand ils prévoyoient qu'ils auroient part à l'acquisition ; ou qu'ils recevroient des présens du vendeur. Je vous prie même de croire que je ne suis pas le plus méchant des hommes ; & pour n'en avoir plus de doute, donnez-vous la peine de regarder ici dessous, & vous verrez bien des personnes plus méchantes que moi.

Je crois que tu dis vrai, lui répondis-je, sitôt que j'y eus regardé. Je m'avançai plus près, & je rencontrai plusieurs démons armés de fouets & de bâtons, qui chassoient de l'enfer une troupe de belles femmes & de mauvais auteurs. Je leur demandai pourquoi ils en usoient de la sorte ; & l'un d'eux me répondit que ces sortes de gens leur étoient d'un grand secours dans le monde pour peupler l'enfer ; ces femmes, avec leurs beautés artificielles ; & ces beaux esprits, avec leurs propos insensés ; & qu'ils les y renvoyoient, afin d'en tirer de nouvelles colonies. Quelques-unes de ces femmes, condamnées avec une troupe de voleurs, m'embarrassèrent par une question assez singulière qu'elles me firent : monsieur, me dirent-elles, trouvez-vous ici de la justice ? l'on y condamne pour les deux choses opposées : ces voleurs le sont pour avoir pris le bien d'autrui ; & nous, pour avoir donné le nôtre. Si chacun est maî-

voilà un entre autres, répondit-il; mais il n'y a point de quartier fixe pour ces sortes de gens. Les premiers errent indifféremment par tout l'enfer. Comme ils ont la tête toute pareille aux diables, voilà pourquoi sans doute vous ne les avez pas remarqués. Les femmes usées se glissent également de tous côtés, ici comme sur la terre, quoiqu'elles ne soient pas moins détestées. Elles essayent d'inspirer de l'amour aux diables mêmes, & de les tromper en faisant les jeunes, quelque décrépites qu'elles soient, & quoique ridées, chassieuses, édentées. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que si vous les croyez, il n'y a pas une d'elles qui soit vieille. Celle qui n'a pas seulement la tête grise, mais qui l'a toute pelée, a perdu ses cheveux, à l'entendre, par la violence de la fièvre: celle qui n'a plus de dents, se les est gâtées en mangeant trop de dragées: les sillons du visage & la maigreur hideuse de cette autre, sont les effets de la fièvre; ces yeux cerclés & ce dégoutant incarnat sont la suite d'une fluxion; cette lenteur de la marche, & tout ce corps courbé vers la terre, n'est que l'ouvrage d'une fièvre lente: mais pour avouer que cette décrépitude sépulchrale, qui s'annonceroit par le seul ton de leurs voix aux aveugles mêmes, est l'effet de l'âge, quand,

en l'avouant, elles eſpéreroient rajeunir, ce qui eſt leur plus grande paſſion, elles ne le feroient pas.

Aſſez près de-là il y avoit des perſonnes qui déploroient leur infortune à haute voix. Qui ſont ceux-ci, demandai-je? & l'un d'eux répondit : ce ſont les triſtes victimes d'une mort ſubite. Vous en avez menti, reprit un diable; car perſonne ne meurt ſubitement. Si vous avez été inconſidérés, ce n'eſt pas la faute de la mort qui ne ſurprend perſonne : comment pourroit-on mourir ſubitement, puiſque dès le premier moment de la naiſſance, & durant toute la carrière de la vie, l'on a toujours la mort ſous les yeux? que voit-on autre choſe dans le monde que des mourans & des convois funèbres? qu'entend-on, qu'a-t-on continuellement autour de ſoi; qui ne rappelle le ſouvenir de la mort? ces habits qui s'uſent, ces meubles qui vieilliſſent, cette maiſon qui tombe en ruine, le ſommeil même, image naturelle de la mort, tout la retrace tous les jours aux yeux. Comment pourroit-il ſe faire, que quelqu'un fût ſurpris par la mort qui lui donne tant d'avertiſſemens? n'ayez donc plus l'impudence de dire que vous êtes morts ſubitement; mais avouez que vous étiez des endurcis; que vous vous êtes fait une étude

d'oublier la mort qui ne s'en approchoit pas moins de vous; dont on vous avoit même souvent dit, qu'elle déroboit sa marche dans ses visites, & que dans ses rigueurs ou son indulgence, elle ne consultoit jamais l'âge, ni le tems, mais son seul caprice.

Je tournai la tête, & j'apperçus dans un trou profond des ames enfoncées dans des pots de verre remplis de liqueurs fortes & désagréables. Fi, m'écriai-je, qu'elle infection! & que signifie tout ceci? Celui qui les tourmentoit, & qui étoit de couleur de saffran, me répondit: que c'étoit le rendez-vous, & le laboratoire des apothicaires; sortes de gens, ajouta-t-il, qui semblent craindre de n'avoir point de place en enfer, tant ils ont d'empressement d'y venir, & de s'y rendre nécessaires; tout au contraire des autres hommes qui se servent des remèdes pour leur salut, ils s'en sont servis pour leur damnation. Ce sont les vrais, & les seuls alchymistes, bien plus dignes de ce titre, que les démocrites d'Abdere, que les Avicenes, ou que les Raymonds Lulles, & tous les autres, excepté peut-être ceux qui ont travaillé sur les matières fécales; parce qu'ils se sont tous contentés d'enseigner comment on pouvoit faire l'or, sans le faire eux-mêmes; au lieu que les apothicaires, ont

postes qu'il rempliroit parfaitement ; & celui qui est issu d'aïeux distingués, est, sans autre mérite, élevé aux emplois les plus honorables & les plus difficiles; comme si ses pères suppléoient pour lui. Les vertus des gens morts depuis cinq ou six siècles, font un mérite pour un homme vicieux ; & les vertus personnelles n'en peuvent faire pour un homme de basse extraction.

Le gentilhomme vêtu à l'antique, & qui ne savoit pas encore quel seroit son sort, trembloit de tous ses membres, en attendant cette morale qui ne lui pronostiquoit rien de bon. Mais le diable orateur étoit en haleine, & la scene ne devoit pas finir si-tôt. Que dirai-je, reprit-il, de l'honneur dont les hommes ont si souvent le nom dans la bouche ? y a-t-il une tyrannie plus fâcheuse que celle-ci, qui les fasse souffrir davantage, & qui les réduise à de plus rudes extrémités ? un homme de certaine naissance meurt de faim, n'a pas de quoi se vêtir, ou devient voleur pour se tirer de la misère; & cela par honneur, parce qu'il ne veut pas, dit-il, faire un métier qui soit au-dessous de lui. Tout ce qu'on souffre de peines & de déboires, on dit que c'est par honneur. ô effets malheureux de l'honneur ! l'on en prononce le nom avec emphase, & lorsqu'on veut examiner

de près ce que c'eſt, on trouve que ce n'eſt qu'une chimère. On jeûne par honneur, tandis qu'on a très-bon apétit. Par honneur, cette veuve vit dans l'ennui & l'affliction; cette beauté fiere eſt vierge & martyre; cette femme, qui déteſte ſon mari, eſt régulière. L'honneur fait affronter les orages aux hommes pour amaſſer du bien, ou leur en fait dépenſer plus qu'ils n'en ont; il détruit les hommes par la main des hommes: enſorte que l'honneur n'eſt que la gêne du corps & de l'ame, qu'elle prive également de leurs goûts & de leurs plaiſirs. Et, & pour vous faire connoître ſenſiblement votre travers, pour vous faire toucher au doigt la vanité des choſes que vous eſtimez le plus, il ne faut que ſavoir ce qu'elles ſont. Ne ſont-ce pas les richeſſes, la vie, & l'honneur? or votre honneur dépend de la ſageſſe de vos femmes; vos vies, de l'habileté de vos médecins; & vos fortunes, de la probité des gens de robe. Je ſentis la force de ce diſcours, & je dis: Enflons-nous encore d'orgueil, miſérables mortels que nous ſommes; on expie durement cette folie en enfer. Peut-on concevoir un tourment plus cruel, que d'être contraint d'entendre des vérités ſi amères!

Le diable cependant pourſuivoit ſa harangue, & parla enfin de la bravoure. Eſt-il quelque

téressées, qui regardiez la prière comme un trafic, & qui traitiez avec votre Dieu comme avec un banquier; combien de fois ne vous a-t-on pas vus dans le coin d'une église lui faire les yeux doux, en lui adressant tout bas des voeux que vous auriez eu honte de laisser entendre aux hommes. Seigneur, lui disiez-vous, ôtez la vie à mon père, afin que je jouisse de ses biens; donnez la mort à mon frère aîné, afin que je sois l'héritier de la famille; faites que ce prince prenne ma parente pour sa favorite, & que j'en retire le salaire. Si je deviens bien riche, je vous promets de marier dix orphelines, & de fonder quatre lits à l'hôpital. Oh! quelle horrible disposition, & quels sentimens de demander à Dieu comme récompense, ce qu'il accorde comme châtiment! Quelle impudence & quelle impiété, d'avoir voulu corrompre Dieu même par vos promesses, & l'entraîner dans vos vues par intérêt, comme s'il avoit besoin de vos dons! Encore n'accomplissiez-vous pas ces sortes de vœux; & la même avidité qui les avoit formés, les faisoit violer. Vous avez compté en vain que vos héritiers les accompliroient. Ils sont aussi avares & aussi durs que vous. Ne leur faites point de reproches; ils ont raison d'en user ainsi. Ils savent que les bonnes œuvres

appellez vaillant, le perturbateur du repos public, & lâche, celui qui, né avec des mœurs douces & aimables, ne fait pas naître des troubles que vous devriez conſpirer unanimement à prévenir ; c'eſt-à dire, que vous blâmez ceux qui ſont d'un caractère qui évite ou qui réprime les vices.

L'orateur finit par-là ſa harangue. Quelle merveille, repris-je tout hors de moi-même, d'entendre un diable tenir de ſi bons diſcours! Je ne voudrois pas, pour tout l'or du monde, ne l'avoir pas entendu. Tout cela eſt bon, dit le ſecond gentilhomme dont nous avons parlé, & qui ſe croyoit fort différent du premier; tout cela eſt bon pour cet ennobli qu'on ne connoîtroit pas ſans les parchemins; mais pour moi qui ſuis d'un nom célebre depuis ſi long tems, qu'on en ignore l'origine, pour un homme de la première qualité, on doit faire quelque diſtinction. Et il ſe mit à parler d'extraction & de nobleſſe, de la différence des conditions, d'une manière vraiment comique. Il répéta les noms de gentilhomme & de chevalier ſi ſouvent, que les diables mouroient de rire. Il fut fort piqué de ſe voir manquer de reſpect à ce point ; & il commençoit à ſe fâcher tout de bon, lorſqu'un diable badin s'approchant : Mon gentilhomme, lui dit-il, mé-

jusqu'à ce que la gangrène s'y mette & qu'il n'y ait plus rien à faire, c'est que l'heure de celui-ci étoit venue, & que les hommes ne sont pas immortels. C'est une chose plaisante, que d'entendre raconter à ces sortes de gens les cures merveilleuses qu'ils ont faites. L'un a guéri un homme qui avoit le ventre ouvert, & qui portoit ses entrailles dans ses mains; l'autre, celui qui avoit la tête fendue, du front jusqu'au menton; & cela, sans laisser de cicatrice. Mais, prenez-y garde, ce qu'ils racontent, s'est toujours passé à deux ou trois cens lieues de là, & sur des personnes mortes depuis neuf ou dix ans. Par là, ils en imposoient en toute sûreté.

Avancez encore, me dit le démon, & vous verrez des gens bien plus extraordinaires. Je descendis beaucoup de degrés, & me trouvai à l'entrée d'une grande cave, ou plutôt d'une caverne, d'où toutes les mauvaises odeurs s'exhaloient à la fois. Je crus d'abord qu'un pareil séjour faisoit tout le supplice de ceux qui y étoient renfermés; mais point du tout, il faisoit leur plaisir. C'étoit les astrologues & les alchymistes, espèce d'hommes qui parloient un jargon que les diables mêmes ne pouvoient comprendre. Ils étoient chargés de soufflets, de

voir changées en ces insectes toujours maigres & décharnés, les jambes & les bras parfaitement ressemblans à ceux des squelettes ou de la mort, & dont la tête est encore plus hideuse & plus dégoûtante que le reste du corps.

J'avançai en laissant cette mare à gauche, & j'entrai dans un grand enclos, où il y avoit nombre infini de gens déja sur l'âge, qui se lamentoient, en s'arrachant les cheveux & en se déchirant le visage. Je demandai pour quelle raison ce nombre prodigieux de gens âgés étoient là rassemblés. On me répondit que c'étoit le quartier des pères damnés pour avoir enrichi leurs enfans, & qu'on l'appelloit ordinairement le quartier des insensés. Malheur à moi, s'écria à l'instant un d'entr'eux! Je ne me suis pas accordé un jour de repos dans toute ma vie; je m'épuisois de soins & de fatigues; je m'épargnois le nécessaire pour amasser du bien à mes enfans, & pour augmenter celui que je leur avois amassé, sans jamais me donner de relâche. Je suis mort enfin, plutôt que de toucher aux trésors que j'avois accumulés; &, à peine eus-je rendu le dernier soupir, que mon fils m'oublia. Il ne versa pas une larme sur mon tombeau, & peu s'en fallut qu'il ne prît pas le deuil; & jugeant, sans doute, que j'étois en enfer, par la fortune rapide que je lui

d'impôts. Les autres prétendoient que les archers, les huissiers & les recors étoient encore plus propres à sa composition.

La dispute s'échauffoit, lorsqu'un diable narquois, & qui, en riant, savoit prévenir le désordre, leur dit : vous voulez savoir quelle est la chose la plus vile du monde? La décision est facile : ce sont les alchymistes ; ainsi, pour former la pierre philosophale, il faut vous mettre dans la fournaise, tous tant que vous êtes. Aussi-tôt on les jetta dans le feu ; & ces fous brûloient avec une sorte de plaisir, tant ils avoient envie de voir les effets de la promesse.

J'apperçus de l'autre côté la troupe des astrologues qui n'étoit pas moins nombreuse. Il y avoit entr'autres un Chiromancien, qui, prenant la main à tous les coupables, leur disoit, qu'il leur eût été facile de prévoir qu'ils seroient damnés. Un autre, qui étoit environné de sphères & de mappemondes, prenoit des dimensions avec un compas, mesurant les hauteurs & considérant les étoiles ; puis se levant tout à coup, ah Dieu ! s'écria-t-il, si ma mère fût accouchée deux minutes plutôt, j'étois sauvé ; parce que Saturne changeoit d'aspect à ce moment, & que Mars passoit dans la maison de la vie ; le scorpion perdoit ses malignes influences, &

plût-à-dieu que j'euſſe évité cette perſonne, que j'euſſe été moins riche ! Ils paſſeront une infinité de ſiècles à réitérer les mêmes ſouhaits.

Je laiſſai cette troupe imprudente ; mais j'en retrouvai une autre encore pire que celle-ci, & dont le nom étoit encore plus étrange. Car l'ayant demandé à un diable commis à leur garde, il me répondit que c'étoit les panégyriſtes de la divine miſéricorde. Vous parlez en diable, lui repartis-je ; & peut-on être damné pour avoir honoré les divins attributs ? Et vous, me dit le diable, vous parlez en ſot & en ignorant. Pouvez-vous ne pas concevoir que la moitié de ceux qui ſont ici, n'y ſeroient pas ſans la divine miſéricorde ? Réfléchiſſez un moment combien il y a de pécheurs qui répondent à ceux qui les reprennent de leurs vices : La divine miſéricorde eſt ſi grande ! Dieu ne prend pas garde à ces bagatelles. Et, tandis qu'ils eſpèrent en Dieu de la ſorte, nous eſpérons nous autres les voir un jour avec nous. Selon vous, lui dis-je, il ne faudroit donc pas eſpérer en la divine bonté ? Vous avez l'eſprit bien épais, me répondit-il, ſi vous ne pouvez trouver la différence qu'il y a entre les divers uſages qu'on peut faire de la miſéricorde, entre l'eſpoir de la récompenſe & celui de l'impunité. C'eſt bien fait que de

se servir de l'espérance comme d'un motif pour faire le bien avec plus d'ardeur ; c'est le comble du crime, que de faire servir l'espérance à pécher avec plus d'audace & d'opiniâtreté. Mais vous autres aveugles, vous faites de la bonté de Dieu un usage tout contraire. Souvent les meilleurs d'entre vous remettent au dernier moment ce qu'ils auroient dû faire au premier ; & le dernier moment est passé, qu'ils n'y ont pas pensé. C'est donc vous qui parlez & qui pensez en diable beaucoup plus que moi, selon l'idée que vous attachez à notre nom, qui est très-fausse & très-ridicule, puisque les diables, comme je vous le fais voir, pensent & parlent beaucoup mieux que les hommes.

J'admirois, tout en marchant, le bon sens de ce diable ; & j'arrivai auprès d'une cave fort profonde & fort obscure, où étoient les chapeliers & les teinturiers, si semblables aux diables, que les commissaires les plus expérimentés de l'inquisition n'auroient pû distinguer les uns des autres. Et, voyant à mes côtés une espèce de mulâtre qui avoit tant de cornes sur la tête qu'elle sembloit une herse, je lui demandai si c'étoit-là le quartier des maris qui souffroient patiemment des collégues, ou des mères qui n'avoient point eu de maris ? en

voilà un entre autres, répondit-il; mais il n'y a point de quartier fixe pour ces sortes de gens. Les premiers errent indifféremment par tout l'enfer. Comme ils ont la tête toute pareille aux diables, voilà pourquoi sans doute vous ne les avez pas remarqués. Les femmes usées se glissent également de tous côtés, ici comme sur la terre, quoiqu'elles ne soient pas moins détestées. Elles essayent d'inspirer de l'amour aux diables mêmes, & de les tromper en faisant les jeunes, quelque décrépites qu'elles soient, & quoique ridées, chassieuses, édentées. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que si vous les croyez, il n'y a pas une d'elles qui soit vieille. Celle qui n'a pas seulement la tête grise, mais qui l'a toute pelée, a perdu ses cheveux, à l'entendre, par la violence de la fièvre; celle qui n'a plus de dents, se les est gâtées en mangeant trop de dragées: les sillons du visage & la maigreur hideuse de cette autre, sont les effets de la fièvre; ces yeux cerclés & ce dégoutant incarnat sont la suite d'une fluxion; cette lenteur de la marche, & tout ce corps courbé vers la terre, n'est que l'ouvrage d'une fièvre lente: mais pour avouer que cette décrépitude sépulchrale, qui s'annonceroit par le seul ton de leurs voix aux aveugles mêmes, est l'effet de l'âge, quand,

en l'avouant, elles eſpéreroient rajeunir, ce qui eſt leur plus grande paſſion, elles ne le feroient pas.

Aſſez près de-là il y avoit des perſonnes qui déploroient leur infortune à haute voix. Qui ſont ceux-ci, demandai-je? & l'un d'eux répondit: ce ſont les triſtes victimes d'une mort ſubite. Vous en avez menti, reprit un diable; car perſonne ne meurt ſubitement. Si vous avez été inconſidérés, ce n'eſt pas la faute de la mort qui ne ſurprend perſonne: comment pourroit-on mourir ſubitement, puiſque dès le premier moment de la naiſſance, & durant toute la carrière de la vie, l'on a toujours la mort ſous les yeux? que voit-on autre choſe dans le monde que des mourans & des convois funèbres? qu'entend-on, qu'a-t-on continuellement autour de ſoi; qui ne rappelle le ſouvenir de la mort? ces habits qui s'uſent, ces meubles qui vieilliſſent, cette maiſon qui tombe en ruine, le ſommeil même, image naturelle de la mort, tout la retrace tous les jours aux yeux. Comment pourroit-il ſe faire, que quelqu'un fût ſurpris par la mort qui lui donne tant d'avertiſſemens? n'ayez donc plus l'impudence de dire que vous êtes morts ſubitement; mais avouez que vous étiez des endurcis; que vous vous êtes fait une étude

d'oublier la mort qui ne s'en approchoit pas moins de vous; dont on vous avoit même ſouvent dit, qu'elle déroboit ſa marche dans ſes viſites, & que dans ſes rigueurs ou ſon indulgence, elle ne conſultoit jamais l'âge, ni le tems, mais ſon ſeul caprice.

Je tournai la tête, & j'apperçus dans un trou profond des ames enfoncées dans des pots de verre remplis de liqueurs fortes & déſagréables. Fi, m'écriai-je, qu'elle infection! & que ſignifie tout ceci? Celui qui les tourmentoit, & qui étoit de couleur de ſaffran, me répondit: que c'étoit le rendez-vous, & le laboratoire des apothicaires; ſortes de gens, ajouta-t-il, qui ſemblent craindre de n'avoir point de place en enfer, tant ils ont d'empreſſement d'y venir, & de s'y rendre néceſſaires; tout au contraire des autres hommes qui ſe ſervent des remèdes pour leur ſalut, ils s'en ſont ſervis pour leur damnation. Ce ſont les vrais, & les ſeuls alchymiſtes, bien plus dignes de ce titre, que les démocrites d'Abdere, que les Avicenes, ou que les Raymonds Lulles, & tous les autres, excepté peut-être ceux qui ont travaillé ſur les matières fécales; parce qu'ils ſe ſont tous contentés d'enſeigner comment on pouvoit faire l'or, ſans le faire eux-mêmes; au lieu que les apothicaires, ont

fait réellement de l'or, & de l'or tout monnoyé, avec de l'eau de riviere & quelques racines; avec des mouches, des araignées, des vipères, & toutes sortes d'insectes; avec des matières encore bien plus sales, & même avec quelques chiffons de papier, puisqu'ils vendent jusqu'au papier qui enveloppe leurs drogues: de manière qu'il semble que, pour eux seuls, la nature ait donné de la vertu aux herbes, aux pierres, & mêmes aux paroles; car il n'y a point d'herbes, quelque nuisibles & quelques venimeuses qu'elles soient, fut-ce l'ortie & la ciguë, qui ne leur produisent quelque profit; point de pierres si dures, ou si seches, fut-ce la roche vive & la pierre ponce, dont ils ne tirent de l'argent: pour les paroles, c'est ce qui leur en rapporte davantage, écrites ou proférées, elles sont vendues au poids de l'or. Il est bon que vous sachiez, que quand ils vous semblent vendre des drogues, ils ne vendent le plus souvent que de grands mots; &, quoiqu'ils n'ayent rien de tout ce qu'il vous faut, s'ils voyent de l'argent, ils auront de tout; ils ne seront point embarrassés, par exemple, de vous faire de bon quinquina avec des écorces les plus communes. Ensorte qu'on devroit les appeller armuriers, plutôt qu'apothicaires; & leurs boutiques

boutiques arsenaux, plutôt que pharmacies; puisqu'ils fabriquent & tirent de-là ces recettes maudites & ces potions meurtrières, qui tuent bien plus de monde que la dague & que le mousquet. Jettez les yeux sur cet étalage de pots & de bouteilles empoisonnés, avec leurs affreuses étiquettes; dites si ce spectacle n'est pas effectivement plus funeste que celui des armes en faisceaux, ou à l'attelier, chez l'armurier, ou dans le corps-de-garde. Je ne sais, s'il se sauve quelqu'un de cette profession; mais s'il s'en sauve un seul, il faut qu'il se soit ruiné pendant sa vie, & qu'à sa mort il n'ait pas eu de quoi se faire enterrer.

Si vous voulez vous récréer, montez ces deux degrés, & vous verrez les chirurgiens & les barbiers, associés aux apothicaires. Je m'approchai, & je vis la plus plaisante chose du monde pour les spectateurs, mais la plus désespérante pour ces gens toujours affamés du sang & de la chair des hommes. Ils étoient enchaînés par les reins, de manière qu'ils avoient les bras libres, & le pouvoir de se baisser. Il y avoit au-dessus de leurs têtes des mets délicats, & de grandes coupes d'un vin exquis entre leurs jambes: mais quand ils portoient leurs mains sur leurs têtes, les mets se relevoient; & quand ils se baissoient pour

peur ; cependant j'examinai de mon mieux ; quoique d'un peu loin, ce qui se passoit.

Je vis le prince des ténèbres descendre de son trône pour mettre ordre à ce tumulte. Sa suite redoutable l'accompagnoit ; la voix impérieuse du monarque se fit entendre & suspendit le désordre. Il ordonna aux mânes irritées de se plaindre à lui, de ne point se faire justice par eux-mêmes, & de l'attendre de sa puissance. Le premier qui prit la parole avoit le corps sanglant & percé de plusieurs coups profonds. Je suis, dit-il, Clitus. Oses-tu prendre la parole avant moi, reprit un autre d'un ton orgueilleux ? Prince de ce noir empire, poursuivit-il, je suis Alexandre le grand, le conquérant du monde, le maître des rois, l'effroi de la terre. Il alloit réciter tous les titres de son orgueil, si on ne lui eût imposé silence. Vous, Clitus, dit Lucifer, poursuivez.

Vous savez, reprit Clitus, que je fus le favori de ce maître barbare, qui, quoique souverain de l'Orient, fut l'esclave de ses passions, du moins de son orgueil, qui ne lui permit pas de recevoir les conseils de ses amis fidèles. Je fus un des plus zélés pour son véritable honneur ; mais ce n'étoit pas-là ce qu'il s'étoit proposé en m'accordant sa faveur ; il prétendoit faire de moi, comme de tant d'autres, un

appellez vaillant, le perturbateur du repos public, & lâche, celui qui, né avec des mœurs douces & aimables, ne fait pas naître des troubles que vous devriez conspirer unanimement à prévenir ; c'est-à dire, que vous blâmez ceux qui sont d'un caractère qui évite ou qui réprime les vices.

L'orateur finit par-là sa harangue. Quelle merveille, repris-je tout hors de moi-même, d'entendre un diable tenir de si bons discours! Je ne voudrois pas, pour tout l'or du monde, ne l'avoir pas entendu. Tout cela est bon, dit le second gentilhomme dont nous avons parlé, & qui se croyoit fort différent du premier ; tout cela est bon pour cet ennobli qu'on ne connoîtroit pas sans les parchemins ; mais pour moi qui suis d'un nom célebre depuis si long tems, qu'on en ignore l'origine, pour un homme de la première qualité, on doit faire quelque distinction. Et il se mit à parler d'extraction & de noblesse, de la différence des conditions, d'une manière vraiment comique. Il répéta les noms de gentilhomme & de chevalier si souvent, que les diables mouroient de rire. Il fut fort piqué de se voir manquer de respect à ce point ; & il commençoit à se fâcher tout de bon, lorsqu'un diable badin s'approchant : Mon gentilhomme, lui dit-il, mé-

Je trouvai cette réflexion du diable extrêmement ſenſée; mais tournant la tête, je vis un homme aſſis dans un fauteuil, ſans diables autour de lui, ſans feu, ſans glace, ſans aucune des choſes deſtinées au tourment des damnés, & qui pouſſoit cependant les cris & les hurlemens les plus affreux que j'euſſe encore entendus; il s'arrachoit les cheveux, ſe meurtriſſoit le viſage, ſe déchiroit lui-même, comme une bête tranſportée de la rage. O Dieu! m'écriai-je, de quoi ſe plaint cet homme, que rien ne tourmente; & pourquoi à chaque inſtant redouble-t-il ſes cris & ſes gémiſſemens? mon ami, lui dis-je, que vous faut-il, & de quoi vous plaignez-vous, puiſque perſonne ne vous fait de mal; puiſqu'il n'y a, ni feu, ni aucune autre choſe capable de vous faire ſouffrir autour de vous? hélas! dit-il, avec un ſoupir effrayant, le plus rude ſupplice de l'enfer eſt le mien. Il vous ſemble qu'il n'y a point de bourreaux qui me tourmentent: ah! les plus impitoyables & les plus cruels ſont au-dedans de moi; ils m'inſultent continuellement, ils me repréſentent ſans-ceſſe les bons conſeils que j'ai mépriſés, le bonheur que j'ai perdu, & que d'autres ont acquis, en prenant moins de peine que je n'en ai pris pour me perdre. Ils me déchirent, ils me ron-

voir changées en ces insectes toujours maigres & décharnés, les jambes & les bras parfaitement ressemblans à ceux des squelettes ou de la mort, & dont la tête est encore plus hideuse & plus dégoûtante que le reste du corps.

J'avançai en laissant cette mare à gauche, & j'entrai dans un grand enclos, où il y avoit nombre infini de gens déja sur l'âge, qui se lamentoient, en s'arrachant les cheveux & en se déchirant le visage. Je demandai pour quelle raison ce nombre prodigieux de gens âgés étoient là rassemblés. On me répondit que c'étoit le quartier des pères damnés pour avoir enrichi leurs enfans, & qu'on l'appelloit ordinairement le quartier des insensés. Malheur à moi, s'écria à l'instant un d'entr'eux! Je ne me suis pas accordé un jour de repos dans toute ma vie; je m'épuisois de soins & de fatigues; je m'épargnois le nécessaire pour amasser du bien à mes enfans, & pour augmenter celui que je leur avois amassé, sans jamais me donner de relâche. Je suis mort enfin, plutôt que de toucher aux trésors que j'avois accumulés; &, à peine eus-je rendu le dernier soupir, que mon fils m'oublia. Il ne versa pas une larme sur mon tombeau, & peu s'en fallut qu'il ne prît pas le deuil; & jugeant, sans doute, que j'étois en enfer, par la fortune rapide que je lui

enfer sur leur parole. Je demandai pourquoi cette distinction. Il ne faut pas vous en étonner, me dit un diable ; nous laissons la porte ouverte à ces sortes de gens, sans craindre qu'il leur prenne envie de sortir de chez-nous, puisque dans le monde ils prennent tant de peine pour y venir ; & ils ont tant de talent pour notre métier, qu'en moins de trois mois qu'ils demeurent ici, ils sont aussi diables que nous. Nous n'avons qu'une inquiétude à leur sujet, c'est qu'étant accoutumés à mêler de l'eau par-tout, ils n'en répandent sur le feu que nous sommes chargés d'entretenir.

Il est tems, ajouta-t-il, de vous apprendre des choses plus importantes ; venez ici près & voyez Judas avec toutes ces honnêtes confrères, les intendans de maison & les maîtres-d'hôtel. Je m'approchai, & je trouvai effectivement ce digne apôtre environné de ses successeurs. Je l'examinai attentivement, & je ne lui trouvai pas la barbe rousse, comme on le représente ordinairement, sans doute pour le faire croire espagnol d'origine. Il me parut n'avoir point de barbe, il avoit les traits & le teint équivoques des gens qui ne sont ni mâles, ni femelles. Et en quelle autre personne effectivement de si mauvaises inclinations pouvoient-elles se rencontrer ? je crois

plût-à-dieu que j'eusse évité cette personne, que j'eusse été moins riche ! Ils passeront une infinité de siècles à réitérer les mêmes souhaits.

Je laissai cette troupe imprudente ; mais j'en retrouvai une autre encore pire que celle-ci, & dont le nom étoit encore plus étrange. Car l'ayant demandé à un diable commis à leur garde, il me répondit que c'étoit les panégyristes de la divine miséricorde. Vous parlez en diable, lui repartis-je ; & peut-on être damné pour avoir honoré les divins attributs ? Et vous, me dit le diable, vous parlez en sot & en ignorant. Pouvez-vous ne pas concevoir que la moitié de ceux qui sont ici, n'y seroient pas sans la divine miséricorde ? Réfléchissez un moment combien il y a de pécheurs qui répondent à ceux qui les reprennent de leurs vices : La divine miséricorde est si grande ! Dieu ne prend pas garde à ces bagatelles. Et, tandis qu'ils espèrent en Dieu de la sorte, nous espérons nous autres les voir un jour avec nous. Selon vous, lui dis-je, il ne faudroit donc pas espérer en la divine bonté ? Vous avez l'esprit bien épais, me répondit-il, si vous ne pouvez trouver la différence qu'il y a entre les divers usages qu'on peut faire de la miséricorde, entre l'espoir de la récompense & celui de l'impunité. C'est bien fait que de

se servir de l'espérance comme d'un motif pour faire le bien avec plus d'ardeur ; c'est le comble du crime, que de faire servir l'espérance à pécher avec plus d'audace & d'opiniâtreté. Mais vous autres aveugles, vous faites de la bonté de Dieu un usage tout contraire. Souvent les meilleurs d'entre vous remettent au dernier moment ce qu'ils auroient dû faire au premier ; & le dernier moment est passé, qu'ils n'y ont pas pensé. C'est donc vous qui parlez & qui pensez en diable beaucoup plus que moi, selon l'idée que vous attachez à notre nom, qui est très-fausse & très-ridicule, puisque les diables, comme je vous le fais voir, pensent & parlent beaucoup mieux que les hommes.

J'admirois, tout en marchant, le bon sens de ce diable ; & j'arrivai auprès d'une cave fort profonde & fort obscure, où étoient les chapeliers & les teinturiers, si semblables aux diables, que les commissaires les plus expérimentés de l'inquisition n'auroient pû distinguer les uns des autres. Et, voyant à mes côtés une espèce de mulâtre qui avoit tant de cornes sur la tête qu'elle sembloit une herse, je lui demandai si c'étoit-là le quartier des maris qui souffroient patiemment des collégues, ou des mères qui n'avoient point eu de maris ? en

voilà un entre autres, répondit-il; mais il n'y a point de quartier fixe pour ces sortes de gens. Les premiers errent indifféremment par tout l'enfer. Comme ils ont la tête toute pareille aux diables, voilà pourquoi sans doute vous ne les avez pas remarqués. Les femmes usées se glissent également de tous côtés, ici comme sur la terre, quoiqu'elles ne soient pas moins détestées. Elles essayent d'inspirer de l'amour aux diables mêmes, & de les tromper en faisant les jeunes, quelque décrépites qu'elles soient, & quoique ridées, chassieuses, édentées. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que si vous les croyez, il n'y a pas une d'elles qui soit vieille. Celle qui n'a pas seulement la tête grise, mais qui l'a toute pelée, a perdu ses cheveux, à l'entendre, par la violence de la fièvre: celle qui n'a plus de dents, se les est gâtées en mangeant trop de dragées: les sillons du visage & la maigreur hideuse de cette autre, sont les effets de la fièvre; ces yeux cerclés & ce dégoutant incarnat sont la suite d'une fluxion; cette lenteur de la marche, & tout ce corps courbé vers la terre, n'est que l'ouvrage d'une fièvre lente: mais pour avouer que cette décrépitude sépulchrale, qui s'annonceroit par le seul ton de leurs voix aux aveugles mêmes, est l'effet de l'âge, quand,

en l'avouant, elles eſpéreroient rajeunir, ce qui eſt leur plus grande paſſion, elles ne le feroient pas.

Aſſez près de-là il y avoit des perſonnes qui déploroient leur infortune à haute voix. Qui ſont ceux-ci, demandai-je ? & l'un d'eux répondit : ce ſont les triſtes victimes d'une mort ſubite. Vous en avez menti, reprit un diable ; car perſonne ne meurt ſubitement. Si vous avez été inconſidérés, ce n'eſt pas la faute de la mort qui ne ſurprend perſonne : comment pourroit-on mourir ſubitement, puiſque dès le premier moment de la naiſſance, & durant toute la carrière de la vie, l'on a toujours la mort ſous les yeux ? que voit-on autre choſe dans le monde que des mourans & des convois funèbres ? qu'entend-on, qu'a-t-on continuellement autour de ſoi ; qui ne rappelle le ſouvenir de la mort ? ces habits qui s'uſent, ces meubles qui vieilliſſent, cette maiſon qui tombe en ruine, le ſommeil même, image naturelle de la mort, tout la retrace tous les jours aux yeux. Comment pourroit-il ſe faire, que quelqu'un fût ſurpris par la mort qui lui donne tant d'avertiſſemens ? n'ayez donc plus l'impudence de dire que vous êtes morts ſubitement ; mais avouez que vous étiez des endurcis ; que vous vous êtes fait une étude

d'oublier la mort qui ne s'en approchoit pas moins de vous; dont on vous avoit même souvent dit, qu'elle déroboit sa marche dans ses visites, & que dans ses rigueurs ou son indulgence, elle ne consultoit jamais l'âge, ni le tems, mais son seul caprice.

Je tournai la tête, & j'apperçus dans un trou profond des ames enfoncées dans des pots de verre remplis de liqueurs fortes & désagréables. Fi, m'écriai-je, qu'elle infection! & que signifie tout ceci? Celui qui les tourmentoit, & qui étoit de couleur de saffran, me répondit: que c'étoit le rendez-vous, & le laboratoire des apothicaires; sortes de gens, ajouta-t-il, qui semblent craindre de n'avoir point de place en enfer, tant ils ont d'empressement d'y venir, & de s'y rendre nécessaires; tout au contraire des autres hommes qui se servent des remèdes pour leur salut, ils s'en sont servis pour leur damnation. Ce sont les vrais, & les seuls alchymistes, bien plus dignes de ce titre, que les démocrites d'Abdere, que les Avicenes, ou que les Raymonds Lulles, & tous les autres, excepté peut-être ceux qui ont travaillé sur les matières fécales; parce qu'ils se sont tous contentés d'enseigner comment on pouvoit faire l'or, sans le faire eux-mêmes; au lieu que les apothicaires, ont

demi femmes-de-chambre; elles dépouillent les hommes, & ne les revêtent jamais? Comment, lui dis-je, les ſubtilités & les pointes vous ont ſuivi juſqu'aux enfers? Voilà bien le comble de la folie. Vous avez raiſon, mon frère, répliqua un autre, qui étoit tout couvert de chaînes, & qui ſembloit ſouffrir les plus grandes peines.

Que celui qui trouva la rime & la céſure,
N'eût-il depuis long-tems éprouvé la brûlure!

Ce miſérable, pareil à ſon confrère Ovide, qui verſifioit ſous le fouet, en promettant qu'il ne verſifieroit plus, me lâcha quantité de rimes en les maudiſſant. Je ne m'appliquai point à les retenir; mais je me ſouviens qu'il m'apprit qu'il étoit damné, pour avoir rimé aux dépens de la pudeur & de la réputation des gens d'honneur; que ne trouvant pas facilement à rimer avec farce, il avoit ſouvent gratifié une honnête fille de l'anagrame de grace; ou qu'embarraſſé d'un vers qui finiſſoit par écu, il avoit rimé richement en *u*, un mari qui n'étoit pas des plus commodes.

Je ne connois point de folie plus grande que la vôtre, lui dis-je. Quoi! vous êtes en enfer pour avoir rimé, & vous rimez encore ſans vous en appercevoir. C'eſt la choſe la plus

étrange du monde, me dit un diable, les autres pleurent ou cachent leurs péchés; ceux-ci les chantent & les publient par-tout. S'ils ont quelque commerce suspect avec la moindre grisette, ils l'apprennent sans honte à tout un royaume; s'ils s'en dégoûtent, ils font d'infames satyres contre elle; si leur attachement est durable, ils la transforment en déesse, & la fatiguent de leurs hommages, de leurs vains présens en sonnets & en madrigaux. Au reste, on ne sauroit dire de quelle religion sont ces sortes de gens; ils se disent chrétiens; mais leurs maximes sont toutes épicuriennes ou musulmanes; leurs idées & leurs expressions, payennes & idolâtres. Quand je vis comment ce diable entonnoit contre les poëtes, je commençai à craindre pour moi. Je crois qu'il me connoît, dis-je en moi-même, & pour peu que je reste ici, je pourrois entendre bien des choses qui ne me feroient pas plaisir.

Je passai donc plus loin, & j'arrivai au quartier des dévots, à qui je ne craignois pas de ressembler. Oh qu'ils témoignoient ressentir de grandes douleurs! Oh qu'ils poussoient de soupirs & de sanglots! car ils avoient tous la bouche cadenassée, & ils étoient condamnés à un éternel silence, à entendre continuellement un démon qui crioit à leurs oreilles, ames basses & in-

téressées, qui regardiez la prière comme un trafic, & qui traitiez avec votre Dieu comme avec un banquier; combien de fois ne vous a-t-on pas vus dans le coin d'une église lui faire les yeux doux, en lui adressant tout bas des voeux que vous auriez eu honte de laisser entendre aux hommes. Seigneur, lui disiez-vous, ôtez la vie à mon père, afin que je jouisse de ses biens; donnez la mort à mon frère aîné, afin que je sois l'héritier de la famille; faites que ce prince prenne ma parente pour sa favorite, & que j'en retire le salaire. Si je deviens bien riche, je vous promets de marier dix orphelines, & de fonder quatre lits à l'hôpital. Oh! quelle horrible disposition, & quels sentimens de demander à Dieu comme récompense, ce qu'il accorde comme châtiment! Quelle impudence & quelle impiété, d'avoir voulu corrompre Dieu même par vos promesses, & l'entraîner dans vos vues par intérêt, comme s'il avoit besoin de vos dons! Encore n'accomplissiez-vous pas ces sortes de voeux; & la même avidité qui les avoit formés, les faisoit violer. Vous avez compté en vain que vos héritiers les accompliroient. Ils sont aussi avares & aussi durs que vous. Ne leur faites point de reproches; ils ont raison d'en user ainsi. Ils savent que les bonnes œuvres

ne furent jamais de votre goût durant votre vie, & ils croient qu'il en est de même après la mort. D'ailleurs de quoi vous serviroient-elles à présent ? Je m'apperçus que ces misérables faisoient les derniers efforts pour répondre, mais ils ne pouvoient rompre leurs espèces de muselières; &, contraints d'étouffer tous leurs ressentimens, ils se livroient aux plus horribles accès de désespoir.

Je me retirai, & j'allai voir les empyriques & les charlatans qui brûloient tous vifs, & qui étoient traités comme les plus criminels imposteurs. Voilà, me dit un diable, ceux qui ont trompé les imaginations foibles. Quelque mal qu'ils fissent dans le monde, ils avoient le bonheur que l'on ne se plaignoit jamais d'eux. Ceux qui par hasard guérissoient entre leurs mains, leur attribuoient leur guérison; & ceux qu'ils tuoient ne pouvoient plus se plaindre. C'est ainsi qu'ils sont toujours sûrs de leur fait; le malade qu'ils guérissent les récompense; l'héritier de celui qu'ils font mourir, leur a obligation. N'eussent-ils employé que des vieux linges, & de l'eau fraîche sur une plaie, que la bonne constitution du malade a guérie, c'est selon eux l'effet de quelque secret merveilleux. Laissent-ils empirer une égratignure

jusqu'à ce que la gangrène s'y mette & qu'il n'y ait plus rien à faire, c'est que l'heure de celui-ci étoit venue, & que les hommes ne sont pas immortels. C'est une chose plaisante, que d'entendre raconter à ces sortes de gens les cures merveilleuses qu'ils ont faites. L'un a guéri un homme qui avoit le ventre ouvert, & qui portoit ses entrailles dans ses mains; l'autre, celui qui avoit la tête fendue, du front jusqu'au menton; & cela, sans laisser de cicatrice. Mais, prenez-y garde, ce qu'ils racontent, s'est toujours passé à deux ou trois cens lieues de là, & sur des personnes mortes depuis neuf ou dix ans. Par là, ils en imposoient en toute sûreté.

Avancez encore, me dit le démon, & vous verrez des gens bien plus extraordinaires. Je descendis beaucoup de degrés, & me trouvai à l'entrée d'une grande cave, ou plutôt d'une caverne, d'où toutes les mauvaises odeurs s'exhaloient à la fois. Je crus d'abord qu'un pareil séjour faisoit tout le supplice de ceux qui y étoient renfermés; mais point du tout, il faisoit leur plaisir. C'étoit les astrologues & les alchymistes, espèce d'hommes qui parloient un jargon que les diables mêmes ne pouvoient comprendre. Ils étoient chargés de soufflets,

de

de creufets, d'alambics, de minéraux, d'argile, de fientes même & de poudre de toute efpèce. Les uns calcinoient, les autres lavoient, ceux-ci féparoient & purifioient. Là on fixoit le mercure fous le marteau; on en exiloit les parties vifqueufes, volatiles & corruptibles; & après ce grand œuvre, tout s'exhaloit en fumée. Quelques-uns difputoient, s'ils devoient faire un feu de roue, ou un feu de mêche; fi le feu ou le non feu de Lullius devoit s'entendre de la lumière effective de la chaleur, ou de la chaleur effective de la lumière. Quelques autres aimoient mieux donner le principe au grand œuvre par le figne d'Hermés; & par mille autres maximes auffi énigmatiques qu'extravagantes, ils afpiroient à la réduction de la matière première en or, qu'ils appelloient foleil. Mais bien-loin de faire de l'or, des cheveux, des cornes, & d'autres ordures femblables, ils changeoient au contraire en pauvreté & en misère les richeffes qu'ils avoient de leur fonds. Au moment que je les examinois, ils agitèrent une grande queftion, favoir, quelle étoit la chofe la plus vile du monde. Les uns difoient que fi la pierre philofophale, qui eft tout ce qu'il y a de plus précieux, devoit fe faire de la chofe la plus vile, il falloit la faire des commis, des employés & des collecteurs

c'eſt moi qui en ſuis la preuve. Lecteur, ſi tu ne tires aucun autre fruit de mes ouvrages, admire du moins un fou qui dit tant de bonnes choſes.

Fin des voyages de Quévédo.

au lieu d'être procureur, j'eusse été capucin. Il y en avoit un autre qui disoit aux diables de bien prendre garde à ce qu'ils faisoient, & de s'assurer s'il étoit mort, avant que de le tourmenter ; que, pour lui, il ne pouvoit se persuader qu'il le fût, parce qu'il avoit Jupiter pour ascendant, & que Venus n'avoit pas un aspect malin ; qu'ainsi il devoit absolument vivre quatre-vingt-dix ans. Personne ne pouvoit lui ôter cette pensée ; & il se plaignoit continuellement des démons, comme d'injustes tyrans ; mais ceux-ci n'en devenoient pas plus indulgens pour lui.

Il y avoit aussi bien des hommes fameux, accusés durant leur vie de nécromancie ou de sortilège, & qui n'étoient coupables que d'imposture. Je vis une chose aussi surprenante qu'épouvantable, le fameux magicien Cornélius Agrippa, qui brûloit en quatre corps différens, quoiqu'il n'eût qu'une ame. Misade & Baracelse étoient vêtus des feuilles où ils avoient écrit leurs mensonges, & ils étoient forcés de laisser brûler sur leurs corps tous les volumes de sottises dont ils avoient inondé l'univers. Le livre de la physionomie brûloit sur le visage de Treisnérius, qui n'avoit plus envie de rire des erreurs qu'il avoit accréditées, ni des particuliers qu'il avoit pris plaisir à diffamer. Il n'avoit ja-

mais ignoré que rien n'est plus trompeur que la physionomie des personnes privées, qui vivent dans la dépendance, & qui répriment leurs mauvaises inclinations par crainte, ou par l'impossibilité de les satisfaire, qu'on ne peut faire que l'horoscope des grands qui n'ont point de maîtres, & dont les inclinations se montrent sans peur & sans gêne.

Il y avoit une infinité d'autres imposteurs semblables, bien des faux prophètes, tels que les fanatiques, qui avoient entrepris d'expliquer l'apocalypse, de prédire la chûte de Rome qu'ils appelloient Babylone ; tous ces réformateurs à physionomie sinistre, & à maximes austères. A côté d'eux, il y avoit encore beaucoup de places retenues pour leurs semblables ; pour quelques seigneurs qui avoient l'imbécilité de les croire, & pour une infinité de dames. Mais, pourquoi des femmes, & de belles femmes ici, disois-je, moi qui ai toujours eu le cœur tendre pour ce beau sexe ! Ignorez-vous, répondit un diable, qu'il n'y a guère d'autre magie dans le monde que celle des belles ? Elles usent d'enchantemens qui corrompent les organes de la vue ; qui troublent les puissances de l'ame ; & qui représentent au cœur, comme les chef-d'œuvres de la beauté, & comme l'objet du bonheur des créatures, ce qui en est précisément le con-

traste, & ce qui ne mérite que d'être détesté. Je me rappellai alors tous les maux que j'avois soufferts, & je convins que ce diable avoit raison.

Je me pressai cependant de finir mes visites, & j'entrai dans un lieu si obscur, que je ne pus qu'entrevoir ce qui s'y passoit. Près de la porte j'apperçus la justice avec un regard & un maintien effrayans; le vice plein de fierté & d'effronterie; l'insolence; l'impiété, & mille autres monstres d'un aspect si affreux, que je frémissois à leur vue. Toutes les sectes d'idolâtres & d'hérétiques étoient logées dans le même endroit. Les incrédules, les matérialistes & les athées tâchoient de se confondre avec elles, & même avec celles de la morale la plus sévère, pour mieux se déguiser. Mais il n'y avoit plus moyen d'en imposer, & tout le monde étoit connu pour ce qu'il étoit. Epicure étoit à leur tête; Dotilée le suivoit de près. L'un & l'autre brûloient comme des fournaises, & prouvoient par leurs hurlemens & leurs grincemens de dents, qu'il y a du sentiment après la mort. Hommes matériels & stupides, justement traités de la sorte, pour avoir eu les pensées plus basses que la brute, pour s'être dépouillés eux-mêmes de l'avantage honorable qui caractérisoit leur nature, & de la plus grande

consolation que puisse avoir un être raisonnable. Effectivement si l'ame ne devoit pas survivre au corps, & subsister éternellemeut, nous devrions par amour propre imaginer nous-mêmes cette durée éternelle. Lucain a dit que les gens qui ne croyoient point l'immortalité, étoient heureux par leur erreur; pour moi, je les trouve très-malheureux; & il s'ensuivroit, de la décision du poëte de Cordoue, que l'animal du monde, à qui le créateur a donné le moins de sens, seroit l'homme; puisqu'il prendroit tout le contre-pied de la réalité dans ce qui lui importe le plus, en espérant une immortalité chimérique.

Le chef de la secte des Saducéens, le grossier Aspad, étoit confondu avec les matérialistes, & voyoit à ses côtés les antropomorphites, qui avoient attribué une figure humaine à la divinité, avec tant d'autres sectaires, inventeurs de mille absurdités aussi indignes du premier être. Les disciples de Manès étoient en très-grand nombre; car on avoit confondu avec eux tous ceux qui avoient élevé le concubinage au-dessus du mariage; & une personne diffamée, au-dessus d'une épouse. On distinguoit au milieu de tout cela la lascive N., plus débordée que Messaline. Entre ses horribles propos, un des plus ordinaires étoit que l'ame

mouroit avec le corps ; mais elle éprouvoit que le ſentiment & les feux de l'enfer ne s'éteignoient jamais, ainſi qu'elle n'avoit jamais été raſſaſiée de ſes infâmes délices.

Je paſſai outre, & je vis dans un coin un homme ſeul ſéparé de tous les autres, en très-mauvais état, une jambe eſtropiée, le viſage balafré, & une multitude de clochettes attachées après lui pour attirer l'attention des paſſans. Il brûloit dans un horrible braſier en blaſphémant & en grinçant les dents. Qui es-tu, lui demandai-je, toi qui me parois très-méchant au milieu des méchans mêmes ? Je ſuis Mahomet, me dit-il, en confirmant ce que ſa figure & ſon équipage me diſoient déja. Tu es donc, répliquai-je, l'homme le plus déteſtable qu'il y ait jamais eu dans le monde, & celui de tous qui a le plus entraîné d'ames ici bas. Que te ſert, dans l'état où te voilà, le culte & les reſpects de tes dévots baſanés ? Mais ce qui me fâche pour eux, & ce que je voudrois que tu m'appriſſes, pourquoi, impoſteur, leur as-tu interdit l'uſage du vin ? Je leur avois aſſez troublé l'eſprit, me répondit-il, par les extravagances de mon alcoran, & je n'aurois eu que des brutes parfaites à ma ſuite ſi je leur euſſe encore permis l'uſage de ce qui enyvre. Et pour rendre une autre raiſon de la

gêne attachée à ma loi, c'est que je méprisois & que je haïssois au fond de l'ame ces vils peuples, que je ne pouvois m'attacher qu'en flattant leurs plus mauvaises inclinations : ainsi non content de les exclure du ciel, j'ai voulu les tourmenter même sur la terre. Je les ai traités en vils animaux, puisque je leur ai défendu de faire usage de leur raison pour tout ce qui concernoit ma loi, qui, effectivement, n'en est pas susceptible. Ils ne la soutiennent que par les armes & la brutalité ; & si des peuples si nombreux l'ont embrassée, ce n'est pas que je l'aye autorisée par de vrais prodiges ou par des voies raisonnables, mais c'est qu'elle est conforme à tous les sales penchans ; que chacun y peut avoir autant de femmes, & y porter la lubricité aussi loin qu'il veut : cependant je n'ai pas fait tout le mal du monde, & il n'est pas bien décidé que je sois le plus méchant des sectaires, puisque parmi tous ceux que tu viens de voir, il y en a qui, sans se déclarer avec la même franchise que moi, n'ont peut-être pas fait moins de mal. Si je l'emporte sur eux par le nombre des personnes perverties, ils l'emportent sur moi par la qualité, & parce qu'ils attachoient leur zèle infernal à la portion la plus précieuse & la plus distinguée du christianisme.

Je crus enfin avoir vu ce qu'il y avoit de plus curieux dans l'enfer, & je commençois à m'ennuyer. Je cherchois une issue pour sortir, j'entrai dans une galerie où étoit Lucifer environné de diables & de diablesses; car il y a des femelles aussi bien que des mâles, & ce ne seroit qu'un demi enfer, si elles y manquoient. Je craignois de m'approcher, & son aspect affreux me glaçoit d'effroi. Je remarquai cependant les ornemens singuliers de cette galerie. Elle n'étoit point ornée de tableaux, ou de statues muettes & insensibles, comme les palais ordinaires; mais toutes les figures étoient autant de personnages vivans & animés, du rang le plus élevé. On n'y voyoit que heros & grands hommes; la maison ottomane y occupoit les premières places; la plupart des empereurs Romains, une longue suite des Pharaons & des Ptolomées d'Egypte, plusieurs rois d'Assyrie, de Babylone & de Perse. Je reconnus le mol Sardanapale, & parmi les rois barbares, le cruel Attila. J'en vis une infinité d'autres que j'ai oubliés, parce qu'ils n'étoient que peuple dans cette foule de rois. Ma curiosité me pressoit beaucoup de m'avancer; mais j'entendis tant de bruit & de tumulte, comme de gens furieux qui se disputoient & qui en venoient aux mains, que j'eus

peur ; cependant j'examinai de mon mieux ; quoique d'un peu loin, ce qui se passoit.

Je vis le prince des ténèbres descendre de son trône pour mettre ordre à ce tumulte. Sa suite redoutable l'accompagnoit ; la voix impérieuse du monarque se fit entendre & suspendit le désordre. Il ordonna aux mânes irritées de se plaindre à lui, de ne point se faire justice par eux-mêmes, & de l'attendre de sa puissance. Le premier qui prit la parole avoit le corps sanglant & percé de plusieurs coups profonds. Je suis, dit-il, Clitus. Oses-tu prendre la parole avant moi, reprit un autre d'un ton orgueilleux ? Prince de ce noir empire, poursuivit-il, je suis Alexandre le grand, le conquérant du monde, le maître des rois, l'effroi de la terre. Il alloit réciter tous les titres de son orgueil, si on ne lui eût imposé silence. Vous, Clitus, dit Lucifer, poursuivez.

Vous savez, reprit Clitus, que je fus le favori de ce maître barbare, qui, quoique souverain de l'Orient, fut l'esclave de ses passions, du moins de son orgueil, qui ne lui permit pas de recevoir les conseils de ses amis fidèles. Je fus un des plus zélés pour son véritable honneur ; mais ce n'étoit pas-là ce qu'il s'étoit proposé en m'accordant sa faveur ; il prétendoit faire de moi, comme de tant d'autres, un

lâche flatteur. Je fus trop sincère pour lui. Un jour que je lui entendis mépriser les glorieux exploits de son père, je lui représentai qu'il ne convenoit pas de ternir la gloire de celui qui avoit posé les fondemens de la sienne. Considérez l'excès de sa férocité ; ce qui méritoit la plus digne récompense, le transporta de fureur ; il se jetta sur moi & me tua de sa propre main. Est-ce là le fils d'un Dieu, comme il voulut persuader qu'il l'étoit ? Je viens de lui faire cette question, & voilà pourquoi il est si furieux. Il a fait quelques actions qu'on loue ; mais on ne pense pas que les plus belles comme les autres, lui étoient commandées par son orgueil, & que le vice ne faisoit alors que prendre la forme de la vertu. Quand il donna le royaume de Sidon au pauvre & vertueux Abdalonime, ce ne fut pas pour honorer la vertu, mais pour humilier les seigneurs de Perse. N'est-ce pas assez que je sois damné pour lui, sans souffrir encore ses fureurs ? Vous le savez, je ne suis pas ici pour mes crimes, mais pour ceux du tyran dont je fus le favori. La suite naturelle d'une pareille faveur est la damnation, comme la mort est la suite de la condition mortelle des hommes. Car la maladie n'est pas la cause de la mort, elle ne lui sert que de prétexte.

Tu raiſonnes fort bien, dit Lucifer, mais un peu tard. Ne devois-tu pas penſer plutôt que les favoris des princes ſont comme des éponges; ils les laiſſent imbiber, puis ils en expriment toute la ſubſtance. Il eſt vrai cependant, que le tyran eſt plus coupable que toi; & l'on aura ſoin que l'orgueil qui l'a ſuivi juſqu'aux enfers, n'éclate plus en de pareilles fureurs.

Cet oracle n'étoit pas prononcé qu'il fallut porter ſon attention d'un autre côté où une multitude de vieillards étoit réunie contre un ſeul homme. Celui-ci avoit une couronne de laurier ſur la tête; les autres en robes longues, &, les livres des loix en mains, lui reprochoient ſon ambition & ſa tyrannie. Qui êtes-vous, leur dit Lucifer en s'approchant, vous qui, condamnez à ce ſéjour de crime & d'horreur, ne parlez que d'équité & de vertu? Ce ſont les lâches perfides qui m'ôtèrent la vie, répondit alors Jules-Céſar. Ils déteſtoient l'ambition, diſoient-ils; ils ne la haïſſoient que dans moi. Ils me maſſacrèrent parce que j'avois établi la monarchie dans Rome; mais ils ne l'abolirent pas. Infâmes aſſaſſins, reprit-il en ſe tournant de leur côté, l'empire étoit-il mieux entre les mains des ſénateurs qui ne le pouvoient garder, qu'entre celles d'un guerrier

dont la valeur l'avoit établi? Ceux qui savent former une accusation sont-ils plus dignes de gouverner l'état que celui qui fait la gloire des citoyens & la terreur de l'ennemi? Aveugle Rome, n'appelles-tu servitude que l'obéissance rendue à un seul, & la multitude des tyrans fait-elle la liberté? Romains, dégénérés en barbares, concevez ce que c'étoit que l'autorité des sénateurs; puisque le peuple ayant une fois goûté de la monarchie, a mieux aimé obéir aux Nérons & aux Caligulas qu'au sénat.

Les vieillards irrités répondirent: Ce ne fut pas nous ni le peuple qui appellâmes Néron à l'empire: il naquit de son sang; & la tête abattue fut l'hydre funeste qui en produisit douze autres.

Le trouble & les violences alloient recommencer, si Lucifer n'eût fait rentrer Jules dans les châtimens dus à son orgueuil qui n'avoit jamais pu souffrir de maître; & ses rivaux, qui n'avoient pu souffrir un égal, furent envoyés avec tous les juges pervers pour être les assesseurs des démons.

J'apperçus après cela les héritiers du nom & de la puissance du premier César. J'en remarquai un sur-tout qui avoit l'air sombre & cruel. Près de lui étoit un vénérable vieillard,

d'une pâleur affreuſe, & dont les veines épuiſées de ſang, faiſoient douter s'il vivoit ou s'il étoit mort. Il prit cependant la parole, en voyant l'attention extrême avec laquelle je le conſidérois; & ſatisfaiſant ma curioſité : Je ſuis, dit-il, le célèbre Sénèque, précepteur & favori de Néron. Le tyran me donna tout ce qu'un pareil maître pouvoit donner ; mais jamais ſes libéralités ni ſes faveurs ne m'empêchèrent de le porter à la vertu qu'il n'aimoit pas, ni de lui reprocher les vices qu'il aimoit. Un pareil ami lui devint incommode. L'envie augmenta ſes aigreurs, en publiant que je ne perſuadois le mépris des richeſſes que pour avoir moins de compétiteurs dans leur recherche. Il avoit fait maſſacrer ſa mère ; il s'étoit fait un divertiſſement de l'incendie de Rome. Que pouvois-je eſpérer, ou plutôt que ne devois-je pas haïr dans la vie ? Il me délivra bientôt de ce poids importun, & me laiſſa, par une grace digne d'un pareil bienfaiteur, le choix de ma mort. Que dis-je ? Ce ne fut pas là un ſentiment de pitié, mais de cruauté, qui tendoit à me donner pluſieurs morts dans une ſeule, en m'en faiſant éprouver toutes les horreurs. Je me fis ouvrir les veines, & je me croyois heureux d'être deſcendu dans ce ſéjour; mais ce monſtre odieux me ſuivit bientôt. Pour mon

malheur je ſuis contraint de l'y voir exercer ſa cruauté, & enſeigner de nouveaux genres de tourmens aux démons.

Sénéque, repartit Néron, tes propos inſultans prouvent encore que tu as mérité plus d'une fois mon indignation. C'eſt un métier dangereux que d'inſtruire les princes. On riſque beaucoup à faire entendre au peuple qu'on eſt plus ſage que le maître. J'aime mieux ſouffrir ici les tourmens infernaux, que de voir à côté de moi un favori faire gloire de ma honte. Je vous en prends à témoin, vous tous qui m'entendez, empereurs & monarques. En eſt-il un parmi vous qui ait ſouffert ſans peine qu'un favori ſurpaſsât votre pénétration & votre ſageſſe?

A ces mots j'entendis la foule des têtes couronnées applaudir au tyran, & maudire les favoris qui n'avoient été le plus ſouvent que leurs tyrans véritables. Tibère s'éleva contre Séjan; Commode contre Pyrène & Cléandre; Domitien contre Rufus: Juſtinien prétendoit qu'il avoit encore fait grace à Béliſaire, à qui il devoit ſa gloire & la grandeur de ſon empire, quoiqu'il lui eût fait arracher les yeux & qu'il l'eût réduit à mandier ſon pain; lui dont la valeur étoit ſi célèbre qu'on avoit

coutume de prononcer ſon nom à la tête de l'armée pour encourager le ſoldat, & effrayer l'ennemi un jour de bataille.

Je conçus à ce ſpectacle la reſſemblance parfaite de la faveur avec les objets dont le diable philoſophe qui me ſervoit de guide, avoit parlé, & particulièrement avec le vif argent, qui eſt dans un mouvement perpétuel, ſans ſe fixer nulle part. Il s'échappe entre les doigts, lorſqu'on veut le retenir; quand on le veut rendre plus ſublime, il ſe convertit en vapeurs, ou même en poiſon; il pénétre juſqu'aux os quand on le manie; & celui qui ſe familiariſe avec lui, en conſerve du moins un tremblement qui ne le quitte qu'à la mort.

Je tournai les yeux d'un autre côté, & j'apperçus un vieillard d'un air majeſtueux, ſuivi de quantité d'autres, dont la plupart ayant été maltraités par de mauvais princes, avoient encore le corps & le viſage tout ſanglans. Je fus curieux de connoître ces perſonnages qui paroiſſoient déplacés en enfer. Je ſuis Solon, me dit le plus grave d'entr'eux, & voici les ſept ſages de la Grèce, ſi fameux dans l'univers. Celui que le tyran Nicocréon broye, comme vous voyez, dans ce mortier, eſt le philoſophe Anaxarque. Ce petit boſſu que voilà eſt le prodige

dige d'eſprit & de ſcience que le monde connoît ſous le nom d'Ariſtote. Ce camus eſt le ſage Socrate. Ce front large & élevé eſt le divin Platon : & tous ces autres que vous voyez en file ſont des hommes de même mérite, dont les tyrans & les mauvais princes, irrités de leurs préceptes, ont tiré la plus cruelle vengeance. Tout ceci m'étonnoit étrangement; & je ne pouvois comprendre comment des hommes ſi vertueux ſe trouvoient aux enfers. Un diable ſpirituel s'apperçut de mon embarras, & me dit : Ne vous en laiſſez pas impoſer par ces hommes à barbe longue & aux cheveux négligés. Ils ont mis la vertu en recommandation dans leurs livres, mais on juge ici ſur les mœurs, non ſur les écrits. Quelle injuſtice croyez-vous qu'il y ait à maltraiter des fourbes qui ont loué quelques vertus conformes à leurs caprices, mais qui ſe ſont livrés aux crimes; qui ont quelquefois entrepris d'en accréditer les plus honteux; qui, dans le peu de belles actions qu'ils ont faites, ne ſe ſont jamais propoſé d'honorer d'autre divinité que leur orgueil?

Tout ceci ſe paſſoit à l'extrémité de la galerie où la cour infernale étoit raſſemblée. Les acteurs de la ſcène n'avoient été juſques-là que les plus fameux perſonnages de l'antiquité.

tère léger, foible & inconſtant s'attache au roſeau ; l'efféminé, au jaſmin ; le préſomptueux, à la citrouille; le flatteur, au melon ; le perfide, au roſier, &c. Les ames de toutes ces trempes ne conviennent pas à nos myſtères. Celles dont nous connoiſſons les défauts dans l'épreuve que vous venez de faire, nous les abandonnons ; leurs corps ſe détruiſent d'eux-mêmes, & elles demeurent attachées aux plantes qui leur ſont ſympatiques, juſqu'à ce que le haſard les en ſépare dans la deſtruction de ces plantes. C'eſt de là que ſont venues dans le monde les fables des dryades, des faunes & des chênes prophétiques de Dodone. Voilà de quoi j'ai voulu vous inſtruire, parce que ce ſont des ſecrets qu'on ignore ſur cette terre où vous vivez. Au reſte, ces vérités ſont comme les élémens de la véritable philoſophie. J'ai à préſent deux queſtions à vous faire : êtes-vous amoureux, & ſavez-vous l'arabe ?

Oui & non, lui répondis-je. Je vous entends, dit-il : vous avez plus de ſentiment que de doctrine ; tant mieux, car auſſi-bien faudroit-il oublier tout ce que vous auriez appris ſans notre ſecours. La ſcience humaine, quelle qu'elle ſoit, eſt toujours imparfaite ; mais nous donnons dans un moment toute ſorte de connoiſſances, & l'habitude de tous les arts : il n'y

pressoient pour leurs legs; mon ami demandoit en quoi consistoit la vaisselle d'argent ; l'esclave courroit du côté de la porte. Je proteste donc que si je retournois dans le monde, je ferois un testament tout contraire ; & je dirois : J'ordonne que tout ce que je laisserai après ma mort soit brûlé, & que les cendres en soient mises dans mon tombeau. Je veux que tout ce que je ne pourrai emporter, le diable en prenne possession. *Item*, si je meurs que mon esclave ait les étrivières trois fois par jour ; que ma femme se rende partie contre mon médecin, en l'accusant de ma mort, & en exigeant la réparation de mille calomnies que ces sortes de gens ont coutume de faire contre les mourans ; car ils nous persécutent jusqu'au-delà du tombeau. Dieu lui fasse paix, disent-ils, c'est le vin qui l'a tué; comment l'aurions-nous guéri ? Il étoit perdu de débauches. Il vivoit si mal ! il valoit bien mieux qu'il mourût. O toi, me dit-il, qui n'es ici qu'en qualité de pélerin, apprends comment il faut dresser un testament, & tu vivras aussi long-tems qu'une corneille.

Après ce discours on vit venir une multitude de diables, archers & recors qui traînoient pieds & mains liés, le diable des larrons, coupable, selon eux, d'un crime atroce.

travail ne vous sera pas désagréable, & j'espère qu'il sera de quelque utilité dans le monde.

Dans ce moment, je pris le manuscrit qu'il me donna, j'allai m'enfermer chez moi, & je commençai la traduction qu'on va voir.

CHAPITRE PREMIER.

Description de Mercure.

MERCURE, que nous regardons comme une planette, est, aussi-bien que tout ce que nous appercevons d'astres, un monde comme notre terre, excepté qu'il est considérablement plus petit, & qu'étant infiniment plus proche du soleil, la nature, dont il est comme le père, semble avoir pris plaisir à l'enrichir de tous ses présens, & à l'embellir par des variétés plus riantes & plus nombreuses que toutes celles dont elle pare le reste de l'univers.

Mercure étant plus petit que la terre, les montagnes, les mers, les arbres, les plantes, les animaux & les hommes y sont aussi plus petits que parmi nous.

Il y a peu de rivières plus creuses que nos fontaines un peu profondes. Les plus hautes

si vous voulez comparer leur nombre à ceux qui se sont damnés à leur sujet, je m'assure qu'on n'aura plus rien à me reprocher. Combien n'ai-je pas livré de témoins corrompus par argent? Combien de greffiers qui donnoient au procès telle forme qu'on desiroit, pourvu qu'il y eût de quoi payer la façon? Combien de Juges qui ne trouvoient jamais condamnable quiconque étoit opulent, & qui faisoient infailliblement périr ceux qui étoient poursuivis par des ennemis puissans, & par des concurrens libéraux? S'il est arrivé parmi tant de brigandages qu'ils fissent faire justice de quelques voleurs véritables, ce n'étoit pas afin d'exterminer les larrons; ce n'étoit, ce semble, qu'afin qu'il n'y en eût point d'autres qu'eux. J'ai donc usé de ruse dans mon ministère; je troquois volontiers un pendu pour trente pendards, & je pense que vos domaines ne perdoient rien au change.

Lucifer trouva que ce diable avoit raison; il le combla d'éloges, & fit défenses à ses accusateurs de se méprendre une autre fois de la sorte, sous peine de punition exemplaire. On lui donna en récompense le choix de l'emploi qu'il voudroit. Je ferai tout ce qu'il vous plaira, dit-il; mais si vous le trouvez bon, & pour me reposer des fatigues que j'ai es-

ſuyées juſqu'ici, j'ai deſſein d'employer le reſte de ma vieilleſſe auprès de quelque abbé de condition qui aſpire à l'évêché. Je crois qu'un diable dans ce poſte, n'a qu'à demeurer les bras croiſés. Ces ſortes de perſonnes vont, de leur plein gré, ou plutôt courent avec empreſſement aux enfers. Nul n'eſt digne de l'épiſcopat que celui qui le fuit & qui s'en croit indigne. Il faut poſſéder toutes les vertus dans leur perfection pour ſe ſauver dans cette dignité; c'eſt n'en connoître pas les devoirs, s'en faire un jeu impie, ou être d'une préſomption tout-à-fait damnable, que d'y aſpirer. Ainſi je n'aurai rien à faire pour prendre mon gibier; & le métier ſera pour moi un repos véritable. On ſouſcrivit à ſa requête.

Il ſe retira, & l'on apporta un autre diable qu'on avoit trouvé à quelques pas de là dormant d'un ſommeil ſi profond, que, ſans le bruit qu'il faiſoit en ronflant, on l'eût foulé aux pieds; la mépriſe qu'on venoit de faire rendit les délateurs plus circonſpects. On voulut l'entendre avant de le condamner, & on lui demanda pourquoi il repoſoit ſi tranquillement. Il y a trois jours, dit-il, que je dors de la ſorte, parce que je n'ai rien à faire; je prends mes vacances: je ſuis le diable des religieuſes. Les révérendes mères ſont maintenant occupées

à élire une abbesse ; &, jusqu'à ce que l'élection soit faite, j'ai le loisir de reposer à mon aise, car il n'y en a pas une qui ne soit à présent pire qu'un diable. Elles font des brigues & des cabales, des ligues offensives & défensives ; elles calomnient ; elles flattent ; elles se parjurent ; en un mot, il y a une si grande confusion parmi elles, que mes suggestions ne feroient que les distraire. Si jamais le tumulte & le désordre venoient à cesser ici, & si la paix se hasardoit à entrer en enfer, il n'y faudroit qu'assembler un chapitre de religieuses, pour rétablir les choses dans leur état naturel.

Tout las que j'étois d'un si long séjour au milieu des diables, ce que je voyois & ce que j'entendois de la hiérarchie & du gouvernement infernal ne laissoit pas de m'attacher. Mille autres diables de toute espèce, le diable du luxe, le diable des richesses, le diable de la conséquence ou de la cour, les diables de la capitale & ceux de la province, le diable de la mode, le diable de la piété, collègue de celui de la mollesse & de l'imposture ; le diable de l'honneur même & celui de la probité vinrent rendre compte de leur ministère.

Le spectacle finit par un objet assez plaisant; on apporta une espèce de fagot de vieux diables entortillés les uns dans les autres, tout moisi & tout couvert d'araignées. On rompit les liens, on les démêla, & l'on eut bien de la peine de les tirer de leur léthargie : puis on leur demanda qui ils étoient, quel étoit leur office, & pourquoi ils n'y vaquoient point ? Ils répondirent en baillant & en étendant les bras, qu'ils étoient les diables de la luxure; mais que depuis qu'on s'étoit avisé de tenter les femmes par les présens, toutes les autres instigations étoient devenues inutiles; qu'une bourse ou qu'un diamant avoit plus de pouvoir que tous les diables ensemble; & que la beauté la plus fière se rendoit plutôt à un tiens, qu'à un millier de douces paroles; qu'ainsi leur ministère devenoit inutile, & qu'on pouvoit, en toute sûreté, leur donner les invalides.

Ce fut la dernière scène de la pièce. Il y avoit long tems que j'étois en enfer, pour un vivant; &, quand j'eusse été gentilhomme verrier, l'air brûlant qu'on y respiroit, m'eût paru insupportable. Je priai un diable officieux de m'enseigner par où je pourrois sortir. Il me conduisit, par un passage dérobé, dans la

garde-robe de Lucifer. J'y vis, en paſſant, des tonnes pleines de médecins, & d'une infinité d'écrivains, adulateurs ſots, en pluſieurs volumes, & toujours avec épître dédicatoire & privilège. Ils étoient emballés avec leurs écrits, & je ne pus m'empêcher de rire en les voyant. Vous devinez à quoi ſert tout cela, me dit mon guide, qui me voyoit ſourire. Je vois que vous êtes un badin, lui répondis-je; avançons, & ne tardez pas à me faire changer d'air. Il me montra un paſſage qui étoit fait comme un ſoupirail de cave, par lequel je grimpai plus vîte qu'aucun Savoyard ne fit jamais dans une cheminée, & je me trouvai dans la charmante ſolitude dont j'ai parlé au commencement de cette hiſtoire. Etonné, effrayé & réjoui tout enſemble, je réfléchis alors ſur les différens objets que j'avois vus.

Qui ne croiroit que l'effet de mes voyages, auſſi inſtructifs qu'extraordinaires, auroit été de me rendre ſage? Cependant, ſi jamais j'ai été fou, je le ſuis encore. Quand les morts viendroient des enfers prêcher les vivans, ceux-ci ſeroient toujours les mêmes : c'eſt un auteur plus ſage que moi qui l'a dit; &, quand les vivans iroient dans l'enfer contempler les morts, ils n'en reviendroient pas meilleurs;

c'eſt moi qui en ſuis la preuve. Lecteur, ſi tu ne tires aucun autre fruit de mes ouvrages, admire du moins un fou qui dit tant de bonnes choſes.

Fin des voyages de Quévédo.

RELATION DU MONDE DE MERCURE.

coutume de prononcer ſon nom à la tête de l'armée pour encourager le ſoldat, & effrayer l'ennemi un jour de bataille.

Je conçus à ce ſpectacle la reſſemblance parfaite de la faveur avec les objets dont le diable philoſophe qui me ſervoit de guide, avoit parlé, & particulièrement avec le vif argent, qui eſt dans un mouvement perpétuel, ſans ſe fixer nulle part. Il s'échappe entre les doigts, lorſqu'on veut le retenir; quand on le veut rendre plus ſublime, il ſe convertit en vapeurs, ou même en poiſon; il pénètre juſqu'aux os quand on le manie; & celui qui ſe familiariſe avec lui, en conſerve du moins un tremblement qui ne le quitte qu'à la mort.

Je tournai les yeux d'un autre côté, & j'apperçus un vieillard d'un air majeſtueux, ſuivi de quantité d'autres, dont la plupart ayant été maltraités par de mauvais princes, avoient encore le corps & le viſage tout ſanglans. Je fus curieux de connoître ces perſonnages qui paroiſſoient déplacés en enfer. Je ſuis Solon, me dit le plus grave d'entr'eux, & voici les ſept ſages de la Grèce, ſi fameux dans l'univers. Celui que le tyran Nicocréon broye, comme vous voyez, dans ce mortier, eſt le philoſophe Anaxarque. Ce petit boſſu que voilà eſt le pro-

dige

dige d'esprit & de science que le monde connoît sous le nom d'Aristote. Ce camus est le sage Socrate. Ce front large & élevé est le divin Platon : & tous ces autres que vous voyez en file sont des hommes de même mérite, dont les tyrans & les mauvais princes, irrités de leurs préceptes, ont tiré la plus cruelle vengeance. Tout ceci m'étonnoit étrangement ; & je ne pouvois comprendre comment des hommes si vertueux se trouvoient aux enfers. Un diable spirituel s'apperçut de mon embarras, & me dit : Ne vous en laissez pas imposer par ces hommes à barbe longue & aux cheveux négligés. Ils ont mis la vertu en recommandation dans leurs livres, mais on juge ici sur les mœurs, non sur les écrits. Quelle injustice croyez-vous qu'il y ait à maltraiter des fourbes qui ont loué quelques vertus conformes à leurs caprices, mais qui se sont livrés aux crimes ; qui ont quelquefois entrepris d'en accréditer les plus honteux ; qui, dans le peu de belles actions qu'ils ont faites, ne se sont jamais proposé d'honorer d'autre divinité que leur orgueil ?

Tout ceci se passoit à l'extrémité de la galerie où la cour infernale étoit rassemblée. Les acteurs de la scène n'avoient été jusques-là que les plus fameux personnages de l'antiquité.

mœurs des hommes ; il leur fit adresser la parole par les animaux & par les choses insensibles : ils n'auroient pas écouté Socrate, ils écoutent les leçons du lièvre & du corbeau.

C'est à cette même intention que la comédie a été inventée, & les conseils d'Epictète n'ont jamais corrigé tant de ridicules, que le théâtre de Molière en a réformé parmi nous.

La relation de Mercure n'est autre chose qu'une fable, dans laquelle on a essayé de joindre à des idées amusantes par leur nouveauté, quelques observations utiles. L'opinion qui nous porte à croire que toutes les planettes sont habitées comme notre terre, s'est tellement familiarisée avec nous, depuis qu'on a vu l'ingénieuse description des mondes de M. de Fontenelle, qu'on ne craint point que la relation de Mercure passe pour une idée absurde ; puisqu'il semble, au contraire, qu'on seroit plus

pressoient pour leurs legs; mon ami demandoit en quoi consistoit la vaisselle d'argent ; l'esclave courroit du côté de la porte. Je proteste donc que si je retournois dans le monde, je ferois un testament tout contraire ; & je dirois : J'ordonne que tout ce que je laisserai après ma mort soit brûlé, & que les cendres en soient mises dans mon tombeau. Je veux que tout ce que je ne pourrai emporter, le diable en prenne possession. *Item*, si je meurs que mon esclave ait les étrivières trois fois par jour ; que ma femme se rende partie contre mon médecin, en l'accusant de ma mort, & en exigeant la réparation de mille calomnies que ces sortes de gens ont coutume de faire contre les mourans ; car ils nous persécutent jusqu'au-delà du tombeau. Dieu lui fasse paix, disent-ils, c'est le vin qui l'a tué; comment l'aurions-nous guéri ? Il étoit perdu de débauches. Il vivoit si mal ! il valoit bien mieux qu'il mourût. O toi, me dit-il, qui n'es ici qu'en qualité de pélerin, apprends comment il faut dresser un testament, & tu vivras aussi long-tems qu'une corneille.

Après ce discours on vit venir une multitude de diables, archers & recors qui traînoient pieds & mains liés, le diable des larrons, coupable, selon eux, d'un crime atroce.

notre globe, ſoit par ſa ſituation plus avantageuſe à l'égard du ſoleil, ou par les ſoins plus attentifs qu'il nous paroît que l'auteur de la nature a pris de l'appareil qui les accompagne.

Si les planettes ſont inhabitées, à quoi leur ſert-il que le ſoleil ſe lève & ſe couche ſi régulièrement pour elles? Quel eſt l'uſage de la lumière qu'il leur communique, ſi perſonne n'en jouit, & pourquoi les ſaiſons ſe ſuivent-elles dans ces globes avec la même régularité que ſur notre terre? Eſt-il poſſible que Dieu ait fait avec tant d'art un ſi grand nombre d'inutilités? Peut-on s'imaginer qu'en formant ces maſſes prodigieuſes de matière, il n'ait daigné créer que des déſerts immenſes & d'effroyables ſolitudes?

On ſoupçonne donc aſſez généralement que tous les globes qui tournent autour du ſoleil, ſont habités, & on n'en excepte plus que le ſoleil, ce qui, ſans

si vous voulez comparer leur nombre à ceux qui se sont damnés à leur sujet, je m'assure qu'on n'aura plus rien à me reprocher. Combien n'ai-je pas livré de témoins corrompus par argent? Combien de greffiers qui donnoient au procès telle forme qu'on desiroit, pourvu qu'il y eût de quoi payer la façon? Combien de Juges qui ne trouvoient jamais condamnable quiconque étoit opulent, & qui faisoient infailliblement périr ceux qui étoient poursuivis par des ennemis puissans, & par des concurrens libéraux? S'il est arrivé parmi tant de brigandages qu'ils fissent faire justice de quelques voleurs véritables, ce n'étoit pas afin d'exterminer les larrons; ce n'étoit, ce semble, qu'afin qu'il n'y en eût point d'autres qu'eux. J'ai donc usé de ruse dans mon ministère; je troquois volontiers un pendu pour trente pendards, & je pense que vos domaines ne perdoient rien au change.

Lucifer trouva que ce diable avoit raison; il le combla d'éloges, & fit défenses à ses accusateurs de se méprendre une autre fois de la sorte, sous peine de punition exemplaire. On lui donna en récompense le choix de l'emploi qu'il voudroit. Je ferai tout ce qu'il vous plaira, dit-il; mais si vous le trouvez bon, & pour me reposer des fatigues que j'ai es-

L'ennui, par exemple, eſt nuiſible au premier degré, & tout ce qui en dépend, eſt réputé dangereux & très-mal ſain; une converſation peſante, le récit d'un homme diſtrait, une muſique froide, des vers paſſables, un conte trivial, l'abſence de ce qu'on aime, la préſence d'un fâcheux, &c.; toutes ces eſpèces d'ennuis pourroient mettre la peſte dans Mercure. On a donc très-grand ſoin d'éviter le mauvais air, & la rencontre même de ceux qui s'y ſont trouvés; c'eſt à quoi la police a mis bon ordre, en obligeant, ſous des peines conſidérables, ceux qui ſont malheureuſement attaqués de ces infirmités, de porter certaines marques que tout le monde connoît.

Ainſi celui qui ſort d'avec un ennuyeux, doit tenir un éventail à la main pour chaſſer la contagion; & de plus, il lui eſt défendu de ſe trouver en honnête maiſon que vingt-quatre heures après. Il reſte, dit-on, après une pareille viſite, certains corps glutineux, capables d'empeſter l'imagination la plus vive, & d'étouffer toutes les forces de l'ame.

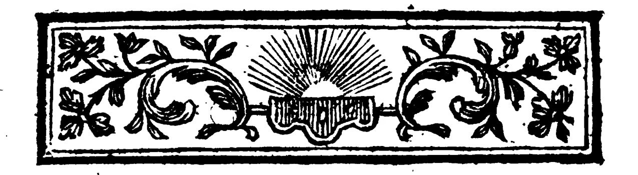
La rencontre d'un ſot, d'un pédant, d'une dévote, d'une précieuſe (car il s'en trouve auſſi dans Mercure), oblige celui qui l'a eue, de porter à la main un fouet garni de grelots, comme pour écarter ces inſectes, & pour avertir qu'ils ſe ſont trouvés ſur ſa route.

garde-robe de Lucifer. J'y vis, en passant, des tonnes pleines de médecins, & d'une infinité d'écrivains, adulateurs sots, en plusieurs volumes, & toujours avec épître dédicatoire & privilège. Ils étoient emballés avec leurs écrits, & je ne pus m'empêcher de rire en les voyant. Vous devinez à quoi sert tout cela, me dit mon guide, qui me voyoit sourire. Je vois que vous êtes un badin, lui répondis-je; avançons, & ne tardez pas à me faire changer d'air. Il me montra un passage qui étoit fait comme un soupirail de cave, par lequel je grimpai plus vîte qu'aucun Savoyard ne fit jamais dans une cheminée, & je me trouvai dans la charmante solitude dont j'ai parlé au commencement de cette histoire. Etonné, effrayé & réjoui tout ensemble, je réfléchis alors sur les différens objets que j'avois vus.

Qui ne croiroit que l'effet de mes voyages, aussi instructifs qu'extraordinaires, auroit été de me rendre sage? Cependant, si jamais j'ai été fou, je le suis encore. Quand les morts viendroient des enfers prêcher les vivans, ceux-ci seroient toujours les mêmes : c'est un auteur plus sage que moi qui l'a dit; &, quand les vivans iroient dans l'enfer contempler les morts, ils n'en reviendroient pas meilleurs;

ſont fondées ſur ſa connoiſſance infinie ; & ſur un pouvoir que rien ne ſauroit borner.





RELATION DU MONDE DE MERCURE.

PREMIÈRE PARTIE.

MERCURE est si près du soleil, qu'il se trouve presque abîmé dans sa lumière, & qu'il échappe la plupart du tems à l'attention des astronomes.

Un matin que je l'observois à la campagne, quelques momens avant le jour, & que je me plaignois en moi-même de voir cette petite planette presqu'effacée par l'éclat de la lumière naissante, je fus surpris d'entendre marcher fort près de moi. Je me tournai avec quelqu'inquiétude, & j'apperçus un homme d'assez bonne mine, qui tenoit à la main une fort petite lunette.

Monsieur, me dit-il, selon toute apparence,

ceux qui ont gagné, ou à qui on n'a rien contesté, ils sortent tous de la maison du mourant, si-tôt que le mémoire de leurs demandes est fait. Ses plus intimes amis restent avec lui, ils font un grand festin tous ensemble, après quoi on lit au voyageur une liste fort circonstanciée des biens qui l'attendent, & une description du monde où il va. Cette relation qu'il sait toujours par cœur, & qui est longue, l'ennuye & l'endort; dans ce moment son corps se divise, & en très-peu de tems se réduit en une poudre fine qui paroît d'or; c'est la dernière réduction des corps dans Mercure, & ce qu'on peut appeller la cendre des morts. Alors les perfections qu'il possédoit, passent à ceux qui les ont desirées, & rien ne reste de lui que ce peu de poussière, qui même est bientôt dévoré par les élemens.

CHAPITRE VII.

Des talens en général.

IL y en a de deux espèces, ceux qu'on tient de la seule libéralité de la nature, & ceux qu'on peut acquérir par art & par étude.

Les premiers ne peuvent s'aliéner, si ce n'est en mourant, comme on l'a vu; tous les

je venois l'essayer quand je vous ai rencontré, & je compte de le finir dans la journée. Si vous êtes d'humeur à l'éprouver demain, non-seulement il vous fera voir les astres & leurs habitans, mais vous découvrirez encore, par son moyen, les peuples élémentaires, les atomes d'Epicure, & jusqu'aux mouvemens de l'ame, & aux intentions des hommes.

A ce discours, je tombai sur les genoux; j'adorai presque comme un dieu celui qui me parloit, & je le suppliai, de la manière du monde la plus affectueuse, de ne permettre pas que le hasard heureux qui m'avoit fait rencontrer sur sa route, me fût tout-à-fait inutile.

Esprit céleste, lui dis-je, ne dédaignez pas d'instruire un homme misérable & ignorant, qui ne cherche qu'à éclairer sa raison par les connoissances, & à corriger ses mœurs par l'étude de la vérité. Il rêva quelques momens avant de me répondre; &, prenant tout-à-coup un air plus grave & plus majestueux: mon fils, me dit-il, (car la suprême intelligence qui vous inspire, m'apprend que vous n'êtes pas indigne de cette adoption), je suis un *rosecroix*, que mon ancienneté a mis presqu'à la tête de tout l'ordre. Seriez-vous capable d'entrer dans une société de laquelle

vous avez ouï conter tant de fables extravagantes ?

Oui, mon père, m'écriai-je avec transport, & je donnerois ma vie, s'il étoit nécessaire, pour acquérir un bonheur si rare.

Il n'y a rien d'impossible, me répondit le sage : quelques-uns de ceux qui composent notre société sont prêts de la quitter, pour devenir citoyens de la patrie éternelle. C'est ce qu'on appelle mourir dans notre monde : il ne tiendra pas à moi que vous ne soyez reçu dans la première place vacante. Il ne s'agit que de savoir si vous avez les qualités nécessaires. Mais il est dangereux de l'éprouver : il y va de votre vie ; voyez si vous voulez courir un si grand risque. Oui sans doute, lui répondis-je. Alors il me dit de prendre d'une poudre qu'il portoit dans un flacon de cristal. J'obéis, & j'éternuai plusieurs fois ; mais, quoique ce fût sans violence, je sentis que mon ame se séparoit de mon corps. En effet, elle le laissa entre les bras de mon rosecroix, qui eut soin de le coucher doucement à terre. Pour mon ame, elle entra dans la fleur d'un mirthe qui n'étoit qu'à deux pas de là. Ce qui m'étonnoit alors, étoit que ce nouvel organe ne m'empêchoit pas de penser, de raisonner, & même de voir les objets à l'ordinaire, &

d'en juger de la même manière que j'avois fait un moment plutôt. Pendant que je faisois ces réflexions, une flâme très-vive sortit de la terre, consuma l'arbrisseau sous lequel j'étois, fortifia mon esprit ; &, parcourant tout mon corps, elle le purifia de manière qu'il rajeunit en un instant, acquit une extrême légéreté, devint presqu'inaltérable & propre à prendre toutes les formes possibles, & même la transparence de l'air ou de la matière subtile. Il fut à peine dans ce nouvel état, que mon ame, qui en étoit sortie sans le vouloir, y rentra sans y songer, par une espèce de force magnétique.

Vous venez, me dit mon rosecroix, de faire une périlleuse tentative, & vous en êtes bien sorti ; mais sachez à présent, que si votre ame eût choisi toute autre plante que le mirthe pour s'incorporer, vous étiez mort sans ressource. Le choix qu'elle a fait de cet arbre consacré à l'amour, marque la noblesse de sa nature : nos ames sympatisent avec toutes les plantes suivant leurs inclinations, & s'y joignent toujours pendant un tems, avant de rentrer dans la masse immense des intelligences. Aussitôt que les liens qui les attachoient à leurs corps sont rompus, celle d'un homme triste & sévère aime le cyprès ; un ivrogne cherche la vigne ; un poltron, la sensitive ou la truffe ; le carac-

tère léger, foible & inconſtant s'attache au roſeau ; l'efféminé, au jaſmin ; le préſomptueux, à la citrouille ; le flatteur, au melon ; le perfide, au roſier, &c. Les ames de toutes ces trempes ne conviennent pas à nos myſtères. Celles dont nous connoiſſons les défauts dans l'épreuve que vous venez de faire, nous les abandonnons ; leurs corps ſe détruiſent d'eux-mêmes, & elles demeurent attachées aux plantes qui leur ſont ſympatiques, juſqu'à ce que le haſard les en ſépare dans la deſtruction de ces plantes. C'eſt de là que ſont venues dans le monde les fables des dryades, des faunes & des chênes prophétiques de Dodone. Voilà de quoi j'ai voulu vous inſtruire, parce que ce ſont des ſecrets qu'on ignore ſur cette terre où vous vivez. Au reſte, ces vérités ſont comme les élémens de la véritable philoſophie. J'ai à préſent deux queſtions à vous faire : êtes-vous amoureux, & ſavez-vous l'arabe ?

Oui & non, lui répondis-je. Je vous entends, dit-il : vous avez plus de ſentiment que de doctrine ; tant mieux, car auſſi-bien faudroit-il oublier tout ce que vous auriez appris ſans notre ſecours. La ſcience humaine, quelle qu'elle ſoit, eſt toujours imparfaite ; mais nous donnons dans un moment toute ſorte de connoiſſances, & l'habitude de tous les arts : il n'y

a que la fenfibilité de l'ame, que nous regardons comme la première des vertus, que nous ne faurions donner. Mais, pour ne vous pas laiffer avec des inftructions toutes sèches, & fans expérience de notre pouvoir, je vais vous apprendre l'arabe dans un inftant. Paffez votre pouce entre les deux premiers doigts de votre main droite, & mettez le petit doigt de la même main fur le front, tournant vers les quatre parties du monde. Mon tour étoit à peine achevé, que le philofophe me parla arabe, & que je l'entendis comme ma langue naturelle. Je me jettai pour la feconde fois à fes pieds.

Levez-vous, me dit-il, & fi vous êtes content, commencez votre noviciat; c'eft une loi de laquelle perfonne ne peut s'exempter. Il faut que chacun, avant d'être reçu parmi nous, ait fait quelque chofe pour le bien ou le plaifir des hommes qu'il fe prépare à quitter. Cette efpèce de tâche eft au choix de celui qui nous fert de parain : je fuis le vôtre, & je ne vous ordonne que de traduire dans votre langue une relation que j'ai faite, dans la nôtre, du Monde de Mercure. Vous favez que la langue des fages eft l'arabe : l'attention que j'ai vu que vous aviez à obferver la planette dont vous allez traduire l'hiftoire, m'affure, que ce

travail ne vous sera pas désagréable, & j'espère qu'il sera de quelque utilité dans le monde.

Dans ce moment, je pris le manuscrit qu'il me donna, j'allai m'enfermer chez moi, & je commençai la traduction qu'on va voir.

CHAPITRE PREMIER.

Description de Mercure.

MERCURE, que nous regardons comme une planette, est, aussi-bien que tout ce que nous appercevons d'astres, un monde comme notre terre, excepté qu'il est considérablement plus petit, & qu'étant infiniment plus proche du soleil, la nature, dont il est comme le père, semble avoir pris plaisir à l'enrichir de tous ses présens, & à l'embellir par des variétés plus riantes & plus nombreuses que toutes celles dont elle pare le reste de l'univers.

Mercure étant plus petit que la terre, les montagnes, les mers, les arbres, les plantes, les animaux & les hommes y sont aussi plus petits que parmi nous.

Il y a peu de rivières plus creuses que nos fontaines un peu profondes. Les plus hautes

montagnes n'excèdent que de fort peu nos collines : mais quelques-uns ne laissent pas d'avoir, dans cette hauteur moyenne, l'air sourcilleux des Alpes & des Pyrenées. Les arbres les plus hauts, le sont à-peu-près comme nos orangers en caisse, & il y a peu de fleurs qui s'élèvent plus de terre que la jonquille & le narcisse. Tout le globe est semé de petites montagnes, qui répandent dans les vallées qu'elles laissent entr'elles, une ombre infiniment nécessaire dans ce monde brûlant. Ces montagnes sont presque toutes couvertes d'arbres chargés de fleurs en tout tems. Elles parfument l'air ; & ces fleurs, qui ne produisent point de fruits, sont éternelles. Car, dans le Monde de Mercure, la subsistance des habitans ne se cultive point comme ici ; la nature bienfaisante la fournit elle-même, & cache les lieux qui lui servent de magasin, pour ne laisser à la portée des hommes, que des objets toujours rians, & propres seulement aux plaisirs.



ſaire aux poiſſons, & l'air aux habitans de notre terre.

Rien n'empêche donc que le ſoleil ne ſoit habité comme les autres planettes : il paroît, au contraire, plus dignes qu'elles de cette diſtinction, par la place qu'il occupe au centre du tourbillon, & par ſa prodigieuſe grandeur ; car les aſtronomes le font un million de fois plus grand que la terre que nous habitons. Quelle perte ſeroit-ce dans l'univers, ſi un ſi grand terrein, & ſi bien placé pour voir mieux la ſymétrie de l'univers, étoit abſolument inutile ? D'ailleurs, ſi l'on ſuppoſe notre ſoleil habité ainſi que tous les autres ſoleils qui fourmillent dans l'eſpace du monde dont nous ne connoiſſons pas leurs bornes, quel ſera le nombre de ſes habitans, puiſque ces aſtres ſont eux-mêmes innombrables, & qu'ils ſont d'une grandeur effrayante ? L'imagination véritablement ſe confond ici,

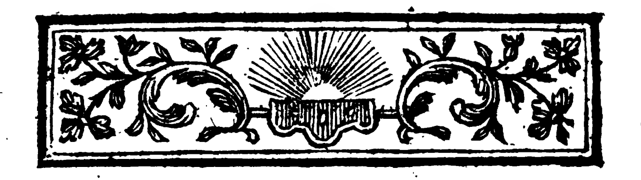
& se perd dans un calcul sans fin; mais plus ce calcul est au-dessus de notre compréhension, parce qu'il approche de l'infini, plus nous devons le trouver digne du pouvoir illimité de Dieu.

L'auteur du Monde de Mercure ne s'est pas contenté de rendre sa fiction amusante, il a encore eu dessein de donner un léger crayon, & comme une espèce d'essai des variétés que la nature est capable de répandre dans tous les globes qu'il suppose pouvoir être habités.

Il décrit d'autres créatures raisonnables, d'autres oiseaux, d'autres poissons, & souvent d'autres idées, pour montrer que si un homme a bien pu imaginer ces variétés dans un monde qu'il décrit de pure fantaisie, la divinité ne doit pas être embarrassée à en trouver des millions d'autres, tous plus simples & plus raisonnables, puisqu'elles

ſont fondées ſur ſa connoiſſance infinie ; & ſur un pouvoir que rien ne ſauroit borner.





RELATION DU MONDE DE MERCURE.

PREMIÈRE PARTIE.

MERCURE est si près du soleil, qu'il se trouve presque abîmé dans sa lumière, & qu'il échappe la plupart du tems à l'attention des astronomes.

Un matin que je l'observois à la campagne, quelques momens avant le jour, & que je me plaignois en moi-même de voir cette petite planette presqu'effacée par l'éclat de la lumière naissante, je fus surpris d'entendre marcher fort près de moi. Je me tournai avec quelqu'inquiétude, & j'apperçus un homme d'assez bonne mine, qui tenoit à la main une fort petite lunette.

Monsieur, me dit-il, selon toute apparence,

l'approche du jour interrompt votre obſervation : mais, ſi vous voulez bien la continuer avec cette eſpèce de lorgnette, elle vous donnera tout le loiſir dont vous aurez beſoin, & j'eſpère que vous n'en ſerez pas mécontent.

Malgré le peu de raiſon que je trouvois à regarder les aſtres avec un inſtrument qui me ſembloit ſi peu propre à cet uſage, & dans un tems où le ſoleil alloit paroître, l'air de celui qui me parloit m'en impoſa; de manière que je ne dédaignai pas de tenter cette expérience: mais je fus bien étonné de voir qu'au lieu de mercure que je cherchois, je rencontrai dans ma lunette une terre habitée, ſur laquelle je diſtinguois aiſément les beautés du payſage, & le mouvement des hommes & des animaux.

Je crus d'abord que quelqu'artifice inconnu, renfermé dans cette lunette, me préſentoit ces images; &, dans cette idée, j'allois la démonter, pour découvrir la cauſe d'une illuſion ſi agréable: arrêtez, me dit le maître de cet inſtrument; ce que vous voyez eſt un microſcope philoſophique, dans lequel vous ne trouverez que des verres, & rien de plus; mais il eſt conſtruit avec un tel art, qu'il rend viſibles les objets les plus éloignés, comme les plus proches, auſſi-bien que les plus ſombres & les plus éclairés. Il n'eſt pas encore parfait;

je venois l'essayer quand je vous ai rencontré, & je compte de le finir dans la journée. Si vous êtes d'humeur à l'éprouver demain, non-seulement il vous fera voir les astres & leurs habitans, mais vous découvrirez encore, par son moyen, les peuples élémentaires, les atomes d'Epicure, & jusqu'aux mouvemens de l'ame, & aux intentions des hommes.

A ce discours, je tombai sur les genoux; j'adorai presque comme un dieu celui qui me parloit, & je le suppliai, de la manière du monde la plus affectueuse, de ne permettre pas que le hasard heureux qui m'avoit fait rencontrer sur sa route, me fût tout-à-fait inutile.

Esprit céleste, lui dis-je, ne dédaignez pas d'instruire un homme misérable & ignorant, qui ne cherche qu'à éclairer sa raison par les connoissances, & à corriger ses mœurs par l'étude de la vérité. Il rêva quelques momens avant de me répondre; &, prenant tout-à-coup un air plus grave & plus majestueux: mon fils, me dit-il, (car la suprême intelligence qui vous inspire, m'apprend que vous n'êtes pas indigne de cette adoption), je suis un *rosecroix*, que mon ancienneté a mis presqu'à la tête de tout l'ordre. Seriez-vous capable d'entrer dans une société de laquelle

discours on affecte de ne parler que des choses convenables à l'animal avec lequel on se trouve. Par exemple, la conversation avec un rossignol ne roule pas sur la morale & sur la politique, mais sur la beauté du jour, sur l'agrément du paysage; on l'entretiendra des arbres, des fleurs, des plantes, de sa maîtresse, de ses amours, de ses camarades, de leurs aventures. Toutes ces bagatelles traitées avec art, sont d'une assez grande ressource, quoiqu'elles paroissent d'abord fort simples. Il arrive même qu'en s'entretenant ainsi, on s'instruit de mille propriétés des plantes, de la singularité des lieux, & qu'on trouve occasion de faire bien des remarques qui dévoilent la nature, & nous instruisent mieux que ne pourroit faire une étude plus sérieuse. Ce que je dis d'un rossignol, se doit entendre également d'un loup, d'un serpent, d'un lièvre, sauf à la prudence de l'homme, de choisir des sujets de conversation proportionnés à la portée de chaque espèce. On juge bien qu'un léopard ne raisonne pas comme une levrette; un dindon, comme un renard; ni un tigre, comme un lapin; mais la politesse naturelle exige qu'on s'humanise, & qu'on ne parle aux gens que de ce qui leur convient.

Les animaux dans Mercure, ne s'y mangent point les uns les autres; mais on ne laisse pas

d'en juger de la même manière que j'avois fait un moment plutôt. Pendant que je faisois ces réflexions, une flâme très-vive fortit de la terre, consuma l'arbrisseau sous lequel j'étois, fortifia mon esprit; &, parcourant tout mon corps, elle le purifia de manière qu'il rajeunit en un instant, acquit une extrême légéreté, devint presqu'inaltérable & propre à prendre toutes les formes possibles, & même la transparence de l'air ou de la matière subtile. Il fut à peine dans ce nouvel état, que mon ame, qui en étoit sortie sans le vouloir, y rentra sans y songer, par une espèce de force magnétique.

Vous venez, me dit mon rosecroix, de faire une périlleuse tentative, & vous en êtes bien sorti; mais sachez à présent, que si votre ame eût choisi toute autre plante que le mirthe pour s'incorporer, vous étiez mort sans ressource. Le choix qu'elle a fait de cet arbre consacré à l'amour, marque la noblesse de sa nature: nos ames sympatisent avec toutes les plantes suivant leurs inclinations, & s'y joignent toujours pendant un tems, avant de rentrer dans la masse immense des intelligences. Aussitôt que les liens qui les attachoient à leurs corps sont rompus, celle d'un homme triste & sévère aime le cyprès; un ivrogne cherche la vigne; un poltron, la sensitive ou la truffe; le carac-

chevreuils, quand ils ont fait la paix ensemble par la médiation de notre espèce. C'est ce qui fait que, malgré leur antipatie, on les voit vivre ensemble avec assez de familiarité, se saluer amiablement à la rencontre, s'entretenir gaiement, se donner des repas, faire des alliances & des mariages qui semblent être assez disproportionnés, mais que des intérêts politiques autorisent & rendent sortables. C'est ce qui fait encore qu'on est assez peu surpris dans Mercure de voir un tigre faire l'amour à une jolie biche & l'épouser; un loup se radoucir auprès d'une chêvre. Des gens très-dignes de foi m'ont assuré qu'ils avoient vu des renards, en grande réputation dans leur parti, s'attacher à des jeunes poules hupées, & les défendre contre l'aigle & le milan, au péril de leur vie. Ces alliances ne choquent pas plus dans Mercure, que celles qui se font dans notre monde ne nous paroissent étranges. Y est-on surpris de voir des hommes graves & d'un âge décrépit épouser de jeunes coquettes? Les plus grands seigneurs ne recherchent-ils pas l'alliance d'un malotru, qui s'est enrichi par les concussions les plus criantes? Tout le monde sait encore qu'il n'est pas sans exemple qu'un magistrat fasse sa femme d'une comédienne.

a que la sensibilité de l'ame, que nous regardons comme la première des vertus, que nous ne saurions donner. Mais, pour ne vous pas laisser avec des instructions toutes sèches, & sans expérience de notre pouvoir, je vais vous apprendre l'arabe dans un instant. Passez votre pouce entre les deux premiers doigts de votre main droite, & mettez le petit doigt de la même main sur le front, tournant vers les quatre parties du monde. Mon tour étoit à peine achevé, que le philosophe me parla arabe, & que je l'entendis comme ma langue naturelle. Je me jettai pour la seconde fois à ses pieds.

Levez-vous, me dit-il, & si vous êtes content, commencez votre noviciat; c'est une loi de laquelle personne ne peut s'exempter. Il faut que chacun, avant d'être reçu parmi nous, ait fait quelque chose pour le bien ou le plaisir des hommes qu'il se prépare à quitter. Cette espèce de tâche est au choix de celui qui nous sert de parain : je suis le vôtre, & je ne vous ordonne que de traduire dans votre langue une relation que j'ai faite, dans la nôtre, du Monde de Mercure. Vous savez que la langue des sages est l'arabe : l'attention que j'ai vu que vous aviez à observer la planette dont vous allez traduire l'histoire, m'assure que ce

leur ſont aſſujettis par aucune ſorte de loi, ni même par la violence. Car les habitans de Mercure ſont trop ennemis de la tyrannie, pour enchaîner les animaux, retenir les oiſeaux en cage, & ſe faire ſervir par contrainte.

La nature a établi entre les hommes & les animaux une eſpèce de ſubordination bien plus douce : l'amitié en eſt le lien unique. Les animaux s'attachent aux hommes par une inclination ſympathique que rien ne ſauroit détruire, & par la force de cet inſtinct, ils ſont toujours diſpoſés à leur rendre tous les ſervices poſſibles, chacun ſelon ſes petits talens. Suivant qu'ils ont été mieux traités, & accueillis, ils s'engagent davantage; car la politeſſe des ſupérieurs eſt un des plus forts liens de cette eſpèce de commerce. Je vais donner quelques exemples du ſervice qu'on tire ordinairement des animaux.

Un homme veut-il donner une belle courſe au public, s'il a fait amitié à des cerfs, & à des chevaux d'une extrême vîteſſe, ils viennent d'eux-mêmes s'atteler à ſon char, & ſans avoir beſoin de cocher, parce qu'ils entendent la langue univerſelle, ils font tous les efforts pour vaincre la vîteſſe du parti oppoſé.

S'agit-il d'avoir des marionettes excellentes ? les perroquets apprennent par cœur des diſ-

cours

montagnes n'excèdent que de fort peu nos collines : mais quelques-uns ne laissent pas d'avoir, dans cette hauteur moyenne, l'air sourcilleux des Alpes & des Pyrenées. Les arbres les plus hauts, le sont à-peu-près comme nos orangers en caisse, & il y a peu de fleurs qui s'élèvent plus de terre que la jonquille & le narcisse. Tout le globe est semé de petites montagnes, qui répandent dans les vallées qu'elles laissent entr'elles, une ombre infiniment nécessaire dans ce monde brûlant. Ces montagnes sont presque toutes couvertes d'arbres chargés de fleurs en tout tems. Elles parfument l'air ; & ces fleurs, qui ne produisent point de fruits, sont éternelles. Car, dans le Monde de Mercure, la subsistance des habitans ne se cultive point comme ici ; la nature bienfaisante la fournit elle-même, & cache les lieux qui lui servent de magasin, pour ne laisser à la portée des hommes, que des objets toujours rians, & propres seulement aux plaisirs.



CHAPITRE II.

Des habitans de Mercure.

Ils sont tous moins grands que nos hommes de la plus petite taille, & ils atteignent au plus à celle d'un enfant de quinze ans. Ils ressemblent, pour les traits du visage & pour la forme du corps, aux idées charmantes que nous nous faisons des zéphirs & des génies. Leur beauté ne se fane qu'après plusieurs siècles: la fraîcheur, la santé & la délicatesse y paroît comme inaltérable. S'il arrive pourtant, par quelqu'erreur de la nature, que quelqu'un ait sujet de n'être pas content de sa figure, il y a des moyens, comme on le verra dans la suite, de corriger les défauts qu'on se reproche.

Tout ce petit peuple a des aîles, dont il se sert avec une grace & une agilité merveilleuse; &, quoique l'ardeur du soleil les empêche de s'élever assez haut pour sortir de l'ombre de leurs montagnes, ils ne laissent pas de voler d'un lieu à un autre très-facilement: à la vérité, ils aiment mieux marcher, & ne se servent de leurs aîles que pour la grace.

Les femmes ont aussi des aîles, qu'elles quittent & reprennent à leur gré, comme elles

ſont, dans notre monde, leurs gants & leurs éventails. Elles ſe les attachent avec des rubans, & s'en ſervent avec autant de facilité que ſi ſi elles étoient naturelles. Quoiqu'elles craignent la peine, elles ne ſortent pourtant preſque jamais ſans les avoir, ſoit pour ſatisfaire un nouveau goût, ſoit pour chercher un nouveau plaiſir, ou pour d'autres raiſons qu'on verra dans la ſuite.

CHAPITRE III.

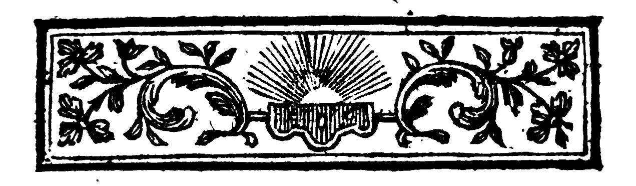
De l'empereur & du gouvernement.

ON donne le titre d'empereur au ſouverain unique de Mercure. Ce n'eſt pas que la planette ne ſoit diviſée en pluſieurs royaumes ; mais ils ne ſont tous gouvernés que par des vicerois dépendans de l'empereur, qui les continue dans leurs gouvernemens, ou qui les rappelle à ſon gré.

Autrefois, dans un tems dont on conſerve à peine la mémoire, il s'y étoit formé pluſieurs états, c'eſt-à-dire, pluſieurs monarchies & quelques républiques. Je ne dirai rien de ces ſiècles reculés, dont l'extrême éloignement rend l'hiſtoire ſuſçeptible d'une infinité de fables, me renfermant à ne parler que du règne

ſont fondées ſur ſa connoiſſance infinie ; & ſur un pouvoir que rien ne ſauroit borner.





RELATION DU MONDE DE MERCURE.

PREMIÈRE PARTIE.

MERCURE est si près du soleil, qu'il se trouve presque abîmé dans sa lumière, & qu'il échappe la plupart du tems à l'attention des astronomes.

Un matin que je l'observois à la campagne, quelques momens avant le jour, & que je me plaignois en moi-même de voir cette petite planette presqu'effacée par l'éclat de la lumière naissante, je fus surpris d'entendre marcher fort près de moi. Je me tournai avec quelqu'inquiétude, & j'apperçus un homme d'assez bonne mine, qui tenoit à la main une fort petite lunette.

Monsieur, me dit-il, selon toute apparence,

l'approche du jour interrompt votre obſervation : mais, ſi vous voulez bien la continuer avec cette eſpèce de lorgnette, elle vous donnera tout le loiſir dont vous aurez beſoin, & j'eſpère que vous n'en ſerez pas mécontent.

Malgré le peu de raiſon que je trouvois à regarder les aſtres avec un inſtrument qui me ſembloit ſi peu propre à cet uſage, & dans un tems où le ſoleil alloit paroître, l'air de celui qui me parloit m'en impoſa ; de manière que je ne dédaignai pas de tenter cette expérience : mais je fus bien étonné de voir qu'au lieu de mercure que je cherchois, je rencontrai dans ma lunette une terre habitée, ſur laquelle je diſtinguois aiſément les beautés du payſage, & le mouvement des hommes & des animaux.

Je crus d'abord que quelqu'artifice inconnu, renfermé dans cette lunette, me préſentoit ces images ; & , dans cette idée, j'allois la démonter, pour découvrir la cauſe d'une illuſion ſi agréable : arrêtez, me dit le maître de cet inſtrument ; ce que vous voyez eſt un microſcope philoſophique, dans lequel vous ne trouverez que des verres, & rien de plus ; mais il eſt conſtruit avec un tel art, qu'il rend viſibles les objets les plus éloignés, comme les plus proches, auſſi-bien que les plus ſombres & les plus éclairés. Il n'eſt pas encore parfait ;

je venois l'essayer quand je vous ai rencontré, & je compte de le finir dans la journée. Si vous êtes d'humeur à l'éprouver demain, non-seulement il vous fera voir les astres & leurs habitans, mais vous découvrirez encore, par son moyen, les peuples élémentaires, les atomes d'Epicure, & jusqu'aux mouvemens de l'ame, & aux intentions des hommes.

A ce discours, je tombai sur les genoux; j'adorai presque comme un dieu celui qui me parloit, & je le suppliai, de la manière du monde la plus affectueuse, de ne permettre pas que le hasard heureux qui m'avoit fait rencontrer sur sa route, me fût tout-à-fait inutile.

Esprit céleste, lui dis-je, ne dédaignez pas d'instruire un homme misérable & ignorant, qui ne cherche qu'à éclairer sa raison par les connoissances, & à corriger ses moeurs par l'étude de la vérité. Il rêva quelques momens avant de me répondre; &, prenant tout-à-coup un air plus grave & plus majestueux: mon fils, me dit-il, (car la suprême intelligence qui vous inspire, m'apprend que vous n'êtes pas indigne de cette adoption), je suis un *rosecroix*, que mon ancienneté a mis presqu'à la tête de tout l'ordre. Seriez-vous capable d'entrer dans une société de laquelle

vous avez ouï conter tant de fables extravagantes ?

Oui, mon père, m'écriai-je avec transport, & je donnerois ma vie, s'il étoit nécessaire, pour acquérir un bonheur si rare.

Il n'y a rien d'impossible, me répondit le sage : quelques-uns de ceux qui composent notre société sont prêts de la quitter, pour devenir citoyens de la patrie éternelle. C'est ce qu'on appelle mourir dans notre monde : il ne tiendra pas à moi que vous ne soyez reçu dans la première place vacante. Il ne s'agit que de savoir si vous avez les qualités nécessaires. Mais il est dangereux de l'éprouver : il y va de votre vie ; voyez si vous voulez courir un si grand risque. Oui sans doute, lui répondis-je. Alors il me dit de prendre d'une poudre qu'il portoit dans un flacon de cristal. J'obéis, & j'éternuai plusieurs fois ; mais, quoique ce fût sans violence, je sentis que mon ame se séparoit de mon corps. En effet, elle le laissa entre les bras de mon rosecroix, qui eut soin de le coucher doucement à terre. Pour mon ame, elle entra dans la fleur d'un mirthe qui n'étoit qu'à deux pas de là. Ce qui m'étonnoit alors, étoit que ce nouvel organe ne m'empêchoit pas de penser, de raisonner, & même de voir les objets à l'ordinaire, &

d'en juger de la même manière que j'avois fait un moment plutôt. Pendant que je faisois ces réflexions, une flâme très-vive sortit de la terre, consuma l'arbrisseau sous lequel j'étois, fortifia mon esprit; &, parcourant tout mon corps, elle le purifia de manière qu'il rajeunit en un instant, acquit une extrême légéreté, devint presqu'inaltérable & propre à prendre toutes les formes possibles, & même la transparence de l'air ou de la matière subtile. Il fut à peine dans ce nouvel état, que mon ame, qui en étoit sortie sans le vouloir, y rentra sans y songer, par une espèce de force magnétique.

Vous venez, me dit mon rosecroix, de faire une périlleuse tentative, & vous en êtes bien sorti; mais sachez à présent, que si votre ame eût choisi toute autre plante que le mirthe pour s'incorporer, vous étiez mort sans ressource. Le choix qu'elle a fait de cet arbre consacré à l'amour, marque la noblesse de sa nature: nos ames sympatisent avec toutes les plantes suivant leurs inclinations, & s'y joignent toujours pendant un tems, avant de rentrer dans la masse immense des intelligences. Aussitôt que les liens qui les attachoient à leurs corps sont rompus, celle d'un homme triste & sévère aime le cyprès; un ivrogne cherche la vigne; un poltron, la sensitive ou la truffe; le carac-

tère léger, foible & inconſtant s'attache au roſeau ; l'efféminé, au jaſmin ; le préſomptueux, à la citrouille ; le flatteur, au melon ; le perfide, au roſier, &c. Les ames de toutes ces trempes ne conviennent pas à nos myſtères. Celles dont nous connoiſſons les défauts dans l'épreuve que vous venez de faire, nous les abandonnons ; leurs corps ſe détruiſent d'eux-mêmes, & elles demeurent attachées aux plantes qui leur ſont ſympatiques, juſqu'à ce que le haſard les en ſépare dans la deſtruction de ces plantes. C'eſt de là que ſont venues dans le monde les fables des dryades, des faunes & des chênes prophétiques de Dodone. Voilà de quoi j'ai voulu vous inſtruire, parce que ce ſont des ſecrets qu'on ignore ſur cette terre où vous vivez. Au reſte, ces vérités ſont comme les élémens de la véritable philoſophie. J'ai à préſent deux queſtions à vous faire : êtes-vous amoureux, & ſavez-vous l'arabe ?

Oui & non, lui répondis-je. Je vous entends, dit-il : vous avez plus de ſentiment que de doctrine ; tant mieux, car auſſi-bien faudroit-il oublier tout ce que vous auriez appris ſans notre ſecours. La ſcience humaine, quelle qu'elle ſoit, eſt toujours imparfaite ; mais nous donnons dans un moment toute ſorte de connoiſſances, & l'habitude de tous les arts : il n'y

a que la ſenſibilité de l'ame, que nous regardons comme la première des vertus, que nous ne ſaurions donner. Mais, pour ne vous pas laiſſer avec des inſtructions toutes sèches, & ſans expérience de notre pouvoir, je vais vous apprendre l'arabe dans un inſtant. Paſſez votre pouce entre les deux premiers doigts de votre main droite, & mettez le petit doigt de la même main ſur le front, tournant vers les quatre parties du monde. Mon tour étoit à peine achevé, que le philoſophe me parla arabe, & que je l'entendis comme ma langue naturelle. Je me jettai pour la ſeconde fois à ſes pieds.

Levez-vous, me dit-il, & ſi vous êtes content, commencez votre noviciat ; c'eſt une loi de laquelle perſonne ne peut s'exempter. Il faut que chacun, avant d'être reçu parmi nous, ait fait quelque choſe pour le bien ou le plaiſir des hommes qu'il ſe prépare à quitter. Cette eſpèce de tâche eſt au choix de celui qui nous ſert de parain : je ſuis le vôtre, & je ne vous ordonne que de traduire dans votre langue une relation que j'ai faite, dans la nôtre, du Monde de Mercure. Vous ſavez que la langue des ſages eſt l'arabe : l'attention que j'ai vu que vous aviez à obſerver la planette dont vous allez traduire l'hiſtoire, m'aſſure que ce

induſtrie ne ſeroient pas ſuffiſantes, pour les tirer d'intrigue : alors l'empereur diſtribue à ces pierres les différentes vertus qu'il juge néceſſaires aux folets, (on les appelle ainſi chez nous) qu'il envoye parcourir les planettes, & ils s'en ſervent ſelon l'occaſion qui ſe préſente à produire des méteores, à exciter des orages, à calmer les mers, à ſe rendre inviſibles, à changer de figure, enfin à faire une infinité de prodiges, ou je ne ſai combien de petites ſingeries, que toutes les nourrices ſavent par coeur.

Quand le voyage de ces jeunes lutins eſt terminé, ou qu'ils vont d'une planette à une autre, ils laiſſent pour l'ordinaire dans celles qu'ils quittent un certain nombre de ces taliſmans, comme pour dédommager les hommes des petites miévreries qu'ils leur ont faites : heureux qui rencontre ces tréſors ! le hazard en a quelquefois donné pluſieurs à la même perſonne, & c'eſt par ces incidens fortunés qu'on a vu des hommes faire tant de choſes au-deſſus de la nature ; comme marcher en l'air, ſe rendre invulnérables, manier ſans ſe brûler le feu embraſé, ſe promener à la pluie ſans ſe mouiller, prédire l'avenir, guérir avec des paroles, & ſe faire aimer de toutes les femmes.

montagnes n'excèdent que de fort peu nos collines : mais quelques-uns ne laissent pas d'avoir, dans cette hauteur moyenne, l'air sourcilleux des Alpes & des Pyrenées. Les arbres les plus hauts, le sont à-peu-près comme nos orangers en caisse, & il y a peu de fleurs qui s'élèvent plus de terre que la jonquille & le narcisse. Tout le globe est semé de petites montagnes, qui répandent dans les vallées qu'elles laissent entr'elles, une ombre infiniment nécessaire dans ce monde brûlant. Ces montagnes sont presque toutes couvertes d'arbres chargés de fleurs en tout tems. Elles parfument l'air ; & ces fleurs, qui ne produisent point de fruits, sont éternelles. Car, dans le Monde de Mercure, la subsistance des habitans ne se cultive point comme ici ; la nature bienfaisante la fournit elle-même, & cache les lieux qui lui servent de magasin, pour ne laisser à la portée des hommes, que des objets toujours rians, & propres seulement aux plaisirs.



droit qu'il troquât avec celui dont l'esprit lui plairoit, son caractère saturnien ; sauf à mettre du retour en argent, pour rendre les choses égales. Si une coquette est tentée par curiosité de devenir fidèle & tendre, il faut qu'une héroïne de roman adopte sa coquetterie, & lui cède le ton plaintif : ces deux exemples suffisent.

L'acquisition des talens est plus simple, on peut tout d'un coup devenir peintre, géométre, musicien, poëte, pantomime: mais celui qui vend son talent le perd sans retour, & celui qui l'achète le posséde dès le premier instant, comme on l'a dit plus haut.

Voilà l'usage qu'on fait des richesses & de l'argent dans Mercure : l'empereur les distribue avec une sage économie qui n'est point opposée à la magnificence, & qui ne sent nullement l'avarice, puisqu'il ne prend de ses sujets, & ne lève aucun subside.

O noble fils du soleil, respectable image de la divinité ! s'écrie ici l'auteur de cette histoire, le peuple qui vit sous vos loix, peut bien se dire avec vérité le plus heureux de l'univers. Invincible père des croyans, ajoute-t-il, redoutable Sophie, votre douceur & votre équité ne vous éloignent pas de ce caractère sublime du grand empereur de Mercure. Il est

font, dans notre monde, leurs gants & leurs éventails. Elles se les attachent avec des rubans, & s'en servent avec autant de facilité que si si elles étoient naturelles. Quoiqu'elles craignent la peine, elles ne sortent pourtant presque jamais sans les avoir, soit pour satisfaire un nouveau goût, soit pour chercher un nouveau plaisir, ou pour d'autres raisons qu'on verra dans la suite.

CHAPITRE III.

De l'empereur & du gouvernement.

ON donne le titre d'empereur au souverain unique de Mercure. Ce n'est pas que la planette ne soit divisée en plusieurs royaumes; mais ils ne sont tous gouvernés que par des vicerois dépendans de l'empereur, qui les continue dans leurs gouvernemens, ou qui les rappelle à son gré.

Autrefois, dans un tems dont on conserve à peine la mémoire, il s'y étoit formé plusieurs états, c'est-à-dire, plusieurs monarchies & quelques républiques. Je ne dirai rien de ces siècles reculés, dont l'extrême éloignement rend l'histoire susceptible d'une infinité de fables, me renfermant à ne parler que du règne

des empereurs, dont l'histoire conserve un souvenir très-fidèle.

Un jour, du moins on le raconte ainsi, l'air étant très-pur & le ciel fort serein, on vit un nuage épais descendre comme des limites de l'univers, & s'arrêter sur la planette. Ce nuage étoit séparé de toute autre exhalaison, & nageoit seul dans le vague de l'air: à mesure qu'il s'approchoit, on distinguoit des traits brillans de feu & de lumière, qui faisoient craindre aux peuples de Mercure, peu accoutumés aux météores, quelque ravage épouvantable, ou qui leur fasoient du moins attendre un spectacle très-nouveau. Il le fut en effet pour eux: ce nuage s'approcha assez près de terre pour être vu sans peine; & alors tout le monde remarqua qu'il y avoit en différens endroits du nuage, des caractères lumineux, qui formoient bien distinctement ces paroles : Adorez le divin pouvoir qui vous destine un nouveau maître, seul digne de vous commander, & soumettez-vous à ses loix.

Le nuage resta pendant quelque tems à la même place, & laissa la planette tourner au-dessous de lui pour être vue de tous les peuples: ensuite, s'abaissant tout-à-coup, & s'étendant toujours davantage, il joignit la terre. Mais, ô merveille qu'on ne sauroit trop admirer! une

grande

grande & ſuperbe ville ſe trouva bâtie en l'endroit où la nuée ſe diſſipa. Tous les peuples des environs virent, avec une admiration qui n'avoit point de fin, la ſurprenante merveille qui venoit d'éclater à leurs yeux. On entroit par cent portes toujours ouvertes dans ce ſéjour enchanté : cent rues conduiſoient de ces portes à la place du palais de l'empereur. Elle étoit fort grande & magnifiquement ornée : mais la maiſon qui occupoit le milieu de cette place, étoit ſi magnifique & ſi agréable, qu'il eſt plus aiſé de l'imaginer que de la décrire. Je ne laiſſerai pourtant pas d'en donner un jour le plan, ſur les mémoires d'un ſalamandre (1) de mes amis, qui la connoît comme la mienne propre, où, depuis plus de mille ans, il me fait l'honneur d'entrer au moins une fois par ſemaine.

L'empereur étoit dans ſon palais, entouré d'une foule innombrable de ſes amis qui l'avoient ſuivi pour l'inſtaler ſur ſon nouveau trône, ou plutôt pour le voir plus long-tems; car, à dire le vrai, leur ſecours lui étoit fort inutile : la volonté de celui qui l'envoyoit gouverner Mercure, lui garantiſſoit aſſez qu'il ſeroit bien reçu.

Cette ſuite de l'empereur, & l'empereur

(1) On verra plus bas quels ſont ces ſalamandres.

lui-même, qu'on a, je crois, quelqu'impatience de connoître, étoient des habitans du soleil, que la suprême intelligence avoit destinés à gouverner la planette de Mercure.

Les habitans du soleil n'ont point de corps, ou du moins il ne peut être sensible à nos yeux; & si ces intelligences sont liées à quelque portion de matière, elle est si subtile, qu'ils sont seuls capables de l'appercevoir: mais, quand il leur plaît de se rendre visibles, ils se bâtissent un corps à leur gré; ce qui leur est très facile, parce que la matière obéit à leur volonté.

Le premier empereur de Mercure, & tous ceux qui lui ont succédé, se sont fait un coprs semblable à celui des hommes qu'ils sont venus gouverner. A la vérité, il est plus parfait que le leur; & tout ce qu'on pourroit imaginer ou peindre de plus accompli, n'approcheroit point des graces de celui qui venoit établir dans les volontés de son peuple, un empire également plein de charmes & d'équité.

Une partie de ceux qui avoient accompagné l'empereur se répandit en peu de tems dans toute la planette, & raconta à tous les habitans des lieux éloignés la merveille qui n'avoit été vue qu'en un seul endroit. Les voisins de la ville impériale y accouroient en foule, attirés

par la nouveauté du spectacle; ils ne pouvoient se lasser de l'admirer. L'empereur connut bientôt par lui-même, & sur le rapport des amis qui l'avoient suivi, le mérite & la capacité de tous ses sujets: car, quoique j'aie dit qu'il n'y a point de peuple plus accompli que celui de Mercure, cela n'exclut pas l'inégalité de mérite, de talens & de vertus. Il n'y a que le soleil où tout soit uniforme & parfait, autant qu'il peut convenir à la créature de l'être.

L'empereur étant donc informé des qualités personnelles de tous les particuliers, il appella à sa cour ceux qu'il jugea propres à être mis sous ses ordres à la tête des affaires, & il en envoya une partie s'instaler dans les différens états qui s'étoient formés dans la planette sur les idées ordinaires des hommes.

En peu de jours, tout l'empire lui fut soumis; &, quand les tyrans & les chefs des républiques auroient voulu résister, ils n'auroient fait que des tentatives inutiles, & démenties par la révolte générale des peuples, qui se soumettoient, plus par goût que par nécessité, à leur nouveau maître.

Après avoir vaqué au premier devoir, l'empereur songea à faire de nouvelles loix: mais ce ne fut qu'après avoir assemblé tous ses sujets par leurs députés, & leur avoir permis, de

vous avez ouï conter tant de fables extravagantes ?

Oui, mon père, m'écriai-je avec transport, & je donnerois ma vie, s'il étoit nécessaire, pour acquérir un bonheur si rare.

Il n'y a rien d'impossible, me répondit le sage : quelques-uns de ceux qui composent notre société sont prêts de la quitter, pour devenir citoyens de la patrie éternelle. C'est ce qu'on appelle mourir dans notre monde : il ne tiendra pas à moi que vous ne soyez reçu dans la première place vacante. Il ne s'agit que de savoir si vous avez les qualités nécessaires. Mais il est dangereux de l'éprouver : il y va de votre vie ; voyez si vous voulez courir un si grand risque. Oui sans doute, lui répondis-je. Alors il me dit de prendre d'une poudre qu'il portoit dans un flacon de cristal. J'obéis, & j'éternuai plusieurs fois ; mais, quoique ce fût sans violence, je sentis que mon ame se séparoit de mon corps. En effet, elle le laissa entre les bras de mon rosecroix, qui eut soin de le coucher doucement à terre. Pour mon ame, elle entra dans la fleur d'un mirthe qui n'étoit qu'à deux pas de là. Ce qui m'étonnoit alors, étoit que ce nouvel organe ne m'empêchoit pas de penser, de raisonner, & même de voir les objets à l'ordinaire, &

d'en juger de la même manière que j'avois fait un moment plutôt. Pendant que je faisois ces réflexions, une flâme très-vive sortit de la terre, consuma l'arbrisseau sous lequel j'étois, fortifia mon esprit ; &, parcourant tout mon corps, elle le purifia de manière qu'il rajeunit en un instant, acquit une extrême légéreté, devint presqu'inaltérable & propre à prendre toutes les formes possibles, & même la transparence de l'air ou de la matière subtile. Il fut à peine dans ce nouvel état, que mon ame, qui en étoit sortie sans le vouloir, y rentra sans y songer, par une espèce de force magnétique.

Vous venez, me dit mon rosecroix, de faire une périlleuse tentative, & vous en êtes bien sorti ; mais sachez à présent, que si votre ame eût choisi toute autre plante que le mirthe pour s'incorporer, vous étiez mort sans ressource. Le choix qu'elle a fait de cet arbre consacré à l'amour, marque la noblesse de sa nature : nos ames sympatisent avec toutes les plantes suivant leurs inclinations, & s'y joignent toujours pendant un tems, avant de rentrer dans la masse immense des intelligences. Aussitôt que les liens qui les attachoient à leurs corps sont rompus, celle d'un homme triste & sévère aime le cyprès ; un ivrogne cherche la vigne ; un poltron, la sensitive ou la truffe ; le carac-

tère léger, foible & inconſtant s'attache au roſeau ; l'efféminé, au jaſmin ; le préſomptueux, à la citrouille ; le flatteur, au melon ; le perfide, au roſier, &c. Les ames de toutes ces trempes ne conviennent pas à nos myſtères. Celles dont nous connoiſſons les défauts dans l'épreuve que vous venez de faire, nous les abandonnons ; leurs corps ſe détruiſent d'eux-mêmes, & elles demeurent attachées aux plantes qui leur ſont ſympatiques, juſqu'à ce que le haſard les en ſépare dans la deſtruction de ces plantes. C'eſt de là que ſont venues dans le monde les fables des dryades, des faunes & des chênes prophétiques de Dodone. Voilà de quoi j'ai voulu vous inſtruire, parce que ce ſont des ſecrets qu'on ignore ſur cette terre où vous vivez. Au reſte, ces vérités ſont comme les élémens de la véritable philoſophie. J'ai à préſent deux queſtions à vous faire : êtes-vous amoureux, & ſavez-vous l'arabe ?

Oui & non, lui répondis-je. Je vous entends, dit-il : vous avez plus de ſentiment que de doctrine ; tant mieux, car auſſi-bien faudroit-il oublier tout ce que vous auriez appris ſans notre ſecours. La ſcience humaine, quelle qu'elle ſoit, eſt toujours imparfaite ; mais nous donnons dans un moment toute ſorte de connoiſſances, & l'habitude de tous les arts : il n'y

a que la ſenſibilité de l'ame, que nous regardons comme la première des vertus, que nous ne ſaurions donner. Mais, pour ne vous pas laiſſer avec des inſtructions toutes sèches, & ſans expérience de notre pouvoir, je vais vous apprendre l'arabe dans un inſtant. Paſſez votre pouce entre les deux premiers doigts de votre main droite, & mettez le petit doigt de la même main ſur le front, tournant vers les quatre parties du monde. Mon tour étoit à peine achevé, que le philoſophe me parla arabe, & que je l'entendis comme ma langue naturelle. Je me jettai pour la ſeconde fois à ſes pieds.

Levez-vous, me dit-il, & ſi vous êtes content, commencez votre noviciat ; c'eſt une loi de laquelle perſonne ne peut s'exempter. Il faut que chacun, avant d'être reçu parmi nous, ait fait quelque choſe pour le bien ou le plaiſir des hommes qu'il ſe prépare à quitter. Cette eſpèce de tâche eſt au choix de celui qui nous ſert de parain : je ſuis le vôtre, & je ne vous ordonne que de traduire dans votre langue une relation que j'ai faite, dans la nôtre, du Monde de Mercure. Vous ſavez que la langue des ſages eſt l'arabe : l'attention que j'ai vu que vous aviez à obſerver la planette dont vous allez traduire l'hiſtoire, m'aſſure que ce

CHAPITRE II.

Des habitans de Mercure.

Ils sont tous moins grands que nos hommes de la plus petite taille, & ils atteignent au plus à celle d'un enfant de quinze ans. Ils ressemblent, pour les traits du visage & pour la forme du corps, aux idées charmantes que nous nous faisons des zéphirs & des génies. Leur beauté ne se fane qu'après plusieurs siècles: la fraîcheur, la santé & la délicatesse y paroît comme inaltérable. S'il arrive pourtant, par quelqu'erreur de la nature, que quelqu'un ait sujet de n'être pas content de sa figure, il y a des moyens, comme on le verra dans la suite, de corriger les défauts qu'on se reproche.

Tout ce petit peuple a des aîles, dont il se sert avec une grace & une agilité merveilleuse; &, quoique l'ardeur du soleil les empêche de s'élever assez haut pour sortir de l'ombre de leurs montagnes, ils ne laissent pas de voler d'un lieu à un autre très-facilement: à la vérité, ils aiment mieux marcher, & ne se servent de leurs aîles que pour la grace.

Les femmes ont aussi des aîles, qu'elles quittent & reprennent à leur gré, comme elles

montagnes n'excèdent que de fort peu nos collines : mais quelques-uns ne laissent pas d'avoir, dans cette hauteur moyenne, l'air sourcilleux des Alpes & des Pyrenées. Les arbres les plus hauts, le sont à-peu-près comme nos orangers en caisse, & il y a peu de fleurs qui s'élèvent plus de terre que la jonquille & le narcisse. Tout le globe est semé de petites montagnes, qui répandent dans les vallées qu'elles laissent entr'elles, une ombre infiniment nécessaire dans ce monde brûlant. Ces montagnes sont presque toutes couvertes d'arbres chargés de fleurs en tout tems. Elles parfument l'air ; & ces fleurs, qui ne produisent point de fruits, sont éternelles. Car, dans le Monde de Mercure, la subsistance des habitans ne se cultive point comme ici ; la nature bienfaisante la fournit elle-même, & cache les lieux qui lui servent de magasin, pour ne laisser à la portée des hommes, que des objets toujours rians, & propres seulement aux plaisirs.



Comme on conserve sa raison sous quelque figure qu'on l'enveloppe, & qu'on acquiert seulement de plus, les différentes manières de penser convenables aux êtres dont on s'est revêtu, on peut faire une infinité d'expériences les unes plus jolies que les autres. L'empereur qui seul peut accorder ce privilège en est fort avare, de sorte qu'il n'y a jamais plus de cinquante personnes qui en jouissent à la fois dans toute l'étendue de la planette : mais il l'accorde toujours à l'impératrice ; c'est, pour ainsi dire, son présent de noces.

Les femmes qui sont naturellement fort curieuses, & à qui ce déguisement n'est pas inutile, ont un goût si vif pour cette espèce de mascarade, que l'espérance d'en jouir est cause que pas une ne refuse de se trouver aux assemblées de la beauté : on appelle ainsi une fête qui se fait dans le palais de l'empereur, quand il a dessein de se marier.

Toutes les belles de l'empire qui y sont invitées, ne manquent pas de s'y rendre. Il est facile d'imaginer que toutes sortes de plaisirs se rencontrent dans cette assemblée, où les hommes ont la liberté d'entrer, & où se réunit tout ce qu'il y a de belles personnes dans la planette.

Pour se former une idée des charmes de la

ſont, dans notre monde, leurs gants & leurs éventails. Elles ſe les attachent avec des rubans, & s'en ſervent avec autant de facilité que ſi ſi elles étoient naturelles. Quoiqu'elles craignent la peine, elles ne ſortent pourtant preſque jamais ſans les avoir, ſoit pour ſatisfaire un nouveau goût, ſoit pour chercher un nouveau plaiſir, ou pour d'autres raiſons qu'on verra dans la ſuite.

CHAPITRE III.

De l'empereur & du gouvernement.

On donne le titre d'empereur au ſouverain unique de Mercure. Ce n'eſt pas que la planette ne ſoit diviſée en pluſieurs royaumes; mais ils ne ſont tous gouvernés que par des vicerois dépendans de l'empereur, qui les continue dans leurs gouvernemens, ou qui les rappelle à ſon gré.

Autrefois, dans un tems dont on conſerve à peine la mémoire, il s'y étoit formé pluſieurs états, c'eſt-à-dire, pluſieurs monarchies & quelques républiques. Je ne dirai rien de ces ſiècles reculés, dont l'extrême éloignement rend l'hiſtoire ſuſceptible d'une infinité de fables, me renfermant à ne parler que du règne

ceux qui ont gagné, ou à qui on n'a rien contesté, ils sortent tous de la maison du mourant, si-tôt que le mémoire de leurs demandes est fait. Ses plus intimes amis restent avec lui, ils font un grand festin tous ensemble, après quoi on lit au voyageur une liste fort circonstanciée des biens qui l'attendent, & une description du monde où il va. Cette relation qu'il sait toujours par cœur, & qui est longue, l'ennuye & l'endort; dans ce moment son corps se divise, & en très-peu de tems se réduit en une poudre fine qui paroît d'or; c'est la dernière réduction des corps dans Mercure, & ce qu'on peut appeller la cendre des morts. Alors les perfections qu'il possédoit, passent à ceux qui les ont desirées, & rien ne reste de lui que ce peu de poussière, qui même est bientôt dévoré par les élemens.

CHAPITRE VII.

Des talens en général.

IL y en a de deux espèces, ceux qu'on tient de la seule libéralité de la nature, & ceux qu'on peut acquérir par art & par étude.

Les premiers ne peuvent s'aliéner, si ce n'est en mourant, comme on l'a vu; tous les

autres dans Mercure, se peuvent conserver, communiquer, vendre & trocquer comme des bijoux & des nippes.

Suivant cette institution de la nature, un peintre, un géomètre, un musicien, est libre de se défaire par échange, ou par vente de ses talens acquis, & de les transmettre à celui qui souhaite, en payant, les acquérir sans peine. Aussi-tôt que le prix convenu est payé, l'acquéreur jouit du talent qu'il a acheté, & le vendeur en est privé. Tous les arts libéraux & méchaniques sont propres à cette espèce de commerce; à la vérité, on mésestime autant ceux qui se défont de cette précieuse denrée, qu'on loue ceux qui l'acquièrent; car dans ce monde, où l'esprit est regardé comme un trésor, tout ce qui le pare, étend ses connoissances & l'annoblit, paroît sans prix. C'est pourquoi il se trouve bien plus d'acheteurs, que de vendeurs de talens. Il s'en trouve pourtant quelques-uns, & dans Mercure comme chez nous, les favoris de la fortune trouvent de tout ce qu'ils peuvent souhaiter. C'est peut-être de cet usage d'acheter des talens dans Mercure, qu'est venu notre proverbe; les gens de qualité savent tout, sans rien apprendre.

Il n'est pas impossible que quelques-uns des sages qui voyagent sans cesse par toutes les pla-

nettes, aient dit dans notre monde que les talens & les ornemens de l'eſprit s'acquièrent dans Mercure à prix d'argent; là-deſſus nos riches, qui ſe réputent tous grands, peuvent s'être imaginés, qu'en payant chérement leurs maîtres, le plus fort en étoit fait, & qu'un talent bien payé, étoit ſuffiſamment acquis; mais malheureuſement ce privilège particulier au monde de Mercure, n'a pas paſſé juſqu'à notre planette; & quelque prix qu'il en coûte aux proſélytes de la ſcience & des arts, ils n'en peuvent acquérir ſans étude & ſans peine, que les termes & quelques mots ſpécieux, propres tout au plus à impoſer à l'imbécille vulgaire.

Une autre manière d'obtenir les talens, eſt de ſe rendre l'élève de celui qui les poſsède: en ce cas le maître & celui qu'on peut regarder comme l'apprentif, conviennent d'un certain tems de ſervice, que le proſélyte doit remplir; &, ſuivant qu'il s'en acquitte au gré de ſon maître, l'art ou la ſcience ſe place d'elle-même dans ſon eſprit, & dans l'organe convenable.

Ainſi celui qui ſervira avec ſoin & d'une manière agréable un orateur, apprendra parfaitement l'éloquence; ſa voix deviendra ſonore, étendue, harmonieuſe; la bienſéance du geſte s'emparera de ſes bras & de ſes mains,

& ce pathétique, qui prévient favorablement en faveur de l'orateur, se répandra sur toute sa personne, pendant que son esprit sera meublé de toutes les connoissances nécessaires, & du tout l'art qu'enseignent Aristote, Longin, Ciceron.

Mais s'il arrivoit qu'un élève négligent ou maussade, n'eût pas l'industrie de faire agréer ses services, il ne se trouveroit pas plus avancé à la fin de son apprentissage, qu'au premier jour; car la nature est si attentive au bonheur des hommes de cette planette, qu'elle ne récompensera dans les uns, que les agrémens qu'ils ont donné aux autres. Il ne lui suffit pas, pour le bien de la société, que les hommes se rendent mutuellement des services réels; elle veut encore que le prix des soins & des services soit augmenté, par l'attention de les rendre agréables à celui qui les reçoit; & un ami, un parent ou un domestique seroient mal récompensés dans Mercure, s'ils entreprenoient de procurer à quelqu'un des biens réels contre son gré. Cet usage de notre monde est proscrit dans Mercure, & on y prendroit pour de la haine, l'amitié zélée, mais importune, qui s'efforceroit de rendre quelqu'un heureux contre sa volonté.

En entrant dans le palais, elle trouva sous sa figure ordinaire, celui qui l'avoit entretenue sous celle d'un serin; & quand elle vit encore ce même oiseau autour d'elle, elle craignit d'avoir été trompée, & pensa mourir de douleur. Le courtisan qui s'apperçut de son trouble, lui fit remarquer l'empereur, qu'elle méconnoissoit sous le plumage du petit animal, quoiqu'il se découvrît assez par le discours qu'il tenoit, & qu'un oiseau n'auroit jamais pu lui tenir: mais elle ne voyoit & n'entendoit plus rien. L'idée flatteuse, dont elle s'étoit occupée en chemin, l'avoit tellement frappée, qu'elle ne faisoit nulle attention à tout le reste.

Aussi-tôt que l'impératrice est choisie, on l'a fait asseoir sur un trône très-élevé; c'est-là que l'empereur, conduit par un député du soleil, vient l'épouser dans les formes. Cet envoyé lit le contrat qui se fait à l'ordinaire, & il donne par sa présence une entière célébrité à la cérémonie. Ne promettez-vous pas, dit-il, auguste souverain de Mercure, de renoncer, en faveur de la princesse N., aux prérogatives que vous avez naturellement de pénétrer le secret des cœurs, de lire dans l'avenir, & de maîtriser les volontés? L'empereur répond: oui. Ne consentez-vous pas, ajoute-t-il, à n'employer que les graces, les plaisirs

&

forme, sur laquelle croissent & se conservent en tout tems des mets délicieux. Tous les goûts qui sont répandus dans les autres mondes, prenant leur origine du soleil, & s'arrêtant d'abord dans Mercure, ces influences, au lieu de se répandre sur toute la terre, se fixent sur ces colines; là elles produisent des fruits de toutes les espèces que nous connoissons, & d'une infinité d'autres dont nous n'avons pas seulement la moindre idée.

Ces fruits (car il faut bien leur donner un nom) renferment toutes les saveurs possibles. Un potiron, par exemple, émaillé d'une certaine manière, aura le goût d'une excellente bisque; une citrouille, sera un pâté d'Amiens; une calebasse, un jambon de la Mecque, &c. On trouvera un bouillon excellent dans un bâton de casse; & les ortolans tous rôtis se cueillent en gousses, comme nos fèves; une pomme de rambour, est une perdrix; le pied d'un choux, est un boudin blanc; & de petits buissons, semblables à nos groseliers, portent des huîtres vertes d'Angleterre dans des coquilles, couleur de feu; c'est dans cet heureux monde, & non ailleurs, que les navets sont au sucre.

La boisson se trouve toute faite & toute rafraîchie dans des caraffes de crystal, qu'il ne

faut que reporter où on les a prises, pour qu'elles se remplissent. Tous les vins que nous connoissons, & tous ceux qu'on boit dans le monde de Mars, de Jupiter & de Saturne, se trouvent là; la source en est inépuisable, puisqu'elle vient des influences du soleil.

Il ne s'agit plus que de dire la manière d'aller chercher sur ces montagnes escarpées les fruits & les liqueurs qu'on souhaite. On s'imaginera d'abord qu'elle est pénible; mais laissons faire la suprême intelligence, elle ne manquera pas d'expédiens pour rendre heureux son peuple favori.

De grands oiseaux d'une figure agréable, peints de toutes les couleurs, & plus affectionnés aux hommes que nos chiens, sont les pourvoyeurs de la planette.

Ces oiseaux sont très-communs, & extrêmement familiers. Il n'y a personne dans Mercure qui n'en ait plusieurs à son service, sans les acheter, ni les prendre traîtreusement comme parmi nous; car il suffit de les appeller. Il y a dans Mercure un langage général que tout le monde sait; qu'on nomme la langue des animaux. Ils l'entendent tous, elle est presque aussi étendue que la langue humaine; ils la tiennent de la nature, & l'apportent en naissant; à la vérité, ils ne sauroient la parler faute d'organes;

mais ils n'en servent pas moins utilement; car ils la comprennent à ravir.

Ces oiseaux qui sont forts, & dont le vol est très-rapide, se tiennent toujours prêts au commandement. Aussi-tôt qu'on leur a dit ce qu'on souhaite, & qu'on les a enharnachés de la corbeille propre à l'apporter, ils partent en diligence.

Ils vont toujours deux ensemble; l'un choisit ce qu'on lui demande, & le range des pieds & du bec dans la corbeille, & son camarade le rapporte. Si ce porteur ne pouvoit s'acquitter de sa commission par quelque accident, comme s'il mouroit en chemin, celui qui est libre prendroit sa place, & retourneroit promptement servir son maître.

Quand plusieurs habitans de Mercure mangent ensemble, ce qui est fort ordinaire, chacun envoie ses pourvoyeurs, & le répas est presqu'aussi-tôt servi que commandé, tant ces merveilleux oiseaux sont alertes & soigneux.



des précieuſes, de nos vieilles grand-mères ; de nos tantes laides & reçhignées, & de ſottes gens de cette étoffe : comme ſi nous avions le plus grand tort du monde, de nous être amuſées à faire des expériences pour nous former l'eſprit & connoître les caractères! Si on nous jette la pierre pour ces bagatelles-là, il faut donc que nous reſtions, en vraies bégueules, enſevelies dans la fadeur de notre état, & que, comme de véritables chêvres, nous ne broutions qu'où nous ſommes attachées ? Que notre monde eſt injuſte ! & que je ſais bon gré à l'impératrice de Mercure d'avoir établi des loix ſi ſages par ſon exemple.

Elle goûte par-là toute ſorte d'états,
Et ce n'eſt pas agir en femme qui ſoit bête.
Dans quelque rang que l'on ſoit regardé,
Hélas ! qu'on ſeroit miſérable !
Si, ne quittant jamais ſa mine reſpectable,
On ſe voyoit toujours ſur le trône guindé.
Il n'eſt point, à mon gré, de plus ſotte méthode
Que d'être empriſonné de ſa propre grandeur,
Et ſur-tout aux tranſports de l'amoureuſe ardeur,
La haute qualité devient fort incommode.
L'impératrice en plaiſirs ſe connoît :
Elle deſcend du haut de ſa gloire ſuprême,
Et pour entrer dans tout ce qu'il lui plaît,
Elle ſort ſouvent d'elle-même ;
L'impératrice alors n'eſt pas ce qui paroît.

Prologue d'Amphitrion.

pable de s'être proposé pour un poste qu'on ne sauroit bien remplir, que si on avoit trahi l'état. C'est inutilement qu'on dit, pour excuser celui qui s'est emparé d'un emploi sans la capacité requise, que l'amour propre aveugle tous les hommes; que chacun s'adjuge de bonne foi plus de mérite qu'il n'en a véritablement, & qu'en cela on peut être trompé sans être criminel. L'excuse est reçue, lorsque le public n'en souffre pas; mais dans les emplois elle est frivole, disent les habitans de Mercure: car les manières de se connoître soi-même sont innombrables, pour peu que nous voulions faire attention sur ce qui nous regarde.

Cent fois par jour, ajoutent-ils, ce qui nous entoure, nous apprécie, & notre valeur intrinsèque est la chose qu'on nous montre le plus souvent; de sorte qu'une semaine au plus d'attention, peut mettre l'imbécille le plus borné, en état de savoir ce que tout le monde pense de lui.

Les yeux & la contenance de ceux qui nous écoutent, nous découvrent sans peine leur disposition à notre égard; les baillemens d'un homme d'esprit, ou sa distraction, sont des marques de notre peu d'agrément; ses interruptions empressées, vives ou dédaignantes,

marquent l'insuffisance de nos raisons. Un souris amer de sa part montre l'indignation que lui donne l'incapacité du parleur, qu'il ne veut pourtant pas interrompre par un égard de politesse ; & s'il hausse les épaules, il faut que l'absurdité soit à son comble.

En faisant donc quelques-unes de ses remarques, quand on se rencontre avec des gens généralement estimés, on ne sauroit douter de leur opinion à notre égard, & par conséquent de celle qu'en aura tout le monde.

Une marque encore bien sûre de ce que nous valons, c'est l'empressement ou l'indifférence que ces mêmes gens marquent pour notre commerce ; car il ne faut pas s'imaginer que jamais un fat, un imbécile, un homme sans mérite, soit recherché par celui qui en a ; si ce n'est que quelque misérable raison d'intérêt, ou de respect humain n'y force l'honnête homme ; mais en ce cas, sa contrainte décèle son sentiment. C'est donc avec raison qu'on punit dans Mercure la fausse opinion qu'on a de soi-même, puisqu'il ne faut, pour en avoir une juste, qu'ouvrir les yeux & les oreilles.

Une troisième espèce de domestiques, qu'on pourroit nommer des élèves, sont des gens qui n'ayant pas assez de bien pour acheter les

talens, ou les qualités de l'ame s'attachent à ceux qui les posſèdent, pour les acquérir eux-mêmes par l'habitude ou par l'imitation. En effet, dans le commerce de ceux qui nous ſont ſupérieurs par les connoiſſances, par le goût, ou par les talens, l'ame ſe dérouille, s'inſtruit, ſe dépouille des préjugés, acquiert des lumières, prend le goût des arts, & s'accoutume à faire uſage de ſa propre raiſon ; ce qu'on doit regarder comme la plus ſublime de toutes les ſciences.

L'un s'affectionne à la géométrie, chez un géomètre ; un autre étudie la nature, en ſervant un phyſicien ; celui-là acquiert les graces de l'éloquence dans la familiarité d'un Salamandre ; on gagne de la politeſſe, & l'air du grand monde chez un courtiſan ; une jolie fille en ſert quelquefois une autre moins aimable qu'elle ; mais plus ſavante dans l'art de ſe bien mettre ; plus ſpirituelle, plus fine, & par conſéquent bien plus capable de l'inſtruire de la coquetterie délicate, ſi néceſſaire à qui veut plaire long-tems.

Une infinité d'autres raiſons que chacun peut imaginer, attirent des élèves. On en trouve ſouvent plus qu'on n'en veut, & il y en a même qu'on rebute. Ce ſont ceux qu'on ſoupçonne de ne vouloir acquérir des talens, que pour

donne aux maisons particulières & aux édifices publics, toute l'étendue nécessaire pour la dignité des uns, & la commodité des autres.

Ceux qui veulent employer pour leurs bâtimens les différentes sortes de bois que la terre produit, en sont les maîtres. On en trouve de toutes les couleurs, & les animaux dont nous avons fait mention, prennent soin de le couper & de le charrier. Mais comme le bois est plus difficile à travailler que la terre métallique, & les pierres molles dont on a parlé, l'usage n'en est pas fort commun. Les arbres sont si beaux dans leur destination naturelle, qu'on fait quelque scrupule de dépouiller la terre de la brillante parure qu'ils lui donnent. Ces asyles du frais & de la douce obscurité, paroissent respectables, par le besoin qu'on en a dans cette planette embrasée, & ce n'est pas sans peine qu'on prive la terre du parfum qu'ils y répandent, & de la douce harmonie qui s'y perpétue, par le chant des oiseaux de toutes espèces qui les regardent comme leur palais.



encore différens par les inclinations naturelles, par l'éducation qu'ils reçoivent des hommes, & par les emplois auxquels on les destine. A la vérité, ceux que leur nature rend moins sociables, sont toujours grossiers & féroces, comme parmi nous; les lions & les tigres de Mercure ne sont pas d'un commerce aussi doux que les moutons & les barbets; quoiqu'ils entendent la langue générale; mais tous ceux que nous appellons domestiques, on ne sauroit dire combien ils sont dociles, & qu'elle envie ils ont de se rendre nécessaires aux hommes. Ils ne peuvent pas parler, comme on a déja dit, mais au lieu de la voix que la nature leur a refusée, elle les a doués d'un langage muet, composé de mines, d'actions & de différentes postures qui ne sont guère moins intelligibles que la parole, & les peuples de Mercure les entendent mieux, que les habitans du sérail n'entendent les muets, dont le langage est fort clair à ceux qui y sont accoutumés.

C'est en cette langue qu'ils témoignent aux hommes qu'ils les entendent; & qu'ils rendent compte des commissions dont ils les ont chargés. Ils s'en servent même pour la conversation, & quelquefois on s'entretiendra dans un bois aussi raisonnablement avec un rossignol, qu'avec une personne très-sensée. Il est vrai que dans ces

discours on affecte de ne parler que des choses convenables à l'animal avec lequel on se trouve. Par exemple, la conversation avec un rossignol ne roule pas sur la morale & sur la politique, mais sur la beauté du jour, sur l'agrément du paysage; on l'entretiendra des arbres, des fleurs, des plantes, de sa maîtresse, de ses amours, de ses camarades, de leurs aventures. Toutes ces bagatelles traitées avec art, sont d'une assez grande ressource, quoiqu'elles paroissent d'abord fort simples. Il arrive même qu'en s'entretenant ainsi, on s'instruit de mille propriétés des plantes, de la singularité des lieux, & qu'on trouve occasion de faire bien des remarques qui dévoilent la nature, & nous instruisent mieux que ne pourroit faire une étude plus sérieuse. Ce que je dis d'un rossignol, se doit entendre également d'un loup, d'un serpent, d'un lièvre, sauf à la prudence de l'homme, de choisir des sujets de conversation proportionnés à la portée de chaque espèce. On juge bien qu'un léopard ne raisonne pas comme une levrette; un dindon, comme un renard; ni un tigre, comme un lapin; mais la politesse naturelle exige qu'on s'humanise, & qu'on ne parle aux gens que de ce qui leur convient.

Les animaux dans Mercure, ne s'y mangent point les uns les autres; mais on ne laisse pas

d'y voir entre chaque espèce, l'antipatie que nous voyons parmi celle de notre monde. La différence qu'il y a des animaux de cette planette aux nôtres, c'est qu'au lieu de se dresser des embûches, & d'employer la ruse pour se détruire, comme on dit, en tapinois, ils se font une guerre ouverte de nation à nation, jusqu'à ce que l'un des partis fatigué ou plus foible, cède le terrein au victorieux, & demande la paix. Ils la font quelquefois par l'abattement des deux partis, quelquefois par la médiation d'une espèce neutre ; mais souvent par l'entremise des hommes, qui se rendent garants des traités. Alors elle est fort solide, & on craint également de la rompre de part & d'autre.

Ce n'est pas que les hommes s'amusent jamais à prendre, comme on dit, fait & cause dans ces démêlés, ni qu'ils en viennent aux voies de fait contre les infracteurs du traité ; mais c'est qu'ils conseillent les lésés contre le parti coupable, & leur apprennent les moyens de se rendre supérieurs à leurs ennemis. Aussi de pareilles conventions ne sont-elles violées que très-rarement; tous les animaux de la planette les respectent, & le lion même le plus indocile de ses habitans, y regarde à deux fois, avant de déclarer la guerre aux cerfs & aux

chevreuils, quand ils ont fait la paix ensemble par la médiation de notre espèce. C'est ce qui fait que, malgré leur antipatie, on les voit vivre ensemble avec assez de familiarité, se saluer amiablement à la rencontre, s'entretenir gaiement, se donner des repas, faire des alliances & des mariages qui semblent être assez disproportionnés, mais que des intérêts politiques autorisent & rendent sortables. C'est ce qui fait encore qu'on est assez peu surpris dans Mercure de voir un tigre faire l'amour à une jolie biche & l'épouser; un loup se radoucir auprès d'une chêvre. Des gens très-dignes de foi m'ont assuré qu'ils avoient vu des renards, en grande réputation dans leur parti, s'attacher à des jeunes poules hupées, & les défendre contre l'aigle & le milan, au péril de leur vie. Ces alliances ne choquent pas plus dans Mercure, que celles qui se font dans notre monde ne nous paroissent étranges. Y est-on surpris de voir des hommes graves & d'un âge décrépit épouser de jeunes coquettes? Les plus grands seigneurs ne recherchent-ils pas l'alliance d'un malotru, qui s'est enrichi par les concussions les plus criantes? Tout le monde sait encore qu'il n'est pas sans exemple qu'un magistrat fasse sa femme d'une comédienne.

CHAPITRE XI.

De la nourriture des animaux.

La terre fournit à tous les animaux la nourriture qui leur convient : & quoiqu'ils ne paiſſent pas l'herbe, qu'ils ne broutent ni les fleurs ni les arbriſſeaux, ils ont abondamment tous les alimens néceſſaires & convenables à leur nature. Les cailloux les leur fourniſſent : il ſort de toutes les pierres une eſpèce de ſéve univerſelle, que les hommes trouvent inſipide, & que tous les animaux qui la ſuccent aiment infiniment ; on ſait par le commerce qu'on a avec eux qu'elle eſt pour eux d'un goût admirable. Les bêtes carnaſſières y ſentent le goût des viandes, les animaux qui broutent la comparent aux fruits & aux ſalades, les oiſeaux croyent manger du pain au lait, & des gâteaux aux œufs ; enfin chaque eſpèce eſt contente des alimens qui lui ſont deſtinés, elle en uſe délicieuſement & ſans peine, & trouve abondament par-tout en toute ſaiſon ce qui lui eſt néceſſaire. Auſſi les animaux ſont-ils libres dans Mercure de la plus parfaite liberté qui ſoit dans la nature : car ils reconnoiſſent l'empire des hommes qu'autant qu'ils les aiment, & ils ne

leur sont assujettis par aucune sorte de loi, ni même par la violence. Car les habitans de Mercure sont trop ennemis de la tyrannie, pour enchaîner les animaux, retenir les oiseaux en cage, & se faire servir par contrainte.

La nature a établi entre les hommes & les animaux une espèce de subordination bien plus douce : l'amitié en est le lien unique. Les animaux s'attachent aux hommes par une inclination sympathique que rien ne sauroit détruire, & par la force de cet instinct, ils sont toujours disposés à leur rendre tous les services possibles, chacun selon ses petits talens. Suivant qu'ils ont été mieux traités, & accueillis, ils s'engagent davantage; car la politesse des supérieurs est un des plus forts liens de cette espèce de commerce. Je vais donner quelques exemples du service qu'on tire ordinairement des animaux.

Un homme veut-il donner une belle course au public, s'il a fait amitié à des cerfs, & à des chevaux d'une extrême vîtesse, ils viennent d'eux-mêmes s'atteler à son char, & sans avoir besoin de cocher, parce qu'ils entendent la langue universelle, ils font tous les efforts pour vaincre la vîtesse du parti opposé.

S'agit-il d'avoir des marionettes excellentes ? les perroquets apprennent par cœur des discours

tours ſuivis d'une longueur étonnante, & font dire par ſignes à polichinelle, qui eſt ordinairement un vieux renard, des quolibets admirables. Les ſinges danſent ſur la corde, & font d'eux-mêmes des tours de pantomimes parfaits : les jeunes chats y prennent les ſouris & s'en jouent ſans les bleſſer, avec la grace naïve qui leur eſt particulière, & les ſereins de canarie chantent dans les entre-actes, des airs de flageolet qui feroient honte à Deſcoteaux.

Quelqu'un veut-il bâtir une maiſon? les renards, les lapins, les taupes en creuſent les fondemens ; les caſtors coupent les grands arbres & les façonnent ; les ânes portent ſur leur dos les groſſes pièces de bois façonnés, ſi on veut s'en ſervir ; les ours ſe chargent des matériaux qu'il faut porter ſur les échafauds par des échelles juſqu'au comble du bâtiment, & l'élephant fait ſervir ſa trompe de grue pour élever les fardeaux les plus peſans. Ainſi les ouvriers n'ont qu'à les mettre en œuvre, & ils en ſont quittes pour payer de politeſſe les ſervices de ces animaux zélés. Ils font encore mieux : quand l'édifice eſt achevé, & qu'il faut orner le dedans, l'élephant fournit l'yvoire gratis, la tortue donne ſon écaille, & le poiſſon qui vit dans la nacre fournit des perles & des coquillages précieux, dont on fait les plus jolies grottes

CHAPITRE IX.

Des domestiques.

OUTRE les domestiques aîlés, qui sont principalement destinés à faire les messages un peu éloignés, il y en a d'autres pour le dedans de la maison, & pour le service ordinaire. Ce ne sont point des esclaves, mais des gens qui se sont réduits par leur faute à cette malheureuse condition.

Tels sont ceux qui faute de cultiver leurs talens, les ont laissés perdre, & qui n'ont plus que celui de servir les autres; ceux aussi que la démence des passions outrées a ruinés de quelque façon que ce soit.

On prend encore des domestiques parmi les gens qui sont tombés en roture. Ce malheur arrive au troisième d'une famille, de père en fils, qui se trouve sans mérite, sans esprit, & inutile à l'état; comme à ceux qui se sont déshonorés dans les charges publiques par mauvaise intention, ou par incapacité; car dans Mercure on punit celui qui manque à son devoir par sottise, comme celui qui prévarique de dessein formé, par la raison que le public en souffre également, & qu'on est aussi cou-

pable de s'être proposé pour un poste qu'on ne sauroit bien remplir, que si on avoit trahi l'état. C'est inutilement qu'on dit, pour excuser celui qui s'est emparé d'un emploi sans la capacité requise, que l'amour propre aveugle tous les hommes; que chacun s'adjuge de bonne foi plus de mérite qu'il n'en a véritablement, & qu'en cela on peut être trompé sans être criminel. L'excuse est reçue, lorsque le public n'en souffre pas; mais dans les emplois elle est frivole, disent les habitans de Mercure : car les manières de se connoître soi-même sont innombrables, pour peu que nous voulions faire attention sur ce qui nous regarde.

Cent fois par jour, ajoutent-ils, ce qui nous entoure, nous apprécie, & notre valeur intrinsèque est la chose qu'on nous montre le plus souvent; de sorte qu'une semaine au plus d'attention, peut mettre l'imbécille le plus borné, en état de savoir ce que tout le monde pense de lui.

Les yeux & la contenance de ceux qui nous écoutent, nous découvrent sans peine leur disposition à notre égard; les baillemens d'un homme d'esprit, ou sa distraction, sont des marques de notre peu d'agrément; ses interruptions empressées, vives ou dédaignantes,

marquent l'insuffisance de nos raisons. Un souris amer de sa part montre l'indignation que lui donne l'incapacité du parleur, qu'il ne veut pourtant pas interrompre par un égard de politesse ; & s'il hausse les épaules, il faut que l'absurdité soit à son comble.

En faisant donc quelques-unes de ses remarques, quand on se rencontre avec des gens généralement estimés, on ne sauroit douter de leur opinion à notre égard, & par conséquent de celle qu'en aura tout le monde.

Une marque encore bien sûre de ce que nous valons, c'est l'empressement ou l'indifférence que ces mêmes gens marquent pour notre commerce ; car il ne faut pas s'imaginer que jamais un fat, un imbécile, un homme sans mérite, soit recherché par celui qui en a ; si ce n'est que quelque misérable raison d'intérêt, ou de respect humain n'y force l'honnête homme ; mais en ce cas, sa contrainte décèle son sentiment. C'est donc avec raison qu'on punit dans Mercure la fausse opinion qu'on a de soi-même, puisqu'il ne faut, pour en avoir une juste, qu'ouvrir les yeux & les oreilles.

Une troisième espèce de domestiques, qu'on pourroit nommer des élèves, sont des gens qui n'ayant pas assez de bien pour acheter les

talens, ou les qualités de l'ame s'attachent à ceux qui les possèdent, pour les acquérir eux-mêmes par l'habitude ou par l'imitation. En effet, dans le commerce de ceux qui nous sont supérieurs par les connoissances, par le goût, ou par les talens, l'ame se dérouille, s'instruit, se dépouille des préjugés, acquiert des lumières, prend le goût des arts, & s'accoutume à faire usage de sa propre raison; ce qu'on doit regarder comme la plus sublime de toutes les sciences.

L'un s'affectionne à la géométrie, chez un géomètre; un autre étudie la nature, en servant un physicien; celui-là acquiert les graces de l'éloquence dans la familiarité d'un Salamandre; on gagne de la politesse, & l'air du grand monde chez un courtisan; une jolie fille en sert quelquefois une autre moins aimable qu'elle; mais plus savante dans l'art de se bien mettre; plus spirituelle, plus fine, & par conséquent bien plus capable de l'instruire de la coquetterie délicate, si néceſſaire à qui veut plaire long-tems.

Une infinité d'autres raisons que chacun peut imaginer, attirent des élèves. On en trouve souvent plus qu'on n'en veut, & il y en a même qu'on rebute. Ce sont ceux qu'on soupçonne de ne vouloir acquérir des talens, que pour

de raisonnemens politiques, qui demandent moins d'imagination que de solidité : car personne n'ignore que les poissons ont dans l'esprit je ne sai quoi de froid & de pesant, qui ne s'accorde pas mal aux sciences de cette espèce.

CHAPITRE XII.

Des habillemens.

Les habits ne servent pas à se défendre de la rigueur des saisons, comme parmi nous, puisqu'une éternelle serenité regne dans l'air, & que le froid est tout-à-fait inconnu dans cette planête.

La nature n'a pas laissé de donner à ce peuple un instinct qui le porte à s'habiller, sans doute, parce qu'un certain air de modestie ne rend que plus piquante la beauté la plus parfaite. Il n'est pas question de mode générale dans la planête; chacun imagine des habits de fantaisie, à-peu près dans le goût de nos jolies mascarades, & tout paroît bien, pourvu qu'on montre dans sa parure de l'adresse & du génie. Les étoffes ne s'achètent point dans Mercure. La nature les fournit libéralement, & c'est l'empereur qui les distribue. Les magasins sont tou-

encore différens par les inclinations naturelles, par l'éducation qu'ils reçoivent des hommes, & par les emplois auxquels on les destine. A la vérité, ceux que leur nature rend moins sociables, sont toujours grossiers & féroces, comme parmi nous; les lions & les tigres de Mercure ne sont pas d'un commerce aussi doux que les moutons & les barbets; quoiqu'ils entendent la langue générale; mais tous ceux que nous appellons domestiques, on ne sauroit dire combien ils sont dociles, & qu'elle envie ils ont de se rendre nécessaires aux hommes. Ils ne peuvent pas parler, comme on a déja dit, mais au lieu de la voix que la nature leur a refusée, elle les a doués d'un langage muet, composé de mines, d'actions & de différentes postures qui ne sont guère moins intelligibles que la parole, & les peuples de Mercure les entendent mieux, que les habitans du sérail n'entendent les muets, dont le langage est fort clair à ceux qui y sont accoutumés.

C'est en cette langue qu'ils témoignent aux hommes qu'ils les entendent; & qu'ils rendent compte des commissions dont ils les ont chargés. Ils s'en servent même pour la conversation, & quelquefois on s'entretiendra dans un bois aussi raisonnablement avec un rossignol, qu'avec une personne très-sensée. Il est vrai que dans ces

journer pour travailler pendant un tems au bonheur & aux plaisirs de ceux qui les habitent.

Quand ils sont sur notre terre, ils fertilisent les champs, peuplent les jardins, produisent les fruits, & créent, pour ainsi dire, les métaux & les pierres précieuses dans le sein de la terre : ils mûrissent les vins de Tokai & de Champagne, ils distribuent la beauté, les talens, les graces, le génie, les goûts, les sentimens, & président aux songes agréables.

Dans Mercure, ils sont artisans d'étoffes, de bijoux, & d'une infinité de curiosités qu'ils fabriquent de la même matière que les étoffes; car elle est également propre à faire les gazes les plus légéres, les pierres les plus dures, & les métaux les plus solides : il ne s'agit que de la cuisson.

Les bords du lac, où se font tous ces chef-d'œuvres, sont entourés à une certaine distance de magasins superbes, dans lesquels les salamandres portent & conservent leur travail qu'ils distribuent gratis, au choix de ceux qui en souhaitent, pourvu qu'ils montrent une ordonnance de l'empereur, ou la marque de l'intendant, comme je l'ai déja dit.

Outre les étoffes, on trouve dans ces magasins tous les assortimens qui conviennent à la parure des hommes, aussi bien qu'à celle des

femmes; il en faut excepter l'or & les pi rreries, qui ne servent de rien à l'ornement. On s'imagine que l'éclat trop vif des pierreries, nuit plus à la beauté qu'il ne la sert: & à l'égard des métaux, leur couleur uniforme ne fait, dit-on, qu'éblouir, sans rien dire à l'esprit.

Ce peuple ingénieux & délicat, n'est frappé que des mélanges industrieux de la nature & des productions de l'art: aussi toute la magnificence de leurs étoffes consiste-t-elle dans la finesse, dans l'éclat de couleurs, & dans la variété des desseins. C'est sur-tout dans cette dernière partie, que les salamandres excellent; ils représentent dans leurs ouvrages, non-seulement les fleurs, les fruits, les animaux, les grotesques, mais de plus, comme ils savent tout ce qui se passe dans Mercure & dans les autres planètes, ils en font de petits tableaux énigmatiques, ensorte qu'on verra quelquefois sur une même robe, les aventures anecdoctes de cinq ou six planettes, peintes comme les mignatures de nos plus belles tabatieres.

Quand on choisit une de ces pièces d'étoffes satiriques (on les appella ainsi) le salamandre qui l'a fabriquée, vous donne le petit lardon manuscrit qui sert à l'intelligence des tableaux. Chacun peut à son gré faire mystère de l'explication, ou la montrer à ses amis, & même la livrer au public.

chèvreuils, quand ils ont fait la paix ensemble par la médiation de notre espèce. C'est ce qui fait que, malgré leur antipatie, on les voit vivre ensemble avec assez de familiarité, se saluer amiablement à la rencontre, s'entretenir gaiement, se donner des repas, faire des alliances & des mariages qui semblent être assez disproportionnés, mais que des intérêts politiques autorisent & rendent sortables. C'est ce qui fait encore qu'on est assez peu surpris dans Mercure de voir un tigre faire l'amour à une jolie biche & l'épouser; un loup se radoucir auprès d'une chêvre. Des gens très-dignes de foi m'ont assuré qu'ils avoient vu des renards, en grande réputation dans leur parti, s'attacher à des jeunes poules hupées, & les défendre contre l'aigle & le milan, au péril de leur vie. Ces alliances ne choquent pas plus dans Mercure, que celles qui se font dans notre monde ne nous paroissent étranges. Y est-on surpris de voir des hommes graves & d'un âge décrépit épouser de jeunes coquettes? Les plus grands seigneurs ne recherchent-ils pas l'alliance d'un malotru, qui s'est enrichi par les concussions les plus criantes? Tout le monde sait encore qu'il n'est pas sans exemple qu'un magistrat fasse sa femme d'une comédienne.

CHAPITRE XI.

De la nourriture des animaux.

La terre fournit à tous les animaux la nourriture qui leur convient : & quoiqu'ils ne paissent pas l'herbe, qu'ils ne broutent ni les fleurs ni les arbrisseaux, ils ont abondamment tous les alimens nécessaires & convenables à leur nature. Les cailloux les leur fournissent : il sort de toutes les pierres une espèce de séve universelle, que les hommes trouvent insipide, & que tous les animaux qui la succent aiment infiniment ; on sait par le commerce qu'on a avec eux qu'elle est pour eux d'un goût admirable. Les bêtes carnassières y sentent le goût des viandes, les animaux qui broutent la comparent aux fruits & aux salades, les oiseaux croyent manger du pain au lait, & des gâteaux aux œufs ; enfin chaque espèce est contente des alimens qui lui sont destinés, elle en use délicieusement & sans peine, & trouve abondament par-tout en toute saison ce qui lui est nécessaire. Aussi les animaux sont-ils libres dans Mercure de la plus parfaite liberté qui soit dans la nature : car ils reconnoissent l'empire des hommes qu'autant qu'ils les aiment, & ils ne

leur ſont aſſujettis par aucune ſorte de loi, ni même par la violence. Car les habitans de Mercure ſont trop ennemis de la tyrannie, pour enchaîner les animaux, retenir les oiſeaux en cage, & ſe faire ſervir par contrainte.

La nature a établi entre les hommes & les animaux une eſpèce de ſubordination bien plus douce : l'amitié en eſt le lien unique. Les animaux s'attachent aux hommes par une inclination ſympathique que rien ne ſauroit détruire, & par la force de cet inſtinct, ils ſont toujours diſpoſés à leur rendre tous les ſervices poſſibles, chacun ſelon ſes petits talens. Suivant qu'ils ont été mieux traités, & accueillis, ils s'engagent davantage; car la politeſſe des ſupérieurs eſt un des plus forts liens de cette eſpèce de commerce. Je vais donner quelques exemples du ſervice qu'on tire ordinairement des animaux.

Un homme veut-il donner une belle courſe au public, s'il a fait amitié à des cerfs, & à des chevaux d'une extrême vîteſſe, ils viennent d'eux-mêmes s'atteler à ſon char, & ſans avoir beſoin de cocher, parce qu'ils entendent la langue univerſelle, ils font tous les efforts pour vaincre la vîteſſe du parti oppoſé.

S'agit-il d'avoir des marionettes excellentes ? les perroquets apprennent par cœur des diſ-

cours

tours suivis d'une longueur étonnante, & font dire par signes à polichinelle, qui est ordinairement un vieux renard, des quolibets admirables. Les singes dansent sur la corde, & font d'eux-mêmes des tours de pantomimes parfaits: les jeunes chats y prennent les souris & s'en jouent sans les blesser, avec la grace naïve qui leur est particulière, & les sereins de canarie chantent dans les entre-actes, des airs de flageolet qui feroient honte à Descoteaux.

Quelqu'un veut-il bâtir une maison? les renards, les lapins, les taupes en creusent les fondemens; les castors coupent les grands arbres & les façonnent; les ânes portent sur leur dos les grosses pièces de bois façonnés, si on veut s'en servir; les ours se chargent des matériaux qu'il faut porter sur les échafauds par des échelles jusqu'au comble du bâtiment, & l'élephant fait servir sa trompe de grue pour élever les fardeaux les plus pesans. Ainsi les ouvriers n'ont qu'à les mettre en œuvre, & ils en sont quittes pour payer de politesse les services de ces animaux zélés. Ils font encore mieux: quand l'édifice est achevé, & qu'il faut orner le dedans, l'élephant fournit l'yvoire gratis, la tortue donne son écaille, & le poisson qui vit dans la nacre fournit des perles & des coquillages précieux, dont on fait les plus jolies grottes

droit qu'il troquât avec celui dont l'esprit lui plairoit, son caractère saturnien; sauf à mettre du retour en argent, pour rendre les choses égales. Si une coquette est tentée par curiosité de devenir fidèle & tendre, il faut qu'une héroïne de roman adopte sa coquetterie, & lui cède le ton plaintif : ces deux exemples suffisent.

L'acquisition des talens est plus simple, on peut tout d'un coup devenir peintre, géométre, musicien, poëte, pantomime: mais celui qui vend son talent le perd sans retour, & celui qui l'achète le posséde dès le premier instant, comme on l'a dit plus haut.

Voilà l'usage qu'on fait des richesses & de l'argent dans Mercure : l'empereur les distribue avec une sage économie qui n'est point opposée à la magnificence, & qui ne sent nullement l'avarice, puisqu'il ne prend de ses sujets, & ne lève aucun subside.

O noble fils du soleil, respectable image de la divinité ! s'écrie ici l'auteur de cette histoire, le peuple qui vit sous vos loix, peut bien se dire avec vérité le plus heureux de l'univers.

Invincible père des croyans, ajoute-t-il, redoutable Sophie, votre douceur & votre équité ne vous éloignent pas de ce caractère sublime du grand empereur de Mercure. Il est

vrai que la misère de notre terre & les besoins de votre état, vous obligent à exiger quelques tributs de vos sujets; mais ils sont légers, ils sont faciles à payer. Hélas! plût au saint envoyé, qu'ils passassent directement de leurs mains affectionnées dans votre sacré trésor.

Mais, magnifique Sultan, vous ignorez combien ceux qui lèvent le carache l'imposent injustement! Leur volonté leur sert de loi, & gagnés par l'intérêt personnel, ou par des sollicitations de ceux qui sont en crédit à votre sublime Porte, ils exemptent une partie de vos sujets, ou ne leur imposent que la moindre partie de ce qu'ils pourroient payer, pendant que les autres sont surchargés & plient sous le faix. Il résulte de ce pernicieux usage, deux injustices, contre lesquelles le divin prophète ne cesse de crier: l'une que tous les sujets de l'empire ne contribuent pas également, quoiqu'ils jouissent tous de l'équité de vos loix, & de la protection de vos invincibles armées. L'autre que les foibles sont opprimés, & que le poids de leur misère les empêche même de lever les yeux jusqu'aux marches redoutables du trône de votre hautesse.

Vos malheureux sujets que la tyrannie des Bachas opprime, se voient tous les jours arracher jusqu'au lit sur lequel ils couchent: on

vend à vil prix le peu qu'ils possèdent d'instrumens, ou de bestiaux propres au labourage; on enlève le comble de leurs maisons, & ils restent avec leur famille, en proie aux injures des saisons qui ruinent leur santé, & font périr leurs enfans.

S'ils s'acquitteut promptement, pour éviter ces vexations, une imposition plus forte que la première, les fait repentir de cette exactitude; que dis-je, la crainte de passer pour riches, les oblige de cacher jusqu'au pain qu'ils mangent. C'est dans le silence, & en bannissant l'innocente joie de leur repas, qu'ils osent quelquefois en hasarder un moins frugal, unique ressource dans leur misère: encore appréhendent-ils qu'un voisin envieux, en publiant cet air d'aisance, ne fasse doubler la taxe prochaine.

Qui croiroit, magnifique empereur, qu'une pareille tyrannie fût exercée sous le règne du plus juste & du plus humain de tous les princes. Après ce long écart de notre philosophe, il revient à son histoire.



CHAPITRE

CHAPITRE XV.

Des mariages.

LES usages qui s'observent dans Mercure au sujet des mariages, paroîtront peut-être bisarres & extravagans aux habitans de notre monde. Aussi me serois-je dispensé d'en faire mention, si la qualité de traducteur exact & fidele, ne m'eût obligé de les rapporter.

Le goût que les hommes ont pour la variété, dit le manuscrit, étant si universellement répandu parmi nous, les peuples de Mercure se sont bien gardé de rendre les mariages durables & indissolubles.

Il faut regarder notre penchant pour la diversité, comme une curiosité insatiable, naturelle à l'homme, & qui lui fait désirer sans cesse d'acquérir de nouvelles connoissances, de nouvelles idées, de nouveaux talens. Si cette curiosité naturelle n'étoit pas très-étendue, nous resterions dans une espèce d'ignorance & de stupidité, assez semblable à celle des animaux, qui ne s'appliquant qu'aux choses absolument nécessaires à leurs besoins peu nombreux, ne font aussi que des expériences indispensables, & par conséquent n'acquièrent que des connoissances très-bornées.

L'auteur de la nature nous ayant placés dans un étage fort supérieur à celui des animaux, a voulu que notre ame pût acquérir des connoissances de toutes espèces, & des lumières presqu'infinies sur toutes sortes d'objets : dans cette vue il nous a donné le talent de réfléchir, l'art de combiner, & la faculté de juger des rapports ou des disconvenances.

Pour nous faciliter l'usage de ces facultés intellectuelles, il nous a donné la voix qui sert à nous faire entendre des autres hommes, & nous met en état de nous donner les uns aux autres des secours mutuels très-nécessaires pour perfectionner nos connoissances. Il nous a encore formé des mains parfaitement commodes, pour faire des expériences, pour tracer des signes & des caractères propres à nous représenter nos propres idées, & les empêcher par ce moyen de se confondre les unes avec les autres par leur extrême variété.

Mais tous ces présens de sa bonté nous seroient presqu'inutiles, & l'intention du créateur resteroit sans effet, s'il n'avoit imprimé dans notre ame un fond immense de curiosité, qui ne nous permet pas de nous attacher à la connoissance d'un petit nombre d'objets, mais nous entraîne continuellement à la poursuite de ceux qui nous sont les moins familiers ; car

ce ſont les ſeuls dont il nous importe d'acquérir la connoiſſance.

A l'égard de ceux dont nous avons une idée claire & diſtincte, ils reſtent dans notre mémoire ; & comme ils ont porté dans notre eſprit, toute la lumière qu'ils ſont capables de lui fournir, nous n'avons plus beſoin de nous occuper à leur recherche, & ils ne nous inſpirent plus de curioſité : ainſi c'eſt à de nouveaux objets que nous nous attachons.

Delà vient, ſans donte, notre goût inſurmontable pour la diverſité : ce deſir de tout connoître & de jouir ſans ceſſe de nouveaux objets, nous entraîne avec tant de force & de rapidité, que rien n'eſt capable de nous plaire par la ſeule uniformité, que notre eſprit s'endort, & que le dégoût ne manque jamais de marcher à la ſuite de cet engourdiſſement de l'ame.

L'empereur ayant égard à ces raiſons, a regardé l'uniformité qui ſe gliſſe bientôt dans les mariages les mieux aſſortis, comme une ſource d'ennui preſqu'inévitable ; & comme cette infirmité de l'ame eſt mortelle dans la planette qu'il gouverne, il a cru parer cet inconvénient, en limitant à un très-petit nombre d'années la durée des mariages.

Les premières propoſitions ſe font de cette

manière : auſſi, ſitôt que deux perſonnes ont du goût l'une pour l'autre, elles conviennent de demander enſemble à leurs parens la chambre du ſphinx. On appelle de ce nom, un appartement qui ſe trouve dans toutes les maiſons où il y a des filles à marier : cet appartement eſt pour l'ordinaire l'endroit le plus magnifique & le plus orné de la maiſon. Il eſt deſtiné à montrer les futurs conjoints l'un à l'autre, ce qui ſe pratique ainſi.

Quand le cabinet du ſphinx qui ne ſe refuſe guères, eſt accordé, le garçon conduit par ſon pere, va ſaluer en cérémonie celui de ſa femme prétendue, qui ſans autre façon, après les politeſſes ordinaires, le fait conduire par ſes gens dans un petit appartement joignant celui du ſphinx, dans lequel il trouve des bains tous prêts, avec toutes les propretés, & les élégances imaginables : la future ſuivie de ſes femmes entre dans un autre bain oppoſé à celui là, & tous deux ſe baignent ſéparément.

Les propretés d'uſage étant achevées, & la toilette finie de part & d'autre, les deux amans vêtus d'une robe de criſtal coloré qui eſt maniable dans cette planette, comme notre taffetas, ſont introduits chacun par une porte oppoſée, dans la chambre du ſphinx. Un Salamandre inviſible a ſoin de préparer dans ce

lieu une collation délicieuse, & mange qui veut : il n'y a que deux chaises dans ce cabinet, mais en récompense il est tout meublé de canapés, de sophas, de lits de repos, outre le lit nuptial qui est magnifique, & garni de rideaux impénétrables à la lumière. Les deux amans sont obligés de rester dans ce lieu deux jours & deux nuits, sans pouvoir aller plus loin que les cabinets des bains, où l'on a pris soin de ne laisser rien manquer.

Le nom de cet appartement vient de ce qu'on y découvre les énigmes de la parure, les déguisemens de l'habit, & qu'on y démasque en liberté ses sentimens, ses goûts, & son caractère, qu'il est plus difficile de cacher dans un tête à tête de quarante-huit heures, que dans l'embarras & la dissipation du grand monde.

A la sortie du cabinet, si les futurs n'ont point changé de sentiment, on dresse le contrat; mais si l'un des deux refuse, il n'y a rien de fait. Ce refus qui est une chose assez commune, ne préjudicie ni à l'un ni à l'autre : on dit seulement, *nous ne nous convenons pas encore*; & comme il arrive souvent que tels qui se sont refusés, se reprennent dans la suite, personne n'est piqué d'un premier refus : car on a eu le plaisir de se dire toutes ses raisons dans la

chambre du ſphinx, & c'eſt toujours là, qu'on eſt convenu de ſes faits.

Les contrats ſont toujours composés de très-peu d'articles. Le premier concerne les habits, les bijoux, les meubles que l'on met en commun : il règle auſſi les avantages que l'un fait à l'autre, & ce que chacun doit retirer de la communauté à l'échéance du bail.

Le ſecond établit un arbitre, homme ou femme au gré des deux parties, devant qui doivent ſe porter les conteſtations domeſtiques & les vétilleries matrimoniales : cet arbitre juge ſouverainement, & condamne à l'amende, où à quelque peine uſitée, celui des deux qui paroît avoir tort.

Le troiſième, règle le nombre des petites entorſes conjugales & des infidélités réelles, qu'on eſt obligé de ſe paſſer l'un à l'autre, pour conſerver la paix dans le ménage : cela ne va pas à grand'choſe dans les trois premiers mois, & c'eſt plutôt par précaution que par néceſſité qu'on en fait mention dans le contrat ; mais dans la ſuite, chacun uſe de ſon droit, & les dames ſur-tout, quand ce ne ſeroit, diſent-elles, que pour ne pas laiſſer preſcrire un privilège qu'elles regardent comme le plus beau fleuron de leur couronne.

Outre ces friponneries autoriſées, il en

échappe bien encore dans le cours d'un mariage de deux ans, dont le contrat n'a pas fait mention : mais pour l'ordinaire on n'y fait guères plus d'attention qu'à des fautes d'orthographe.

Sur ce pied là, dès le lendemain de ses nôces, une femme peut lorgner, faire des mines, parler bas, agacer, sortir seule, revenir tard, se faire ramener & découcher, même en cas de besoin : sauf à elle à donner des raisons plausibles de son absence, comme, par exemple, je me suis bien divertie, c'est l'amusement qui m'a retenue, c'est le plaisir qui m'a entraînée. Tout cela est ordinairement bien reçu ; mais quand il se trouve un mari hargneux, la dame en est quitte pour prendre un air de bouderie, & pour dire : oh ! voilà comme vous êtes, on ne sauroit jamais rien faire que vous ne le trouviez mauvais, & pour vous contenter, il faudroit s'enterrer dans une chambre & ne voir personne toute sa vie. On est rarement obligé d'en venir là ; mais au pis aller la moue domestique ne va pas plus loin.

Le quatrième article exhorte les conjoints à ne se montrer jamais négligés l'un à l'autre, pas même au lit : l'extrême déshabillé étant, disent-ils, susceptible d'une parure convenable, & de quelques ornemens simples & de bons goût.

Quand le terme du contrat, c'est-à-dire, les deux années du mariage sont prêtes d'expirer, les deux familles s'assemblent accompagnées d'un juge de police. Cet officier public se présente pour donner acte aux deux conjoints de la libertéréciproque qu'ils ont de commencer un nouveau bail entr'eux, ou de se séparer : c'est ordinairement ce qui arrive. Alors pour donner une forme matérielle à la dissolution du contrat, il présente au mari & à la femme une paille ; & la leur ordonne de la rompre, pour marque de volonté qu'ils ont de se séparer. C'est apparamment delà que Molière a pris ce proverbe ;

Une paille rompue
Rend, entre gens d'honneur, une affaire conclue.

CHAPITRE XVI.

De l'impératrice.

L'EMPEREUR est par la supériorité de sa nature plus fort & plus puissant, lui seul, que tous les peuples de la planette. Il est d'une beauté parfaite, puisque sa beauté dépend de lui, & qu'il peut toujours se rendre aimable à la personne qu'il épouse. Il jouit de tous les talens, il a toutes les graces de l'esprit, une puissance sans bornes, & des richesses inépuisables.

Avec tous ces avantages ne croira-t-on pas que le plus grand bonheur feroit de passer sa vie avec lui? On pense tout différemment dans la planette de Mercure. L'amour consiste si fort dans l'égalité du rang, des sentimens & des goûts, qu'il ne sauroit presque naître entre des personnes si disproportionnées. L'empereur a beau se rapprocher de l'humanité par la familiarité & par la douceur qui lui est naturelle, les belles lui savent bon gré de sa politesse, & ne sont pas moins rébutées de sa supériorité.

Accoutumées à l'empire & aux adorations, la pensée que quelqu'un les mérite autant qu'elles, les irrite, & sans une grace que l'empereur peut faire à l'impératrice, & qu'il ne lui refuse presque jamais, il se marieroit peut-être avec peine. Cette grace est de lui accorder le privilège des métamorphoses, dès le moment qu'il l'épouse, & de le lui assurer pour un certain tems à la fin du contrat.

Ce droit le plus envié des biens de la planette, est la facilité de prendre toutes sortes de formes, même celles des plantes & des choses inanimées.

A l'aide de ce secret, on s'instruit par soi-même de presque tous ceux de la nature, en animant tous les corps, & en se prêtant à tous les goûts & à toutes les idées des différentes espèces créées.

Comme on conſerve ſa raiſon ſous quelque figure qu'on l'enveloppe, & qu'on acquiert ſeulement de plus, les différentes manières de penſer convenables aux êtres dont on s'eſt revêtu, on peut faire une infinité d'expériences les unes plus jolies que les autres. L'empereur qui ſeul peut accorder ce privilège en eſt fort avare, de ſorte qu'il n'y a jamais plus de cinquante perſonnes qui en jouiſſent à la fois dans toute l'étendue de la planette : mais il l'accorde toujours à l'impératrice ; c'eſt, pour ainſi dire, ſon préſent de noces.

Les femmes qui ſont naturellement fort curieuſes, & à qui ce déguiſement n'eſt pas inutile, ont un goût ſi vif pour cette eſpèce de maſcarade, que l'eſpérance d'en jouir eſt cauſe que pas une ne refuſe de ſe trouver aux aſſemblées de la beauté : on appelle ainſi une fête qui ſe fait dans le palais de l'empereur, quand il a deſſein de ſe marier.

Toutes les belles de l'empire qui y ſont invitées, ne manquent pas de s'y rendre. Il eſt facile d'imaginer que toutes ſortes de plaiſirs ſe rencontrent dans cette aſſemblée, où les hommes ont la liberté d'entrer, & où ſe réunit tout ce qu'il y a de belles perſonnes dans la planette.

Pour ſe former une idée des charmes de la

cour dans ce tems-là, on n'a qu'à se souvenir qu'elle se tient dans le plus beau lieu de l'univers, qu'elle est composée de tout ce qu'il y a de plus aimable, & que le peuple de Mercure est le plus riche, le plus gai, le plus libre & le plus galant de tous les peuples de l'univers.

On s'occupe à ces assemblées à une infinité de jeux, & tout ce qui peut venir à l'esprit de propre à amuser une cour si brillante, se trouve-là avec une abondance & une variété qui ne laissent rien à desirer.

L'empereur se rencontre à tout moment au milieu de l'assemblée. Les agrémens de sa personne, son humeur, son esprit & sa familiarité qui ne sauroit être plus grande, ne répandent pas peu de charmes dans ce spectacle, où tout est merveilleux.

Le dernier empereur qui s'étoit marié plusieurs fois sans amour, & plutôt pour suivre l'usage que par goût, n'avoit cherché dans ce plaisir que le plaisir même; son cœur n'avoit pas même éprouvé les moindres émotions, ni les plus légers mouvemens dans les assemblées de la beauté, son tempérament seul l'y conduisoit.

Un jour qu'il s'y trouva dans la paisible distraction qui lui étoit ordinaire; il fut frappé de la beauté d'une personne qui s'offrit à ses

yeux. C'étoit une jeune fille qui étoit extrêmement jolie ; mais qui ne se piquoit nullement d'être belle, qui n'avoit pas la vanité de rien prétendre, & qui se contentoit de voir l'empereur qu'elle aimoit avec passion, sans oser seulement imaginer le moindre retour de sa part. Bientôt l'empereur ne fut plus occupé que d'elle ; &, comme l'amour n'entre jamais dans un cœur bien fait sans délicatesse, il apprit que la possession de ce qu'on aime, n'est pas le plus sensible des plaisirs, & que, sans être maître du cœur, on l'est inutilement de la personne.

Dans cette idée, que nos dames appellent romanesque, l'empereur, qui suivoit tout simplement le goût de la nature, eut une impatience extrême de connoître le cœur & les sentimens de Zénis. Il passa plusieurs fois auprès d'elle, affectant de ne la pas remarquer. Il s'apperçut qu'elle rougissoit, & en tira un bon augure. Il en parloit à un de ses confidens, changé ce jour-là en serin de Canaries, qui badinoit dans ses cheveux, & causoit tout bas à l'oreille de son maître, quand il vit sortir l'aimable Zénis d'un air inquiet, & dans lequel étoit peint le dépit de n'avoir pas été seulement regardée. L'empereur, qui tira encore des conjectures flatteuses de son action,

dit au ſerin qui l'entretenoit, de la ſuivre. Il obéit, & ne la perdit pas de vue. Elle traverſa le jardin avec vîteſſe, paſſa une aſſez grande prairie, & alla s'enfoncer dans un petit bois de jaſmin & d'orangers, ſombre & ſolitaire. Après qu'elle y eut marché quelque tems ſans ſavoir où elle alloit, elle s'aſſit avec la même diſtraction, ſe promena à pluſieurs repriſes, & enfin elle ſe repoſa, vaincue par la laſſitude. Le ſerin ſe percha ſur un jaſmin aſſez près d'elle, l'entretint d'un ramage charmant, lui chanta des airs de Lambert, qu'il venoit d'apprendre, & des ſarabandes à faire fendre le cœur. Mais, enſévelie dans ſes triſtes réflexions, il s'égoſilloit en vain. Il fit tomber quelques fleurs dans ſon ſein & dans ſes cheveux ; elle n'y fit pas attention. Enfin, ne ſachant plus comment la tirer de cette rêverie, qui eſt preſque auſſi dangereuſe dans Mercure, que la léthargie ſur notre terre, il vola ſi près d'elle, & fit tant de bruit, qu'elle s'en apperçut. J'ai dit que les bêtes, & ſur-tout les oiſeaux, ont preſque autant d'eſprit, dans cette planette, que nos plus jolis hommes. Ainſi on n'eſt pas étonné de les voir familiers, & s'intéreſſer aux maux & aux plaiſirs des gens.

Auſſi Zénis lui parla-t-elle comme à une perſonne raiſonnable. Aimable ſerin, lui diſ-

elle, je vois bien que tu veux me diſtraire de ma douleur ; mais tes ſoins ſont inutiles. Enſuite, s'appercevant qu'elle s'égaroit, de parler le langage humain à un oiſeau qui ne pouvoit l'entendre, elle continua de l'entretenir de ſon état, dans le langage des oiſeaux. Non, diſoit-elle, charmante bête, malgré le tendre intérêt que tu prends à ma fortune, tu ne ſaurois changer mon ſort ; laiſſe-moi mourir, & va dire au cruel qui me tue, que tu m'as vue expirer de la douleur de n'avoir pu lui plaire.

Elle voyoit bien que cet ordre étoit impoſſible ; que le chant d'un oiſeau & toutes ſes petites façons n'étoient pas capables de faire entendre une aventure auſſi compoſée que la ſienne : mais elle ne laiſſoit pas de trouver une ſorte de ſoulagement à dire ſa penſée ; &, n'y eût-il que le plaiſir de parler de ſon amant ou de prononcer ſon nom, elle s'en trouvoit moins malheureuſe. Le ſerin lui témoignoit ſon étonnement & ſa douleur par mille jolies petites mines ; il tâchoit de la conſoler à ſa manière, ſans pourtant lui laiſſer entrevoir ce qu'il étoit. Mais, lorſqu'il vit que tous ſes ſoins étoient inutiles, & que Zénis tomboit dans un aſſoupiſſement mortel, il ne garda plus de meſures. Belle Zénis, lui dit-il en s'approchant de ſon oreille, l'empereur vous adore ; il m'a

chargé de vous le dire. La voix du ſerin étoit bien foible, comme on le peut croire, & de plus, il parloit fort bas, de crainte qu'un ſecret de cette importance ne fût entendu de quelque métamorphoſé comme lui. Cependant ce petit ſon, qui articuloit à peine le nom de celui qu'elle aimoit, rappella Zénis à la vie, paſſa juſqu'au fond de ſon ame, & lui rendit en un moment la ſanté, la joie & la beauté.

Il ne fut plus queſtion que de ſe faire confirmer par le ſerin, ce qu'elle craignoit qui ne fût un ſonge : il s'acquitta de ce devoir en oiſeau qui ſavoit ſon monde, & qui n'avoit pas toujours été en cage. Zénis le voulut prendre ſur ſon doigt, il refuſa par politeſſe une ſi grande faveur ; il ſe contenta de voler de branche en branche ſur toute la route, & de la conduire dans le chemin du palais, où il la dévança pour rendre compte à l'empereur de ſa commiſſion. Il lui raconta l'amour, la douleur & le peril de Zénis : l'empereur fut ſi touché, qu'il prit dans ce moment la figure du petit ſerin, rendit à ſon favori ſa première forme, & courut d'un vol rapide au-devant de Zénis. Il l'entretint ſous le nom de celui qui l'avoit conduite juſqu'alors ; il lut dans ſes yeux la vérité du rapport qu'on lui avoit fait, & jouit de l'aimable impatience qu'elle avoit de le revoir.

En entrant dans le palais, elle trouva sous sa figure ordinaire, celui qui l'avoit entretenue sous celle d'un serin ; & quand elle vit encore ce même oiseau autour d'elle, elle craignit d'avoir été trompée, & pensa mourir de douleur. Le courtisan qui s'apperçut de son trouble, lui fit remarquer l'empereur, qu'elle méconnoissoit sous le plumage du petit animal, quoiqu'il se découvrît assez par le discours qu'il tenoit, & qu'un oiseau n'auroit jamais pu lui tenir : mais elle ne voyoit & n'entendoit plus rien. L'idée flatteuse, dont elle s'étoit occupée en chemin, l'avoit tellement frappée, qu'elle ne faisoit nulle attention à tout le reste.

Aussi-tôt que l'impératrice est choisie, on l'a fait asseoir sur un trône très-élevé ; c'est-là que l'empereur, conduit par un député du soleil, vient l'épouser dans les formes. Cet envoyé lit le contrat qui se fait à l'ordinaire, & il donne par sa présence une entière célébrité à la cérémonie. Ne promettez-vous pas, dit-il, auguste souverain de Mercure, de renoncer, en faveur de la princesse N., aux prérogatives que vous avez naturellement de pénétrer le secret des cœurs, de lire dans l'avenir, & de maîtriser les volontés ? L'empereur répond : oui. Ne consentez-vous pas, ajoute-t-il, à n'employer que les graces, les plaisirs

&

& la tendresse, pour gagner le cœur de votre divine épouse ? L'empereur répond, oui. Ne lui accordez-vous pas le privilège des métamorphoses ? Oui, répond l'empereur. Alors l'ambassadeur du soleil se tourne vers l'impératrice : jurez, dit-il, divine princesse, de n'user jamais du droit de métamorphose qui vous a été accordé, pour troubler les plaisirs de l'empereur, pour deviner ses secrets, ou pour épier ses actions. J'en fais serment, dit l'impératrice. Ce formulaire fini, le mariage est indissoluble, comme celui du dernier des habitans de Mercure, tant que dure le contrat ; c'est-à-dire, deux ans au plus.

CHAPITRE XVII.

Des métamorphoses.

L'IMPÉRATRICE peut dès-lors commencer à faire usage du don des métamorphoses : mais, pour l'ordinaire, elle ne s'en sert pas dans les premiers mois. Ce n'est que lorsque les soins de l'empire obligent l'empereur de s'éloigner d'elle. Alors il lui est permis de prendre toutes sortes de figures, & d'aller par-tout où il lui plaît, sans qu'il soit possible de s'en appercevoir.

Une raiſon de pure politique, fait que l'on accorde à toutes les impératrices le droit des métamorphoſes. Il ſemble que la majeſté ſeroit bleſſée, ſi les démarches de l'impératrice l'expoſoient par haſard (comme tout eſt poſſible), à l'indiſcrétion d'un caquet médiſant, ou peut-être à l'inſolence d'un vaudeville. Voilà pourquoi on a jugé à propos que tout fût enveloppé d'une nuit impénétrable : c'eſt à quoi la maſcarade des métamorphoſes eſt plus propre que tout autre moyen.

Outre cet avantage de pouvoir diſparoître, auſſi ſouvent qu'on le veut, il s'y en trouve un autre, ſans lequel le premier ſeroit ſouvent inutile, c'eſt que l'impératrice peut communiquer le même pouvoir dont elle jouit, toutes les fois qu'il peut lui en revenir quelqu'amuſement ou quelque utilité; mais c'eſt avec cette reſtriction, que la métamorphoſe qu'elle prête, pour ainſi dire, ne peut durer plus long-tems que la ſienne; c'eſt-à-dire, que ſi-tôt qu'elle reprend ſa figure ordinaire, celui qu'elle avoit traveſti, redevient auſſi tel qu'il étoit auparavant. Une autre reſtriction eſt, que celui dont elle change la figure, n'en peut prendre qu'une pareille à la ſienne; de manière que ſi elle devient une fauvette ou un roſſignol, le transformé ne peut prendre la figure d'un

autre animal. Au reste, la métamorphose ne prend que sur ceux qui le veulent bien. Mais les dames ont le coup d'œil si sûr, qu'il y a des choses sur lesquelles elles ne se méprennent jamais, & l'on voit toujours que celui à qui on envoie cette sorte de mouchoir, le reçoit avec plaisir. La princesse qui règne présentement a souvent avoué à ses meilleures amies, qu'il faut bien qu'elle n'ait jamais mal choisi, puisqu'on lui a toujours donné des marques d'une reconnoissance très-effective.

Le moment de la métamorphose passé, la chose reste comme non avenue; c'est une espièglerie de campagne qui s'oublie de part & d'autre; & il arrive très-rarement que le même personnage reçoive deux fois en sa vie l'honneur de ce déguisement. L'impératrice est curieuse comme toutes les personnes de son sexe, & aussi-tôt qu'elle s'est éclaircie par elle-même des sentimens & des façons de quelqu'un, son goût se tourne vers un autre.

Quelque insensée que soit cette pratique, combien de femmes de notre monde lui donneront leur approbation! Que nous sommes à plaindre, diront-elles! Pour quelques légères curiosités, que nous pouvons avoir dans l'étroit espace de tems que dure notre beauté, faut-il que nous soyons exposées à la clabauderie

des précieuses, de nos vieilles grand-mères, de nos tantes laides & rechignées, & de sottes gens de cette étoffe : comme si nous avions le plus grand tort du monde, de nous être amusées à faire des expériences pour nous former l'esprit & connoître les caractères! Si on nous jette la pierre pour ces bagatelles-là, il faut donc que nous restions, en vraies bégueules, ensevelies dans la fadeur de notre état, & que, comme de véritables chêvres, nous ne broutions qu'où nous sommes attachées ? Que notre monde est injuste ! & que je sais bon gré à l'impératrice de Mercure d'avoir établi des loix si sages par son exemple.

Elle goûte par-là toute sorte d'états,
Et ce n'est pas agir en femme qui soit bête.
Dans quelque rang que l'on soit regardé,
Hélas ! qu'on seroit misérable !
Si, ne quittant jamais sa mine respectable,
On se voyoit toujours sur le trône guindé.
Il n'est point, à mon gré, de plus sotte méthode
Que d'être emprisonné de sa propre grandeur,
& sur-tout aux transports de l'amoureuse ardeur,
La haute qualité devient fort incommode.
L'impératrice en plaisirs se connoît :
Elle descend du haut de sa gloire suprême,
Et pour entrer dans tout ce qu'il lui plaît,
Elle sort souvent d'elle-même ;
L'impératrice alors n'est pas ce qui paroît.

Prologue d'Amphitrion.

CHAPITRE XVIII.

Des édifices.

LES matériaux dont on les construit ne sont qu'une terre métallique, ou plutôt un métal maniable, rendu tel par l'air de la planette, qui n'est autre chose que l'alliage des philosophes, dissolvant universel de tous les métaux. Aussi sont-ils tous dans Mercure semblables à une argile, dont on peut faire aisément des briques, des tuiles, des pièces de charpente, & généralement tout ce qui peut servir à bâtir des édifices superbes. Toutes les pièces d'un bâtiment se font, si on veut, au moule, & se durcissent à la chaleur du soleil, mais d'une dureté métallique; & la même terre dont on fait les briques, les chevrons, les portes, sert encore, étant molle, à lier ensemble ces mêmes matériaux.

D'un argile d'argent, on en forme des briques blanches: on en fait aussi d'or, de mercure, de cuivre. Il n'y a que le fer qui sert, comme dans notre monde, à joindre ensemble les différentes parties auxquelles les autres métaux ne pourroient donner une assez forte liaison.

Il est impossible de décrire en combien de figures ingénieuses on forme les briques, & quels desseins charmans elles composent, pour l'embellissement des murailles. Notre peinture la plus savante, n'atteint pas au brillant, ni à la vivacité qui en résulte, sur-tout quand les pierres de toutes les couleurs sont jointes aux métaux.

Ces pierres, que nous appellons ici précieuses, sont molles comme l'argile, & ne durcissent comme elle, que par le tems; de sorte qu'il est facile d'en former toutes les figures qu'on veut. On peut s'imaginer quel effet doit faire l'assemblage de tant de choses magnifiques, & si faciles à modéler.

La terre produit par-tout de quoi bâtir des maisons : il n'y a qu'à lever une superficie légère, destinée à la production des arbres, des plantes, des fleurs & du gazon, tout le reste est purement métallique, lits par lits, & quelquefois mêlé de veines, comme nos marbres. On y voit les pierres précieuses de toutes espèces, confondues ensemble avec un art & un dessein, que la nature, plus ingénieuse qu'ailleurs, rend inimitable & toujours charmant.

Les grands oiseaux dont j'ai parlé, ont soin d'aider les ouvriers dans leur travail. Ce sont eux qui portent les matériaux, il ne s'agit que

de les travailler en bas, & de les disposer ensuite dans l'ordre que chacun imagine. Chaque rue prend son nom de la forme des maisons qu'elle contient. Par exemple, on dit la rue des Fleurs, parce que toutes les façades des maisons sont ornées de guirlandes, de vases, ou de paniers pleins de fleurs, & de branches entrelacées. Une autre s'appelle la rue des Grotesques; une autre celle des Statues; une autre celle des Festins; l'autre celle des Dames; parce que toutes ces choses y sont représentées avec les couleurs naturelles des cailloux, des agates, des pierres précieuses, jointes au mélange des terres qui se peuvent varier à l'infini.

La grande facilité de bâtir ces maisons, dont les matériaux sont à tout le monde, est cause que les habitans de Mercure en font souvent de nouvelles, pour avoir le plaisir de la variété. Ils prient un salamandre de leurs amis, de vouloir bien détruire leur maison : il le fait sans peine; un flambeau, allumé du feu qui brûle sans cesse dans le grand lac, consume en un moment tout ce qu'il touche. Il est inutile de dire que les maisons sont bâties, au moins celles d'une même rue, sur un dessein général d'architecture, dont il n'est pas permis de s'écarter : & que dans un pays où le terrein ne coûte rien, parce qu'il ne rapporte rien, on

donne aux maisons particulières & aux édifices publics, toute l'étendue néceſſaire pour la dignité des uns, & la commodité des autres.

Ceux qui veulent employer pour leurs bâtimens les différentes ſortes de bois que la terre produit, en ſont les maîtres. On en trouve de toutes les couleurs, & les animaux dont nous avons fait mention, prennent ſoin de le couper & de le charrier. Mais comme le bois eſt plus difficile à travailler que la terre métallique, & les pierres molles dont on a parlé, l'uſage n'en eſt pas fort commun. Les arbres ſont ſi beaux dans leur deſtination naturelle, qu'on fait quelque ſcrupule de dépouiller la terre de la brillante parure qu'ils lui donnent. Ces aſyles du frais & de la douce obſcurité, paroiſſent reſpectables, par le beſoin qu'on en a dans cette planette embraſée, & ce n'eſt pas ſans peine qu'on prive la terre du parfum qu'ils y répandent, & de la douce harmonie qui s'y perpétue, par le chant des oiſeaux de toutes eſpèces qui les regardent comme leur palais.



CHAPITRE XIX.

De la grande montagne.

CELLE qu'on appelle ainsi, est d'une hauteur prodigieuse, en comparaison des autres ; d'une étendue très-vaste & plus embellie des dons de la nature, qu'il n'est possible de le dire. Le pied de la montagne est entouré de précipices, & on n'y sauroit arriver que par un chemin étroit, extrêmement fortifié, & gardé par les meilleures troupes de la planette. C'est sur cette montagne qu'habitent les sages de Mercure, qui se distribuent dans tout l'univers ; les rosecroix tant vantés, les fées, les mages, les génies, les silphes, les salamandres, les gnomes, les ondins, enfin tous ces êtres que nous regardons comme fabuleux, ont fait leur rendez-vous de cette montagne. Ils y règlent les affaires de la société, s'y communiquent leurs connoissances, y cultivent celles qu'ils ont acquises, & y vivent quelquefois des siècles, sans imaginer seulement d'en sortir, tant ce séjour est aimable.

Les peuples de Mercure, qui aiment ces espèces de demi-dieux, dont ils reçoivent mille biens, vont les visiter quelquefois, avec la permission de l'empereur ; & ces visites quoique

rares, augmentent encore l'admiration du peuple pour les habitans de la grande montagne; aussi ne font-ils aucune difficulté d'exposer leur vie, & d'essuyer toute sorte de fatigues quand elle est attaquée, ce qui arrive souvent de cette manière.

Ce que nous appellons les taches du soleil, ce sont des rochers calcinés d'une grandeur immense, que le prodigieux mouvement de cet astre lance à une distance incroyable. Comme ces rochers brûlés sont légers, ils se soutiennent pendant bien des siècles sans retomber, &, dans ce long espace de tems, l'ardeur toujours productive & vivifiante de ce grand astre forme des animaux & des hommes sur ces croûtes; mais quelque bienfaisante que soit de sa nature la lumière du soleil, les habitans de ces terres arides & brûlées, se ressentent toujours du lieu où ils naissent. Les animaux y sont grands & cruels; les hommes y sont sauvages & féroces, ennemis de toute équité, sans arts, sans mœurs, sans discipline, & tels à-peu-près pour le caractère, qu'on nous peint les géans & les cyclopes.

Ces terres volantes, s'il est permis de les nommer ainsi, n'ont pas une course parfaitement réglée autour du soleil, mais se trouvent tantôt plus près, & tantôt plus loin de Mer-

cure : il est même arrivé quelquefois qu'elles ont presque touché la grande montagne. Or, les peuples qui habitent ces rochers, voient de leurs demeures hideuses les beautés de Mercure, & la félicité des habitans de cette planette, ce qui leur fait naître un desir ardent de l'habiter. Il n'y a rien qu'ils ne tentent dans ce dessein, & comme ils ont des aîles, ils volent de tems en tems en si grande quantité sur la montagne, qu'on peut toujours craindre qu'ils ne s'en rendent maîtres.

Ces hommes pervers ne ressemblent pas mal aux démons dont on fait de si vilains portraits. Il est vraisemblable que quelques-uns des sages qui habitent la grande montagne, & qui se répandent dans tout le monde, nous en ont fait la description, & que c'est de-là que les peintres nous représentent des créatures humaines, effrayantes par des traits hideux, des visages d'animaux, des cornes, des queues, des griffes tranchantes, & tout cet attirail de difformité qu'on attribue aux anges infernaux. Cette race maudite naît toute armée, comme les lions, les tigres & les éléphans. Ils sont outre cela d'une force prodigieuse ; mais l'industrie leur manque, & quoiqu'ils en aient beaucoup plus que nos animaux les plus rusés, il est constant que les peuples de Mercure infiniment plus petits &

plus foibles leur sont supérieurs. D'ailleurs ces derniers sont conduits par des sages, à qui la nature obéit presque toujours. Il faut pourtant avouer que ce n'est qu'avec peine qu'ils se défendent contre les irruptions de leurs ennemis. J'ai été témoin de la dernière guerre, &, comme j'y ai servi avec assez de bonheur & de distinction, je suis plus en état que personne d'en faire une relation juste.

Les sages de toutes les parties du monde s'étoient rendus dans Mercure, pour une assemblée générale; il y avoit déja quelques jours qu'on régloit dans les conférences publiques, les intérêts de la société, & qu'on distribuoit les départemens qui se font tous les ans, quand après une obscurité de quelques heures, qui parut sur la montagne, on apperçut distinctement les troupes ennemies, qui ayant abandonné leurs terres, venoient à titre d'aîle fondre sur la planette. L'assemblée des sages se rompit sur l'heure, & chacun alla occuper son poste: car ils sont tous réglés en cas d'allarme.

Aussi-tôt que les sages virent approcher les ennemis, ils bâtirent par la force de leur art, que nous appellons magique, un mur de diamant d'une hauteur prodigieuse autour de la grande montagne, pour la séparer en quelque manière du reste de la planette. Ensuite on fit

assembler les troupes, & on les divisa en trois corps distingués par les armes dont ils se servent. Généralement parlant, tous les guerriers dans Mercure sont armés, comme on nous peint les amours; les sages nous ont encore fourni cette idée.

Les uns portent des arcs & des carquois pleins de flèches; mais ces flèches sont des traits de lumière & de flamme rendus solides, qui conservent leur activité naturelle, & ne touchent rien qu'ils ne pénètrent; ils traversent les gros os, & la peau endurcie des ennemis, avec autant de facilité qu'ils passent dans le vague de l'air: rien ne leur résiste, & la troupe qui se sert de ces armes est la plus considérable.

La seconde porte des flambeaux allumés, dont la flamme ne peut s'eteindre, & dont l'embrasement est si dangereux & si subit, que rien au monde n'est capable d'en parer l'effet. Ils secouent ces flambeaux quand ils combattent, & pour peu qu'on soit atteint de la moindre étincelle, le feu pénètre au fond des cœurs, & il les dévore, d'où s'ensuit une mort inévitable & prompte.

La troisième troupe porte de simples banderolles d'étoffe, qu'on appelle bandeaux; instrumens en apparence peu redoutables, mais en effet plus dangereux que les autres armes. Le

moindre attouchement de ces étoffes magiques éblouit d'abord, & aveugle presque dans un moment ; de sorte que, faute de voir, on ne peut ni se défendre, ni se sauver : ainsi on demeure à la merci d'un ennemi impitoyable, qui insulte souvent à votre défaite, & rend votre mort également ignominieuse & cruelle.

Le rapport que les sages nous ont fait de la figure & des armes des habitans de Mercure, a sans doute donné lieu à l'allégorie qui nous a fait peindre l'amour aîlé, armé de traits inévitables, de feux cruels, & aveuglé par un bandeau, que nous lui mettons mal-à-propos sur les yeux, puisqu'il ne s'en sert en effet, que pour aveugler ceux qu'il veut faire ses esclaves.

Ces troupes rangées en bataille sur trois lignes, avoient chacune, à leur tête, sept sages montés sur des charriots. Les sept premiers étoient tirés chacun par douze papillons, fort proprement enharnachés; les sept suivans par douze mouches à miel, quittes de leur tache; & les sept derniers par douze hannetons choisis dans les écuries de Demogorgon, doyen perpétuel & irrévocable des rosecroix.

Les sages auroient bien pu atteler leurs chars d'aigles, de vautours, ou d'autres oiseaux de cette nature : mais ils étoient bien aises de mon-

trer, que la véritable sagesse n'a pas besoin d'aide, & que la valeur héroïque se suffit à elle-même.

Cette disposition faite, & l'ennemi s'approchant toujours, les trois troupes, avec leurs chefs, s'élevèrent en l'air d'une rapidité incroyable : les traits sont moins legers, la foudre est moins prompte. Les ennemis se voyant prévenus par ces phalanges aériennes, se soutinrent quelque tems en l'air sur leurs aîles, & planèrent pour les attendre; mais ils furent rompus & culbutés en un moment : la brusque attaque des nôtres ne leur donna pas le loisir de se mettre en bataille; les Mercuriens, que leur agilité rend presque inattaquables, avoient pénétré tous les rangs, & en avoit rompu l'ordre, avant qu'ils fussent raffermis. Le combat ne laissa pas de se maintenir assez long-tems malgré la surprise.

La férocité & la rage balançoient d'un côté, l'agilité, l'adresse & la véritable valeur qui combattoient de l'autre; mais un des sages (ce fut le trévisan), ayant pris un vol plus rapide, s'éleva avec sa troupe au-dessus des ennemis, tandis que les deux autres troupes armées plus pésamment, prirent le dessous. La troupe qui suivit le trévisan étoit armée de feux, & elle secoua ses brandons sur les cohortes : les étin-

celles pénétrantes tombèrent comme une pluie embrasée, & tandis que les deux corps qui étoient restés en bas perçoient l'ennemi de leurs flèches ou les aveugloient, l'escadron volant qui occupoit la moyenne région de l'air, fit un ravage qu'on ne peut exprimer. Les ennemis pressés de toutes parts, & entourés, pour ainsi dire, de mille morts qu'ils ne pouvoient éviter, précipitèrent leur vol vers la cime de la montagne, & abandonnèrent les airs. Ils furent suivis de près; mais comme il faut faire un pont d'or à l'ennemi qui fuit, les sages sonnèrent la retraite, contens d'avoir remporté l'honneur de cette journée, & de voir la terre couverte de leurs ennemis mordant la poussière.

Après ce succès si glorieux, les sages, sans perdre un moment, garnirent les créneaux de la muraille de diamant d'un grand nombre des habitans de Mercure. Comme nos soldats sont beaucoup plus légers que les ennemis, qu'ils s'élèvent plus haut, que d'ailleurs ce peuple barbare n'avoit garde de quitter ses retranchemens, & les entrées de la montagne dont ils s'étoient emparés, on se prépara pour le lendemain à les y attaquer dans les règles.

Outre les armes dont j'ai parlé, les habitans de Mercure portent à la guerre de longues chaînes, que leur finesse rend imperceptibles, & qu'il

qu'il est impossible de rompre. Ils en couvrirent pendant la nuit tous les environs des forts & des retraites de l'ennemi. Le lendemain, au lever du soleil, ils firent mine de les vouloir attaquer de pied ferme : les ennemis se promirent une victoire aisée, &, sortant pleins de confiance & de fureur contre nos troupes, ils donnèrent presque tous dans le piège. Les derniers s'en sauvèrent à peine ; mais il ne leur servit de rien de les avoir évitées, des millions de traits les atteignirent dans leur fuite ; en sorte que dans ces deux journées, la planette se vit délivrée de l'inondation de ces barbares, sans avoir fait presque aucune perte.

A l'égard de ceux qui restèrent pris dans les pièges invisibles des Mercuriens, on leur donna la vie. Les sages leur firent prendre certaines poudres qui adoucirent leur férocité naturelle pour un tems : en conséquence, on leur permit de passer leurs jours sur la grande montagne, & même de voyager dans la planette.

Comme ils n'amènent jamais de femmes avec eux, quand ils vont à la guerre, on ne craint point que leur nombre s'accroisse dans Mercure, puisque, par une prévoyance de la nature, ils ne sauroient avoir d'enfans de nos femmes. Sans cette sage précaution, qui rend

chez nous ces hommes monſtrueux ſtériles ; on y verroit quelquefois de très-jolies femmes avoir des enfans ſix fois plus grands qu'elles.

CHAPITRE XX.

Portrait d'un ſage dans Mercure.

IL ſemble que l'auteur (1) ſublunaire, dont j'ai parlé, ait été inſtruit par quelque ſalamandre, lorſqu'il s'exprime ainſi ſur la vertu : « LA VERTU, dit-il, ne s'eſt point encore » montrée à perſonne. On n'en fait point de » portrait qui lui reſſemble : il n'y a rien d'é» trange qu'il y ait ſi peu de preſſe à grimper » ſur ſon rocher ; on en a fait une fâcheuſe » qui n'aime que la ſolitude, on lui a aſſocié » la douleur & le travail, & enfin on l'a » faite ennemie des divertiſſemens & des » jeux qui ſont la fleur de la joye, & l'aſſai» ſonnement de la vie. » Il avoue pourtant qu'il ſe trouve des dévots qui ſont pâles & mélancoliques de leur complexion, qui aiment le ſilence & la retraite, & qui n'ont que du flegme dans les veines, & de la terre ſur le viſage :

---

(1) Le P. Lemoine, *Dévotion aiſée.*

» ils sont, ajoute-t-il, sans yeux pour les beau-
» tés de l'art & de la nature; ils croiroient
» s'être chargés d'un fardeau incommode, s'ils
» avoient pris quelque matière de plaisir pour
» eux. Les jours de fête, ils se retirent parmi
» les morts : ils s'aiment mieux dans un tronc
» d'arbre, ou dans une grotte, que dans un
» palais ou sur un trône. Quant aux affronts
» & aux injures, ils y sont aussi insensibles que
» s'ils avoient des yeux ou des oreilles de
» Statue : l'honneur & la gloire sont des idoles
» qu'ils ne connoissent point, & pour lesquelles
» ils n'ont point d'encens à offrir. Une belle
» personne leur est un spectre, & ces visages
» impérieux & souverains, ces agréables ty-
» rans qui font par-tout des esclaves volontaires
» & sans chaînes, ont le même pouvoir sur leurs
» yeux, que le soleil sur ceux d'un hibou ».
Mais ce sage avoue que ce sont-là les traits d'un
esprit foible & sauvage, qui n'a pas les affec-
tions honnêtes & naturelles qu'il devroit avoir.
« Les vrais sages, sont, dit-il, d'une complexion
» plus heureuse : ils ont abondance de cette hu-
» meur douce & chaude, & de ce sang benin &
» rectifié qui fait la joie ».

Les habitans de Mercure, & sur-tout les sages,
sont de cette heureuse trempe : ils ont abondance
d'humeur douce & chaude : ils ont ce sang

rectifié & benin qui porte au plaisir. La philosophie n'est point sévère dans la planette : elle s'y montre parée de fleurs ; les délices l'accompagnent en tout tems, elles la suivent ou la précèdent. Ainsi loin de songer à détruire les passions, on les regarde comme un don précieux du créateur. « Plus nous en avons, disent les sages, plus l'ame qui les possède est impuissante : elles sont son opulence & sa force ». Eh ! sans elles que deviendroit le genre humain ? Elles sont le lien & l'ame de la société.

Un sage dans Mercure, s'attache premièrement à cultiver son esprit ; il en écarte les préjugés, enfans de l'ignorance ; il acquiert les sciences utiles & les agréables : il affermit sa raison par la connoissance du vrai, & il travaille à la meubler de tous les arts qui peuvent étendre son esprit, & le rendre plus juste. Mais cette pénible tâche une fois remplie, il n'écoute plus que la nature soumise aux loix de la raison.

En suivant cette sage maîtresse, il n'y a point lieu de craindre que les passions nous tyrannisent ; la raison saura toujours s'en servir pour notre bonheur ; & elle écartera les inconvéniens qu'elles traînent à leur suite, lorsqu'on se laisse emporter à leur fougue & à leurs caprices.

Qu'un jaloux, par exemple, consulte la raison, rien ne lui sera plus facile que de dissiper son délire & de guérir sa maladie. Si celui qu'il s'imagine être son rival n'est point aimé, le tourment qu'il se donne est chimérique : s'il l'est, assurément tous ses chagrins, toutes ses querelles & ses plaintes n'empêcheront point qu'il ne plaise, & n'engageront pas celle dont il est aimé à le fuir & à le haïr. A la vérité, on peut bien, ayant de l'autorité sur elle, l'empêcher de le voir ; mais toutes les précautions que nous employerons dans cette vue, ne serviront qu'à nous rendre plus odieux à celle dont nous cherchons à nous faire aimer. S'il y a parmi les hommes un moyen efficace d'éteindre dans le cœur de la personne que nous adorons, un goût qui contrarie le nôtre, & qui détruit notre espérance, ce seroit de faire positivement tout le contraire de ce que la jalousie nous inspire : ouvrons toutes les portes, occasionnons les tête-à-tête, dissimulons les rendez-vous, & surtout gardons-nous bien de laisser croire le moins du monde, que nous ayons le plus léger soupçon. Au surplus, tenons-nous en repos, & certainement ou la dame se lassera de l'uniformité rebutante d'une aventure que rien ne contrarie, ou votre rival s'endormira dans

un calme létargique. Alors tenez-vous sur les avenues, & pourvu que vos soupçons & vos inquiétudes ne puissent vous être reprochées, il y a à parier que dans les premiers jours où on ne sait encore à quoi se résoudre, on aimera autant vous prendre, étant si fort à portée, que d'aller chercher plus loin.

Comme l'amour est assurément la principale source de nos égaremens, on ne sauroit trop peindre ses différens fanatismes. Le plus dangereux qu'il inspire au beau sexe, c'est quand celle qui vise au déclin de sa beauté, se met en tête la périlleuse fantaisie d'attacher à son char qui se dédore, un esclave plus brillant qu'il ne convient à cet équipage terni.

Quelques réflexions très-simples sur le caractère des jeunes gens, lui feroient appercevoir qu'un homme de cet âge est le plus superbe & le plus méprisant de tous les êtres. La vue de cette importante vérité lui sauveroit des dégoûts sans fin, & en ouvrant seulement les yeux sur les disgraces de ses semblables, elle comprendroit que tous les présens des deux Indes ne sauroient faire aux yeux de son amant, ce que l'âge a détruit dans les siens.

L'attention à ces moralités du sage devroit occuper les dames dès leur septième lustre;

elle les garantiroit de l'inconvénient de se voir encore, après le dixième, sous l'insupportable tyrannie d'une passion infructueuse & méprisée. Je ne puis finir mieux cet article que par ces paroles du docteur de notre monde, que j'ai déja cité. » La jeunesse, dit ce grave écrivain, » peut être parée de droit naturel; il peut être » permis de se parer à un âge qui est la fleur » & la verdure des ans; mais il en faut de» meurer là. Le contre-tems seroit étrange de » chercher des roses sur la neige; ce n'est » qu'aux étoiles qu'il appartient d'être toujours » au bal, parce qu'elles ont le don de jeunesse » perpétuelle. Le meilleur donc en ce point, » seroit de prendre conseil de la raison & d'un » bon miroir, de se rendre à la bienséance & » à la nécessité, & de se retirer quand la nuit » approche ». Paroles d'or & dignes d'être prononcées par un Salamandre, & qui conviennent également à l'un & à l'autre sexe. Un homme qui atteint son dixième lustre, doit laisser les femmes aux jeunes gens, comme on abandonne les poupées aux enfans.

Envisageons à présent l'amour dans l'endroit le plus riant de ses tableaux. Une jeune femme entre-t-elle dans le monde? (je parle toujours du sublunaire) nous allons voir que tout le mal que lui fait l'amour ne vient que de son

ignorance & de ses erreurs. La personne dont on parle, brillante, parfaite, adorable, sort à dix-huit ans de la solitude, on ne l'a point instruite à connoître l'amour. Ce nom licentieux n'a qu'à peine effleuré ses oreilles chastes, elle n'a pas même vu d'autre homme que celui qui la catéchise, & on lui a mille fois répété qu'il faut fuir, qu'il faut détester toute l'espèce masculine.

Ce discours a je ne sais quoi de superbe & de dédaigneux qui fait impression sur la jeunesse, & sa beauté la persuade de reste qu'elle méprisera sans peine tout le genre humain, qu'elle ne connoît pas. Mais dès les premiers pas qu'elle fait dans le monde, la belle jeunesse parée, brillante, spirituelle, complaisante, lui fait appercevoir que son orgueil n'est point contre l'amour un garant aussi sûr qu'elle l'avoit cru: elle apperçoit l'injustice du projet qu'elle avoit fait de haïr ce qu'elle ne connoissoit pas, & bientôt le tempérament lui donnant des conseils victorieux, la rend la victime du premier que le hasard lui présente; cent autres seroient plus dignes de cette gloire, mais tout est égal à qui ne connoît pas mieux.

Si les abbesses, les mères, les gouvernantes endoctrinoient leurs élèves avec la bonne foi qu'elles méritent, elles leur apprendroient les

piéges qu'on doit leur tendre, les raisons qu'elles ont de les éviter pour leur propre bonheur, & la manière de s'en sauver. Ces trois espèces de délires où l'amour nous engage, prouve que les fautes qu'il nous fait faire ne sont dues qu'à l'ignorance où nous sommes des moyens qu'il y a de tourner cette passion à notre bonheur.

En sortant des mains d'un gouverneur sans capacité, Alexandre monte sur le trône; son ame qui n'est ouverte qu'aux sensations, & qu'on n'a pas instruit de ses véritables intérêts, reçoit les premières impressions qu'on lui donne, & toute idée lui est bonne, parce qu'il ne sait pas distinguer celles qu'il doit préférer aux autres. Dans cet état pernicieux d'indifférence, il arrive qu'on lui présente le caractère d'un roi conquérant comme un modèle; il l'adopte, & toutes ses vues ne tendent qu'à la guerre. Il arme, il s'avance & porte la terreur par-tout où il tourne ses pas : il désole les campagnes, détruit les villes, subjugue les provinces & les états, renverse les trônes, & immortalise enfin sa vanité & sa folie par le ravage de toute l'Asie.

Si ce prince avoit connu ses devoirs, s'il avoit seulement appris les rudimens de son métier, il auroit su qu'un roi ne doit chercher

que le repos & l'avantage de ses sujets, que la véritable gloire consiste dans leur amour, & que le triomphe le plus éclatant est dans les louanges sincères qu'ils lui donnent.

Un roi qui vise à l'héroïsme parfait ne doit point perdre de vue le pacte tacite que les peuples ont fait avec lui. » Nous vous prodi-
» guerons, disent-ils, les respects, l'abon-
» dance, les titres, le luxe, les voluptés, &
» nous vous céderons une part très-ample de
» notre nécessaire; mais c'est aux conditions
» que vous employerez tout ce que vous avez
» d'intelligence & de lumières pour nous dé-
» fendre, nous rendre justice, & procurer
» notre bonheur. Nos vœux & nos acclama-
» tions, les plus précieux de tous les tributs,
» ne sont qu'à ce prix ».

Ce discours parle au cœur, & porte la conviction dans l'ame; il ne s'agit que d'offrir cette idée au souverain, pour l'engager à la suivre, rien n'est plus simple & plus facile. Mais les mauvais conseillers ont fait naître la passion turbulente de la guerre, le défaut d'expérience & de réflexions, ont empêché d'en voir l'inconvénient. Ce n'est donc plus le goût pour la guerre qu'il faut affoiblir dans l'ame, mais c'est la fougue inconsidérée du courage qu'il faut réprimer.

L'avarice qui n'eſt propre à rien, ſe change en une économie louable, ſitôt qu'elle eſt dirigée par la raiſon.

Conduiſez avec prudence la prodigalité, elle devient une libéralité noble & bien entendue.

La timidité qui vient de la nobleſſe d'ame & de la peur de manquer, eſt un défaut quand elle eſt exceſſive; mais elle a peu de chemin à faire pour devenir cette douce modeſtie que quelqu'un a nommé *la dame d'atour de la vertu.*

Sans pouſſer ce détail plus loin, on voit aſſez que le feu des paſſions n'eſt pas plus la cauſe de leurs déſordres, que la force & la vîteſſe d'un bon cheval ſont cauſe qu'il s'emporte ſous un mauvais écuyer, qu'il ſe cabre & qu'il le déſarçonne.

Le même animal, entre les mains d'un bon maître, obéiroit au frein, ſentiroit l'éperon, & les reſſources qui ſont en lui ſe trouvant ménagées avec art, ſerviroient aux entrepriſes les plus haſardeuſes, & fourniroient les plus belles courſes.

Les paſſions ſont comme la force & le reſſort de notre ame, leur vivacité, ſelon les ſages de Mercure, produit nos reſſources, & leur foibleſſe indique notre indigence. A quoi ſera bon le citoyen péſant, taciturne, crédule,

paisible, insipide, qui ne sent rien & ne désire rien? Il sera, sans doute, conduit facilement par le magistrat; mais il pourra tout au plus s'élever jusqu'à bien faire des souliers, & à distribuer équitablement le pain béni.

Si on compare à cet honnête artisan un génie impétueux, élevé, lumineux, impatient du repos, avide de connoissances, amoureux de la vérité, délivré des faux préjugés, on verra d'un coup-d'œil qu'il faut laisser le premier dans sa sphère triviale, & qu'on peut destiner indifféremment l'autre à commander les armées, à régler la police, à remettre l'arrangement nécessaire dans les finances, à maintenir la justice, ou à remplir toutes les vastes fonctions du ministère. Egalement propre à tout, il saura tourner son esprit suivant l'exigence de l'emploi qu'il remplira, & ce citoyen tout plein de sentimens vifs qu'il saura régler, & de passions dont il se rendra le maître, sera mille fois plus utile à sa patrie que le plus débonnaire & le plus fade de ses compatriotes. Connoissons donc le vrai, écoutons la raison, la passion subsiste & les inconvéniens disparoissent.



CHAPITRE XXI.

De la religion.

La religion n'eſt fondée dans Mercure, que ſur les ſeules lumières de la raiſon. On croit qu'il n'y a que deux ſortes de ſubſtances dans l'univers, l'une ſpirituelle & l'autre matérielle; parce qu'on eſt convaincu de cette vérité par une expérience continuelle, étant auſſi facile de s'appercevoir qu'il y a quelque choſe en nous qui vit, que de ſavoir qu'il y a des corps matériels comme les aſtres & les élémens.

Ils admettent deux ordres d'intelligences, l'un ſupérieur, c'eſt Dieu, l'autre inférieur qui comprend les ames particulières de tout ce qui eſt animé dans le monde : ils les croyent toutes égales, prétendant que celle (1) d'un ciron, d'un homme ou d'un éléphant, ſont la même choſe, & qu'elles ſont toutes immatérielles.

Ils regardent tout l'univers comme un temple où l'on peut adorer Dieu. Il eſt, diſent-ils, également préſent en tous lieux, & toujours prêt à nous écouter; mais comme nous ne ſommes pas

(1) Ce peuple admet la métempſycoſe, comme on va le voir.

toujours en état de lui parler, ils croyent qu'il faut aider la piété par des choses sensibles. C'est pour cela qu'il y a dans Mercure quelques temples magnifiques où tout annonce la grandeur & la bonté de Dieu. Le seul culte qu'ils lui rendent est d'avoir de ce souverain Etre l'idée la plus sublime qu'on en puisse concevoir, de lui attribuer toutes sortes de perfections, d'être pénétré de la plus vive reconnoissance des biens dont il comble les hommes, & de l'aimer autant que l'ame est capable d'aimer.

Je crois avoir déja insinué que les habitans de Mercure pensent que tous les astres & toutes les planettes sont habités, & qu'ils le sont avec une variété sans bornes, la nature qui n'aime rien tant que la diversité, l'ayant jettée à pleines mains dans ces différens mondes.

Aucun, selon eux, ne ressemble à l'autre; c'est bien toujours un soleil & des planettes, mais excepté cette répétition, le reste de la symétrie est diversifié à l'infini; rien de ce qu'on voit & de ce qu'on fait dans un soleil, ne se trouvant dans un autre. Ce sont différens animaux, différentes planettes, d'autres figures d'hommes, d'autres sens, d'autres connoissances, de nouvelles idées, d'autres sentimens, & tout cela en se rapprochant vers le mieux & le plus parfait, quoiqu'on ne le puisse jamais atteindre;

C'eſt la ligne *aſſimtoſique* des géomètres qui s'approche éternellement d'un autre, & qui ne ſauroit pourtant jamais la joindre.

Ils diſent que tous ces ſoleils ſi beaux, ſi grands, ſi divers, ſont autant de magnifiques habitations que le ſouverain maître nous a préparées, & dans chacune deſquelles nous n'aurons rien à deſirer de tout ce qui pourra nous rendre heureux, tant que nous voudrons bien demeurer dans cette délicieuſe patrie. Ils aſſurent encore que la ſuprême intelligence, qui prend plaiſir à augmenter notre bonheur, nous en deſtine un plus grand auſſi-tôt que nous aurons aſſez joui de celui que nous aurons poſſédé; qu'à la vérité ils ignorent l'eſpèce du bien qui nous attend, mais qu'ils ſont ſûrs qu'il vaudra mieux que celui dont nous jouiſſons, & que nous ne pourrons jamais ſortir d'un ſoleil où nous ſerons enchantés de vivre, que pour aller mener dans un autre une vie encore plus délicieuſe.

Comme la curioſité, continuent-ils, eſt le penchant le plus naturel aux hommes, auſſi-tôt qu'ils ont demeuré aſſez de tems dans un ſoleil, pour en connoître toutes les merveilles, & être en quelque manière, raſſaſiés d'y vivre, ils n'ont qu'à ſouhaiter d'en ſortir; la ſouveraine intelligence n'en refuſe jamais la permiſ-

sion. Il est vrai qu'elle ne l'accorde qu'à quelques conditions qui paroissent difficiles aux hommes : j'en expliquerai les raisons après avoir dit quelles sont ces conditions auxquelles il est permis de passer d'un soleil à l'autre.

Premièrement, il faut consentir à perdre absolument la mémoire de tout ce qu'on a jamais su, & ensuite se soumettre à passer d'une des planettes du tourbillon qu'on veut quitter dans celle qu'il plaira à celui qui gouverne tout de vous assigner.

Là nous commencerons par animer le corps d'un animal, le moindre de la planette, & à sa mort nous passerons dans le corps d'un autre plus noble. Par exemple, une huître devient solle, un papillon passe dans le corps d'un roitelet, & un lièvre délivré de ses terreurs, devient un lévrier. On appelle dans le soleil, cette transmigration d'une ame dans plusieurs corps, le grand péterinage. On entend bien que celui qui le fait ne vit jamais qu'une fois dans chaque ordre d'animaux ; cependant comme il y a sur chaque terre un grand nombre d'espèces différentes, le tour est long ; mais enfin il s'achève ordinairement en mille ans, & c'est quand l'ame pélerine est parvenue à animer le corps d'un homme. Car alors dès qu'il meurt, la course est finie, & l'ame qui s'en trouve débarrassée,

barrassée, devient habitante du soleil qui lui est destiné, où elle se trouve, comme on a dit, infiniment plus heureuse que dans celui qu'elle a quitté. Elle n'y arrive point par l'enfance, comme elle vient sur notre terre; mais tout d'un coup elle s'y trouve aussi parfaite, & même plus qu'elle ne l'étoit avant son voyage. Car dans le moment qu'il est achevé, la mémoire qu'elle avoit perdue lui revient, augmentée de bien des connoissances dont elle s'est instruite dans sa course, & cette mémoire n'est plus sujette à se perdre ni à diminuer, si ce n'est à l'occasion d'un autre voyage; ce qui est une affaire de longue haleine : car on ne voit guères d'habitans de quelque soleil que ce soit, qui n'y vive au moins un million de siècles avant de songer à le quitter.

Pour entendre la raison de cette pénible course, qui est imposée à tout habitant qui veut passer d'un soleil dans un autre, il faut savoir que toutes les planettes subalternes puisent, pour ainsi dire, la vie de tout ce qui respire au-dessus d'elles dans le soleil dont elles dépendent, & que tous les animaux qui meurent, passent d'un corps à l'autre, toujours de bien en mieux, jusqu'à ce qu'ils parviennent à celui de l'homme, qui est la fin du pélerinage. Mais pendant que les ames des

animaux parcourent tous les dégrés établis dans les aſtres du moindre au plus noble, les derniers rangs demeureroient vuides, & les animaux diſparoîtroient peu à peu de deſſus la terre. C'eſt donc pour donner la vie à tous les corps organiſés d'une planette, qu'il eſt établi que les ames qui voudront quitter un ſoleil pour aller dans un autre, ſeront obligées de paſſer dans une planette pour y prendre le dernier ordre des animaux, & en animer un de chaque eſpèce. Par cette voie ſimple la race animale ſe perpétue, & la décoration de tous les globes ſe conſerve telle qu'il a plu au ſouverain artiſte de l'ordonner.

Un philoſophe ſublunaire nommé Pythagore, avoit autrefois imaginé l'égalité des ames, & leur tranſmigration d'un corps à un autre. Mais cette circulation n'avoit point de fin : l'ame d'un animal animoit le corps d'un homme, & réciproquement celle d'un homme le corps d'un animal, ſans jamais ſortir du même globe. Les habitans de Mercure croyent leur métempſycoſe autant ſupérieure à celle-là qu'eux-mêmes ſont ſupérieurs à Pythagore.

Jamais, ſelon eux, une ame ne ſauroit habiter deux fois un corps de même eſpèce, ce qui la pourroit ennuyer, & jamais elle ne deſcend de la plus noble à celle qui l'eſt moins.

Au contraire, quand elle est une fois parvenue à animer le corps d'un homme, elle passe en le quittant, dans un soleil, lieu de délices, où elle acquiert en y arrivant, comme on l'a dit, tout le souvenir de ce qu'elle a été, de ce qu'elle a vu, de ce qu'elle a su dans tous les autres soleils qu'elle a parcourus, & dans les autres pélerinages qu'elle a faits; car rien de ce qu'elle a appris depuis l'instant de sa création ne se perd pour elle, elle n'oublie rien, & il n'y a que pendant le tems d'un pélerinage, c'est-à-dire, quand notre ame habite une planette subalterne, que sa mémoire est labile, & qu'elle peut oublier; mais toutes ses idées reviennent aussi-tôt qu'elle arrive dans un soleil, & dans le même instant qu'elle l'habite, tout ce qu'elle a jamais su se retrouve, & ne sauroit plus s'oublier. Ainsi joignant à toutes les connoissances qu'elle a déja acquises, celles qu'elle acquiert dans sa nouvelle habitation où il se rencontre des millions de nouveautés, elle se perfectionne sans cesse, & par des connoissances qui deviennent toujours plus exquises & plus sublimes, elle approche toujours davantage du souverain Etre, le connoît plus parfaitement, & l'aime d'un amour plus éclairé & plus digne de sa grandeur infinie.

établis pour les ſpectacles. Je les donne tels que je les trouve dans les regiſtres de l'empire.

1°. La poëtique d'Ariſtote, ſervira de règle invariable aux pièces dramatiques.

2°. Deux génies du premier ordre prêteront ſerment entre nos mains, de ne jamais admettre pour le théâtre aucun poëte en qui ils n'auront pas remarqué les talens propres pour un emploi de cette conſéquence.

3°. Comme les poëtes dans Mercure n'ont point les airs impertinens, & la ridicule figure qu'ils ont la plupart dans les autres planettes, ils s'engageront à jouer leurs pièces eux-mêmes: mais attendu qu'un ſeul acteur ne ſauroit jouer toute une pièce, on ſuivra dans la compoſition d'une comédie l'ordre établi, & dont nous allons parler.

4°. Les ſages qui voyagent dans toutes les planettes, & qui ſavent mieux que perſonne les aventures qui arrivent dans toute l'étendue du tourbillon, feront priés de vouloir bien donner des ſujets aux poëtes.

5°. Les génies deſtinés à préſider ſur un certain nombre de poëmes dramatiques, ſe chargeront d'aller chercher ces ſujets dans la grande montagne, & de les donner à la troupe qu'ils gouvernent: chaque poëte travaillera les ſcènes qu'il devra jouer.

6°. Lorfque la pièce fera achevée, les génies l'examineront, & s'ils l'approuvent, ils permettront de la jouer.

7°. Il fera établi dans toutes les villes une ou plusieurs troupes de comédiens poëtes, felon qu'il fera néceffaire.

8°. Chaque troupe fera dirigée par un ou deux génies, comme il eft dit ci-devant.

9°. Aucune troupe ne pourra excéder le nombre de vingt, n'étant pas naturel qu'il puiffe y avoir dans une bonne pièce plus de vingt acteurs principaux : s'il faut préfenter, par exemple, le cheval pégaze, ou le ferpent pithon, ce fera le rôle d'un drille payé à tant par heure.

10°. Les génies protecteurs de la troupe, feront chargés des décorations du théâtre, & d'élever pour chaque pièce un édifice convenable au fujet, embelli de ce que la fable & le pays des fictions peuvent inventer de plus merveilleux.

11°. Si l'art magique, la puiffance des génies, & la vertu de la baguette, ne fe trouvoient pas fuffifans pour exécuter le préfent arrêt, de ma pleine puiffance, certaine fcience & autorité impériale, j'augmente jufqu'à l'infini, le pouvoir borné que la nature a donné à ces êtres fur les élémens. Par

leur bouder, & de les abandonner à la bassesse de leurs préjugés.

Les cent ans qu'un salamandre doit passer à réparer son ancienne faute, étant expirés, il retourne dans le soleil d'où il étoit parti. C'est là qu'il achève de se purifier, en cultivant son esprit pendant quelques milliers d'années; ensuite il lui est libre de passer tout droit dans le soleil qui lui étoit destiné, si pendant sa vie humaine il avoit toujours suivi les lumières de sa raison. Ce long espace de tems qu'une ame employe à réparer sa faute, le souverain Etre l'allonge ou le diminue suivant la nature du délit; mais il ne passe jamais celui d'un pélerinage complet. Il arrive même souvent, quand la faute est légère, qu'un homme en mourant dans une planette, devient tout d'un coup salamandre, ce qui abrége infiniment la corvée. C'en est une cependant que de devenir salamandre au lieu de parvenir tout d'un coup à être habitant du soleil; mais il est juste que les fautes soient punies, quelque légères qu'elles soient.

A l'égard des ames nobles & généreuses qui ont choisi pour guides de leur conduite, la raison lumineuse & la douce humanité, leur bienheureuse mort ne fait que les délivrer d'un soin pénible, & leur ouvrir la route du soleil auquel elles sont destinées.

Après s'être instruit de cette économie de l'univers, & des grands biens auxquels toutes les ames doivent participer, on sera peut-être surpris de l'extrême répugnance que tous les animaux témoignent pour la mort. En voici la raison. Premiérement, nous croyons à tort que les animaux fuient toutes sortes de mort indifféremment; ils ne craignent que la mort accidentelle, c'est-à-dire, celle qui peut leur arriver avant le tems fixé par la nature. Or, elle ne leur inspire cette crainte que pour les engager à se conserver la vie pendant un certain nombre d'années convenables à ses vues. A l'égard de la mort naturelle, ils ne l'appréhendent ni ne la connoissent; ils ne soupçonnent pas même qu'elle puisse arriver dans leurs maladies: la dissolution de la machine est faite avant qu'ils l'ayent prévue, & sans qu'ils la sentent. Pour les hommes, il a fallu de nécessité les forcer à craindre la mort pour les obliger à vivre: car sans les terreurs qu'elle leur cause, mille raisons les obligeroient tous les jours à la chercher; & il s'en trouveroit peu qui l'attendissent paisiblement, s'ils pouvoient la regarder seulement comme une ressource aux maux qui leur arrivent. J'en étois à cet endroit du manuscrit lorsque j'apperçus mon salamandre au même lieu où je l'avois

vu la première fois. Je courus au-devant de lui mon papier à la main.

Avez-vous, me dit-il, quelque chose qui vous arrête? parlez, je suis prêt à répondre à tous vos doutes.

J'ai compris, lui répondis-je, que les ames passent d'une planette dans un soleil, & même d'un tourbillon à l'autre; mais il me reste une grande difficulté là-dessus. Les géomètres de notre monde démontrent que si une meule de moulin tomboit du soleil sur notre terre, elle n'y arriveroit qu'après un grand nombre d'années. Je vois bien qu'un esprit va plus vîte qu'une masse de pierre, mais encore ne peut-il traverser ces espaces immenses qu'en un certain tems: fixez-moi l'esprit là-dessus par quelqu'à-peu-près qui me serve de règle. Combien, par exemple, une intelligence peut-elle employer de mois ou de jours pour aller de saturne au soleil où il peut bien y avoir deux ou trois cens millions de lieues?

Un instant indivisible, me répondit-il. Vous avez été à la Chine, vous avez vu cent fois l'empereur se mettre à table. Figurez-vous que vous l'y voyez, & que l'instant où cette idée sera dans votre ame, est le moment où votre ame arrive à la Chine. Elle auroit été également d'un bout de l'univers à l'autre dans le

même espace de tems. La chaîne invisible qui la joint à votre corps, semble l'attacher localement à un certain endroit; mais dès que ces liens sont une fois rompus, souhaiter d'être dans un tel point de l'univers, c'est s'y trouver réellement : l'espace n'est rien par rapport à une ame. Vous avez peine, ajouta-t-il, à comprendre cela; mais c'est une de ces vérités qui sont au-dessus de la portée humaine, & il m'est aussi impossible de vous la faire sentir, à cause du peu de lumières que vous avez, qu'il vous le seroit d'apprendre à un aveugle né ce que c'est que le rouge ou le bleu.

Vous trouvez ici une vraie occasion d'humilier votre esprit, & d'en reconnoître l'insuffisance; mais il faut aussi qu'une idée si raisonnable, qui nous conduit naturellement à admirer la divine puissance, nous porte à aimer sa bonté, qui a daigné, pour nous assurer un bonheur sans bornes, établir l'admirable métempsycose qui vient de vous être expliquée. Vous en doutez, je le vois à votre mine, continua le salamandre, un malheureux souris qui m'échappa dans ce moment, lui confirma cette idée.

» O petits hommes sublunaires, s'écria-t-il, » cervelles étroites, & que vous travaillez » toujours à rétrécir de plus en plus par l'i-

» gnorance & la ſtupidité, ne vous formerez-
» vous jamais du ſouverain Etre une idée noble
» & digne de lui? Elevez votre eſprit, mon
» futur compatriote, & croyez que les reſ-
» ſources de la puiſſance divine ſont infinies
» pour vous combler de biens. Puiſque vous
» avez une expérience continuelle de ſa bonne
» volonté à cet égard, n'entrez plus dans ces
» baſſes défiances de ſon pouvoir & de ſa
» bonté; car elles deshonorent en même-tems
» votre jugement & le plus noble des êtres.

Il ne me reſte plus qu'à vous faire remarquer que le ſoleil peut ſans peine, fournir aux planettes de ſon tourbillon un nombre ſuffiſant d'intelligences pour animer tous les animaux & les hommes qu'elles contiennent. Vous ſerez aiſément convaincu de cette poſſibilité, ſi vous faites réflexion que le ſoleil eſt environ trois millions de fois plus grand que Mercure, & que chaque planette n'a qu'un certain nombre fixe d'habitans égal pour toutes les planettes. La différence qui s'y trouve conſiſte en ce qu'ils ſont plus grands dans les grandes planettes, & plus petits dans les moindres, ſuivant la proportion qui ſe trouve entre leur ſuperficie. Mais le nombre des habitans du ſoleil eſt ſi prodigieux, que bien ſouvent il ne ſe trouve pas de place vuide dans les planettes de ſon

tourbillon, pour que celui qui entreprend un grand pélerinage, puiſſe le commencer. J'omets, pour ne point charger votre mémoire, un aſſez grand nombre de particularités qui ſuivent de l'arrangement général : mais tout homme intelligent peût aiſément les imaginer, pourvu qu'il prenne la droite raiſon & les bonnes intentions du ſouverain légiſlateur pour règles de ſes idées ; car lui-même n'a jamais d'autre principe de ſes ouvrages, & cette unique vue de ſuivre la raiſon & de faire du bien à toutes les intelligences du ſecond ordre, eſt la cauſe de la formation de l'univers, de ſon étendue immenſe, & de la prodigieuſe variété qui l'embellit.

CHAPITRE XXII.

Des fêtes.

JE ne parle point ici des fêtes établies dans Mercure comme actes de religion, mais de celles qui y ſont conſacrées au délaſſement & au plaiſir du peuple.

Les feſtins ſont parmi les hommes un des principaux liens de la ſociété, & une ſource très-abondante de plaiſirs. Mais comme dans Mercure la meilleure chère du monde eſt com-

mune, & qu'elle ne coûte rien, il a fallu, les jours de fête, lui redonner une nouvelle pointe qui la rendît plus desirable, & qui engageât les habitans de la planette à se rassembler ces jours-là.

Ce sont, comme nous l'avons dit, des oiseaux pourvoyeurs qui vont tous les jours sur les petits côteaux prendre tout ce que leur demandent les maîtres auxquels ils sont attachés. Mais ce n'est qu'un seul jour, & justement le premier de chaque semaine, qu'ils peuvent voler sur le sommet d'une colline plus élevée que les autres. C'est-là qu'ils trouvent les mets délicieux qui sont réservés pour les jours de fêtes; mais ils ne s'y transporteroient jamais si le repas qu'ils en doivent rapporter étoit destiné à moins de quatre personnes; ils s'arrêteroient sur les autres collines, & ne rempliroient leurs corbeilles que de mets ordinaires.

On ne dira point quelle est cette sorte de mets, puisqu'il est impossible à ceux qui en ont mangé dix mille fois, de les comparer à quoi que ce soit, parce qu'ils ne ressemblent à rien de tout ce que nous pouvons imaginer. Ceux d'une fête sont si différens de ceux d'une autre, qu'il passe pour vrai dans la planette, que les vieillards qui se souviennent de l'arrivée du

premier empereur, n'ont jamais mangé d'un mets répété.

Cette prodigieuſe variété va encore plus loin : car aucun oiſeau pourvoyeur n'apporte à ſon maître un repas ſemblable à celui d'un autre ; & comme chacun mène cette eſpèce de domeſtique à ſa ſuite dans le lieu où on s'aſſemble pour manger, les plats ſont différens les uns des autres. C'eſt cette raiſon plus que toute autre, qui engage ce peuple à ſe réunir enſemble ; car plus il y a de perſonnes à table, plus il ſe trouve de diverſité.

Chacun peut partager avec tous les conviés ce qu'il trouve de plus exquis, & il ne faut pas craindre que ce partage diminue la portion du diſtributeur. Il ne s'agit que de renvoyer prendre de la même choſe tout ce qu'on en veut, ce qui s'exécute en mettant dans le panier de l'oiſeau un petit morceau de ce qu'on deſire. Les pourvoyeurs comptent la peine pour rien, tant que cette journée dure : ainſi on n'a pas beſoin de les ménager comme les autres jours, dans leſquels ils ne vont chercher que les alimens néceſſaires.

Les vins n'y ſont pas moins bons ni moins variés que tout le reſte ; mais ce qu'ils ont de fort ſingulier, c'eſt qu'ils ne ſauroient enyvrer pendant tout ce jour-là ni la nuit ſuivante. Le

lendemain ils feroient mortels, par la raifon que ces liqueurs, infiniment délicates, fe corrompent très-aifément : auffi n'arrive-t-il jamais que le plaifir de la table dure fi long-tems.

A la vérité quelques-uns le prolongent jufqu'à la plus grande partie du jour; mais cela n'arrive qu'à la populace, qui préfère le plaifir des fens à tout autre. Au refte, elle en eft affez punie; car outre une infinité de divertiffemens qu'elle perd, tels que font le jeu ordinaire, les courfes entre les jeunes gens, les vols qu'ils font d'une légèreté furprenante, les bains & les innocens combats des animaux dans l'eau & fur la terre, qu'ils ne fauroient avoir de part à la loterie générale qui fe tire pofitivement au coucher du foleil. Nous allons donner l'explication de cet amufement.

Les falamandres qui ont achevé leur tems dans une planette, & qui font prêts de la quitter pour aller voyager dans toutes celles du tourbillon, reçoivent du foleil, leur patrie, une infinité de précieufes bagatelles dont on n'a pas la moindre connoiffance dans les planettes fubalternes, & ils les abandonnent dans celles dont ils font prêts de partir, à condition que l'empereur les fera diftribuer dans fes loteries qui fe tirent *gratis*.

Le nombre total des billets eft toujours égal

à celui des habitans du lieu : hommes, femmes & enfans, tous ceux qui veulent tirer n'ont qu'à se présenter dans le lieu d'assemblée avant le coucher du soleil; car dans le moment qu'il disparoît on ferme la barrière, & personne n'y sauroit plus entrer.

Comme le nombre des lots est toujours de six sur dix billets, s'il arrive que quelques habitans du lieu, occupés ailleurs, ne se présentent pas, on retire autant de billets blancs qu'il manque d'habitans qui pourroient tirer; ce qui tourne, comme on voit, à l'avantage des présens. Cette distraction faite, chacun tire un billet, & s'il n'est pas blanc, il y trouve l'énoncé de son lot qu'on lui délivre sur le champ.

On trouve dans ces billets des machines surprenantes, des automates merveilleux, des étoffes supérieures à celles que fabriquent ordinairement les salamandres, des instrumens propres à augmenter l'action de tous les sens: comme par exemple, des verres qui font voir dans l'intérieur des métaux & des pierres les plus dures, de petites loupes qui font lire dans l'ame des hommes, des cornes qui font entendre de dix lieues les discours qui nous sont adressés, des trompettes propres à fortifier le son de la voix, mais faites avec un tel art,

que les paroles ne ſont entendues que de la perſonne à qui on les adreſſe. Quelquefois on gagne un ſens que les autres hommes n'ont pas, ou un talent rare & même unique. J'ai connu un homme qui avoit acquis par un lot, l'art de guérir de méchans auteurs du ſot entêtement d'écrire ; ce qu'il exécutoit en leur arrachant un certain cheveu qu'il ſavoit diſtinguer parmi tous les autres : ce remède ſuffiſoit, pourvu qu'il ne s'agît pas de poëſie ; car en ce cas il falloit joindre à la perte du cheveu un violent camouflet.

Un autre liſoit dans ſa main la gazette univerſelle de tout ce qui ſe paſſoit dans ſaturne, compris ſon anneau & ſes cinq ſatéllites. Il faudroit faire un livre entier des lots différens & des bijoux merveilleux qu'on gagne à cette loterie. Peut-être donnerai-je à la fin de cette hiſtoire un détail un peu circonſtancié d'une partie de ceux que j'ai vus pendant mon ſéjour aſſez long dans Mercure : j'y renvoye mon lecteur.

Le ſeul inconvénient qui ſe trouve à l'acquiſition de ces préſens du haſard, c'eſt qu'ils ne durent que pendant vingt ans, à la fin deſquels on en perd abſolument l'uſage ; comme parmi nous, celui d'un bon cheval qui ne ſert qu'un certain nombre d'années.

Outre

Outre cet amusement qui finit d'ordinaire avec le jour, on a pour la nuit celui des spectacles publics dont l'agrément ne se peut décrire. Mais on l'imaginera en quelque manière, quand on saura que toutes les troupes des comédiens sont également parfaites dans Mercure, & qu'il n'y en a pas une qui ne représente à tour de rôle devant l'empereur, qui veut juger lui-même du mérite des acteurs, parce que c'est à leurs soins que l'instruction du peuple est commise. Ils sont, pour ainsi dire, les prédicateurs dans Mercure, où l'on tient pour maxime, que,

Des fictions, la vive liberté
Peint souvent mieux la fière vérité,
Que ne feroit la froideur monacale
D'une lugubre & pesante morale.

Rousseau.

Les comédiens dans Mercure présentent donc leur morale fleurie, parée, accompagnée des allégories fines & délicates, & des exemples sensibles & persuasifs que les faits impriment dans les ames à l'aide d'une éloquence convenable d'une déclamation parfaitement mesurée au sujet, & de tout ce que le geste soutenu des décorations, des habits & du spectacle est capable d'insinuer dans le cœur, pour y établir l'amour de la vertu & la haine du vice.

Il y a quelques autres fêtes dans la planette,

comme par exemple, aux nôces de l'empereur, après une victoire sur la grande montagne, ou à l'arrivée d'un nouveau souverain : mais c'est toujours l'empereur qui fait les frais de ces réjouissances publiques, & le peuple n'y apporte que son allegresse, ses voeux & ses acclamations.

CHAPITRE XXIII.

Du jeu.

Le jeu n'est pas ruineux dans Mercure, comme dans les autres planettes, où l'on ne joue presque jamais qu'aux dépens d'autrui : mais il n'en est pas moins intéressant pour cela; car tout ce qu'on peut gagner est toujours très-utile ou fort agréable; on en va juger.

On a dit que les salamandres travaillent toutes les étoffes, & tout ce qui peut servir à la parure ou aux ameublemens; mais leur adresse & leur activité toute de feu ne se borne pas à ce travail simple & méchanique. Ils imaginent des bijoux de toutes les espèces, des prodiges d'agrémens & d'adresse, des bagatelles extrêmement commodes, & un bien plus grand nombre d'autres qui ne servent que de superflu, pour ainsi dire, au luxe & à la délicatesse,

& qui n'amusent que l'esprit, les yeux & le goût de ce petit peuple le plus délié de tous ceux du tourbillon.

Les salamandres se disputent entr'eux à qui fera quelqu'ouvrage plus merveilleux & plus nouveau. D'ailleurs tous les génies supérieurs qui habitent le soleil, & qui sont ce que les salamandres deviendront à leur tour, quand ils auront achevé leur noviciat de mille ans dans les planettes: ces génies, dis-je, qui sont tous bienfaisans, envoyent à l'empereur des raretés innombrables qui naissent, ou qui se fabriquent dans ce grand empire de la lumière; ils lui font tenir par la voie des influences qui sont des couriers invisibles, mais sûrs.

Comme l'empereur est accoutumé à ces prodiges qui sont très-communs dans sa patrie, s'il les reçoit avec plaisir, c'est par celui qu'il trouve à les distribuer à son peuple qu'il aime, & non pas pour les garder, ni pour en jouir. Il est lui-même capable de faire des chefs-d'œuvre de cette espèce autant qu'il lui plaira; mais tout occupé à gouverner la planette qui lui est commise, il n'a pas le loisir de s'amuser à ces bagatelles qui sont des merveilles surprenantes pour les habitans de Mercure.

Il est donc établi par ordre de l'empereur que tous les ouvrages des salamandres, & tout

ce qu'il reçoit du ſoleil, ſoient conſervés dans les magaſins publics ſitués dans les villes de l'empire : ces édifices ſont magnifiques, & & ceux de la ville impériale, ne le ſont pas plus que les autres, ni mieux fournis.

Toutes ces différentes curioſités ſont inſcrites par ordre ſur des regiſtres que tiennent les ſalamandres, commis au ſoin des magaſins : chaque article eſt un lot qui eſt deſtiné au joueur qui le gagnera, ce qui ſe fait de la manière ſuivante.

C'eſt toujours celui qui fait le plus gros gain à qui appartient le lot, les autres n'ont rien. Auſſi-tôt que la partie eſt finie, un oiſeau domeſtique de la maiſon où on a joué, vole au magaſin, où le ſalamandre qui eſt de garde, lui remet le lot qui ſe trouve écrit à la tête du livre, & on efface cet article. Le lot qui ſuit ſera pour le gagnant de la première partie qui ſe fera dans la dépendance du magaſin. Ce regiſtre n'eſt connu que des ſalamandres ; ainſi on ne ſait jamais ce qu'on joue, mais on eſt toujours ſûr qu'on ſera bien content d'avoir gagné. Si l'oiſeau qu'on envoye chercher le gain ne ſe trouve pas aſſez fort pour porter ce qu'on lui donne, des oiſeaux du magaſin l'aident, & ils vont remettre le lot à celui qui l'a gagné. Si le gagnant deſire qu'on le porte

tout droit chez lui, il eſt obéi; mais il ôte le plaiſir à ceux avec qui il a joué, de s'amuſer un moment à voir quel eſt ſon lot, & il faudroit être de bien mauvaiſe humeur, pour faire une pareille impoliteſſe.

Il faut ſavoir qu'on ne peut jouer par jour qu'une ſeule partie de cette eſpèce dans chaque maiſon. Si l'on veut continuer, on joue ou de l'argent, ou des meubles, ou des bijoux, ou ce qu'on a gagné du magaſin impérial, ou enfin tout ce qu'on juge à propos.

Il eſt vrai qu'on s'en tient aſſez communément à cette première partie, parce que les habitans de Mercure ont une ſi grande variété de plaiſirs, qu'ils ne ſauroient long-tems s'occuper du même.

CHAPITRE XXIV.

Des écoles publiques.

SI on ſe ſouvient de la manière dont on bâtit dans Mercure, de la richeſſe des matériaux, & de l'intelligence des ſalamandres, on ne doutera pas de la magnificence des édifices publics. Quand on en veut élever un, les ſalamandres s'aſſemblent par ordre de l'empereur, en donnent le deſſein, & ſont chargés de le conduire

& de n'y rien épargner. Aussi l'imagination ne sauroit-elle rien inventer de riant & de commode qui ne s'y trouve. Comme la plupart des idées sont justes dans Mercure, on y a senti que l'esprit n'est jamais plus capable d'attention, que quand le corps se trouve à son aise.

Dans cette vue on ne s'est pas contenté de la magnificence & de l'agrément dans l'ameublement de ces palais, on y a joint tout ce que la délicatesse peut attendre du luxe le mieux entendu. Il y a pour le moins un de ces lieux d'assemblée dans toutes les villes, & on les multiplie selon le besoin, & à proportion du nombre de leurs habitans. C'est-là que se rassemble à certains jours & à des heures marquées, presque tout le peuple de la planette, quoiqu'on ne contraigne personne.

La scène s'ouvre par la représentation d'une petite pièce comique, accompagnée de différens morceaux de musique & de danse qui peuvent convenir au sujet.

Dans cette espèce de prélude, on n'a rien en vue que le dessein de divertir, afin de disposer l'esprit par le plaisir aux instructions qui doivent suivre, & pour se concilier par un spectacle amusant la faveur des assistans.

La pièce étant achevée, quelque habitant

de la grande montagne, ſage, génie ou fée du premier ordre, explique quelqu'une des opérations de la nature : il dévoile les fineſſes de ſa méchanique, la ſimplicité de ſes voies, & les rapports pleins de ſageſſe & d'induſtrie, qui ſe trouvent entre la nature du ſujet, & l'uſage auquel le ſouverain architecte l'a deſtiné.

Après avoir rendu cette explication palpable, celui qui l'a faite, ne manque guère d'y trouver occaſion de louer d'une manière éloquente & ſublime l'attribut de la divinité qui ſe trouve avoir le plus de rapport à cet ouvrage de la nature. Quelquefois c'eſt la toute-puiſſance du premier être qu'il fait remarquer, tantôt la ſublimité de ſon intelligence & la juſteſſe de ſes vues, d'autres fois ſon adreſſe, la fécondité de ſes idées, ou ſa bonté dans la génération d'un ouvrage ſi néceſſaire au plaiſir des hommes, & ſi convenable à leurs beſoins.

Tout ce diſcours phyſique n'eſt guère plus long que la ſcène comique qui le précède, ni que celle qui le ſuit : car, ſur toute choſe, on évite dans Mercure les diſcours inutiles, les narrations peſantes, & la longueur, mère de l'ennui.

Une repréſentation dramatique ſuit cette explication : c'eſt toujours un défaut qu'on joue en contraſte avec la vérité oppoſée, pour faire

aimer l'un & haïr l'autre. Licurgue avoit peut-être eu d'un sage venant de Mercure, l'idée de montrer quelquefois à ses républicains un faquin ivre, pour les dégoûter de l'ivrognerie, & leur inspirer la tempérance dans leur repas.

CHAPITRE XXV.

De l'art d'écrire.

L'ART d'écrire ne fait point dans Mercure partie de l'industrie des hommes : c'est un présent tout pur de la nature. Il suffit de penser & de vouloir que la pensée soit écrite, elle va d'elle-même se placer sur le papier. Il n'y a donc point d'autre cérémonie à faire pour écrire des lettres, des discours ou un livre, que de mettre du papier devant soi, & de placer une écritoire sur le papier : alors tout ce que vous imaginez, se trouve écrit, comme si vous aviez pris la peine d'en tracer toutes les lettres.

Une lettre écrite se porte d'elle-même à la personne à qui elle s'adresse, & lui fait connoître par un sentiment intérieur de qui elle vient. Alors si elle veut savoir ce qu'elle contient, le même sentiment intérieur l'en instruit ; mais si on n'a pas le loisir de la lire dans le moment, on la met dans sa poche, & au pre-

mier quart d'heure où l'on n'a rien à faire, l'on n'a qu'à tourner sa pensée de ce côté-là, ce qui est écrit dans la lettre se révèle de soi-même. Si par hasard on ne se souvient pas de la lire, toutes les fois qu'on met la main dans sa poche, elle ne manque pas de se trouver entre les doigts, pour faire souvenir qu'elle voudroit bien être lue, & elle ne demeure point en repos qu'elle ne soit lue ou qu'on ne l'ait déchirée; car alors elle n'a plus de vertu, & même toute l'écriture s'efface. La même chose arrive, si quelque curieux, à qui elle n'est point adressée, s'avisoit de l'ouvrir : car tout l'artifice consiste dans le cachet, de sorte que tant qu'il demeure entier, la lettre peut être lue; mais aussi-tôt qu'il est rompu, tout le discours s'évapore, & le papier reste blanc. Quand il arrive donc que quelqu'un veut montrer une lettre à son ami, il faut qu'il se garde bien de l'ouvrir, & qu'il la lui donne toute cachetée : il faut même qu'il consente qu'on la lise, alors ce confident est informé de ce qu'elle contient.

La même chose arrive d'un livre. Si celui à qui il appartient ne veut pas qu'on le lise, il n'a qu'à souhaiter que les feuillets soient blancs pour tout autre que pour lui, ce livre ne paroîtra plus que du papier relié : cela est même si ordinaire, que si quelqu'un prête un livre à

ſon ami, ſans lui avoir donné la permiſſion au moins tacite de ſe laiſſer lire, on n'y verra rien d'écrit; mais c'eſt ce qui n'arrive pas ſouvent. Tout ce qui s'imprime & ſe vend chez les libraires, eſt liſible pour tout le monde, à moins d'un ordre contraire de l'acheteur.

Une grande commodité qu'ont encore les livres dans Mercure, c'eſt qu'ils s'ouvrent directement à l'endroit qu'on veut lire, & que le feuillet ſe tourne de lui-même auſſi-tôt qu'il a été lu. De même ſans qu'on ſoit obligé de marquer l'endroit où l'on en reſte, il s'y rouvre ſi-tôt qu'on le prend pour le lire.

Les belles-mères & les maris qui font tant de ſupercheries dans notre monde, pour ſurprendre les lettres, ont là un grand pied de nez: car rien ne l'allonge tant à cette eſpèce de gens, que le deſeſpoir de ne pouvoir découvrir ce qu'ils voudroient empêcher. Au contraire, les amans jaloux y deviennent camus, parce qu'ils ſe caſſent continuellement le nez contre les portes ou les fenêtres par où ils veulent paſſer, pour épier la perſonne qu'ils aiment. Pour expliquer ce fait, on ſaura que toutes les avenues d'un rendez-vous, quoiqu'ouvertes en apparence, ſont naturellement fermées. Une muraille parfaitement tranſparente, mais très-ſolide, en défend l'entrée, pourvu que ceux

qui ont intérêt à n'être pas ſurpris, ayent eu la précaution de ſouhaiter que cette muraille impénétrable ſe formât; c'eſt ce qu'on appelle dans Mercure le pot au noir. Il ne ſeft de rien de mettre les mains devant ſoi, pour éprouver ſi la muraille eſt là; car les mains & le reſte du corps paſſent avec la même facilité que dans l'air libre, & il n'y a que le nez qui porte contre le mur inviſible. Or, comme il n'eſt pas ordinaire qu'un homme paſſe où ſon nez eſt arrêté, la nature, qui ne fait rien d'inutile, s'eſt contentée d'oppoſer cette petite difficulté aux intentions perverſes d'un jaloux.

C'eſt apparemment de cet uſage que les ſages de notre monde, qui fréquentent dans Mercure, ont rapporté ces proverbes : *c'eſt pour votre nez*, ce qui ſe dit d'un ton ironique, pour ſignifier l'inutilité d'un ſouhait; & cet autre : *pourquoi va-t-il fourer ſon nez où il n'a que faire?*

Mais, dira-t-on, ſi on eſt ſûr de trouver un obſtacle inviſible aux perquiſitions que l'on fait contre la liberté d'autrui, ne doit-on pas être fort corrigé dans Mercure de ces tentatives? Cela eſt bien remarqué, mais c'eſt qu'il arrive quelquefois que deux perſonnes qui s'aiment bien, ſont ſi fort occupées l'une de l'autre, qu'elles en perdent tout autre ſoin, juſqu'à celui de leur

propre sûreté. N'avons-nous pas vu la même chose dans notre monde ; & n'est-il pas arrivé à plus d'une jolie femme d'être surprise, pour avoir oublié d'avoir mis le verrouil à sa porte. Or, il suffit que cette négligence soit possible, & qu'elle arrive une fois entre dix mille, pour qu'un jaloux, à qui les pas perdus ne coûtent rien, entreprenne, aux dépens de son nez, de satisfaire sa manie. Une imprudence à peu près semblable, mais d'une espèce différente, est très-connue dans notre terre. Tous les joueurs y conviennent de sang-froid qu'on ne sauroit gagner au pharaon : il arrive pourtant qu'un malheureux enlève la banque par le plus grand hasard du monde. Ce faux brillant de fortune le ruine avec cent mille autres. Pourquoi, dit-on, ne débanquerai-je pas aujourd'hui ? Je l'ai bien fait hier : c'est qu'en cette occurence la raison est contre vous, & que le hasard qui vous a fait réussir une fois, est bien plus soumis qu'on ne croit à de certaines règles & à un nombre marqué de combinaisons. Si on veut justifier ce qui est ici avancé sans preuves, on n'a qu'à prendre deux dez parfaitement quarrés, on verra qu'en quarante coups on ne manquera pas d'amener celui des doublets qu'on aura pensé. Ce que nous regardons comme un hasard aveugle, n'est autre chose qu'une suite nécessaire des loix gé-

nérales, qui ont réglé qu'une telle combinaiſon arrivera ſans faute dans un certain nombre de coups. Ainſi il arrivera qu'après avoir perdu long-tems au pharaon, on viendra à gagner: mais comme la combinaiſon de ce jeu eſt fort nombreuſe, & qu'on ne règle pas les pertes journalières ſuivant l'ordre qu'elle a preſcrit, il arrive qu'avant de rencontrer le jour où l'on doit gagner mille piſtoles, on en a perdu deux mille; parce que ce jour n'eſt peut-être qu'un entre cent, & qu'au lieu de ne riſquer chaque jour que dix piſtoles, ce qui feroit la proportion juſte, on en perd vingt, trente ou davantage. De plus l'indulgence qu'on a pour le banquier, à qui on donne au moins douze pour cent gratis, augmente la difficulté de gagner à ce jeu, ou plutôt en démontre géométriquement l'impoſſibilité.

C'eſt par une raiſon fondée ſur cet exemple, que les jaloux ſont ſi ſujets à être camus dans Mercure: mais je reviens à l'art d'écrire, dont je me ſuis écarté inſenſiblement.

Si on veut effacer quelque choſe de ce qu'on avoit écrit, les mots qu'on retranche s'évaporent, & ceux qu'on leur ſubſtitue prennent leur place. En ce cas les lignes s'écartent, & ſe rapprochent d'elles-mêmes, ſuivant le beſoin, ce qui eſt d'une grande utilité; car, en liſant une

fois ou deux une lettre écrite avec précipitation, on peut en retrancher toutes les répétitions, les phrases mal tournées, les mots peu expressifs; & rétablir, suivant la raison, tout l'ordre d'un discours mal rangé, dans lequel ce qui se trouve à la fin devroit être au commencement, & ce qui précède devroit suivre. Il arrive de cette facilité, qu'on écrit très-bien dans Mercure : heureux talent qu'on doit presque tout entier à l'habitude que l'on se forme de savoir effacer, & que la nature facilite à ce peuple avec tant d'avantage.

Bien des gens, qui ne réfléchissent jamais sur le pouvoir de la nature, auront peine à croire tout ce qu'on vient de voir de la manière d'écrire; mais ils seront bientôt convaincus de la possibilité de cet usage, quand ils sauront que, par une institution du grand architecte, les livres & tout l'art d'écrire sont aussi soumis à la volonté des habitans de Mercure, que les parties de leur corps le sont à l'esprit qui les anime. On ne sait par quel artifice on remue les bras ou la jambe; tout ce qu'on peut dire c'est que ces actions s'exécutent avec une admirable facilité, dès que nous le souhaitons. Il en est de même dans Mercure, du talent de lire & d'écrire : il est, pour ainsi dire, un sixième sens, ou une organe de plus que nous ignorons,

parce que nous en sommes privés; mais oseroit-on dire, que la nature n'en puisse donner que cinq à l'homme, parce que nous n'en avons pas davantage. Nous sentons bien au contraire qu'il nous en manque une infinité. Par exemple, on pourroit sentir ce que les gens qui nous regardent pensent de nous; on pourroit prévoir quelle impression fera dans l'esprit d'un tel, une certaine démarche que nous voulons faire: il nous faudroit un autre sens, pour connoître quel sel, quel alkali, ou quel soufre nous est utile ou nuisible; & quel liquide aide ou interrompt la circulation louable de notre sang. Si nous avions un sens intérieur pour rassembler aisément tous les rapports des nombres & des lignes géométriques, comme nous en avons un qui nous persuade invinciblement que deux & deux font quatre, & qu'une ligne qui tombe obliquement vers une autre, la coupera nécessairement dans un certain point, l'étude des mathématiques ne nous seroit plus qu'un jeu, & il suffiroit de voir les propositions les plus difficiles, pour les entendre aussi aisément, que nous appercevons du rouge ou du verd, en ouvrant les yeux pendant le jour. Mais il seroit trop long d'examiner le nombre innombrable de sens & d'organes que la nature pourroit nous donner, & qu'elle a peut-être dis-

tribués dans les globes qui composent l'univers; aux uns plus, aux autres moins : car il n'est pas impossible qu'il y ait des créatures qui possèdent mille sens différens, pendant que nous n'en avons que cinq, puisqu'il ne s'agit que de composer des corps organisés : de manière qu'il y ait, pour ainsi dire, mille portes par lesquelles l'ame puisse appercevoir les objets, & réciproquement que les objets puissent ébranler les petits filets très-mobiles des nerfs, d'une certaine façon, pour que leur agitation passe jusqu'à l'ame, & lui donne une certaine conception, ou un tel sentiment. Car pour l'être pensant, il est toujours très-disposé à penser & à sentir : il ne lui manque que des instrumens pour appercevoir les objets, & aux objets, des canaux pleins d'esprits assez mobiles pour être ébranlés par le mouvement le plus léger. Qu'on ne s'étonne donc plus de la puissance que l'ame a dans les corps des habitans de Mercure, d'imprimer la pensée sur le papier, puisque nous sentons que parmi nous elle les imprime bien dans la mémoire, qui n'est en effet qu'une tablette fort artistement travaillée. Enfin, soit qu'on doute de cette vérité, ou qu'on la reçoive, il reste toujours vrai que les hommes n'écrivent pas autrement dans Mercure : il n'y a que les poissons qui écrivent comme

comme nous. Ce peuple engourdi & pareſſeux s'accommode aſſez de cette manière lente d'écrire ; elle leur donne le loiſir qui leur eſt néceſſaire pour réfléchir, & l'art d'exprimer plus vîte leur penſée, leur ſeroit inutile : car jamais la froidure de leur imagination flegmatique, ne pourroit s'animer aſſez, pour avoir beſoin d'un ſecretaire ſi expéditif.

CHAPITRE XXVI.

Du rire.

LE ris, préſent de la nature, & le plus précieux de ſes dons, n'eſt pas moins connu dans Mercure que parmi nous, & chacun apporte en naiſſant une certaine doſe de gaieté & de bonne humeur. Mais les habitans de cette planette ont à cet égard un grand avantage ſur tous les autres peuples de l'univers ; car ils achetent le rire, la joie, l'épanouiſſement & la douce gaieté. Il y a des marchands dans toutes les villes qui vendent cette denrée ineſtimable à tant le grain.

Quand on veut en prendre, on la laiſſe fondre dans une cuillerée d'une liqueur limpide, qu'on appelle eau de complaiſance, & qui tombe tous les ſoirs comme la roſée dans

cette heureuse planette. C'est ordinairement en s'éveillant, qu'on prend la première dose de cet élixir au lieu de thé : on en prend une autre en se mettant à table, quand on ne mange pas seul; on ne manque jamais de s'en munir, avant de sortir pour aller en compagnie. Malheureusement il n'est pas trop facile d'avoir de ces poudres bien préparées; car tous les artistes qui les vendent, ne sont pas également bien fournis : plusieurs ont souvent des drogues mal faites, d'où il arrive, par exemple, que lorsqu'on veut acheter du véritable rire, on n'a souvent que du rire forcé, ou du rire sans sujet, la plus fade de toutes les potions, ou du rire d'habitude, ou du rire en longs éclats, le pire de tous. Mais si on s'adresse à un excellent droguiste, on ne trouve dans sa boutique que du bon : il est fourni de souris fin, de souris délicat, de souris malicieux; il a même jusqu'à du souris amer, quoiqu'on n'en use guère dans la planette. Ces gens se vantent d'avoir aussi du rire niais : il est vrai qu'on ne l'achete jamais tout seul; mais quand il est mêlé avec les autres drogues, & qu'il s'y trouve en très-petite quantité, il leur donne quelquefois une pointe, & il n'est pas impossible qu'il ne les fasse valoir, pourvu qu'il soit bien préparé. J'ai connu un distilateur, nommé N.....

qui avoit de toutes ces poudres : c'étoit le plus grand artiſte de la planette, mais on lui trouvoit un défaut très-contraire au débit de ſes élixirs ; c'eſt qu'il n'avoit qu'à ſe montrer, il ſembloit que tout le monde ſe fût fourni chez lui, tant la joie ſe répandoit ſubitement dans l'aſſemblée. Cependant il n'avoit quelquefois rien vendu ni donné ; mais il ſuffiſoit de le voir & de l'entendre, ſon air & ſes façons faiſoient le même effet que ſes denrées.

La plupart des gens préfèrent ce rire acheté, au naturel, qui n'eſt pas toujours de bon aloi. Il y en a pourtant un que la nature fournit à tout le monde, & qui fait un très-bon effet, quand il eſt délayé dans l'eau de Jouvence : c'eſt le rire perpétuel de la jeuneſſe, mais il n'a qu'un tems. Pour celui qui naît d'une ample fortune & d'une longue proſpérité, il a je ne fais quoi de mépriſant & de faſtidieux qui le rend haïſſable. Le rire Sardonique, fils de l'amour propre & de l'envie, & l'ironique enfant de la haine & de la malignité, quoiqu'on les tienne de la nature, ſont mis au rebut dans Mercure, on évite ceux qui s'y livrent : & leur rencontre eſt réputée de mauvaiſe augure.

Il s'eſt trouvé des empyriques qui ont voulu vendre de bons mots, ainſi qu'on vend le rire & la gaieté ; mais ils ſe ſont ruinés à ce com-

merce, faute d'en trouver le débit. L'empereur l'a même défendu, comme marchandise de contrebande, parce que les bons mots ne doivent point être apprêtés, & qu'ils ne peuvent se garder sans bien du déchet, d'où il arriveroit que les marchands de cette denrée ne pourroient débiter qu'une marchandise de faux aloi, ce qui répandroit dans le public le dégoût & l'ennui, sortes de maladies épidémiques. L'arrêt ajoutoit que le talent des bons mots étant descendu du ciel, il n'étoit pas permis aux hommes de le contrefaire.

CHAPITRE XXVII.

De la mode.

On a déja dit qu'il n'y a point de mode générale dans Mercure; mais que chacun s'habille à sa fantaisie & d'invention, comme dans nos mascarades. Les tailleurs de la planette sont principalement occupés à inventer des habillemens agréables & convenables aux personnes pour faire valoir leurs agrémens, & cacher les petits défauts de chaque particulier.

Quoiqu'il soit vrai que la beauté y soit généralement plus répandue que par-tout ailleurs, cela n'empêche pas qu'il ne se trouve des gens

contrefaits, ou qui au moins ont quelque chose à desirer; ce qui est toujours un défaut qu'il est bon de déguiser par un art innocent, puisque l'art n'est donné aux hommes que pour seconder la nature, ou l'aider quand elle manque.

De même chacun en particulier a quelque agrément que les autres n'ont pas, & comme l'habillement est aux personnes, ce que la bordure est aux tableaux, on choisit toujours celui qui orne le mieux, & qui pare davantage les graces de la nature. Mais comme en toutes choses la diversité est la source la plus générale de toutes sortes d'agrémens, celle qu'ils ont établie dans la parure des femmes & dans l'habillement des hommes, est presqu'infinie, tant par la coëffure, que pour le reste de l'ajustement.

Par cette raison, les promenades & les assemblées sont toujours un spectacle très-riant & très-agréable, tant par la grande diversité des couleurs & la fabrique admirable des étoffes, qui sont toujours d'un goût exquis, que par l'art de les mettre en œuvre, en quoi les ouvriers de Mercure excellent bien au-dessus de ce qui se fait en ce genre dans toutes les autres planettes, & même à l'opéra.

Quoique toute sorte de parure soit indiffé-

rente, il ne faut pas craindre que les femmes soient jamais vêtues comme les hommes, ni les hommes comme elles. La convenance & ce qui sied, est trop exactement observé dans la planette, pour qu'on y fasse une faute si grossière contre le coup d'œil, qui est le vrai juge en cette matière. En effet ce qui convient aux uns, ne va point du tout aux autres, par rapport à la différente conformation de la figure; aussi, quoiqu'il ne soit question en cela d'aucune bienséance, par rapport aux mœurs dans Mercure, il y en a une fondée sur le bon goût & sur la raison, de laquelle on ne s'écarte jamais, de sorte qu'il y a toujours une différence répandue dans tout l'habit & la coëffure qui distinguent les sexes.

Les différentes professions sont aussi reconnoissables, mais c'est à certaines marques particulières, telles qu'un ruban, une attache de pierreries, un bouquet à la coëffure ou une aigrette; à l'égard de l'habit, chacun le porte à son goût : un juge n'est pas habillé différemment d'un autre homme, & nulle couleur ne lui est interdite ou ordonnée comme parmi nous. Les philosophes & les sages se rendent à cet usage sans difficulté. Comme la connoissance des mystères de la cabale les a rajeunis, ou qu'ils le sont par la possession de la pierre

philosophale, ils se mettent d'un aussi bon air qu'aucun agréable du pays.

Cardan, par exemple, qui étoit, ce me semble, vêtu de bougran noir dans notre monde, est souvent habillé de bleu céleste qui lui va à ravir. Descartes, la dernière fois que je l'ai vu, avoit un habit gris de lin, tout garni de rezeau d'argent. Le dévot comte de Gabalis y fait sa barbe tous les jours, & se distingue comme les dévots de notre monde, par la finesse & la blancheur de son linge, qu'il fait venir de la voie de lait où sont les plus adroites blanchisseuses de l'univers. Le bon-homme Flamel a renoncé à sa soutane de bure feuille-morte, qu'il portoit sous les Charniers des Saints Innocens: il s'habille ordinairement d'un taffetas agathe qui lui va bien, parce qu'il est tant soit peu couperousé, non sans un léger soupçon d'avoir le bout du nez rouge. Pour son éternelle moitié, sa bonne petite perronelle, il y a plus de 70 ans qu'elle a repris le couleur de rose, avec un ferme propos de ne le quitter jamais. Ses habits sont de gaze ou d'aîles de papillon, qui se travaillent infiniment bien en ce pays-là, & elle fait des prodiges de ses cheveux, quoiqu'ils soient un peu crêpés & fort éclaircis sur les tempes. Elle a présenté plusieurs requêtes à l'empereur, tendantes à les avoir plus fournis;

mais il répond toujours, pour se tirer d'affaire & la refuser poliment, qu'il n'a garde d'aller sur les brisées de la pierre philosophale, & que les fautes de la nature qe'elle ne peut réparer, sont hors de sa jurisdiction : ainsi, selon toutes les apparences, la petite b[illegible]nne continuera de vivre avec les tempes dégarnies, & le front mal disposé pour la pointe, si essentielle à la coëffure.

Le bon sens & la raison soutenus de l'autorité publique, affichent de tems en tems quelques préceptes généraux contre les entreprises de la mode leur ennemie, qui vient assez souvent de notre terre faire de ridicules irruptions dans Mercure.

Nos dernières affiches disoient que, les cheveux étant destinés par la nature pour accompagner le visage, il falloit bien se garder de les en éloigner.

Elles défendoient aussi aux dames de porter des habillemens trop justes, alléguant le privilege des parties nobles dont le resserrement peut beaucoup préjudicier à la santé, mère de la beauté. Elles prescrivoient aussi une grande modération dans le volume des coëffures, & faisoit remarquer qu'une petite tête étant un des grands présens que la nature accorde à ses favorites, c'étoit une faute énorme contre le bon

goût de la groſſir, & de noyer des traits délicats dans le ſuperflu de la coëffure : elles preſcrivoient encore l'auſtère médiocrité du rouge, qu'elles ne permettoient dans le plus grand excès que juſqu'au coloris de la pudeur effarouchée. Il y avoit quelques tarifs pour le nombre des mouches, avec une table alphabétique, pour les placer ſelon les différentes occaſions; mais je les ai oubliés, auſſi-bien qu'un arrêté ſur la meſure des éventails, dont la longueur démeſurée leur donne un air d'arme offenſive, peu convenable à la douceur du beau ſexe.

Juſtement dans le tems que tout le monde déférant aux affiches, avoit conſulté la raiſon & le bon goût ſur les parures, & que jamais on n'avoit été ſi bien mis dans la planette, la mode arriva jambe de-çà, jambe de-là, à califourchon ſur l'extravagance : ſa coëffure, qui n'avoit pas moins de longueur que ſa taille, compoſoit un cinquième en ſus de toute ſa hauteur ; l'impérieuſe écarlate brilloit ſur ſes joues, tous ſes cheveux ſoigneuſement reſſerrés dans une priſon de futaine, ſe tenoient loin de ſon viſage; on auroit mis ſa taille dans les deux mains, & le reſte de ſa parure aſſortiſſoit admirablement.

En cet état, elle oſa ſe montrer en public ; mais, pour ſon malheur, le bel uſage ſe pro-

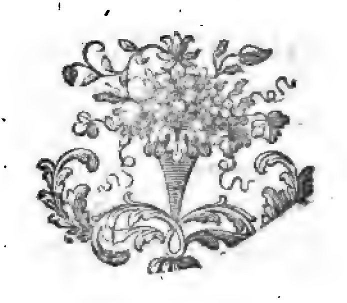
menoit là auprès, entre le bon goût & la raison ses favoris, & les juges, en fait de parures. Ils n'eurent pas si-tôt vu cet impertinent, composé de fausseté & de ridicule, qu'ils résolurent de lui jouer un tour, & sans s'être rien communiqué, chacun imagina sa malice. Celle de la raison fut de couper le lacet de la mode : le bon goût, qui par hasard portoit de jolies petites coëffures à l'impératrice, projetta d'arracher la grande que la mode portoit, & de lui en mettre une autre. L'usage sensé vouloit tirer ses cheveux de dessous son bonnet, & tout d'un tems lui ôter son rouge ; mais qui trop embrasse mal étreint, il ne fit rien pour vouloir trop faire ; car la mode n'eut pas plutôt senti son lacet coupé & le troc de sa coëffure, qu'elle s'enfuit à toutes jambes, regagna sa monture, & revint dans notre monde avec sa taille naturelle, libre des entraves du lacet, & portant sa petite coëffure.

A peine eut-elle paru dans ce nouvel accoutrement, que nos jolies femmes, qui ne la consultent jamais que des yeux, crurent que c'étoit une nouveauté agréable qu'elle apportoit de Mercure, & partirent de la main, pour courir sur tous les lacets & élaguer les coëffures. Dès-lors les corps ont passé pour une invention surannée & proscrite. Depuis la réformation des

coëffures, les cheveux rentrent petit à petit dans leur ancien droit d'approcher du visage, ce qu'on ne sauroit trop louer.

Mon sage prétend que si la mode s'avise de porter des paniers dans Mercure, selon la dernière creation, elle ne sauroit manquer d'être huée universellement.

Fin de la première partie.



SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA POÉSIE EN GÉNÉRAL.

Du poëme épique & des romans.

La composition des ouvrages d'esprit, a paru un fait de police si important à l'empereur, qu'il n'a pas dédaigné d'en prescrire les règles principales par un arrêt, dont le grand Descartes fut chargé de dresser le dispositif, ce qu'il fit en ces termes :

Soit qu'un auteur destine un ouvrage à former l'esprit & les mœurs, soit qu'il n'ait d'autre but en le composant que de s'amuser & d'amuser les autres : ces deux objets également importans au bien de la société, qui fait le plus cher de nos soins, nous persuadent que l'autorité impériale ne sauroit être plus utilement employée, qu'à prévenir par une loi irrévocable les fautes qui peuvent se commettre en ce genre.

A ces causes, nous enjoignons à tous compositeurs de poëmes ou de romans poëtiques,

1°. de faire de son héros, non pas un demi-dieu, mais un homme. Défendons qu'il exécute aucune entreprise au-dessus des forces humaines : lui enjoignons de n'appercevoir dans les lieux qu'il traversera dans le cours rapide de ses conquêtes, que les objets naturels, & non pas de vaines chimeres au-dessus de toute créance.

2°. Nous lui interdisons tout commerce avec les dieux, les génies, les fées, & autres peuples élémentaires, dont l'existence n'est pas établie dans les autres planettes. S'il est brave, il faut qu'il le soit sans le secours de Mars ou de Minerve ; qu'il ne traverse point la mer par la protection de Neptune, mais par le secours du vent ; que les songes ne l'instruisent point de l'avenir, & ne lui donnent point de préceptes pour le présent.

Que ses armes ne viennent pas du ciel, & qu'il ne porte qu'un bouclier d'acier bien luisant, sans aucunes figures ciselées ou gravées, comme ayant en cela égard à l'excessive perte du tems que les ouvriers employeroient à embellir une arme trop exposée au tranchant du fer, pour que les figures ne soient pas bientôt estropiées : accident qui ne peut arriver qu'au grand mépris des plus beaux arts, dont les

productions méritent d'être conservées avec plus de soin.

La descente aux enfers & le vol dans l'empire de la lune lui sont également interdits; il n'aura rien par conséquent à démêler avec les magiciens & les démons.

Il formera, s'il est possible, son héros assez sensé, pour n'avoir pas besoin du conseil des anges, ni d'être instruit par eux de la carte du pays où il mène son armée : il connoîtra sans eux les forêts, où on ne peut trouver du bois pour faire les machines de guerre, comme aussi les lieux remplis de fourrage, & propres à la subsistance des troupes.

L'enfer n'entrera point en pour-parler sur ce qui le regarde, & le laissera paisiblement conduire ses soldats, attendu que les chemins sont libres.

Si le héros de la pièce n'a pas encore atteint son huitième lustre, le poëte peut le supposer aimable & même amoureux; mais en ce cas, il s'abstiendra, quoiqu'il en puisse arriver, de le former sur le modèle des fades bergers du Lignon, dérogeant à cet égard au droit établi par un long usage auquel nous avons dérogé & dérogeons par ces présentes. Le poëte aura encore attention à nous laisser ignorer les circonstances de l'éducation de son héros, eut-il

fait des armes dès treize ans, mieux que nos meilleurs maîtres d'escrime, & fut-il plus éloquent que les plus habiles orateurs. S'il est même possible de cacher les doucereuses fadeurs que se sont écrites les personnages héroïques, ce sera le mieux.

Il seroit encore bien utile pour ne pas faire bailler le lecteur, d'être ménager des comparaisons tirées de la flâme, du lion, des tempêtes, des torrens, de l'éclat du jour, de l'horreur des ténèbres, &c. & cela, eu égard au peu de conformité qui se rencontre toujours entre ces images & l'événement qu'elles représentent.

Les vers sont exactement rimés : au surplus, comme l'auteur doit répondre de son héros corps pour corps, s'il arrive qu'il égorge brutalement un ennemi estimable qui lui demande grace ; ou qu'il fasse quelqu'autre action aussi lâche, le poëte en sera responsable & condamné à payer le prix des funérailles du défunt, tué contre les règles de la guerre.

Tout poëte Chrétien qui nommera Pluton, le prince des enfers, sera condamné à une amende arbitraire.

S'il introduit dans son ouvrage des princesses aventurières, assez dévergondées pour courir les champs tête à tête, avec quelque brave,

& pour se mêler de tirer l'épée, fut-il question de Tomiris ou de Zenobie, il en sera quitte pour porter pendant quatre jours un fuseau, pour faire réparation au sexe qu'il a voulu dénaturer.

Nulle histoire épisodique ne sera interrompue, le poëte doit la faire assez courte pour ne pas affoiblir l'action principale.

Attendu la grande ressemblance du dramatique sérieux au poëme épique, les tragédies suivront la même règle, & les vingt premiers vers mettront le spectateur au fait des noms des principaux personnages, aussi bien que du lieu de la scène.

L'enflure gigantesque qui commence la mort de Pompée, sera écrite en gros caractères sur la cheminée de tous les poëtes dramatiques, pour être évitée à perpétuité. La décence des deux premiers vers de Mithridate, servira au contraire de modèle.

L'amour forcéné ne servira pas d'excuse au crime d'un personnage héroïque, & Cinna sera pendu, s'il prend une autrefois ce prétexte pour assassiner Auguste.

On coupera la robe à toute princesse épisodique qui viendra fourer son nez où elle n'aura que faire.

Un poëte convaincu d'avoir fait un seul vers

de

de sa pièce avant de l'avoir écrite en prose, sera rasé à sec, & savonné de deux jours l'un, pendant six mois.

Les héroïques campagnards des Idiles, abandonneront la garde des troupeaux à leurs paysans, comme les héros tragiques ont résigné le chapeau pointu à polichinel.

L'amour n'étant qu'une passion, comme l'ambition & l'avarice, il sera indifférent à l'avenir de finir une comédie, soit par un mariage, soit par la punition d'un avare, ou par la chûte d'un ambitieux.

Cet arrêté, que l'empereur signa, contenoit encore plusieurs articles, mais je me suis contenté de traduire les principaux. On en trouvera quelques autres dans le chapitre suivant.

CHAPITRE II.

Des spectacles.

IL y a dans Mercure, comme dans notre monde, des théâtres, où l'on représente des pièces de tous les différens caractères; mais la scène n'est pas livrée comme parmi nous au premier occupant. L'art de divertir & de plaire étant regardé dans cette planette comme un art des plus importans, voici les réglemens qui sont

l'EMPEREUR, ſigné & ſcellé du ſceau impérial.

On ne ſauroit douter qu'avec des précautions ſi ſages, le théâtre ne ſoit parvenu à un dégré de perfection, où n'atteindront jamais les nôtres auſſi ne s'eſt-on pas encore aviſé d'y bailler. Le triſte uſage des ſifflets eſt inconnu dans cette planette; c'eſt l'effet du choix éclairé des génies, & de l'attention qu'on a dans Mercure à purger la planette de mauvais poëtes: l'eſt pourtant qui veut, & par une ſuite de la liberté dont jouiſſent les eſprits,

. . . . Chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre & du papier;

pourvu que ce ſoit en ſecret, & que le papier qu'un auteur barbouille, demeure dans ſon porte-feuille. Mais ſi l'effronterie poëtique le porte à répandre dans le monde un écrit tant ſoit peu ſoporatif, s'il le fait imprimer, qui pis eſt, on le regarde alors comme un perturbateur du repos public, & on le dénonce en cette qualité, au magiſtrat qui le renvoie toujours aux génies. Ces juges ſévères & ſans appel, le condamnent à des peines proportionnées à la nature de ſes vers, & au dégré de fadeur qui s'y trouve. Il n'y a pas long-tems qu'on fit un nouveau tarif, dont un ſage de mes amis m'a

récité quelques articles; car j'étois alors absent, & occupé à des calculs pour fixer au juste le nombre des atômes d'épicure.

Pour un mauvais sonnet, le poëte deviendra camus par art de féerie, & dans cet état sera vu trois jours consécutifs au pilori du théâtre, sauf plus grande peine, en cas de récidive.

Pour une épigramme émoussée, autant de croquignoles que de vers, & cinquante coups de bâton, si elle est satyrique.

Pour une épître dédicatoire qui passera six vers, quarante-huit livres d'amende pécuniaire, par forme de dédommagement au profit de celui qui l'a reçue.

Pour des stances sur une absence, sur une jalousie, sur une jouissance, six grains d'émétique, suivant l'aphorisme d'Hipocrate, *vomitoria vomitantibus*.

L'auteur d'une élégie portera pendant six mois une longue robe noire, bordée de gris, & il sera enjoint à tous les habitans d'éviter sa rencontre, de crainte de mauvais air.

Les vers tendres, bons ou mauvais, ne seront ni punis ni loués, si l'auteur prouve qu'il étoit amoureux quand il les a faits; attendu qu'un homme en délire ne mérite ni peine ni récompense.

Toute louange rimée, toute injure en vers,

seront déclarées nulles & de nul effet; mais le poëte sera puni comme faussaire.

Tout impromptu sera sifflé publiquement, attendu l'impertinence du fait.

Tout rimeur de sens froid, convaincu de billets doux, madrigal, idile, anagrame, lettres galantes, ou autres sornettes, sera rélégué au nord de Mercure.

L'auteur d'une mauvaise comédie suivra pendant vingt ans les troupes italiennes.

Le tragique échoué sera dévoué au service du théâtre françois, pour moucher les chandelles, quand on y représentera les bonnes pièces de Corneille & de Racine.

Un poëte épique qui n'aura pas enrichi son libraire, le servira en qualité de garçon de boutique, pour son pain seulement, & ce autant d'années qu'il y aura de chants dans son ouvrage.

Il y a quelque tems que Descartes apporta dans Mercure de la part de la reine de Suede, l'invention des opéras d'Italie: elle fut sifflée, & enregistrée à la marge de la renonciation de cette princesse.

Les examinateurs convinrent cependant qu'une excellente pièce mise en musique, mais dans un goût mixte, composé du François & de l'Italien, pouvoit réussir: on ajouta que le

genre comique conviendroit mieux à l'opéra que tout autre ; parce qu'il quadreroit davantage à la ridicule idée de faire tout chanter, ce qui fut regardé d'un consentement unanime, comme une impertinence plénière.

Il y a encore une autre sorte de comédiens qui vont jouer dans les foires ; mais il leur est défendu de parler autrement que la langue générale, qui est celle des animaux. C'est aussi pour eux seuls qu'ils jouent, ou pour quelqu'un des habitans détachés du soleil, qui ont été faits prisonniers de guerre sur la grande montagne : ceux-ci qui ont méprisé les instructions & les avis des sages, ont conservé tous les défauts de leur naissance, à la férocité près qu'on leur fait perdre, avant de leur donner la liberté de voyager dans la planette.

Ces pauvres gens, dont l'esprit est inférieur de plusieurs dégrés à celui des animaux de Mercure, ressemblent assez à la populace de notre monde.



CHAPITRE III.

De l'éducation des enfans.

ON apprend aux enfans, aussi-tôt qu'ils savent parler, trois choses différentes, qui à leur égard sont presque la même : l'une est de connoître les lettres, l'autre d'y attacher de certaines idées de grandeur & de nombre, & la troisième de former ces lettres pour s'en servir dans les opérations de l'algébre, avec laquelle on les familiarise presque en naissant, pour leur ôter jusqu'à l'ombre des difficultés de cet art si simple, & d'une utilité si étendue.

Comme les différentes notes qui servent à ces opérations sont assez nombreuses, & qu'à moins d'être accoutumé de jeunesse à leur attacher les idées qui sont propres à cette science, on y parvient difficilement, c'est par là qu'on ébauche l'éducation de la jeunesse.

Ce travail demande au commencement quelqu'application, & même la plupart des jeunes gens s'imaginent que cette étude passe de bien loin leur portée ; mais cette erreur est bien grande, & très-nuisible aux progrès des sciences.

Dans le fond, l'algébre dont on a tant de

peur, n'eſt que l'art de connoître de combien une ligne, par exemple, eſt plus longue ou plus courte qu'une autre ligne, & combien de fois la petite eſt compriſe dans la grande.

Cela eſt ſimple, & pour marquer ce qu'on a découvert, on ſe ſert de notes qui ſont auſſi les plus ſimples du monde, ſavoir de nos lettres. Cependant, parce qu'on ne les emploie pas dans l'algébre, pour en compoſer des mots, & qu'on mêle parmi ces lettres quelques autres marques, l'algèbre eſt réputée une ſcience épineuſe, d'une très-difficile acquiſition, quoiqu'il ſoit très-vrai, qu'elle facilite infiniment l'étude des mathématiques, & même celle de l'arithmétique, qu'on apprend pourtant aux enfans dès qu'ils ſavent lire : mais ſur notre terre tout ſe fait preſque par prévention.

Je ne ſaurois, continua mon ſage, me refuſer de placer ici un fait ſingulier, mais très-véritable.

Il y avoit peu de tems que l'art d'imprimer étoit connu à Paris, quand quelqu'un voulut faire imprimer les élémens d'Euclide, avec les figures qui ſont, comme tout le monde ſait, des cercles, des quarrés, des triangles, & toutes ſortes de lignes. Un ouvrier de l'imprimeur, ne ſachant quel livre c'étoit, parce que l'exemplaire étoit latin, & qu'il ne l'entendoit pas,

s'imagina que c'étoient des caractères magiques; & que le diable pourroit bien l'emporter pendant ce travail. La frayeur le rendit malade: son maître sachant la cause de son mal, lui expliqua le fait; mais il ne fut pas cru, & le mal empira. Enfin on eut recours au confesseur de cet imbécile; il travailla inutilement à guérir une imagination frappée sans ressource, ensorte que le malade mourut en très-peu de jours.

Voilà où entraîne l'erreur, & c'est par cette raison, sur-tout, qu'on veut l'éviter dans Mercure.

On y enseigne donc les principes de l'algébre le plutôt qu'il est possible, parce que cette science rend l'esprit plus juste, l'accoutume à voir les choses telles qu'elles sont, & lui donne une étendue qu'il n'auroit jamais sans cette étude.

Que les hommes ignorent une infinité de choses qu'ils pourroient apprendre, ce n'est pas un grand mal; car il y a une infinité de connoissances qui ne servent presque de rien au bonheur de la vie: mais qu'on accoutume des hommes dès leur enfance à juger de tout, au hasard, par pure opinion, & sans aucun principe, c'est un malheur public de la dernière conséquence. Car non-seulement celui qui ne

raisonne pas juste, peut faire des fautes importantes contre sa fortune & son propre bonheur; mais de plus, ses faux raisonnemens portent sur tout ce qui l'environne : amis, parens, voisins, domestiques, tout se ressent, tout souffre de ses fausses idées, & le gauche dans l'esprit, si ce mot peut être permis, est une espèce de contagion qui s'étend toujours de plus en plus, & qui tend insensiblement à la dégradation de toute l'espèce humaine.

C'est pour éviter ce malheur, le plus grand de tous, qu'on s'attache si fort dans Mercure, à munir les enfans de tout ce qui peut les mettre en état de faire l'usage le plus juste, & le plus étendu qu'il est possible de leur intelligence & de leur raison, qui n'est autre chose que le résultat des idées vraies & réfléchies.

On fait peu de cas dans Mercure de l'étude des langues. Ce n'est pas qu'on ne soit bien aise de trouver des gens qui s'y appliquent, comme il est agréable & utile d'avoir dans un état des poëtes, des peintres, & des musiciens : mais ceux qui veulent que leurs enfans deviennent des hommes, & non pas des Grammairiens, les occupent peu de cette étude.

On aime qu'ils sachent bien leur langue, on leur permet même d'apprendre à un certain

point quelques-unes de celles qui sont le plus en usage : mais on n'approuve pas qu'ils se chargent la mémoire de mots, & qu'ils prétendent donner des paroles pour des connoissances.

L'étude de l'histoire succéde à celle des langues & de la géométrie ; mais on approfondit peu l'histoire. On se contente d'avoir dans l'esprit un plan général de la suite des empires qui ont précédé le gouvernement présent, & on remarque dans cette histoire un petit nombre d'époques importantes que tout le monde retient sans peine ; après quoi on ne se charge plus de noms ni de calculs chronologiques, & on ne s'attache qu'à se former l'esprit & le cœur par les réflexions que l'on fait sur les principaux événemens.

On choisit les plus illustres dans chaque genre, & on en a plusieurs de la même espèce, pour mieux sentir que des mêmes principes, les mêmes conséquences résultent toujours : comme de la trahison, la honte & le danger ; de la sagacité, les découvertes utiles & l'honneur ; de l'obéissance aveugle aux passions, une multitude d'inconvéniens ; de l'empire de la raison sur elles, toute sorte de gloire & d'avantages ; de la précipitation, des bévues, & de l'attention, des succès presque toujours assurés.

Au ſurplus, on ne ſe pique pas dans Mercure de ſavoir poſitivement, ſi c'eſt un tel, fils d'un tel, qui a fait une telle action bonne ou mauvaiſe, ni ſi la choſe eſt arrivée dans une telle olympiade, ou en telle année de l'égire.

Ces peuples diſent en général, que pour mériter l'eſtime des hommes, il faut faire de bonnes actions ſemblables à celles qu'on trouve dans l'hiſtoire, & éviter celles qui attirent le blâme ; mais qu'il importe peu de ſavoir le nom de celui qui a fait ces actions, & l'année où il a vécu : parce que ces particularités ne font rien au fond de la choſe, & qu'à l'égard d'un grand homme mort, ſon nom & l'année qu'il vivoit, placés dans notre mémoire, ſont inutiles.

Ils ajoutent à cette antipathie qu'ils ont pour le pédantiſme de l'hiſtoire, que l'ancienne eſt ſi incertaine, & la moderne ſi ſouvent fauſſe, quand elle eſt écrite par des contemporains, dont les paſſions la falſifient, que quand on s'attacheroit à la ſavoir à fond, on ne retiendroit ſouvent qu'un Roman tout pur.

On mépriſeroit cependant un homme qui confondroit tous les noms, en prenant, comme la comteſſe d'Eſcarbagnas dans Moliere, Martial pour un parfumeur, ou pour un auteur du douzième ſiècle : mais dans le fond, excepté

ceux qui ſont profeſſion de ſavoir l'hiſtoire, parce que leur génie étroit & borné n'eſt propre qu'à meubler leur mémoire, peu de gens s'y attachent.

On regarde dans Mercure les hiſtoriens & les généalogiſtes, comme des gardes-meubles, ou tout au plus comme des dictionnaires, auxquels on n'a recours que dans le beſoin, mais qui ne ſont pas d'un uſage bien agréable dans la ſociété, que leurs citations éternelles ennuient.

Mais pourtant leur ſcience eſt utile, diſent nos ſages qui reſtent quelquefois entêtés de nos manières, ſi vous confondez les noms & les tems, on vous prendra pour des ignorans.

Eh, quoi! répondent-ils avec indignation, on ſera, dites vous, méſeſtimé pour s'être mépris à une date, ou avoir pris un nom pour un autre, quoiqu'on ait une infinité d'autres connoiſſances, qu'on ait de l'ordre dans l'eſprit, une logique ſûre, & des idées ſaines ſur toutes les matières; quand on ſaura envisager un incident par toutes ſes faces, quand on aura la capacité de prévoir tous les inconveniens, & des reſſources dans l'eſprit pour tourner tous les haſards à ſon avantage? Qu'un tel ignorant au contraire eſt bien né pour toute ſorte d'emplois: c'eſt à lui qu'il appartient de

faire des loix, & de gouverner; c'est lui qui doit mettre en mouvement tous les grands ressorts, c'est lui qui doit ménager la paix & décider seul des occasions de prendre les armes; enfin ce seroit par sa conduite que l'empire fleuriroit, & que les peuples seroient heureux, quand ils ne seroient pas gouvernés par le génie supérieur qui régit la planette. Un tel homme tient, pour ainsi dire, quelque chose de la divinité, & vous ne trouverez jamais son pareil dans celui qui posséde les langues, ni dans ce froid chronologiste, nomenclateur de tous les siècles.

Pour justifier cette façon de penser, ils font encore ce raisonnement. Les hommes n'ont qu'une certaine mesure de capacité; ils ne sauroient donner qu'une portion de leur loisir à la culture de leur esprit, cela est certain : il n'est pas moins vrai, que l'esprit ne se perfectionne que par les réflexions qu'il fait, en comparant en une infinité de manières, ce qui est vrai, & ce qui est faux, ce qui est bien, ou mieux, ou mal, & quelles choses sont justes ou injustes. Or, celui qui emploie tout son tems à arranger dans sa mémoire des noms, des dates, des faits innombrables, & des suites généalogiques, peut-il conserver assez de loisir, pour faire quelqu'usage des matériaux qu'il aura ramassés.

Mais, insistera-t-on, avec une mémoire heureuse bien cultivée, tout cela ne coûte presque rien, & laisse encore bien du tems pour les réflexions.

Pure illusion, repliquent nos sages, la vie d'un homme suffit à peine pour apprendre l'histoire ; de plus, un esprit accoutumé à faire son principal objet de pareilles futilités, & qui l'a nourri pendant trente ans de ces alimens indigestes, n'est plus capable des idées nobles qu'inspire la saine morale, ni de connoître la véritable vertu. Car il ne s'agit pas seulement d'en savoir parler, & de la définir, il faut l'avoir long-tems exercée, s'être familiarisé avec elle, & s'en être fait une habitude qui soit devenue, pour ainsi dire, la substance même de notre ame.

CHAPITRE IV.

Suite de l'éducation des enfans.

APRÈS que la jeunesse s'est instruite suffisamment de l'histoire, elle passe à la logique. Des règles simples, claires, peu nombreuses, & soutenues d'exemples pour les rendre sensibles, apprennent aux jeunes gens à conduire leur esprit, à étendre ses lumières, à discerner sûrement

sûrement le vrai du faux, & par conséquent à parler raisonnablement, & à se conduire de même dans toutes les actions de leur vie..

La morale pratique se trouvant entièrement renfermée dans les leçons de l'histoire, ils négligent de s'occuper de cette morale oisive, & qu'on pourroit nommer intellectuelle, où l'on n'agite que des questions frivoles, plus propres, pour l'ordinaire, à soutenir l'imagination qu'à former le cœur & les sentimens.

Ils traitent avec un pareil mépris la métaphysique, qui ne nous a encore présenté que des idées très-imparfaites de la divinité. Ils corrigent cette science, & c'est à l'aide de la bonne physique, qu'ils apprennent à connoître Dieu, & la partie intelligente qui nous anime.

L'étude de la nature qui succéde à la logique, soutenue de la connoissance des mathématiques, fait faire à ces peuples, qui ont naturellement une grande justesse d'esprit, de grands progrès dans la physique. Ils apprennent à connoître les causes par leurs effets, & quelquefois a pressentir les effets par les causes qui sont connues. Par l'usage bien ménagé de cette science, ils se délivrent d'une infinité d'erreurs & de préjugés qui sont si communs sur notre terre.

Toutes ces études préliminaires étant achevées, on permet à un jeune homme de lire

les poëtes. On lui fait connoître quel eſt cet art tant vanté, & combien il ſe trouve ſouvent éloigné du but où il tend, qui eſt de plaire & d'inſtruire, de rendre le vice odieux, & de faire aimer la vertu. Mais cette idée, diſent les habitans de Mercure, n'eſt que comme le roman de la poëſie, ou le maſque trompeur dont on abuſe preſque tous les jours.

Un ſage que j'ai connu, la nommoit l'art ingénieux d'impoſer à la raiſon par la cadence & l'harmonie des paroles. Il ſemble, diſoit-il, que l'enthouſiaſme dont les poëtes ſe piquent, ſoit un vertige, & je ne ſai quel eſprit de ſéduction qui les met hors d'eux-mêmes, & leur fait preſque toujours oublier la raiſon, pour ſuivre le nombre & la meſure du fanatiſme qui les entraîne, les tire hors de leur ſujet, & en pervertir l'idée; en ſorte qu'avec les meilleures intentions du monde pour la juſteſſe & la ſolidité des raiſons, un poëte ſe trouve conduit par une eſpèce de violence magique dans le faux & la puérilité.

La poëſie qui doit plaire n'atteint donc pas à ſon but quand elle s'écarte de la juſteſſe, & qu'elle s'amuſe à la bagatelle triviale; car un lecteur ſenſé ne cherche que le vrai & des idées ſolides.

Elle n'inſtruit pas non plus, quand elle dé-

guise les objets, & qu'au lieu de les montrer tels qu'ils sont, elle ne présente qu'un masque enjolivé qui les rend souvent méconnoissables.

Il est vrai que dans ces défauts ce n'est pas l'art qu'il faut blâmer, & que l'ouvrier a tout le tort ; aussi ne méprise-t-on pas la poësie dans Mercure, mais on avertit seulement de la lire avec précaution, pour se préserver de la séduction qu'elle répand souvent à pleines mains.

C'est grand dommage, disent nos sages, que les élèves des muses avec tant d'imagination, d'agrémens & de feu ne s'appliquent pas assez à former leur jugement. S'ils faisoient quelques réflexions sur un point si important, ils verroient que les frivolités auxquelles ils se livrent, déshonorent l'art qu'ils professent, & que les tendres sornettes, les puérilités champêtres, les fades louanges & les petits riens rimés à la fabrique desquels ils vieillissent, diffament tout à la fois l'art & l'artisan.

Les habitans de Mercure ne refusent pas leur approbation, & les couronnes aux poëtes qui s'en rendent dignes; mais ils adjugent aussi des moulinets & des marottes à ceux qui ne leur donnent pas autre chose.

L'ignorance & la sottise ne passent pas dans Mercure pour des agrémens, comme sur nôtre terre : on y élève les filles de même que les

garçons, pour tout ce qui concerne l'esprit & la justesse du raisonnement ; on leur fait l'honneur de leur croire assez de tempérament & de santé, pour acquérir un certain nombre de connoissances nécessaires : on juge même qu'elles ne perdront pas plus de leur teint, ni de l'embonpoint qui fait la beauté en se formant la raison, qu'en se rendant les mains adroites. Suivant ce systême, au lieu de leur apprendre à filer, à broder, ou à faire de la tapisserie, on les instruit à penser juste, à réfléchir, & on les conduit autant qu'il est possible à connoître un très-grand nombre de choses ; & à en parler raisonnablement.

Il y en a peu qui n'aient appris une des langues que parle les sages, outre celle de la cour, que tout le monde sait, & personne n'a encore remarqué que cette étude & celle de la philosophie, leur ait rendu les yeux moins brillans, & le teint plus terne. Il semble au contraire, que les lumières de leur esprit qui se répandent sur toutes leurs actions & leurs discours, les font trouver plus aimables : je sais bien du moins que la douceur de leur humeur, la gaieté, ni le goût des plaisirs n'en souffrent point ; & j'ai quelquefois entendu de très-jolies personnes causer à leur toilette avec le grand Descartes, de choses très-sublimes, pendant

qu'elles arrangeoient leurs mouches avec un merveilleux artifice, & des intentions très-éloignées de la métaphysique.

Ces faits doivent apprendre aux beautés de notre monde, qu'on peut savoir bien des choses, sans devenir laides ; mais qu'il est fort difficile d'être bien jolie quand on est sotte, & qu'on ignore tout.

Le premier soin qu'on prend après leur avoir formé l'esprit, c'est de les affermir autant qu'on le peut, contre les illusions de l'amour propre.

Toutes les femmes dans Mercure sont sujettes à cette maladie épidémique : elle les attaque ordinairement vers les quinze ou seize ans, & leur revient de tems à autre par accès ; il s'en trouve même à qui elle dure toute leur vie.

On appréhende presqu'autant cette infirmité que notre petite vérole : ce n'est pas qu'elle gâte les traits, ou qu'elle détruise la fraîcheur du teint ; mais c'est qu'elle répand sur toute la personne qui s'en trouve atteinte, je ne sai quoi d'injuste & de rébutant, qui écarte l'amour & l'amitié à cinq cens pas à la ronde, ce qui passe pour un grand malheur dans la planette. Heureusement l'art de guérir cette maladie n'est pas difficile ; car il ne consiste qu'à donner à chacun une idée prise de sa propre

valeur intrinſéque, à perſuader à une belle perſonne qu'elle n'eſt pas une divinité, & à une jolie femme qu'elle n'eſt que cela. Suivant ce tarif, telle qui ſe connoît peu d'eſprit, s'en tient à la complaiſance & aux agrémens de l'humeur, & celles qui ſe trouvent des talens & du génie au-deſſus des autres, ne laiſſent pas d'avoir la modeſtie de croire qu'il leur peut arriver quelquefois de n'avoir pas raiſon. Dans cette idée, l'entêtement n'eſt pas un de leurs défauts, & ſans s'attirer leurs mépris & leur averſion, on peut ſe diſpenſer d'être toujours de leur ſentiment, ce qui eſt d'une grande utilité pour la douceur du commerce de la vie.

On charge la comédie de ce qui reſte à faire pour l'éducation du beau ſexe : on leur y fait voir les peintures ingénieuſes & vraies de toutes les paſſions. C'eſt-là où l'on apprend qu'elles doivent toutes reconnoître l'empire de la raiſon, mais qu'il faut ſur-tout ſe garder de celles qui mettent notre bonheur entre les mains d'autrui, comme l'ambition, & l'amour. Ces deux tyrans nous ſoumettent à tant de gens, & font dépendre notre fortune d'un ſi grand nombre de bagatelles imperceptibles, qu'il eſt preſqu'impoſſible de trouver un moment de repos à leur ſuite. L'homme ambitieux

visages ; enfin on ne fut jamais si près de voir de furieux coups d'ongle, & des milliers de coëffures arrachées. Le soleil se couvrit pour ne pas éclairer de semblables forfaits ; mais dans l'instant fatal où on alloit en venir aux mains, la pauvre Femme-Forte, par une trahison sans exemple, se vit abandonnée de toutes ses troupes, qui se rangèrent du côté de l'ennemi.

Les mouches, comme les plus légères, donnèrent, pour ainsi dire, le signal de la désertion ; le rouge & les petites pantoufles, qui raisonnent toujours de travers, les suivirent : les fleurs & les robes couleur de rose, glacées de frayeur, mirent bas les armes : il n'y eut que les éventails & les petits manchons qui firent quelque défense, mais ils ne tinrent qu'un moment. Les coquettes se jettèrent dessus avec une telle furie, qu'il fut impossible à cette pauvre troupe abandonnée de soutenir une attaque si brusque. Le seul corps qui fit ferme en cette occasion, fut la phalange de réserve : elle soutint avec quelque valeur l'ancienne vertu de la nation. Cette troupe étoit composée de paniers de toutes les espèces : les chefs à ressorts & garnis de taffetas paroissoient à la tête, & montroient une contenance toute martiale, & les simples soldats, quoique garnis tout simple-

De-là naiſſent les inattentions, les airs diſtraits, les écarts, quelquefois les impoliteſſes, & ſûrement les indiſcrétions : l'humeur vient enſuite, & ce mal contagieux produit les éclairciſſemens, les réponſes ſéches, les reproches, & une infinité d'impertinences récicipropues, dont chacun ſéparément ſeroit tout-à-fait incapable.

On conte à ce ſujet une imagination ſingulière d'Artemiſe, après la mort de Mauſole ſon mari, qu'elle avoit parfaitement aimé. Comme cette princeſſe reſta veuve très-jeune & fort belle, ſon tempérament & les vertus du célibat ne s'accordoient point enſemble : cependant pour agir avec connoiſſance de cauſe, elle chargea un mathématicien fameux de calculer au vrai les plaiſirs & les chagrins que l'amour pouvoit cauſer, & pour l'aider dans ce calcul, elle lui donna le journal exact de ſa vie depuis ſon mariage.

Le géomètre, après une ſupputation fort attentive, rapporta que l'attachement le plus parfait entre les perſonnes les mieux aſſorties, donnoit environ treize quinzièmes de peine plus que de plaiſir.

Cette règle d'arithmétique, exprimée en des termes plus ſimples, ſignifie que deux perſonnes qui s'aiment bien, n'ont au plus dans toute

l'année, que deux mois de bonheur & de calme parfait pour dix d'inquiétude, de contre-tems, de babioles fâcheuses & de tracasseries désespérantes. Sur cet exposé la belle reine de Carie, que son goût naturel inclinoit à de secondes nôces, conclut au célibat ; mais pour se distraire & s'occuper dans son loisir de quelque pompeuse bagatelle, elle bâtit le fameux mausolée qui fut en son tems le plus superbe monument de l'impertinence humaine.

CHAPITRE V.

Des enterremens.

La mort étant ici une action volontaire, elle ne traîne rien de lugubre à sa suite ; au contraire, les amis du mort se réjouissent de ce passage que vient de faire leur compatriote à une sorte de vie qui étoit plus de son goût que la dernière, puisqu'il l'a quittée. Suivant cette opinion qui est très-raisonnable, ils n'employent rien dans les funérailles qui ne soit propre à inspirer la joie, tous les symboles en sont rians. On dresse une pyramide devant la porte du défunt, elle est parée de verdure, de couronnes & de guirlandes de fleurs entremêlées de représentations agréables & d'emblêmes. On y

chante des airs d'allégresse à la louange du mort, on y raconte ses bonnes qualités, sans manquer jamais de faire une satyre douce de ses défauts : c'est comme la petite pièce comique qui suit la grande dans nos spectacles. On y rit, on y profite.

Le plus beau du spectacle est l'arrivée des cendres du défunt, que ses amis apportent dans une espèce d'urne très-précieuse & magnifiquement ornée ; on la place découverte sur le plus haut de la représentation. Cette cérémonie achevée, les plaisirs, les danses, la musique & toutes sortes de jeux tant d'exercice que d'autre espèce, recommencent & durent le reste de la journée ; ensuite chacun se retire, laissant les cendres de son ami dans le sein de l'air qui s'en charge, & va les verser, par des chemins inconnus, dans les trésors de la nature, qui fait un nouvel individu de ce peu de poussière. Ainsi se perpétue la race humaine.

Ces froides reliques étant bientôt dissipées, on détruit l'appareil des funérailles : c'est alors que ceux qui sont assez touchés de la mort du défunt pour s'amuser à le pleurer, sont dénoncés au magistrat qui les condamne, comme des ingrats, à une amende pécuniaire applicable aux héritiers. On dit pour raison de cet usage, que celui qui aimoit assez le défunt pour

le pleurer après sa mort, lui avoit, sans doute, bien des obligations, qui consistoient dans l'agrément de sa conversation, la douceur de son commerce, son amitié, ses bons offices, &c. Le pleureur, dit-on, a joui de tout cela, sans quoi il ne le regretteroit pas; il en a même joui pendant un tems considérable, puisqu'il y est si accoutumé qu'il ne sauroit s'en passer. Mais n'est-il pas bien juste que le défunt qui a tant vécu pour le plaisir de son ami, ait enfin la liberté de mourir pour sa satisfaction particulière; & n'est ce pas une grande ingratitude d'être fâché par son intérêt personnel, du bien qui est arrivé à notre ami intime? Voilà pourquoi la police punit ceux qui s'affligent de la mort d'un autre.

Nos sages ont quelquefois demandé pourquoi on ne dressoit point de tombeau dans Mercure comme on fait dans la plupart des autres planettes? A quoi les Mercuriens ne répondent que quatre mots, mais fort décisifs: » Si les tombeaux, disent-ils, & les épitaphes » étoient éternels, la planette ne seroit pas » capable de les contenir tous: s'ils sont pé- » rissables, ce n'est pas la peine de les bâtir.

CHAPITRE VI.

Histoire de Termetis & de Nixée.

TERMETIS étoit plus beau que l'amour, & aussi amusant que lui. Le voilà couru de toutes les femmes, c'est à qui l'aura, on se l'arrache. L'aimable Nixée fut la seule qui ne donna point dans cette frénésie. Comme elle avoit plus de goût & de discernement que les autres, elle évita le piége de ces attraits superficiels. Termetis fut éconduit, & fit des efforts inutiles pour la mettre sur son catalogue. Je ne sai quelles mauvaises langues avoient dit de lui, que tout ce qui reluit n'est pas or; mais il est certain que ce proverbe, & quelques discours assortissans, l'avoient si bien déprisé auprès de Nixée, qu'à peine pouvoit-elle le souffrir. Un pareil traitement lui paroissoit bien insupportable; car ces tyrans des cœurs, devant qui toute vertu trébuche, souffrent les contradictions avec grande impatience. Voilà donc Termetis amoureux pour la première fois de sa vie, Nixée d'en rire, & lui de s'en désespérer. Les autres avoient beau l'agacer, le railler sur le malheur de ses soins, & sur une fidélité qu'on ne lui deman-

doit pas, rien n'y faiſoit, il étoit impoſſible de le guérir.

Après des années de perſévérance qui n'avoient eu aucun ſuccès, il ſe mit en tête de vaincre l'opiniâtre dédain de ſa reine ou de mourir : comme ce dernier parti lui parut plus ſûr & plus facile, ce fut celui qu'il tenta d'abord. Il ſe rendit à la grande montagne dans un tems qu'elle ſe trouva très-vivement attaquée. Termetis ſe plaça par-tout où le péril étoit le plus évident, fit des prodiges de valeur, & fut bientôt choiſi pour être à la tête de la principale troupe, dont le chef venoit d'être tué. Le combat fut très-long, & ne ceſſa que par l'extrême laſſitude des deux partis. Il recommença le lendemain, dura tout le jour, & Termetis, qui ne cherchoit qu'à mourir glorieuſement, mena ſes ſoldats bien plus loin qu'ils ne ſe croyoient capables d'aller. Ils parvinrent juſqu'à la croûte que les ennemis avoient abandonnée, ſe logèrent ſur leur propre terrein, & lorſque les ennemis vaincus & repouſſés, crurent trouver un aſyle dans leur patrie, ils n'y trouvèrent que la mort & des chaînes. Ce nouveau prodige de courage & de bonne conduite, fut loué même de l'empereur, ce qui eſt dans Mercure, le comble de la gloire. Mais le prince ne ſe contenta pas

d'avoir donné des louanges à Termetis, il lui écrivit de sa main, & lui manda qu'il lui accorderoit les trois premières graces qu'il lui demanderoit, pourvu que ce ne fut pas le don de la métamorphose, parce que le nombre étoit rempli. Termetis qui ne souhaitoit que ce don par lequel il espéroit pouvoir se rendre aimable aux yeux de Nixée, reçut la lettre de l'empereur & ses promesses, comme des biens inutiles, & ne songeoit qu'à mourir, comme font les gens trop vifs qui mettent toujours les choses au pis. Il revenoit accablé de tristesse, & le désespoir dans le cœur, maudissant la cruelle destinée, lorsqu'il apperçut deux petites figures vieillotes, mâle & femelle, qui disputoient à l'ombre d'un oranger, avec autant de véhémence que s'ils n'avoient eu que quinze ans, & que s'ils eussent voulu se manger le blanc des yeux. Il s'approcha dans l'intention de les mettre d'accord s'il étoit possible; mais ils étoient si animés qu'ils ne le voyoient pas, quoiqu'il y eût long tems qu'il étoit à les écouter; en sorte qu'il avoit déja appris que l'essentiel de la dispute consistoit à savoir si les charniers saints Innocens subsistoient encore dans leur ancienne forme à Paris, ou s'il étoit vrai qu'on en eût fait un marché au cœur de la ville, comme l'avoient assuré quelques sa-

ges nouvellement arrivés de la grande lune, qui eſt notre terre. Le petit bonhomme ſoutenoit le premier point, ſa petite bégueule aſſuroit le ſecond. Enfin ils apperçurent Termetis, à qui la vieillote s'adreſſant la première, lui demanda s'il n'avoit point entendu dire ce qu'elle aſſuroit? Il répondit que non; mais qu'il ne concevoit pas comment deux perſonnes qui avoient l'air ſi ſage, pouvoient ſi fort s'émouvoir pour une pareille bagatelle. Comment bagatelle, s'écria la bonne petite vieille? c'eſt en effet bagatelle pour vous à qui ils ne ſont rien; mais pour moi qui les ai bâtis, la choſe n'eſt pas égale: car c'eſt mon ouvrage, & l'égliſe qui y tient auſſi, & encore de belles & bonnes maiſons du quartier. Il eſt vrai que Flamel mon mari, qui eſt là préſent, me fournit l'argent, ayant trouvé la belle & bonne pierre philoſophate; dites philoſophale, interrompit Termetis; philoſophale, comme vous voudrez l'appeller, dit la petite femme, il eſt là pour m'en dédire. Termetis voyant bien alors qu'il avoit affaire à un homme bien plus important qu'il ne ſe l'étoit imaginé, fit bien des politeſſes à Flamel, & lui demanda pardon de l'être venu interrompre, en ſe mêlant peut-être indiſcretement de leur diſpute. Non, mon enfant, répondit le vieillard, je ne vous en ſai

point mauvais gré ; mais faites-moi le plaisir de me dire qui vous croyez de nous deux qui a raison ; nous vous prenons pour juge, n'est-il pas vrai Pernelle, dit-il en s'adressant à sa femme ? Oui, répondit-elle, de bon cœur.

Termetis surpris d'avoir à décider un fait dont il n'avoit pas la moindre connoissance, voulut s'en excuser ; mais on le pria des deux côtés si instamment de prononcer, qu'il se rendit à leurs prières. Si vous m'en croyez, dit-il, après avoir demeuré quelque tems sans parler, le plus court, pour savoir à quoi s'en tenir, ce seroit d'y aller voir.

Bon, répondit Flamel, voilà une belle décision ; vraiment nous irions bien si nous le pouvions ; mais quoique sages & philosophes, nous sommes retenus ici par des liens indissolubles. Hermes qui, comme vous savez, est le premier des sages, & qu'on doit regarder comme le génie de la nature, est celui qui nous force à vivre dans Mercure, sans en pouvoir sortir qu'après mille ans de séjour. Je ne sai qui l'a averti, quand nous étions sur notre terre, que nous y faisions de grandes dépenses, des bâtimens magnifiques, des aumônes extraordinaires, & de grosses fondations. Il commença par blâmer notre imprudence ; ensuite voyant qu'elle continuoit, il m'en

m'en parla, & je lui promis d'être plus sage à l'avenir; mais la femme que vous voyez-là (ces animaux, dit-il en souriant, sont faits pour tourner la tête des hommes) m'a tant persécuté, qu'il ne m'a pas été possible de tenir la parole que j'avois donnée à notre maître, & lui, voyant que j'étois incorrigible là-dessus, m'enleva une belle nuit de chez moi avec ma femme, & nous conduisit ici. Il nous dit en chemin qu'il ne le faisoit que pour notre bien, & à dessein d'empêcher quelque prince avare ou d'autres puissans envieux de notre secret, de se saisir de nous pour nous forcer à le leur apprendre, & de parvenir enfin à une divine connoissance qu'on ne doit jamais acquérir par pure révélation, mais par ses soins, par son génie, ou par l'amitié de quelque sage qui peut bien en donner une partie pour tâcher de mettre au fait du reste, comme il m'est arrivé à moi-même; car j'ai su la matière première d'un juif, mais j'ai dû le reste à mes veilles & à mon attention.

Je vous plains, répondit Termetis, d'être pour si long-tems encore exilés de votre patrie, car vous ne paroissez pas avoir plus de trois ou quatre cens ans. A peu-près, dit la bonne petite femme, qui rougit en voyant son baptistaire. Puisque cela est, dit Termetis, je m'engage,

si vous voulez, à vous faire avoir un passe-port & une voiture pour retourner chez vous, & pour revenir ici. Vous connoissez le pouvoir de l'empereur, il m'a promis, comme vous le pouvez voir par la lettre dont il m'honore, de m'accorder trois dons. Le premier que je lui demanderai ce sera votre voyage, & il ne me le refusera pas, sans doute. Le petit couple ratatiné tomba aux pieds de Termetis qui les releva, en les assurant qu'il se trouvoit fort heureux de rencontrer une occasion aussi favorable d'obliger des personnes si importantes.

Flamel, assuré par la lettre de l'empereur, de la vérité du fait, & pénétré de reconnoissance pour la bonté de Termetis, lui offrit tout son savoir & ce qui lui restoit de poudre de projection. Termetis, qui ne voyoit pas comment ce secret le rendroit plus aimable auprès de Nixée, remercia Flamel. Le bonhomme parut surpris de ce refus, & en demanda la raison; c'est, répondit Termetis, qu'il ne s'agit pas pour mon bonheur de transmuer les métaux, mais de changer le cœur inflexible d'une personne que j'aime passionnément, & qui ne sauroit me souffrir. Mort de ma vie, répondit la petite Pernelle, elle est donc bien dégoûtée de ne vous pas trouver



Croyez-moi, beau garçon prenez en, vous ne vous trouverez pas reconnoissable.

affaire alla un train de chasse ; il ne manquoit que la conclusion, & selon toutes les règles de fortification, cette place ne pouvoit encore tenir trois jours. Mais, s'écrie ici le sage auteur de cette histoire, ô prudence humaine, que tes vues sont bornées ! Cette grande vivacité s'assoupit presqu'aussi-tôt qu'elle s'étoit allumée. Lénidor étoit souffert comme tous les autres, mais il ne pouvoit deviner ce qui l'arrêtoit en si beau chemin, ni comprendre comment ses rivaux ne jouissoient pas d'un meilleur sort que lui. Cette nouveauté le piqua : il n'aimoit pas Télenis, mais il n'en vouloit pas avoir l'affront, ni qu'il fût dit que la petite perfide ne courroit pas la moitié du hasard ; elle s'en abstint pourtant, cela étoit résolu par le destin. Lénidor, après avoir bien essuyé tous ses caprices, toutes ses humeurs, tous ses travers & toutes ses façons, sans règle & sans mesure, s'en plaignit enfin : d'abord ce fut avec toute la douceur d'un amant affligé, on le laissa dire sans même faire semblant de l'entendre. Un de ceux de qui il se plaignoit entra : on le reçut mieux qu'à l'ordinaire, on ne fut occupé que de lui pendant tout le jour. Il sortit enfin, Télenis resta tranquille & rêveuse ; elle prenoit un livre ; elle bailloit : Lénidor ne disoit mot. Il étoit quelquefois honteux de s'attacher

par l'empereur. La troupe alors se sépara; chacun tira de son côté. Le lendemain Termetis reprit une dose de son flacon. A peine y avoit-il deux heures qu'il l'avoit bue, qu'il apperçut sensiblement que ses mains qu'il avoit un peu grosses, s'étoient allongées & blanchies; il se mira dans la première fontaine, il trouva ses sourcils plus épais, ses cheveux plus longs & mieux fournis. S'il se fut baigné, qu'elles merveilles n'auroit-il pas vues! Il ne les ignora pas long-tems.

Il lui tardoit d'être arrivé pour voir Nixée: il fit donc grande diligence, & alla descendre chez elle. On lui dit qu'elle venoit de sortir, & qu'une telle de ses amies l'attendoit; c'étoit une de celles qui lui vouloit du bien. Il monta, & malgré sa grande passion pour Nixée, il n'eut pas le courage de résister à l'occasion présente: l'élixir étoit trop pressant & la dame trop foible. Dans le tems qu'il se passoit des prodiges, Nixée rentra & trouva nos gens si enyvrés qu'à peine l'apperçurent-ils. Termetis qui la vit le premier, ne fit qu'un saut pour s'aller cacher.

Nixée, qui étoit bonne pricesse, se contenta de faire quelques petits reproches à son amie, de ne l'avoir pas avertie du rendez-vous: celle-ci jura que ce n'étoit qu'une rencontre, mais

qu'elle valoit bien une bataille, & lui fit le détail de l'aventure. Dans l'admiration où étoit Nixée de ce récit circonstancié, elle s'écria qu'il étoit donc bien vrai que les voyages faisoient les hommes. Le voyageur rentra, s'alla jetter aux genoux de sa maîtresse, qui lui pardonna, à condition de se corriger, ou de prendre plus poliment une autre fois son champ de bataille. Elle fut si contente de son amant, qu'elle jura que dans la suite elle ne se laisseroit jamais prévenir, & qu'elle jugeroit de toutes choses par elle-même avant que de les croire.

CHAPITRE VII.

Du premier ministre de l'Empereur.

CETTE place est fort briguée, comme on peut croire, y ayant de grands honneurs, beaucoup de crédit & de gros appointemens qui y sont attachés. Mais comme il n'y a point de fortune qui ne soit sujette à inconvénient, il s'en trouve un considérable à cet emploi, comme on va le voir.

Aussi-tôt que l'empereur a nommé un premier ministre, il est saisi subitement d'une maladie contagieuse, à laquelle les autres hommes ne sont pas sujets, plusieurs en sont morts,

d'autres n'en guérissent jamais; & ceux-mêmes qui s'en sauvent, n'en reviennent pas sans avoir été bien malades.

Ce mal s'appelle le rengorgement: il commence par la joie & finit par la douleur. J'expliquerai quelques-uns de ses symptômes, mais non pas tous; car ils sont innombrables.

Le rengorgement est précédé de vapeurs violentes qui montent à la tête, & qui la troublent absolument. D'abord une espèce de ravissement saisit le malade: on voit dans ses yeux une joie qu'il ne peut contenir, & qui l'étouffe, parce que la décadence qu'exige son nouveau grade le force à une contenance sérieuse. Cependant ce rire retenu se répand sur toute sa personne; il la gonfle, la redresse, & l'allonge au point qu'un nouveau ministre croît au moins de quatre grands doigts en vingt-quatre heures.

Mais à peine a-t-il joui de l'avantage de sa taille, que ses yeux s'égarent; je ne sai quoi de farouche charge sa phisionomie & la brunit, le son de sa voix s'altère, & prend un ton affirmatif qui fait peur aux petits enfans, & dont les autres ont peine à s'empêcher de rire.

Quand le mal a gagné jusques-là, on le voit augmenter à vue d'œil. Alors le malade perd la mémoire, il oublie le visage de ses

meilleurs amis ; il appelle *chose* ses plus anciens domestiques, dont le nom cesse de lui être familier : un mouvement inquiet l'agite sans cesse ; il n'entend rien de ce qu'on lui dit, il ne sait ce qu'il répond; il trépigne, va & vient dans une chambre au milieu des nouveaux idolâtres de son rang. Il tend encore la main, il la serre à qui la lui présente, & c'est la dernière scène comique de cette pièce, il entre dans les coulisses & disparoît.

C'est alors que le rengorgement arrive à son période, & que la force du mal change absolument toute la constitution du ministre, & lui donne un nouveau caractère.

De semillant, poli, gai, riant & verbiageux qu'il étoit d'abord, il devient posé, rude, sombre, hagard, taciturne ; il fuit le monde, il commande des verroux à son appartement, un homme bizarrement vêtu s'en empare. Le cerbère prend, par contagion, le mal de son maître, & devient aussi rogue & aussi sauvage que lui; il défend la porte comme une place frontière, il en repousse les assiégeans, & avec ces trois mots, *on n'entre pas*, qui composent toute sa rhétorique, il expédie cinq cens personnes.

Pendant ce tems-là le ministre, mystérieusement renfermé, pirouette sur le talon, coupe

ſes ongles, murmure un vaudeville, écrit à ſa maîtreſſe, & prend tout fait de la main de ſon ſecrétaire, le rapport dont il eſt chargé pour le premier conſeil. Ces fonctions importantes étant remplies en trois ou quatre heures au plus, la pendule ſonne, mon homme prend ſon habit, demande ſa tabatière & aſſure ſa contenance. La porte s'ouvre; à l'apparition de l'homme d'état, chacun s'empreſſe, les plus grands l'abordent, quelques-uns lui parlent, il ſourit ſans les entendre, & ſe charge de terminer telle affaire qu'on ne verra terminée que dans quarante ans. Un quart d'heure ſuffit pour cet emploi pénible; on l'attend, il ne peut s'arrêter, le conſeil va ſe tenir, il s'éclipſe & ſe dérobe à la foule qui l'a attendu tout le jour, & qui l'attendra demain préciſément à la même heure & avec le même ſuccès.

Le rengorgement ne s'en tient pas là : le mal gagne, & rend en très-peu de tems le malade plus intraitable, il devient fier avec ſes ſupérieurs, inſolent avec ſes égaux, impraticable à ſes amis & inviſible au reſte des hommes. De-là s'engendrent les haines, la jalouſie, puis les clameurs publiques. Le prince les écoute un tems, & en eſt fatigué; il diſſimule, il eſpère que les plaintes ſe pourront aſſoupir, elles augmentent. Il faut enfin céder; le maître ac-

cablé du cri de tous les états, retire la main qui ſoutenoit le miniſtre; il tombe, & ſa chûte entraîne tous ceux que ſa maladie avoit gagnés. Ce *janitor* inflexible, qui rudoyoit les plus grands, accueille un homme de la populace.

Le favori diſgracié, qui répondoit à peine d'un ſigne de tête aux proſternations, ſalue à préſent le premier venu. Il demande la faveur & la protection de tel qu'il ne daignoit pas honorer de la ſienne, & ſa famille, avec laquelle les plus grands noms briguoient la gloire de ſe déshonorer, trouve à peine des alliances de plein pied; tant la fortune ſe plaît ſouvent à humilier davantage ceux qu'elle a le plus élevés.

CHAPITRE VIII.

De l'amour.

L'AMOUR n'eſt pas regardé dans Mercure, comme une affaire plus ſérieuſe que les autres occupations de la vie: il y paſſe pour un amuſement, tel que le jeu, la bonne chère, le goût des ſpectacles, & les autres diſſipations. On ne le condamne point dans la planette; mais on ne laiſſe pas de rire du ridicule qu'il donne aſſez ſouvent. Car il n'y a point de ſen-

timent si propre à dévoiler les caractères, & à en faire connoître les défauts. On ne fait nul scrupule de la chose, mais on en craint fort les conséquences : c'est ce qui fait que le secret d'une galanterie n'est guères moins gardé que celui d'une affaire d'état.

Les amans ne confient donc au public ni leurs peines ni leurs plaisirs; on ignore dans Mercure, ces catalogues effrontés qui affichent les conquêtes d'une jolie femme, & l'espèce d'arithmétique grossière d'un jeune étourdi qui calcule aux yeux du public, ses amusemens journaliers. Enfin rien n'est moins libre en apparence, ni si apprivoisé en effet que l'amour dans Mercure.

Un mari n'enferme point sa femme, un nouvel amant ne fait refuser la porte à personne, pas même à son prédécesseur; les mères ne contrarient point leurs filles, il est également libre aux deux sexes de se promener, & même de voler autant que leurs aîles ont de force, sans crainte d'être suivis sur la terre & dans l'air.

Il est vrai qu'on n'use de ces facilités que la nuit; on se rencontre, on se voit tout le jour comme ici, mais tant que le soleil éclaire l'amour se dissimule. On ne le confie tout au plus qu'au crépuscule, mais aussi au soleil couchant

il y a tout à parier qu'avant deux heures, tous les habitans de Mercure seront tête-à-tête.

La jalousie de notre monde est inconnue dans la planette. Il est vrai que les craintes délicates de perdre ce qu'on aime, n'en sont pas bannies, & qu'on y est sensible comme ici, aux inquiétudes légères qui soutiennent l'amour, & le rendent attentif: mais deux personnes qui s'aiment, s'estiment assez pour ne pas craindre de véritables trahisons; d'ailleurs c'est un usage tout établi, que le premier de qui le goût s'use, l'avoue sans détour. Ainsi la jalousie, qui ne consiste que dans la crainte & le soupçon, n'a point de lieu, puisque tout est éclairci d'abord: en ce cas on se sépare & on se désespère si on veut; mais du moins on n'est pas jaloux, & les connoisseurs disent tous, qu'épargner la jalousie à un amant quitté, c'est accorder la grace à un malheureux condamné qui se trouve sur l'échafaud.

S'il reste donc quelque peine en amour, c'est au plus celle du commencement d'une affaire de cœur, où l'incertitude ne laisse pas l'ame dans une situation bien paisible; mais les inquiétudes de cette espèce ont plus d'agrément que d'amertume. Cela est si vrai, que l'empereur ayant un jour offert d'enseigner l'art de consulter les sorts sur les nouveaux engage-

mens, pour ſavoir dès les premiers jours s'ils viendroient à bien ou non, il fut très-humblement prié de laiſſer les choſes ſur l'ancien pied; ce qui paroît d'autant plus raiſonnable que pour l'ordinaire cette eſpèce d'incertitude n'eſt pas longue. On a cependant vu des femmes qui ont été ſur la défenſive trois mois entiers; mais la choſe, quoique vraie, paſſe encore pour incroyable, tant elle eſt rare. Nos hommes ſont ſi adroits & les dames de cette planette ſont ſi vives, qu'un rien ſuffit pour les déterminer.

Une blonde incertaine, & qui perſiſtoit dans ſon irréſolution depuis plus d'un mois, avoit deux amans qui lui plaiſoient également. Celui qu'elle voyoit le dernier, lui paroiſſoit toujours préférable; mais lorſqu'ils ſe rencontroient tous deux enſemble, elle ne pouvoit ſe réſoudre à perdre ni l'un ni l'autre, & malheureuſement l'uſage de les prendre tous deux n'étoit pas encore paſſé de notre monde dans celui-là. Dans cet embarras l'un des deux qui ſe trouva un jour ſeul avec elle, s'aviſa de lui dire: L'amour, belle Zénis, augmente la beauté, & la joie l'entretient, au lieu que le ſérieux & l'ennui la détruiſent. Rien au monde n'eſt ſi beau que vous; cependant il y a des gens qui diſent que l'incertitude où vous êtes, pour choiſir d'Alcime ou de moi, vous donne je ne ſai quoi de ſombre,

qu'on ne vous trouvoit pas auparavant. Je ne m'apperçois pas pour moi de ce changement, & il faut que ce soit vos envieuses qui font courir ces bruits-là; mais.... Non Télexis, interrompit-elle, on ne se trompe pas, je m'apperçois moi-même qu'on a raison, & je suis trop heureuse d'avoir à quoi me prendre des reproches que me fait mon miroir depuis quelques jours : mais puisque vous me faites appercevoir qu'une plus longue incertitude seroit capable de me causer un malheur effroyable, finissons-là, recevez mon cœur avec tous les témoignages de ma plus vive tendresse.

Alcime arriva peu de tems après; Zénis ne lui dissimula point la préférence qu'elle avoit donnée à son rival, il en fut touché; mais le mal étant sans reméde, il fallut chercher ailleurs des consolations, dont l'humanité de nos belles ne laisse guères manquer les affligés.

Comme les maladies & les foiblesses de tempérament sont peu connues dans Mercure, voilà deux causes essentielles de bouderie, ôtées du commerce galant. Ce n'est pas que la source des plaisirs y soit inépuisable non plus qu'ici, mais elle est bien moins limitée.

D'ailleurs, la nature ingénieuse, & toujours attentive au bonheur de ce peuple favori, permet aux hommes de thésauriser en fait de plaisir,

c'est-à-dire, de réserver ceux qu'ils n'ont pas dépensés dans l'usage journalier, pour les employer quand il leur plaît. C'est ainsi que dans notre monde on épargne pendant toute une année en province, pour vivre trois mois splendidement dans la capitale.

Pour les dames la mère commune les a jugées si riches de leur propre fonds, qu'elle n'a pas cru devoir leur ménager cette espèce d'économie.

CHAPITRE IX.

DE QUELQUES SINGULARITÉS DE LA PLANETTE.

Le palais de la nature.

A une distance à-peu-près égale des deux pôles, on trouve un grand amas de rochers tout couverts de mousse & d'arbres de toutes les espèces, chargés en tout tems de fleurs & de fruits.

Cette montagne est percée de tous les côtés, & les intervalles que les rochers laissent entre eux, forment des portiques irréguliers, dont on ne sauroit se lasser d'admirer la noble & magnifique simplicité. Ces antres superbes sont

le palais de la nature : elle y travaille sans cesse à toutes ses productions, & c'est delà qu'elle les distribue dans tous les globes de ce tourbillon.

Ce palais est éternellement ouvert à tous ceux qui cherchent la nature ; mais il faut avoir passé par des sentiers rudes, avoir grimpé des rochers & traversé des torrens, avant d'être digne d'en approcher. Elle n'a pas voulu que sa demeure fût également accessible à tous les hommes, mais seulement à ceux qui la cherchent avec ardeur. Elle les appelle ses enfans, elle les traite en véritable mere, toutes les portes leur sont ouvertes ; il leur est permis de la voir travailler, & de l'interroger aussi souvent qu'il leur plaît. Mais comme elle n'aime pas fort les questions, le meilleur est de l'étudier en la voyant faire, & de l'interroger sans discourir, en examinant ses ouvrages, & en tâchant de pénétrer par quelle voie elle les exécute : mais pour en venir avec elle à cette grande familiarité, il faut la connoître de longue main, & l'avoir vue bien des fois.

Comme elle nous fait l'honneur à nous autres sages, de nous admettre à sa confidence la plus intime, & que nous la voyons tant qu'il nous plaît, il m'est facile d'en faire le portrait. C'est une grande personne fort belle, ses traits

ſont parfaitement réguliers, & pleins d'agrémens. La ſanté, l'innocente joie, la tranquillité qui ne l'abandonne jamais, ne s'occupent qu'à broyer les belles couleurs qu'on voit ſur ſon viſage, à renouveller ſon embonpoint, & à lui conſerver l'éclat toujours renaiſſant d'une jeuneſſe éternelle. Sa taille eſt fort au-deſſus de l'ordinaire, & lui donne un air de majeſté plus noble que piquant; ce qui fait dire à bien des gens, que ſes attraits ſont un peu maſſifs, & que ſa beauté ſeroit plus agréable dans un moindre volume: telle devoit être Candace & Minerve, & telle eſt à peu près M. de N. Pour ſon humeur, c'eſt la gaieté, la douceur & la complaiſance même: la juſteſſe & l'équité forment ſon caractère, & comme l'aimable jeuneſſe répare ſuffiſamment quelques coups de burin qui manquent à ſa perſonne, le fond de toutes les vertus eſſentielles qu'elle poſſède, la dédommage amplement de quelque poliſſure, & d'un peu d'agrément qu'on pourroit lui ſouhaiter. Voilà quelle eſt la nature.

Aſſez près de ſon palais, on trouve celui de l'art: il eſt ſitué dans la partie oppoſée de la planette, c'eſt-à-dire, auſſi loin qu'il peut l'être de celui de la nature. Ce point de l'hiſtoire de Mercure étant fort ignoré, pourra faire plaiſir à ceux qui ſont bien aiſes de tout ſavoir.

La nature avoit pris l'art en grande aversion, parce qu'il avoit eu la témérité de retoucher quelques-uns de ses ouvrages & de les gâter, en y faisant voir à découvert les traces de son travail. Aussi-tôt qu'il mettoit la main à quelque chose, il y imprimoit sa marque; & par une vanité insolente à un élève, il se rendoit aussi reconnoissable dans les ouvrages de la nature, que la nature même. On voyoit aisément dans tout ce qu'il faisoit les traits de pinceau, les coups de burin, & les impressions de la lime; ce qui faisoit croire à bien des gens, au grand scandale de la vérité, que la nature ne travailloit qu'en tâtonnant, & qu'elle ne pouvoit donner ces coups libres & ces traits hardis, qui font le véritable prix des bons ouvrages. Ces causes de jalousie bien fondées, & la ridicule opiniâtreté de l'art à ne pas se soumettre à sa nature, l'avoient si fort brouillé avec elle, qu'elle ne pouvoit le souffrir.

Les hommes qui ont bien plus besoin d'elle que de lui, s'étoient joint à leur mère, insultoient à son ennemi par tout où il osoit se montrer, & cela vint au point qu'à force de le persécuter, ils l'obligèrent à se cacher au bout du monde. A peine y fut-il retiré qu'il y bâtit un palais qu'on ne sauroit décrire, parce que les merveilles qu'on y voyoit passoient

tout ce qu'on peut imaginer, & la merveilleuse idée des châteaux en Espagne n'en approchoit pas.

Comme le maître de la maison étoit en grande froideur avec la nature, à cause de l'aversion générale qu'elle lui avoit attirée, ce palais enchanté ne tenoit rien du tout d'elle. Ses jardins étoient en l'air, les eaux jaillissoient au lieu de couler, les arbres étoient taillés en forme humaine, & au lieu de l'émail des prés & du gazon, celui des pierres précieuses parquetoit, pour ainsi dire, les promenades : on fouloit aux pieds les rubis, mille pierres brillantes formoient des fleurs & des plantes, & quand on avoit envie de se coucher sur l'herbe fraîche, on se trouvoit sur une mosaïque d'émeraudes. Il est vrai que cette peinture ressembloit si fort à la nature que les yeux y étoient trompés ; mais ce n'étoit pas elle, & les autres sens murmuroient toujours de ce qu'on ne leur tenoit rien de ce que la vue leur avoit promis.

Cependant la rancune de la nature, & les bouderies de l'art duroient toujours. Les choses en étoient-là, quand le bon goût, l'un des suivans de la nature, & son plus zélé partisan, se mit en tête de voyager, pour achever de se former l'esprit ; sa maîtresse le lui permit. Après avoir parcouru toutes les planettes, & séjourné

quelque tems à Paris, il prit son vol vers Mercure, & s'arrêta justement à l'endroit où l'art avoit bâti son palais. Ils étoient amis de tout tems, comme ayant passé leur vie ensemble, & servi sous même maître. Le voyageur fut frappé d'abord de la magnificence prodigieuse de ce palais : mais au lieu de l'admirer, il demeura surpris des étranges écarts qu'on peut faire, quand on abandonne la nature, pour suivre le caprice. Où peut-on voir, dit-il à son ancien camarade, plus de beautés, de richesses, & de génie? Rien n'est assurément si régulier, si beau, si savamment inventé, & on ne peut répandre les ornemens avec plus d'élégance & de profusion; mais dirai-je ce que je pense? Notre maîtresse manque ici. L'art ne répondit que par un soupir : Je le vois bien, continua son ami, le dépit & le chagrin ont plus de part en tout cet ouvrage que toi-même; tu boudes notre souveraine, & tu veux lui faire croire qu'on peut se passer d'elle; vaine entreprise, elle rira de ce projet, & tout ce qui la connoît prendra le même parti : de sorte que ce beau chef-d'œuvre passera parmi eux pour un assemblage bisarre de parties admirablement travaillées, mais qui composent un corps monstrueux. Il y a environ deux mille ans qu'il me vint comme à toi dans l'esprit de faire bande à part;

j'allai dans la grande lune, & j'arrivai d'abord à la Chine. Là j'inventai les chapeaux pointus, les bottes perpétuelles, même pour ceux qui ne montoient jamais à cheval, & le vertugandin pour les femmes. D'abord le peuple amateur de la nouveauté, poussa ces modes jusqu'à l'extravagance. Elles passèrent de l'extrêmité de l'Asie en Europe, & il n'y a guères plus de cent cinquante ans qu'elles étoient en France. Sais-tu ce qui en est arrivé, le vent enlevoit tous les chapeaux, ou bien ils s'accrochoient aux portes; l'infanterie bottée s'embarrassoit dans ses éperons, & culbutoit à tout moment; le vertugadin qui n'étoit qu'un grand cercle de fer au bas des juppes, étoit encore sujet à de plus grands inconveniens. Je conclus delà que ni toi ni moi ne valons rien, quand nous nous écartons des conseils de notre reine : nous ne sommes bons qu'à sa suite. Mais veux-tu que je t'avoue tout bas un secret, sous parole d'honneur de n'en rien dire : c'est que si elle nous met en valeur, de notre côté aussi nous ne lui sommes pas inutiles. Je ne dis pas toujours ce que je pense; mais entre nous je lui vois construire d'aussi maussades figures qu'on peut imaginer. Il n'y a rien de si gauche pour l'attitude, rien de si ridicule que leur visage : elle réussit mieux dans les plantes & dans les animaux.

Quant aux figures principales, c'est-à-dire aux hommes, & sur-tout aux femmes, pour une qu'elle rend parfaite, elle en manque mille. Cela est si vrai, que lorsque nous voulons faire une statue, nous sommes obligés d'avoir recours à plusieurs femmes; d'imiter le contour du visage de l'une, la taille d'une autre, &c. ce qui fait voir qu'il est infiniment rare qu'elle nous présente un modèle parfait dans toutes ses parties, mais chut...... tu vois bien la conséquence de ma sincérité. Je ne suis pas jaseur, répondit l'art, & dans tout ce que tu viens de dire, je suis absolument de ton avis. Hé bien, dit le bon goût, si cela est, crois-moi, les plus courtes folies sont les meilleures, rentre dans ton devoir : allons tout franchement retrouver notre bonne maîtresse; tu connois, comme moi, sa douceur & son humanité, je te réponds qu'elle te recevra le mieux du monde : mais commence par détruire ce beau palais de chimères. L'art qui connoît mieux que personne son intérêt, le suivit en cette occasion : il avoit alors inventé tout nouvellement une sorte de feu d'artifice qu'on appelle des bombes ; ces machines sont d'une terrible activité. Il en mit sous toutes les parties du palais, & en un tour de main il disparut comme un songe.

Cela fait, l'art & le bon goût arrivèrent à

tire d'aîles au temple de la nature. Elle fit d'abord une mine assez sèche à son ancien déserteur ; mais il lui parla avec une telle soumission, qu'elle en parut touchée. Pour achever de la désarmer, il lui présenta quelques articles qu'il avoit pris soin d'écrire en volant (car il est ingénieux comme un démon) ; &, après avoir fait serment de les observer suivant leur forme & teneur, il fut reçu en grace. Voici ces articles. Je jure, 1°. de ne porter jamais mon ambition plus loin qu'à imiter ma divine maîtresse.

2°, Je suivrai ses leçons dans toutes mes entreprises.

3°. J'étudierai ses façons d'agir, & me contenterai de l'aider dans ses opérations.

4°. Je ne mettrai plus ma marque à rien, & je ferai ensorte que tout ce qui viendra de mon industrie paroîtra l'ouvrage de notre reine, qu'elle se sera donnée la peine de finir avec une attention particulière.

5°. Rien ne sortira jamais de mes mains, que muni de l'approbation du bon goût dont je veux être inséparable. Moyennant ces clauses, la réconciliation fut confirmée, & a toujours duré depuis.

Ce fut dans ce tems-là qu'il bâtit ce palais où il habite, tout auprès celui de la nature : il

joignit aux graces naturelles tout ce que l'adresse & le génie pouvoient inventer de plus parfait. Nous en avons ici quelque idée: en ce qui regarde les jardins. Versailles, jusqu'au canal, est pris en petit sur ce modèle. Les Tuileries ne s'éloignent pas beaucoup du dessein d'une promenade, que l'on voit à l'une de ses maisons de campagne. Je n'ai pas su par où la nature avoit eu ces desseins; c'est peut être par le secours de quelque génie, ou par l'amitié de nos sages; mais il est certain qu'il ne peut les avoir tirés que de Mercure: car il n'est pas donné à un homme mortel d'avoir des idées si nobles, aussi n'a-t-il pas suivi son dessein exactement, & n'a-t-il pu s'empêcher d'y montrer du mesquin. Il est vrai qu'il l'a reconnu dans la suite; mais c'est lorsqu'il n'étoit plus tems. Et comme un défaut en attire un autre, la barbarie du goût humain lui a fait croire qu'il étoufferoit les fautes d'entente & de disposition, sous la profusion des ornemens: c'est pourquoi il les a prodigués avec cette abondance rassasiante, qui n'abandonne point le défaut de goût; c'est ainsi qu'il est parvenu à gâter d'excellentes pièces; premièrement en les faisant trop étroites & mal proportionnées; &, en second lieu, en les assommant de parures convenables ou incompatibles, suivant l'impulsion du hasard, plutôt que des règles du génie.

CHAPITRE X.

De l'île de la fortune.

DU palais de la nature, on apperçoit l'île de la fortune : elle est toute bordée de rochers qui font frémir ; la mer est presque toujours orageuse dans ce parage, & quand les vents n'y soufflent pas, les calmes y sont tout aussi dangereux. Un brouillard éternel couvre tout le pays, & répand une très-grande obscurité dans une vaste plaine, qu'il faut traverser avant que d'arriver au palais de la fortune. Ce palais est bâti sur une haute montagne fort élevée, & toute entourée de torrens, de précipices sans fonds & de rivières presque toujours débordées.

Une infinité de chemins conduisent à la montagne ; mais ils sont si étroits & si glissans, qu'on a bien de la peine à s'y soutenir : d'ailleurs le brouillard est si épais, qu'à moins de marcher à tâtons, comme les aveugles, il est presque impossible de ne pas sortir du droit chemin. Pour peu qu'on s'en détourne, on ne manque pas de donner du nez dans une infinité de petites marmites fort barbouillées qu'on ne voit pas dans le brouillard, & qui s'y tiennent suspens

dues à peu près à la hauteur de la tête des voyageurs, c'eſt ce qu'on appelle ſur notre terre le pot au noir.

On n'en rencontre pas tant qu'on ſe tient dans le chemin; mais ſi-tôt qu'on en ſort, on donne contre, à droite & à gauche, devant & derrière; & le moindre mal qui en puiſſe arriver, eſt de regagner la route, barbouillé comme un maſcarade. Il y a même des gens qui y attrapent de bonnes contuſions, & des boſſes dont ils ne guériſſent jamais.

Il n'y a pourtant rien de fort dangereux à tout cela : car on ne meurt pas pour ſe coigner le nez, gagner quelques boſſes, ou pour ſe noircir le viſage; mais cette momerie a quelque choſe de ſi ridicule & de ſi inſupportable, qu'une infinité de gens en ſont rebutés & retournent en arrière. Pour peu qu'on revienne ſur ſes pas, le brouillard ſe diſſipe, le chemin s'applanit, & la route devient ſpacieuſe & facile : mais auſſi-tôt cette voie ne conduit qu'à la médiocrité, au repos, à la vie douce mais obſcure, au ſommeil paiſible, & au loiſir pour lequel les hommes ont une antipathie invincible, quoiqu'à les entendre, il faſſe l'objet unique de leurs déſirs.

L'empire de la fortune ayant autant d'étendue ſur notre terre que la terre même, & ne ſe-

trouvant pas renfermé dans un coin de notre monde, comme dans Mercure, le pot au noir s'étend aussi à proportion, & quoique nous n'y voyons pas un brouillard réel qui nous le cache, il ne laisse pas d'y être, quoiqu'invisible. Une espèce d'obscurité métaphysique le couvre toujours, & tel qui marche sûrement le nez haut dans le chemin de la fortune, & qui voit la porte de son palais ouverte à deux battans, y rencontre quelquefois un terrible pot au noir qui lui casse le nez, & lui fait donner du cul à terre: car plus on va hardiment dans cette route-là, plus on est près de s'y casser le cou. Notre monde est plein de gens qui ne s'occupent à autre chose qu'à mettre de ces pots au bout d'un bâton, & à les présenter à tous ceux qui voyagent dans le chemin de la fortune; on appelle ces gens-là des Tendeurs de panneaux, de torquets, de croc-en-jambes. On en voit dans toutes les rues, aux spectacles, aux promenades, dans les maisons particulières, chez sa maîtresse, chez son maître; mais les plus adroits de tous vivent à la cour: c'est leur élément, ils y nagent en pleine eau, & pour peu qu'on ait voyagé sur cette mer, on ne sauroit manquer d'avoir vu de ces vilains poissons, pires que le Requin & le Crocodile.

Après nous être rembarqués & débarbouillés,

comme c'est la coutume de tous ceux qui ont donné dans le pot au noir, nous nous amusions à causer ensemble, & chacun contoit ce qu'il savoit de plus surprenant des merveilles de la nature, quand notre pilote dit, en se mêlant de la conversation : Vous n'avez rien vu, messieurs, puisque vous n'avez jamais été dans cette île qui se présente à côté de nous, & de laquelle il semble que les montagnes bornent l'horizon.

Les marmites vous ont paru des animaux dans le pays que nous quittons ; & en effet on diroit qu'elles pensent & qu'elles raisonnent, tant elles se soutiennent adroitement en embuscade dans ce brouillard pour insulter le nez des passans ; mais on trouve dans l'île dont je parle des prodiges bien plus étranges. On n'y voit ni bêtes, ni gens : la nature, par une bizarrerie incompréhensible ne l'a peuplée que d'êtres inanimés. Les marmites, par exemple, y sont réellement vivantes & agissantes, comme les personnes le sont ailleurs ; & on n'est point du tout surpris d'y voir marcher & raisonner des pantoufles, des bonnets de nuit, non plus que de rencontrer des mitaines & des bas de soie, qui courent les rues & vacquent à leurs affaires avec autant de bon sens & d'activité, que tous les autres habitans de la planette. J'en puis parler savam-

ment; car il n'y a guère que trois mois que j'y ai fait un voyage, dans lequel j'eus l'honneur de saluer la reine qu'on appelle la Femme Forte : mais il faut avoir vu ce lieu-là pour le connoître ; puisque vous ne croiriez jamais ce que je vous en pourrois conter.

Comme nos affaires ni notre chemin ne nous conduisoient pas à cette route, & que le peu que nous venions d'entendre, nous donnoit une grande curiosité, nous priâmes le pilote de vouloir bien nous dire ce qu'il savoit de cette île si étrange. Le bonhomme de qui l'humeur étoit la plus sociable du monde, & qui ne manquoit pas d'esprit, ne se fit guère prier pour nous faire cette relation.

CHAPITRE XI.

De la femme forte.

NE vous imaginez pas, messieurs, que la Femme Forte dont il est question, soit une femme : elle en a bien à peu près la figure & le maintien; mais dans le fond ce n'est qu'une espèce mitoyenne entre la jolie femme & la pécore. La dernière que j'ai vue est grande, d'une beauté très-régulière, bien faite, mais toute d'une pièce ; ses yeux seroient admira-

bles, s'ils étoient plus animés : elle a la bouche du monde la plus incarnate & la mieux façonnée, mais on diroit qu'elle est muette ; le reste de ses traits n'en dit pas davantage. Il règne dans toute sa physionomie, je ne sais quoi d'engourdi, qui fait tomber les bras. Deux compagnes inséparables de la Femme-Forte, sont la tiédeur & la maussaderie : elle n'a point d'autres gardes ; mais ces deux espèces de personnes, graces à leurs talens, suffiroient pour la défendre contre une armée. Pour peu qu'on apperçoive la première, on s'étend, on baille, on se tourne de l'autre côté, & on s'endort. L'autre tient une petite baguette magique, dont elle donne sur tout ce qu'elle rencontre, & ce malheureux petit bâton, sans altérer la santé, estropie les gens pour deux fois vingt-quatre heures, & les affoiblit de manière, qu'on diroit à les voir qu'ils sont perclus de tous leurs membres. On voit bien qu'avec de pareilles sauve-gardes la Femme-Forte n'a rien à craindre : aussi l'état n'entretient-il aucunes troupes réglées. On lève seulement des milices, quand il est question de défendre les côtes, ou d'attaquer les voisins, ce qui arrive quelquefois, comme vous allez voir.

La Femme-Forte étant parvenue à la couronne, où la chaleur du sang inspire l'audace

& des pensées ambitieuses, il lui prit envie d'étendre son empire par la conquête d'une petite île voisine qui lui paroissoit fort à sa bienséance : ce pays s'appelle Coquetterie. Ce n'est qu'une espèce d'équeil d'une très-petite étendue ; mais l'air y est si doux, & les peuples en sont si jolis & si gais, que la Femme-Forte mouroit d'envie de s'en emparer. C'étoit une injustice manifeste : car les droits sont tellement réglés entre ces deux états, & les prétentions si différentes, qu'il ne pouvoit pas y avoir le moindre prétexte raisonnable de faire la guerre ; mais un des ministres de la princesse, qu'on appelle Tempérament, personnage brouillon & ambitieux, lui persuada cette entreprise ; & ce ne fut réellement que pour le contenter, qu'elle fit une irruption dans l'île voisine, où elle se figuroit de trouver des trésors, dont elle se promettoit de faire un délicieux usage.

La Femme-Forte ayant donc formé ce chimérique projet, s'imagina, pour y réussir, qu'il falloit joindre la ruse à la force ; & pour couvrir son intention, elle fit courir le bruit qu'elle vouloit aller faire une visite de politesse à la reine sa voisine, s'instruire des mœurs & des coutumes du pays, & voir par elle-même, s'il ne se trouvoit point quelque usage de cette cour brillante, qu'elle pût établir dans la sienne,

afin d'adoucir un peu l'humeur sauvage de son peuple.

Pour donner plus d'autorité à ce stratagême, ce qu'elle mena de troupes avec elle, fut tout composé de ceux de ses sujets qui étoient les plus connus dans l'île voisine, & qui y entretenoient un commerce réglé.

Dans cette vue, on n'enrôla que des rubans d'Angleterre de toutes les couleurs, des nompareilles, du rouge, des mouches, des coëffures de gaze, des robes couleur de rose, des fleurs, des éventails, de petits manchons, des mules brodées admirables, &c. De ces soldats qui ne paroissent point suspects à l'ennemi, on forma les régimens & la grosse phalange : on pourvut tout le corps d'officiers capables de les commander, & on leur donna des enseignes & des drapeaux convenables pour le ralliement. Après avoir fait exercer quelque tems cette milice pour la discipliner, la Femme-Forte fit embarquer ses troupes au son des thuorbes, des flûtes Allemandes & des luths, des clavessins, des dessus de viole, qui tenoient lieu de trompettes & de tambours.

Ce fut à la tête de cette armée, que la Femme-Forte descendit dans l'île de la Coquetterie. Elle mit d'abord ses troupes en bataille sur deux lignes, & après cette précau-

tion nécessaire en pays ennemi, elle s'avança à grandes journées, croyant surprendre des gens qui ne s'attendoient pas à une pareille irruption. Mais les coquettes, qui sont alertes & difficiles à tromper, parce que ce sont elles qui trompent les autres, ne s'étoient pas endormies, & elles avoient dressé une contre-batterie si fine au stratagême de la Femme-Forte, qu'elles la crurent suffisante.

Cependant la reine s'avançoit; mais le troisième jour de sa marche on vint l'avertir, au lever du soleil, que l'ennemi paroissoit. En effet, on découvrit bientôt la plaine toute couverte de petites coquettes, qui s'en venoient riant, dansant au son du tambour de basque & des castagnettes, armées à la légère de leurs paniers à nœuds, avec les navettes assortissantes, & montrant la contenance du monde la plus assurée. Les deux armées s'approchèrent, & faisoient mine d'en venir aux mains; l'air retentissoit du bruit des instrumens de guerre, & l'écho des montagnes le renvoyoit encore plus éclatant & plus terrible: les commandans, à la tête des troupes les haranguoient & disoient les plus belles choses du monde. L'antipathie qui voloit entre les deux camps, y soufflöit l'implacable colère: la haine barbare, l'audace folle, & la détestable rancune étoient peintes sur les

vifages;

visages ; enfin on ne fut jamais si près de voir de furieux coups d'ongle, & des milliers de coëffures arrachées. Le soleil se couvrit pour ne pas éclairer de semblables forfaits ; mais dans l'instant fatal où on alloit en venir aux mains, la pauvre Femme-Forte, par une trahison sans exemple, se vit abandonnée de toutes ses troupes, qui se rangèrent du côté de l'ennemi.

Les mouches, comme les plus légères, donnèrent, pour ainsi dire, le signal de la désertion ; le rouge & les petites pantoufles, qui raisonnent toujours de travers, les suivirent : les fleurs & les robes couleur de rose, glacées de frayeur, mirent bas les armes : il n'y eut que les éventails & les petits manchons qui firent quelque défense, mais ils ne tinrent qu'un moment. Les coquettes se jettèrent dessus avec une telle furie, qu'il fut impossible à cette pauvre troupe abandonnée de soutenir une attaque si brusque. Le seul corps qui fit ferme en cette occasion, fut la phalange de réserve : elle soutint avec quelque valeur l'ancienne vertu de la nation. Cette troupe étoit composée de paniers de toutes les espèces : les chefs à ressorts & garnis de taffetas paroissoient à la tête, & montroient une contenance toute martiale, & les simples soldats, quoique garnis tout simple-

ment de toiles jaunes, ne laissèrent pas de témoigner beaucoup de hardiesse, & de paroître disposés à une belle défense. En effet, on les voyoit tomber morts ou blessés, couverts de plaies honorables, toutes reçues pardevant; mais on peut dire que cette défense leur fut plus honorable, qu'avantageuse aux intérêts de la Femme-Forte. Car enfin les coquettes enfoncèrent sa redoutable phalange, & firent main-basse sur tout ce qui résista, rompant les cordons, brisant les baleines, déchirant les taffetas: c'étoit une chose hideuse de voir l'épouvantable ravage qu'elles firent, & le nombre de prisonniers qu'elles emmenèrent: elles laissèrent à la reine la liberté de regagner ses vaisseaux. Car ce peuple folâtre & leger, qui ne vouloit que l'honneur de vaincre, & profiter cependant des dépouilles de l'ennemi, ne s'amusa pas à suivre les fuyards.

La Femme-Forte retournée chez elle, fut bien honteuse de cette cacade; elle se promit bien de n'y plus retourner, & trouvant heureusement le pays dépeuplé de ses sujets traîtres & rebelles qui l'avoient si mal servie, elle résolut de former un nouveau peuple plus robuste que le premier. Dans cette vue, elle fit venir des îles voisines, ce qu'on peut appeller une peuplade, ou une colonie composée de toutes sortes

de nations, comme des aiguilles de tapiſſerie, des rouleaux de carton, des pièces de canevas, des pélotons de laine de toutes les couleurs, des peſons de marbre, des métiers à broder, des cornettes unies, des pantoufles de maroquin, des robes minimes, des coëffes noires, &c. Ces nouveaux ſujets ont ſi fort multiplié dans l'île par le pouvoir des fées, qu'on n'y voit plus autre choſe ; & réellement il ne reſte plus des anciens habitans que quelques romans, comme mille & une nuits, le virgile traveſti, la gigantomachie, les lettres d'Héloïſe & d'Abelard, le tableau de l'amour conſidéré dans l'état de mariage, les lettres galantes du chevalier d'Her... &c. Mais comme la foi de ces anciens peuples eſt toujours très-ſuſpecte, on a répandu dans tout le pays les méditations de Cuze, le combat ſpirituel à cheval qui commande le guet, & de grandes heures à la chancelière qui font ſans ceſſe la ronde, portées dans un beau ſac de velours noir : ce ſont elles qui maintiennent la police, & qui mettent l'ordre dans toute l'île.

CHAPITRE XII.

D'une peinture qu'on voit chez l'empereur.

CE tableau s'appelle d'un nom qui revient au mot espagnol *il desinganno*, qu'on ne peut traduire dans notre langue, que par celui de désabusément, qui par malheur n'est pas usité. On peut voir dans cette peinture jusqu'à mille portraits historiés des hommes & des femmes illustres qui ont vécu dans toutes les planettes du tourbillon.

Il ne faut que toucher les noms de ceux ou de celles qu'on a dessein de voir, & qui sont tous gravés sur la bordure ; dans l'instant même la personne paroît admirablement bien peinte dans le moment le plus brillant de son histoire ; c'est-à-dire, dans l'occasion qui lui a fait le plus d'honneur, & où elle a montré une plus haute supériorité sur le reste de l'espèce. Ce tableau est le seul bijou que l'empereur, qui règne à présent, ait apporté du soleil.

Il a une merveilleuse propriété, c'est qu'après avoir montré la personne dans toute sa gloire, il vous la représente encore dans quatre points différens de sa vie, ce qui s'exécute par le moyen de quatre lorgnettes, qui sont taillées de ma-

nière que chacune représente les choses toutes différentes de celles qu'elles paroissent dans le tableau.

L'optique nous fait voir dans notre monde, mais comme en songe, une légère idée de ce tableau; car, par le moyen des cylindres & des cônes réfléchissans, nous voyons les objets tout différens de ce que la peinture nous présente à la simple vue. La même chose arrive dans ce tableau où la figure principale reste toujours; mais tout ce qui l'accompagne, jusqu'à ses habits, s'y diversifie, suivant les différens rôles qu'elle joue. Pour mieux faire entendre ce tableau mouvant, je décrirai la dernière représentation que j'y ai vue, & qui m'est encore très-présente à l'esprit.

La peinture représentoit un héros guerrier le jour de son triomphe, & au moment le plus éclatant de ce grand spectacle: rien ne manque dans le dessein à la gloire du conquérant, l'or brille, l'encens fume, l'admiration se lit dans tous les yeux, la pompe des habillemens & la sublimité du char triomphal semblent offrir le héros aux adorations du peuple; enfin l'art & l'imagination du peintre ont rassemblé-là toutes les nobles bagatelles, & toutes les sérieuses bouffonneries que les hommes ont inventées, pour se tourner la tête les uns aux autres.

d'elles-mêmes. Il n'est pas non plus nécessaire d'employer des médicamens précieux, ni de recettes mystérieuses. Cependant il nous paroît aussi clair que le jour, qu'il n'y a point de maladie qu'on ne puisse guérir par cette voie, puisqu'elle rendra très-sûrement au sang & aux humeurs leur liquidité naturelle, & que la circulation reprenant son train ordinaire, ramenera la santé telle qu'elle étoit avant que la triste contagion l'eût détruite.

On pourroit s'en tenir à ce qu'on vient de voir, sans étendre davantage ce chapitre. Mais les physiciens de Mercure appuyent leur doctrine par des raisonnemens si nouveaux, & quelquefois si séduisans, qu'on s'imagineroit faire tort au public, si on le privoit absolument de quelques-unes de leurs observations les plus générales.

CHAPITRE XVII.

Des raisonnemens des médecins de Mercure.

Ces médecins s'expliquent comme les nôtres sur ce que nous appellons médicamens froids ou chauds; mais leurs idées ne sont pas les mêmes. Ils appellent drogues chaudes, fussent des alimens, tout ce qui cause de la chaleur,

soumises. Il se plaint aigrement d'un délai que l'humanité de ses gens n'a pu refuser à l'impuissance présente d'un créancier mal aisé, quoique solvable. Il esquive le paiement d'une dette également juste & pressée. Il feint de ne pas entrevoir les desirs de sa fille qu'il aime, de peur d'être contraint de tirer une légère part de cet immense superflu, pour l'établir. Rigide observateur des réglemens domestiques, il ne sait rien accorder à la bienséance, ni aux plaisirs d'autrui; enfin il enferme son or, en appuyant sur les difficultés du tems, & finit la scène par des vétilleries de ménage, médiocrement héroïques.

Un autre verre représente le héros amoureux; sa tête superbe est soumise au joug d'une jeune écervelée, qui badine & se moque, dans un coin du tableau, des attentions puériles du dictateur; un jeune citoyen rit avec elle des inquiétudes du barbon: on voit qu'elle assure le préféré, que ce n'est pas sa faute si le général lui fait inutilement l'honneur d'aspirer à sa conquête, & s'il fonde des espérances sur la simple politesse qui l'oblige à le souffrir. En continuant de regarder, on verra que la petite fille n'est pas trompeuse, & que le vainqueur des Sarmates est bien éloigné de devenir le sien: car tous les objets se présentent successivement.

Le quatrième verre changera la scène. Le triomphateur, dans un fauteuil, paroît accablé de douleur : la fortune, qui l'a abandonné, laisse voir en lui toute la foiblesse qu'elle couvroit. Ce héros, la terreur des armées, qui bravoit les dangers & la mort, n'a pas la force de se rendre superieur à sa disgrace; il tourne une dernière fois la tête, regarde ses premières dignités & son ancienne grandeur, & il meurt de saisissement. Voilà ce que c'est qu'un grand homme.

Hé! qui pourroit, bon Dieu, après la contemplation de ces misères humaines, conserver encore quelqu'amour propre, puisque ceux-mêmes auxquels on croiroit plus pardonnable d'en avoir, ont tant de motifs d'humiliation! Tous les portraits sont sujets à ces lorgnettes désabusives. Elles ne sont pas toutes semblables; car tous les hommes ne sont pas ridicules, avares, amoureux, ou foibles; mais tel échappe à l'un de ces défauts, qui tombe dans un autre; & presque tous les hommes ont à-peu-près, dans le cours de leur vie, la même dose de ridicule & d'impertinence.

L'étude de ce tableau que tout le monde connoît, démasque si naïvement les caractères, & fait si bien voir le peu que vaut l'homme qui vaut le mieux, qu'on n'est guères sujet dans Mercure à s'estimer plus qu'on ne mérite.

CHAPITRE XIII.

Sentiment des sages de Mercure sur ce qu'on appelle bel-esprit.

IL n'est que trop ordinaire de confondre dans Mercure, comme sur notre terre, les noms de bel esprit & d'homme d'esprit : cependant l'opinion des sages est que le bel esprit ne ressemble pas plus au véritable esprit, à l'esprit supérieur, que le clinquant ressemble à l'or, & le talc au diamant. Le bel esprit, disent-ils, est un homme qui passe sur le vrai pour saisir le merveilleux, qui méprise le facile pour tenter l'impossible, qui préfère l'agréable à l'utile, le superflu au nécessaire, & le brillant au solide.

Il ne voit que la superficie ; l'enveloppe des choses, ne touche qu'à l'épiderme, & n'en prend que l'élixir & la quintessence. Il ignore les sciences & les arts ; il en connoît seulement la définition ; il sait que la géométrie n'est pas la mécanique, & que le peintre n'exerce pas l'art du statuaire ; mais ne lui demandez rien de plus.

Son ignorance le rend pirrhonien ; mais quoiqu'il vive sans principes, & qu'il ne voie rien

de certain, il ne laisse pas d'être superstitieux, parce qu'il est crédule, en même tems qu'il doute des vérités les plus certaines, pour peu qu'elles se trouvent enveloppées de la moindre obscurité, ou qu'elles soient contraires à ses penchans & à ses inclinations. Tout examen, tout effort le fatigue, l'appesantit; & il aime mieux regarder la démonstration la plus claire comme un piège qu'on lui tend, que de *s'attacher* à la comprendre. Enfin le bel esprit pourroit devenir homme d'esprit, s'il apprenoit tout ce qu'il ignore, & s'il oublioit une grande partie de ce qu'il sait.

Tout bel esprit ne fait usage que de sa mémoire & de son imagination, encore joint-il rarement ensemble le talent de se souvenir & celui d'imaginer; mais, pour le jugement, on diroit qu'il est exclus de son lot, ou qu'il dédaigne de s'en servir.

Celui de qui la mémoire fait tout le *mérite*, l'a soigneusement chargée de tout ce que les anciens & nouveaux poëtes nous présentent de bagatelles harmonieuses; il les cite; on encense le soporatif harangueur; chacun convient que cet homme est, dans le fond, un grand esprit, un merveilleux génie, & qu'on ne sait pourquoi l'on dort en l'écoutant.

Un autre bel esprit de la même classe fait,

à point nommé, toutes les anecdotes du dernier siècle, & les bons mots de la vieille cour; il s'en fournit le matin, & les débite dans la journée. On l'applaudit; on l'admire; cet homme a tout vu, tout su; c'est un prodige: la vérité du fait, c'est qu'il sait lire, qu'il a feuilleté son recueil avant que de sortir, qu'il vous en entretiendra le reste de l'année, pour le recommencer l'an prochain dans le même ordre, & qu'il mourra très-convaincu que pour mériter le titre d'esprit supérieur, d'homme incomparable, il suffit d'avoir de la mémoire, & de posséder un ample répertoire de jolis riens, à l'usage de la cour & de la ville.

La latitude de quarante-cinq degrés, continuent toujours les sages, nous fournit une autre sorte de beaux esprits de la seconde espèce.

Leur imagination vive, pétillante, enflammée, consume, pour ainsi dire, leur mémoire, & devance leur jugement: contens d'imaginer légérement & foiblement, les objets, les discours, les faits présens les déterminent; ils en composent des images fleuries, riantes, colorées comme les aîles de papillons, & solides comme elles. Les saillies de leurs compatriotes, qu'ils apprennent dès l'enfance, composent toute leur doctrine, & leur mémoire ne va pas plus loin; mais il ne leur en faut pas da-

vantage : ce catalogue d'épigrammes, joint au talent de la nation, les met en état de tourner assez plaisamment en ridicule ce qui n'en mérite point. Justesse dans l'esprit, connoissances acquises, talens, sentimens raisonnables, sont les sujets favoris de leur perpétuelle ironie ; & leur unique ressource pour plaire, est de parodier en burlesque le beau, le bon, le vrai par-tout où il se trouve.

Fuyez cette espèce de feux folets, qui, dans le vrai, ne brulent point, mais qui ne laissent pas de fatiguer la vue. Si ce qui fait le mérite de ces saltimbanques pouvoit s'appeller de l'esprit, quel homme sensé desireroit d'en avoir ? Heureusement ils n'en ont que le nom, & leurs brevets ne sont signés que de la populace.

Le beau monde féminin ne laisse pas d'en distribuer un assez grand nombre d'une pareille valeur ; ce sont ceux que nos petits-maîtres obtiennent, & qu'on ne leur refuse jamais, pour peu qu'ils aient la taille passable, quelque liberté dans l'attitude, un peu de phisionomie, & le ramage assortissant. Alors le plus fort de l'ouvrage est fait, le reste consiste à se montrer chaque jour à tous les spectacles, à savoir, au moins par oui-dire, ce qu'on peut attendre d'une actrice qui vient de paroître pour la première fois. On suppose aussi qu'il n'aura pas

manqué d'obſerver que madame une telle a lorgné, & quel effet a produit ce phénomène ſur un ſpectateur intéreſſé. Il ſe déshonoreroit dans le monde, ſi, ſortant de la première repréſentation d'un opéra, il avoit négligé de ſavoir le nom du poëte & du muſicien qui l'ont fait. Demandez-lui ſon avis, il n'en a point; mais il vous répétera ce qu'on en penſoit ſur l'eſcalier, car c'eſt dans cette académie qu'il apprend à juger du poëme & de la muſique.

Au ſurplus, vous en pourrez juger vous-même: il a le livre dans ſa poche, il ſait l'air & les paroles d'un rondeau parfait & d'un tambourin qui font tout le ſublime de la pièce, & il les chante paſſablement. On s'enthouſiaſme, on admire également ſa mémoire & ſa voix; mais s'il joint à ces prodiges quelques couplets d'un vaudeville que perſonne ne ſait encore, ou des calomnies rimées qui ne paroiſſent que d'hier au ſoir, on le fête, on s'extaſie, c'eſt un homme adorable, un eſprit merveilleux, un garçon unique, on pourroit encore ajouter un bel eſprit à poil folet, qui ne manque pas d'un peu de mémoire & d'imagination.

✱

CHAPITRE XIV.

Aventures dépendantes des métamorphoses.

TELENIS étoit jolie, très-vive & extrêmement coquette. Lénidor fort piqué de sa figure & de ses façons, cherchoit à avoir une friponnerie avec elle; mais il n'auroit pas voulu pour toutes les brunettes du monde, (car elle n'étoit que cela) finir le commerce charmant qu'il avoit avec Zélemi, la plus aimable fille de l'empire, & la plus accomplie. Si on pouvoit lui reprocher un défaut, c'étoit d'être si pleine de sa passion, qu'elle ne la pouvoit cacher. L'amour n'étoit pas seulement sur ses lévres & dans ses yeux, il brilloit dans toute sa personne, il l'embellissoit, il répandoit mille graces sur sa taille & dans son air, il causoit son indolence, il animoit sa gaieté: enfin regarder Zélemi, c'étoit voir l'amour au char de Lénidor.

Quoique Lénidor aimât passionnément cette fille, la petite Télenis le tentoit d'infidélité; & soit malice, soit coquetterie pure, elle lui faisoit tout ce qu'on fait aux gens qu'on seroit bien aise qui s'offrissent: il s'offrit donc, & ne fut point rebuté. Les huit premiers jours cette

affaire alla un train de chasse; il ne manquoit que la conclusion, & selon toutes les règles de fortification, cette place ne pouvoit encore tenir trois jours. Mais, s'écrie ici le sage auteur de cette histoire, ô prudence humaine, que tes vues sont bornées! Cette grande vivacité s'assoupit presqu'aussi-tôt qu'elle s'étoit allumée. Lénidor étoit souffert comme tous les autres, mais il ne pouvoit deviner ce qui l'arrêtoit en si beau chemin, ni comprendre comment ses rivaux ne jouissoient pas d'un meilleur sort que lui. Cette nouveauté le piqua: il n'aimoit pas Télenis, mais il n'en vouloit pas avoir l'affront, ni qu'il fût dit que la petite perfide ne courroit pas la moitié du hasard; elle s'en abstint pourtant, cela étoit résolu par le destin. Lénidor, après avoir bien essuyé tous ses caprices, toutes ses humeurs, tous ses travers & toutes ses façons, sans règle & sans mesure, s'en plaignit enfin: d'abord ce fut avec toute la douceur d'un amant affligé, on le laissa dire sans même faire semblant de l'entendre. Un de ceux de qui il se plaignoit entra: on le reçut mieux qu'à l'ordinaire, on ne fut occupé que de lui pendant tout le jour. Il sortit enfin; Télenis resta tranquille & rêveuse; elle prenoit un livre; elle bailloit: Lénidor ne disoit mot. Il étoit quelquefois honteux de s'attacher

à une personne qui sembloit se livrer si aisément à tout le monde ; le mauvais succès de ses soins ne lui donnoit pas meilleure opinion de sa maîtresse : il ne savoit, s'il devoit la quitter pour ne la plus revoir, ou attendre encore quelques jours. Il en étoit là quand elle lui dit : eh ! qu'avez-vous donc ? vous ne dites mot, cela est assûrement bien vilain de me laisser ennuyer comme un chien, sans desserrer les dents. Si vous vous ennuyez, dit-il, il n'y a pas long-tems, car il me semble qu'on vous a tenu bonne & joyeuse compagnie pendant tout le jour. Bon, dit-elle, j'étois dans une gêne à mourir ; comment donc ? est-ce qu'il a seulement le sens commun ? Mais, dit Lénidor, comment est-il donc possible que vous ayez tant causé avec lui, que vous l'ayez tenu dans toutes les fenêtres, & que vous lui ayez si souvent parlé bas ? C'est qu'il me contoit l'histoire de la pauvre..... vous jugez bien que cela ne se peut pas dire au-devant de tout ce qui étoit là. Eh ! quoi ? répondit Lénidor, il il ne s'agissoit que de cela ? Non, je vous assure, reprit Telenis : vous êtes bien cruelle de me faire tant souffrir pour rien. *Telenis.* Vous ? comment cela ? *Lénidor.* Comment cela ? Est-ce que vous avez oublié que je vous aime plus que ma vie, que je vous l'ai dit, & que je suis
dans

dans une inquiétude horrible? *Télenis.* Je vous entends; vous voulez savoir si je vous aime? Non, assurément. *Lénidor.* Assurément? *Télenis.* Cela est, comme je vous le dis. *Lénidor.* Vous êtes donc bien méchante de me l'avoir fait croire; quel plaisir avez-vous pris à me tromper? c'est une perfidie qui n'a point d'exemple. *Télenis.* Oh! fort bien; mais, vous, comment appellez-vous la bouffonnerie que vous faites à Zélemi? est-il possible que sa beauté, son esprit, son amour ne soient dignes que de votre indolence? je n'en crois rien, avec votre permission; mais, comme je n'ai pas tant de raisons qu'elle de croire le radotage des hommes, j'ai compté que vous cherchiez à vous amuser: je vous ai aidé, & j'ai pris ma part du divertissement. Je regarde donc cela, comme une petite comédie que nous avons jouée, n'ayant rien de mieux à faire. Lénidor parla plus sérieusement, il se fâcha, il bouda, il changea de ton, il n'oublia aucun de ceux qui persuadent si souvent, & il chargea son discours de toute la vivacité qu'inspire une passion violente & expéditive. Il en fut pour ses frais: on lui fit honte de l'infidélité qu'il vouloit faire, & on le menaça d'en avertir la personne intéressée.

Pour lui il étoit confondu, & auroit juré

que ce malheur là n'étoit jamais arrivé à personne qu'à lui. Il n'avoit aucune confiance au ferment que Télenis lui avoit fait de n'avoir rien dans le cœur, & de vivre de la même façon avec tous les hommes : il auroit au moins voulu la convaincre de menfonge, pour la pouvoir quitter avec moins de regret, & fe dire à lui-même qu'elle ne valoit pas la peine qu'il s'étoit donnée. Plein de cette belle imagination, il examina pendant quelques jours, avec une attention de jaloux, toutes les actions de Télenis, fans rien trouver de ce qu'il cherchoit.

Il ne douta pas que la coquette, fine & adroite comme elle étoit, ne cachât bien fon jeu. Enfin il commençoit à fe rebuter, quand il apperçut qu'il avoit le don de la métamorphofe : il fut ravi que ce bonheur là lui arrivât fi à propos. Voilà donc Lénidor qui fe change en papillon, il entre chez fa maîtreffe, & ne la quitte plus. Elle ne difoit pas un mot, ni ne faifoit aucune démarche, qu'il eût lieu de lui reprocher ; cela dura long-tems, & fi long-tems, que Zélemi qui ne le voyoit prefque plus, lui en fit les plaintes les plus touchantes. Lui par délicateffe de parfait amant, après mille fermens de n'aimer jamais qu'elle, lui découvrit le fujet de fes difparates. Il avoua le

goût passager qu'il avoit eu pour Télenis, & promit de ne plus y retourner, non plus qu'à l'espionage qui l'avoit occupé si long-tems, & si mal à propos. (Il faut remarquer que Lénidor tenoit soigneusement caché à ses deux maîtresses, qu'il avoit le don de la métamorphose.)

Je veux, répondit Zélemi, que vous continuiez d'observer Télenis : il est bon que vous voyiez clair à la fin dans cette espèce d'énigme, & que vous sachiez la différence qu'il y a de toutes les autres femmes à moi. Il se seroit bien passé de cette expérience ; cependant il obéit. C'est alors qu'il garda Télenis à vue : il étoit chez elle, ou le papillon, ou la petite souris, ou une mouche qui se mettoit dans sa coëffure, sans en jamais sortir. La conduite de Télenis étoit uniforme, toujours gaie, toujours vive, on auroit dit folle, mais rien de plus.

Enfin, un jour qu'elle étoit seule avec une de ses amies qui la connoissoit bien, & qui repassoit avec elle le nombre innombrable de ses amans, Lénidor vint à son rang. C'est, dit Télenis, celui qui me reviendroit le mieux ; mais il est si bien pris, qu'il faudroit être folle pour y songer. Je l'ai eu quelques jours, & s'il n'est point menteur, il n'a tenu qu'à moi de l'avoir davantage : mais quelque sotte. . . . . &

pourquoi donc, lui disoit son amie, l'avez-vous chassé mécontent ? Certainement vous avez quelquefois des manières qui sont si fortes contre vous, qu'il n'y a personne qui ne soit pardonnable, s'il vous prend pour une guenon, je tranche le mot, mais vous le méritez. Ce n'est pas assez d'être sage, & même plus sage qu'un autre, il faut encore le paroître, quand on en fait les frais. *Télenis.* Bon, est-ce que je ne la parois pas ? Demandez à Lénidor, s'il ne vous dira pas que je suis la plus grande vertu du monde : j'ai su par lui-même qu'il m'avoit épiée long-tems, & il n'a sûrement rien vu, car il n'y a rien ; & je suis sûre qu'il a aussi bonne opinion de moi que de Zélemi.

A propos, dit la confidente, la passion de Zélemi est-elle aussi excessive qu'on le dit ? Se peut-il qu'elle dure depuis sept ans, sans le moindre contre-tems, ni le moindre nuage ? Cela me confond : je n'aime point les choses auxquelles je ne suis point accoutumée, & si j'étois homme, j'entrerois en défiance d'une si grande sérénité. *Télenis.* Mais, que voulez-vous qu'on puisse craindre, quand on vous délivre même des plus légers sujets de soupçons ? Je ne sais, répondit son amie, mais en la place de Lénidor, je n'aurois pas une confiance si abandonnée : enfin, je vous l'avoue, j'en aurois le cœur net.

Et moi auſſi, dit Lénidor en lui-même, mais ce ne ſera que quand je l'aurai eu entiérement ſur ce qui vous regarde. Il continua ſes attentions jalouſes, & avec tout auſſi peu de fruit qu'auparavant. Il retourna à Zélemi, & lui rendit compte de la commiſſion qu'elle lui avoit donnée. Vous l'avez mal faite, dit Zélemi, ou vous me trompez ; & pour l'une ou pour l'autre de ces raiſons, je vous condamne à faire encore quinze jours cet examen.

Il fallut obéir, mais il ne laiſſa pas d'être ſurpris de la propoſition. Comment, diſoit-il, on ne me voit jamais aſſez, on gronde ſur les moindres diſſipations, & on me jette quinze jours à la tête, ſans que je le demande : y auroit-il quelque choſe là-deſſous ? Mais, non : que pourroit-il y avoir ? N'importe, la choſe vaut bien peu, ſi elle ne vaut quelques jours d'attention ; j'en ſerai bientôt quitte.

Il le fut bientôt en effet, car dès le lendemain, il vit entrer un homme dans la chambre de Zélemi, par une porte dont il n'avoit jamais eu connoiſſance. Il crut d'abord que c'étoit un jeu & une coquetrerie de ſa maîtreſſe, qui ſe vouloit donner le plaiſir d'une demi aventure : mais il ne demeura pas dans le doute, la demi aventure en devint une très-complette, fut ſuivie d'une ſeconde, & elle alloit encore

croître, si Zélemi n'avoit congédié sa compagnie, parce qu'il n'y en a point de si bonne qui ne se sépare.

Lénidor étoit dans un étonnement, dans une admiration, dans une fureur qui ne se peut imaginer : il arrangeoit son discours, pour finir la métamorphose, paroître aux yeux de l'infidèle, & l'accabler de reproches ; mais il n'en eut pas le tems. La porte qui venoit de se fermer se rouvrit, un second champion vint prendre la place du premier. Venir, voir & vaincre, fut la même chose. Jamais scène ne fut plus brillante, & plus soutenue de part & d'autre ; elle finit pourtant, pour être renouvellée par l'arrivée d'un nouvel acteur. Celui-ci fit perdre patience à Lénidor, il s'ennuya de cette incomparable volubilité de sa Reine, & sortit tout effrayé d'un pareil embrasement. Comme il passoit, il fut surpris de rencontrer près du logis de Zélemi un des habitans des croutes du soleil : il ne s'imagina pas qu'il allât chez elle ; mais, comme dans ce moment d'indifférence, il ne cherchoit qu'à s'amuser, il suivit le prisonnier de guerre, & ce ne fut pas sans un peu d'étonnement qu'il le vit entrer par où venoit de sortir le dernier. Ce mauvais complimenteur prit Zélemi entre ses bras. Lénidor n'en voulut pas voir davantage. Il crut

enfin qu'il alloit être vengé de la perfidie de sa maîtresse, & qu'assurément elle en mourroit; mais il fut bien étonné, quand il sut qu'elle n'en avoit pas seulement cligné les yeux.

On peut aisément comprendre, que c'en étoit beaucoup plus qu'il n'en falloit pour guérir Lénidor de sa passion pour Zélemi: aussi ne songea-t-il plus qu'à se venger avec Télenis de la scène tragique qu'il venoit d'essuyer. Dans ce dessein il entra chez elle à la faveur de la métamorphose. Il la trouva seule avec son amie, qui s'amusoit à quelques ouvrages, & à repasser en revue tout ce qu'elles avoient vu la journée précédente: chacun reçut son coup de peigne. Le discours tomba plusieurs fois sur lui, il entroit dans toutes les comparaisons. Je fais là, dit Télenis, une chose que vous devez trouver bien ridicule, nous en revenons toujours à Lénidor, c'est une espèce de rondeau; il ne me tient pourtant guères plus à cœur que les autres, vous savez bien l'amour que j'ai pour la liberté. Je ne veux d'empire sur personne; mais si je m'en donnois, je voudrois qu'on m'aimât à la rage. Au reste, je veux fuir tout esclavage, un cœur bien pris est dans une sujetion éternelle, on croit ne dépendre que de soi, on passe sa vie à faire la volonté d'un autre, & souvent à obéir à des

caprices pénibles, & qui ne rendent jamais ce qu'ils coûtent.

Elle en étoit-là, quand Lénidor se fit voir tout d'un coup : leur surprise fut grande, & elle comprirent qu'il avoit le don des métamorphoses. Il l'avoua, leur conta l'usage qu'il en avoit fait, redit toutes leurs conversations, remercia fort Télenis de l'heureuse prévention qu'elle avoit pour lui, & pour détruire tout ce qui pouvoit diminuer cette sympathie, il leur rendit mot pour mot l'aventure de Zélemi. Selima ne fut pas trop étonnée ; mais pour Télenis elle n'en pouvoit revenir. Comme nous jugeons ordinairement des autres par nous-mêmes, nous croyons difficilement ce qui est opposé à notre caractère.

Lénidor fut bon gré à Télenis de n'avoir pas même l'idée des vivacités de Zélemi : son amour augmentoit pour l'une, autant que son aversion croissoit pour l'autre, Mais il craignoit l'engourdissement du cœur de Télenis : il ne fut pas long-tems à dire ce qu'il en pensoit. La présence de Sélima, qu'il savoit être dans ses intérêts, l'enhardissoit encore de manière qu'il pressa Télenis de toutes les façons imaginables de vouloir bien accepter le cœur d'un amant que Zélemi lui avoit enlevé. L'amie commune joignoit de très-bonnes raisons aux siennes, &

le goût naturel de Télenis en disoit encore de meilleures. Cependant trois orateurs si victorieux pour l'ordinaire, n'avançoient rien : le libertinage d'esprit, seule divinité de Télenis, la défendit long-tems ; mais enfin étant seule contre trois, il fallut céder, ou du moins se battre en retraite. Télenis ne vouloit jamais être contrainte ; Sélima l'assuroit que Lénidor n'étoit pas capable de faire jamais rien qui pût lui déplaire, & il confirmoit par des sermens effroyables tous les engagemens qu'on prenoit pour lui. Télemis sourioit à tout cela, sans rien répondre : la dispute ne l'ennuyoit pas : enfin ne pouvant résister à tant de prieres, & sur-tout ayant égard à la recommandation de la sympathie, elle consentit à tout ce qu'on voulut.

Il entra sur le soir chez Zélemi, qu'il trouva seule à son ordinaire. Elle lui fit les reproches du monde les plus tendres, d'avoir été si long-tems sans la voir : il s'excusa sur la commission qu'elle lui avoit donnée d'observer la conduite de Télenis. Je ne voudrois pas, ajouta-t-il, pour rien au monde, avoir manqué de la suivre, on ne sauroit avoir mieux été payé de sa peine que je l'ai été, vous ne sauriez croire combien j'en suis dégoûté. Il commença alors à lui dire de Télenis tout ce qu'il avoit vu

d'elle-même, lui faifant entendre qu'il avoit trouvé moyen de fe cacher dans fon appartement, & qu'il y avoit vu cinq perfonnes dans la même nuit. Comme il nommoit ceux qui paffoient pour être attachés à Télenis, le difcours paroiffoit affez vraifemblable; mais comme il rendoit l'effentiel de l'aventure, telle que Zélemi fe fouvenoit bien de l'avoir éprouvée, elle ne pouvoit affez admirer cette étrange conformité, & ce qui l'étonnoit encore davantage, étoit de voir qu'on avoit tenu à Télenis les mêmes difcours qu'elle avoit entendus; cela la rendoit férieufe. Elle la devint bien plus, quand elle vit que la fuite de cette nuit étoit pofitivement moulée fur la fienne, & que les particularités les plus vives, comme les moins importantes, y avoient un rapport fi parfait. Vous ne riez point, difoit Lénidor qui pâmoit de rire de fon embarras, fous prétexte de la plaifanterie du conte. Non, dit-elle, je ne faurois rire de voir une perfonne comme Télenis connoître fi peu ce qu'elle vaut, & fe livrer avec tant d'infamie à l'emportement de fon goût pour le premier venu; & je fuis fi furprife de voir qu'il y ait au monde une femme de ce caractère, que je ne faurois en revenir. Je n'ai pas les agrémens de Télenis, ni fa coquetterie, ni peut-être fon efprit & fa gaieté, mais au moins

je sais aimer, je sais être fidèle; & si jamais vous deveniez jaloux, il faudroit que ce fût de votre ombre: car je ne vois, je n'écoute que vous; ma maison est une retraite impénétrable, & je ne saurois souffrir que personne m'empêche d'être toujours occupée de mon amant.

Lénidor indigné de cette fausseté excessive, ne put dissimuler plus long-tems, il se métamorphosa devant elle. Puis reprenant sa figure: vous voyez, dit-il, la facilité que j'ai eue d'observer Télenis, je m'en suis aussi servi pour vous; & c'est dans votre chambre où j'ai passé la nuit dernière, que j'ai appris par cœur la scène que je viens de vous dire, sous le nom d'une autre: vous ne me la nierez pas, vous avez vu de reste par mon discours que je vous ai conté la vérité, puisque je vous ai répété jusqu'aux moindres paroles qui se sont dites.

Zélemi qui pendant ce terrible aveu, avoit eu un moment pour se remettre, voulut se retrancher à nier la chose. Dites plutôt, répondit Lénidor, que vous rêviez dans ce tems-là, & que la violence de votre passion vous faisoit prendre pour moi tout ce qui se donnoit la peine d'entrer dans votre chambre: en achevant ce discours avec un sourire ironique, il sortit de chez Zélemi pour n'y plus rentrer de sa vie, & s'en alla conter à Télenis l'entretien

qu'il venoit d'avoir avec elle. Comme ils se trouvèrent seuls, il y a grande apparence qu'elle le paya du plaisir que lui avoit donné son histoire.

CHAPITRE XV.

Des simulacres de la calomnie.

UNE tradition de plus de quatre mille ans, porte que long-tems avant l'arrivée des empereurs qui règnent aujourd'hui, les hommes vivoient en paix dans Mercure, gouvernés par des rois équitables & pleins d'humanité, quand arriva l'aventure que je vais rapporter.

Une nuit le ciel étant plus serein qu'à l'ordinaire, & Venus en son plein répandant une lumière qui ne permettoit pas de regretter la présence du jour, tout-à-coup le ciel se couvrit, & une vapeur épaisse & empoisonnée couvrit d'horribles ténèbres toute la face de la planette. Après que l'obscurité eut duré quelque tems, un nombre innombrable de feux rouges & enfumés s'élevèrent des bornes de l'horison, & ce nuage enflammé s'approcha de la planette avec un fracas épouvantable & une incroyable rapidité. Dans le tems de son passage, un monstre hideux composé d'une flamme dévorante se

ſépara en une infinité de parcelles, dont chacune ſe revêtit d'un corps fantaſtique. Rien au monde n'étoit plus effrayant que la figure de tous ces démons naiſſans : il n'y en avoit pas deux qui ſe reſſemblaſſent dans cette multitude infinie qui inondoit la planette.

Une terreur univerſelle s'empara de tous les cœurs : chacun fuit, il n'y avoit point de forêts aſſez épaiſſes, ni de cavernes aſſez profondes pour ſe cacher.

Les monſtres qui avoient fixé leur ſéjour dans Mercure, s'apperçurent bientôt qu'il leur ſeroit impoſſible d'y vivre avec les hommes, comme c'étoit leur intention, s'ils ne trouvoient le ſecret de les apprivoiſer à la difformité de leur figure, ou d'en changer du moins en apparence. Ils reconnurent par la continuation de l'épouvante générale qu'on ne s'accoutumeroit point à les voir ſous leurs propres formes, de ſorte qu'ils prirent la réſolution de déguiſer le mieux qu'il leur ſeroit poſſible, les défauts de leurs perſonnes, & de ſe faire des maſques ſi rians & ſi agréables, que tout le monde en fut charmé.

Cette réſolution priſe fut bientôt exécutée ; & à l'aide des ſecrets de la magie, toute leur laideur diſparut. Ce n'eſt pas qu'ils changeaſſent effectivement de forme ; mais c'eſt que n'y

ayant point au monde de plus subtils enchanteurs, ils trouvèrent le secret de couvrir si bien leur difformité, qu'il étoit impossible de les reconnoître.

Un long habillement plein de décence les couvroit de la tête aux pieds, & un masque où respiroit la douceur & la modestie, couvroit leur visage. Dans cet état ils s'approchèrent des hommes, & les assurèrent qu'ils avoient chassé leurs ennemis, qui étoient les suivans détestables de la calomnie, ce monstre hideux qui leur avoit apparu sur le nuage embrasé.

Les peuples de Mercure à qui le mensonge & le déguisement sont des vices inconnus, ajoutèrent foi sans répugnance aux artificieuses paroles de leurs nouveaux hôtes, & les voilà en moins de rien bras dessus, bras dessous. Ils reçoivent dans leurs maisons les perfides ennemis qu'ils détestoient deux jours auparavant, & déçus par la fausse apparence, ils ne croyent point avoir d'amis plus fidèles & plus dévoués. Les rois suivirent l'exemple du peuple, ou plutôt le lui donnèrent; car c'étoit sur-tout à la cour des grands princes qu'ils avoient destiné de fixer leur séjour, & c'étoit auprès deux qu'ils faisoient les plus grands efforts pour se ménager un établissement solide.

Ils y réussirent bientôt. A peine furent-ils huit jours dans la planette qu'ils la gouvernèrent. Les anciens serviteurs étoient suspects à leurs maîtres. On se défioit de ses amis les plus solides, les sacrés nœuds de la nature se relâchoient insensiblement. Les pères craignoient la perfidie de leurs enfans, & ceux-ci les pièges couverts de leurs pères. Le mari cachoit ses vues à sa femme, & de son côté elle n'osoit confier à un époux qu'elle aimoit, ses craintes ni ses espérances. L'amour même étoit sans confiance. Quelqu'un avoit-il bien servi le prince, & prodigué ses jours pour sauver ceux de son maître, on le perdoit dans son esprit, & on qualifioit ce sujet fidèle du nom d'ennemi couvert.

Comme il a bien servi, disoient ces monstres, il ne trouve aucune récompense digne de ses services : aussi sait-on par des voies certaines qu'il cabale, qu'il se fait des amis, qu'il cherche des protecteurs & de l'appui. Si vous saviez, disoit-on au prince, quelle liberté il prend quelquefois de censurer vos actions, quelle interprétation sinistre il donne à vos projets les plus judicieux, & quels discours..... mais ce seroit un crime de les redire. Sur les moindres soupçons, le plus homme de bien, l'ami le plus intime du prince (si les princes peuvent en

avoir) étoit perdu ſans reſſource. On n'attentoit pas encore à ſa vie, mais on s'éloignoit de ſa familiarité ; & enfin on l'éloignoit lui-même, ſans lui dire jamais ce qui l'avoit détruit. Ceux mêmes qui lui plongeoient le poignard dans le ſein en lui dérobant le cœur de ſon maître, blâmoient en ſa préſence la méconnoiſſance & l'infidélité du prince, & s'offroient pour médiateurs entre deux bons amis, qu'une légère froideur éloignoit, diſoient-ils, l'un de l'autre ; enſuite ils employoient en apparence leurs offices pour un raccommodement, auquel ils avoient barré toutes les avenues.

Peut-être, ſeigneur, diſoient-ils au prince, qu'on vous en impoſe ſur ce qui regarde un tel. Je ſuis sûr dans le fond qu'il aime votre majeſté. La calomnie eſt un hydre à cent têtes, elle infecte toutes les cours. Quelque parfaite & ſemblable aux dieux que ſoit votre majeſté, peut-être n'eſt-elle pas à l'abri des traits perfides de ce monde : dans toutes les converſations que j'ai eues avec un tel qui eſt mon ami, j'ai cru voir ſon innocence à découvert ; le crime n'eſt pas capable de cette conſtance héroïque avec laquelle il ſoutient ſa diſgrace : on diroit qu'il ne la ſent pas, & que votre majeſté en ſe privant de lui, y perd plus qu'il n'y perd lui-même..... Si votre majeſté lui rendoit ſes

bonnes

bonnes graces, je suis sûr que ce seroit le moyen d'amolir cette ame inflexible que l'adversité révolte, & qui ne paroît être tenté d'un crime, que par le desir de la vengeance, passion si naturelle aux grands cœurs.

Avec de pareils traits trempés dans l'aconit ou le venin de cerbère, on empoisonnoit le prince en feignant de vouloir le calmer, & la ruine de l'innocent ne manquoit jamais d'être le prix d'une calomnie si finement apprêtée.

Alors la confiance du prince, la dépouille du malheureux, les grands emplois, les richesses étoient la proie des monstres. L'innocence opprimée ne trouvoit plus d'accès auprès du trône. Le mérite le plus éclatant fut persécuté, la vertu passa pour un crime; la science & la raison étoient plus que suffisantes pour rendre suspects de révolte & de sédition les meilleurs sujets de la planette.

Ce qui se faisoit à la cour, se pratiquoit avec le même artifice & un succès pareil dans les maisons particulières : il n'y avoit plus, si l'on en croyoit les monstres, d'ami fidèle, de domestique désintéressé, d'héritiers exempts de soupçon, d'amans discrets, de maîtresses tendres, d'ouvriers experts dans leur art, ni de philosophes qui sussent lire.

Les monstres liés ensemble d'un intérêt in-

que l'eau s'insinue sans aucune difficulté dans les conduits les plus serrés de nos vaisseaux, & qu'elle passe ensuite, par une prévoyance de la sage nature, chargée du sel trop abondant, dans les vaisseaux excrétoires, pour être évacuée par les urines & par la transpiration insensible.

Ces physiciens ont mille fois observé que dans l'état de la maladie, telle qu'elle soit, les urines sont infiniment plus salées (1) que dans la santé, aussi-bien que les sueurs & la peau au travers de laquelle s'opère la transpiration insensible.

Sur ces indications, ils ordonnent à leurs malades de boire de l'eau, pour délayer leur sang, & procurer par conséquent la fluidité de ce liquide. Ils indiquent encore à leurs malade une diète salutaire, afin que les levains digestifs puissent, malgré leur affoiblissement, dissoudre le peu qu'ils prennent de nourriture. Car ces physiciens éclairés savent bien que la grossiéreté des alimens mal digerés concourt, avec la trop grande salure du sang, à son épaississement. En visant toujours au même but, ils

(1) On peut examiner la salure des urines, soit par les urines, soit par leur poids, soit par les divers mêlanges de quelques liqueurs, &c.

cœurs par le secours du mensonge son associé, de l'amour propre qu'il tenoit à gage, & de la flatterie parée des atours de l'amitié, qu'on n'avoit de confiance que pour eux. A peine la raison osoit-elle montrer le nez, qu'on la siffloit également chez le peuple, à la cour, & dans les places publiques. L'examen qu'elle tenoit par la main, fut déclaré par un arrêt authentique ennemi public, & la démence alla jusqu'à ce point, qu'on précipita la vérité dans le fond d'un puits. Heureusement ces divinités ne pouvoient mourir; mais la persécution qu'elles avoient à souffrir, les rebuta au point qu'elles ne se montroient plus nulle part; car les vertus sont un peu fières, & comme l'accueil favorable les attire, la huée les effarouche. Il n'y a que le vice qui ne sache allier l'impudente effronterie à ses autres horreurs.

Les choses étoient en cet état quand le génie qui règne dans le soleil, envoya un de ses habitans dans Mercure pour gouverner la planette. A peine y fut-il arrivé, qu'il réunit toutes les puissances séparées en la seule personne, comme on l'a dit plus haut: ensuite d'un coup de son pouvoir suprême il démasqua tous les monstres, & les ayant rendus odieux en les montrant à découvert, il arma tous ses sujets, se mit à leur tête, & poursuivit à force ouverte

ces ennemis que l'artifice avoit rendu si long-tems invincibles.

Ils tentèrent inutilement toute sorte de ruses pour séduire l'armée de l'empereur, débaucher ses soldats, & le rendre odieux à ses peuples, en publiant de lui toutes les horreurs que le mensonge & la malignité peuvent inventer : mais le masque étant arraché, la perfidie ne put réussir, & il fallut en venir au combat. Leur défaite fut entière ; la plus grande partie des monstres périt sur la place, une partie tomba dans les fers, & l'autre prit la fuite. Ceux-ci se sont répandus dans toutes les planettes, & par préférence sur la nôtre, où ils exercent un empire tyrannique dont nous ne devons jamais espérer la fin.

Pour ceux qui demeurèrent prisonniers, l'empereur qui jouit du droit des métamorphoses, les changea en statues de bronze, après leur avoir rendu leurs masques & les habillemens qui cachoient leurs défauts : mais il ne voulut point leur ôter la vie, ni le mouvement ; il se contenta de les enchaîner avec des liens de fer qui, quoiqu'aussi souples que les corps de ces métamorphosés, conservent une solidité que rien ne peut ni dissoudre, ni briser.

En cet état il les exposa sur de magnifiques théâtres dans la plus grande place de toutes les

coagule, & diminue la masse en le durcissant, au lieu que le levain qu'on mêle avec la pâte, le gonfle, étend sa masse, & l'amolit en la raréfiant.

De cette erreur de nom, s'ensuit une fausse maxime très-importante par les conséquences vicieuses dans lesquelles elle nous conduit.

Le lait, dit-on, est de même nature que le sang, comme tout le monde est forcé de l'avouer. Mais si le lait peut être fermenté, le sang peut donc l'être aussi; & alors, perdant de vue l'idée de la prezure qui coagule & épaissit le lait, pour suivre celle du levain qui étend & dissout, pour ainsi dire, la pâte, on conclut ainsi: puisque le sang peut être fermenté, sa masse peut s'étendre; il peut être dissous, & par conséquent occuper quelquefois plus de volume qu'il ne faisoit. Mais, pour éviter la méprise & tirer une conséquence juste, il falloit dire:

Le lait est épaissi & rendu solide par l'effet de la prezure: donc tout ce qui sera de même nature que cet acide, qu'on nomme improprement ferment, fera sur le sang le même effet que sur le lait, c'est-à-dire, le coagulera, l'épaissira, le rendra massif & non fluide; &, comme nous ne connoissons rien dans la na-

reur qui régnera alors obtiendra de l'intelligence qui gouverne le soleil, le pouvoir de purifier l'esprit des monstres, & d'en faire des hommes en leur formant des corps pareils à celui des habitans de Mercure.

Voilà quels sont ces simulacres animés si communs dans Mercure, & si admirables, puisque ce sont les seules statues vivantes & agissantes qui soient dans l'univers.

A l'égard de ceux qui ont fait des crimes par la séduction des monstres, leur *punition*, finit aussi-tôt qu'ils ont achevé d'en représenter toutes les histoires publiquement, & après avoir essuyé la honte & les remords qui suivent naturellement de pareilles fautes. Alors ils quittent leurs corps de bronze pour en prendre un autre, tel que sont ceux de la planette à laquelle on les destine. Car ils sont tous exilés, l'empereur trouvant toujours quelque danger à conserver parmi son peuple ces ames foibles & assez peu éclairées, pour n'avoir pas pu distinguer pendant leur vie le mensonge de la vérité, ni leurs véritables amis des perfides flatteurs.

L'empereur prétend qu'une ame déshonorée par des taches de cette importance, en garde long tems les flétrissures, & qu'il ne faut pas moins qu'un grand pelerinage pour lui restituer sa première noblesse, & le ramener à la vertu.

CHAPITRE XVI.

Du principe de la médecine dans Mercure.

QUOIQUE le tempérament des habitans de Mercure soit le plus ferme & le meilleur de notre tourbillon, & que la pureté de l'air, secondée de la proximité du soleil, les entretienne toujours dans une santé parfaite, on ne laisse pas de trouver des médecins dans la planette, où ils sont nécessaires pour le moins aux sages qui l'habitent. Car ils n'ont pas tous la pierre philosophale, ainsi leur santé n'est pas inaltérable.

Ces médecins de Mercure n'ont pas leurs pareils dans toutes les planettes de notre univers, comme on en sera facilement persuadé, quand on saura combien ils ont simplifié leur leur art, & de combien d'études frivoles & de connoissances inutiles ils l'ont débarrassé.

On veut sur notre terre qu'un médecin renferme dans sa seule tête toutes les connoissances imaginables. Il doit savoir à fond l'anatomie, quoique ce talent seul demande l'étude & le travail d'un habile homme pendant toute sa vie. Outre cela, on veut qu'il connoisse la nature de toutes les liqueurs qui composent la

masse du sang ; qu'il voie, pour ainsi dire, tous les chemins par lesquels elles passent, ceux par où elles s'échappent, & les causes qui peuvent les arrêter dans leurs cours, contre les intentions de la nature.

Il faut qu'il connoisse les qualités de toutes les plantes, de tous les bois, des écorces, des feuilles, des racines, des terres, des pierres, des métaux, des minéraux, celles de tous les sels, des soufres ; & qu'il sache prévoir avec certitude l'espèce d'action que toutes ces matières sont capables de produire avec le sang & les humeurs, dans tous les différens états où elles peuvent se trouver : ce qui suppose une parfaite connoissance de la chymie, longue & pénible étude, à laquelle toute la vie d'un homme est bien éloignée de suffire.

L'essentiel de sa profession, suivant notre idée, est de savoir définir toutes les maladies, d'en marquer les divisions, & d'en connoître tous les symptômes.

Il doit avoir dans sa mémoire les noms très-présens de toutes les drogues, tant simples que composées, & leurs doses fort exactes.

Il faut, outre cela, qu'il connoisse tous les tempéramens en général, & celui de chacun de ses malades en particulier ; parce que, suivant notre système de médecine, ce qui con-

vient au bilieux, nuit au flegmatique ; & ce qui peut enrichir un sang appauvri, est capable de briser tous les canaux qui contiennent un sang trop vif. Enfin il faut tant de mémoire, tant de connoissances acquises, & tant d'esprit pour former chez nous un bon médecin, que, s'il s'en rencontroit un tel en mille ans, on ne devroit pas s'étonner de voir les hommes lui dresser des autels ; car les récompenses monnoyées, les louanges même, & les acclamations sont trop au-dessous d'un tel personnage, en qui on doit imaginer quelque chose de divin.

Les médecins, dans Mercure, sont bien éloignés d'une telle ambition. Comme les principes de leur art sont simples & peu nombreux, l'étude en est facile, & l'application des préceptes de la médecine n'exige qu'un mérite très-ordinaire, & des connoissances assez communes : si bien que d'un jardinier passable, mais sur-tout d'un botaniste un peu éclairé, rien n'est plus facile que de faire un excellent Médecin.

Aussi est-ce dans les parterres de l'empereur, dans ses bosquets & dans ses potagers, qu'ils prennent, pour ainsi dire, leurs licences.

On y cultive des arbres, des fleurs & des fruits de toutes les espèces, principalement de ceux qui servent à la nourriture de tout le

monde, & qui ſont l'aliment univerſel. C'eſt le ſeul jardin de la planette où on trouve de ces fruits. Car, hors de-là, ils ne croiſſent que ſur les hauteurs, comme on l'a vu ci-devant; mais on les cultive avec ſoin dans ces potagers, pour l'amuſement & l'inſtruction de ceux qui s'attachent à l'étude de la nature.

Un ſalamandre, chef de tous les botaniſtes de ce monde, y fait la démonſtration anatomique & l'analyſe de tous les végétaux.

On apprend, dans ces écoles, la ſtructure du corps organiſé, dont il eſt, dit-on, plus facile de s'inſtruire ſur ceux des arbres & des plantes, que ſur les animaux; par la raiſon que les parties des premiers ſont plus ſenſibles & plus formées que celles des corps animés. D'ailleurs la liberté de les diſſéquer vivans dans tous les tems, laiſſe remarquer très-aiſément la diſpoſition des fibres, leur entrelacement & le cours de la liqueur végétative. On y voit auſſi que l'abondance ou la diſette de cet élixir, ſon épaiſſiſſement ou ſa liquidité cauſent la vie & la ſanté des plantes, ou leur maladie & leur mort.

C'eſt dans le cours de cette étude, que les élèves de la médecine comprennent le merveilleux artifice de la nature, qui, ſans employer d'autre principe qu'un peu d'eau pure

chargée de quelques sels & de certains soufres, produit & nourrit tout ce qui végète sur la terre; car c'est de ce liquide, qu'on appelle l'esprit universel, que la nature industrieuse forme les arbres les plus durs & les herbes les plus délicates, l'émail & l'odeur des fleurs & des plantes aromatiques, les goûts des fruits & les différentes formes de toutes ces choses, variées à l'infini, malgré l'extrême simplicité du principe unique qui les compose toutes.

Les nouveaux botanistes étant munis de ces connoissances préliminaires, on apprend, mais d'une manière très-générale, l'anatomie animale, réservant l'exactitude & le détail infini de cette science pour les chirurgiens.

Ces derniers, dit-on, ayant à opérer sur presque toutes les parties, n'en sauroient connoître trop exactement le lieu, la forme, la tissure, aussi bien que celles des parties qui les couvrent, & de toutes les autres qui les entourent.

Mais, pour le médecin, il lui suffit de savoir l'usage & la situation des parties, avec les incidens qui peuvent y causer l'abondance ou la disette du sang, son épaississement ou sa liquidité.

On leur fait remarquer dans le cours de cette étude, combien la nature agit uniforme-

ment dans la végétation des plantes, & dans la nutrition des animaux. Ils y voyent que le chile, principe unique du sang & des humeurs, ne diffère en aucune manière de l'esprit universel qui circule dans les plantes. Ces deux liquides étant composés, l'un comme l'autre, d'une eau pure, chargée de divers sels & de différens soufres, opèrent toutes les fonctions animales, à l'aide de la circulation du sang, comme ces mêmes matières agissent dans les plantes, pour y entretenir la vie & la santé, ou y produire les maladies & la mort.

Ils apprennent encore la différence des tempéramens, qui se trouve entre les arbres comme parmi les hommes.

En effet, celui qui produit le baume, suc amer & sulphureux, ne ressemble en rien au cerisier, dont les productions sont acqueûses & acides, de même que la vigne n'est pas semblable au maronnier, &c.

Ces observations générales les conduisent à une remarque préliminaire très-essentielle, & qu'on peut regarder comme le point principal de la médecine; savoir, que la différence du tempérament dans les plantes, n'empêche pas qu'elles ne se nourrissent toutes du même suc, & qu'elles ne puissent toutes être guéries par les mêmes remèdes & le même régime.

En effet, pourvu qu'on arrose une plante, & qu'on laboure la terre autour d'elle, pour charier l'esprit universel jusqu'à sa racine; pourvu qu'on détourne les accidens d'un froid excessif qui le coagule, ou de l'extrême chaleur qui le peut dessécher, ce puissant liquide sera tout le reste. Il suffira que l'attention du jardinier élague les branches trop abondantes, qu'il coupe celles qui déparent sa plante, & qu'il dépouille quelquefois l'arbre de l'excès de ses fleurs & de ses fruits, pour ne laisser de bois qu'autant qu'en peut nourrir la quantité de l'esprit universel qui s'insinue par ses racines, & circule dans toutes ses parties. Mais, de quelque tempérament que soit un arbre, je veux dire, soit qu'il produise du baume, des liqueurs acides, ou des fruits insipides, ce petit nombre de remèdes & quelque peu d'autres qu'on y peut ajouter, les entretiendront tous en vie, & conserveront leur santé.

Ce raisonnement qu'ils font sur les plantes; & de la vérité duquel ils sont convaincus par des expériences indubitables, ils l'étendent jusqu'aux animaux & aux hommes, prétendant que le bilieux & le flegmatique, le sanguin & le pituiteux, le fort & le foible, le jeune & le vieux doivent tous être guéris par l'usage du même remède, soutenu d'un régime sage-

ment administré par un médecin intelligent. Ils soutiennent ainsi cette proposition, qui paroît d'abord une idée fanatique, mais dans laquelle on ne laisse pas d'entrevoir quelques traits de lumière & de vérité qui surprennent.

Tous les hommes, disent-ils, de quelque tempérament qu'ils soient, se nourrissent d'un même liquide qu'on appelle le chile. Cette liqueur est composée de tous les alimens & de toutes les boissons dont ils usent.

Tant que cet élixir ne s'épaissit point, & qu'il n'engorge pas des vaisseaux qui les contiennent, le corps jouit d'une santé parfaite.

Il ne s'agit donc plus que de savoir si la médecine fournit les moyens de rendre le sang des animaux fluide & propre à circuler dans leurs vaisseaux, comme l'agriculture nous apprend à donner ce secours aux arbres & aux plantes.

Elle en fournit, il n'en faut pas douter. La nature divine, mère de tous les êtres, n'a garde de nous avoir refusé un préservatif à tant de poisons qu'elle a répandus sur la terre. Car on doit appeller ainsi tout ce qui peut détourner l'action salutaire du sang, & nous conduire peu-à-peu à la mort, par le triste chemin des infirmités & des maladies.

Mais, pour ne nous pas assurer d'un fait sur

cœurs par le ſecours du menſonge ſon aſſocié, de l'amour propre qu'il tenoit à gage, & de la flatterie parée des atours de l'amitié, qu'on n'avoit de confiance que pour eux. A peine la raiſon oſoit-elle montrer le nez, qu'on la ſiffloit également chez le peuple, à la cour, & dans les places publiques. L'examen qu'elle tenoit par la main, fut déclaré par un arrêt authentique ennemi public, & la démence alla juſqu'à ce point, qu'on précipita la vérité dans le fond d'un puits. Heureuſement ces divinités ne pouvoient mourir; mais la perſécution qu'elles avoient à ſouffrir, les rebuta au point qu'elles ne ſe montroient plus nulle part; car les vertus ſont un peu fières, & comme l'accueil favorable les attire, la huée les effarouche. Il n'y a que le vice qui ne ſache allier l'impudente effronterie à ſes autres horreurs.

Les choſes étoient en cet état quand le génie qui règne dans le ſoleil, envoya un de ſes habitans dans Mercure pour gouverner la planette. A peine y fut-il arrivé, qu'il réunit toutes les puiſſances ſéparées en la ſeule perſonne, comme on l'a dit plus haut: enſuite d'un coup de ſon pouvoir ſuprême il démaſqua tous les monſtres, & les ayant rendus odieux en les montrant à découvert, il arma tous ſes ſujets, ſe mit à leur tête, & pourſuivit à force ouverte

gulent le ſang, un exercice modéré le rendra liquide.

L'indigeſtion peut faire le même effet que les deux cauſes précédentes : mais la diète toute ſeule réparera le dommage.

Les ravages de l'acide ſeront aiſément détruits par l'uſage des amers ſpiritueux, ou par la diſſolution des ſels dans une abondante boiſſon d'eau, qui les chariera hors du corps par le chemin ordinaire des ſecrétions. Le ſimple ſommeil, dans la chaleur du lit, fait preſque ſeul le même effet.

La diſette des ſucs nourriciers eſt encore une cauſe de la coagulation du ſang. La bonne nourriture un peu abondante la détruira.

La trop longue application d'eſprit, qui fixe toutes les liqueurs, auſſi bien que l'inſomnie, trouveront un remède très-ſimple dans un peu de diſſipation néceſſaire & dans un ſommeil paiſible.

Les paſſions qui tiennent de la douleur, comme la triſteſſe, la crainte, la jalouſie, le regret, l'averſion, &c. ſont de très-grands coagulans.

Mais le repos de l'ame ou les paſſions oppoſées détruiront les impreſſions de celles-là : c'eſt à quoi un médecin doit faire une ſérieuſe attention ; car en vain entreprendra-t-il de guérir

guérir le corps, tant que l'ame sera malade.

Les fougues de ce tyran domestique peuvent faire plus de mal que tous les remèdes du monde n'en sauroient guérir.

Jusques à présent nous n'avons pas encore eu besoin des médicamens effectifs, & il nous a suffi d'écarter les causes du mal pour en trouver la guérison.

Mais s'il est arrivé par malheur qu'on ait négligé ces premiers secours qui s'offrent d'eux-mêmes, & que la nature se trouve accablée, c'est alors qu'il faut joindre ensemble, & pour ainsi dire dans un seul médicament, tout ce qui peut être contraire à la coagulation.

Nous venons de voir que les acides, le froid, la paresse, l'indigestion, le travail d'esprit, le trop violent exercice & les sentimens douloureux de l'ame la causent; on doit employer sans difficulté, dans le remède, le contraire de toutes ces choses, & régler le régime dans un sens convenable à cette idée. Ces précautions judicieuses étant bien prises, c'est à la nature à faire le reste; & elle le fera, sans doute, pourvu que la longueur du mal n'ait pas altéré quelques-unes des parties principales.

Tout ce procédé est simple, & il n'est pas question d'un grand nombre de connoissances pour en remplir les vûes, puisqu'elles s'offrent

poser sa doctrine en paroles harmonieuses, de dire des choses incroyables, & d'assurer des faits impossibles, les premières places seront à sa disposition, & la cour augmentera bientôt la séduction de la ville par l'exemple de sa crédulité.

Fin du monde de Mercure.

& occasionne la fièvre, & non pas ceux qui font appercevoir sur la langue une espèce de chaleur passagère.

Suivant cette idée, ils avouent que l'indigestion, qui donne la fièvre, cause une grande chaleur; qu'un abscès produit le même effet; que la migraine échauffe la tête, qu'une soif violente & continuelle, jointe au défaut de boisson, cause une grande ardeur intérieure; & enfin qu'on peut être fort échauffé, lorsqu'on a fait usage des choses qui produisent ces maladies; mais comme ils n'admettent la chaleur ou le froid que dans le malade qui le sent, & non pas dans les médicamens, ils n'attribuent pas la moindre chaleur au poivre, aux épiceries & aux aromates, quelques spiritueux qu'ils soient; parce qu'ils ne jugent pas que ces drogues puissent occasionner la coagulation du sang, dans laquelle réside la cause de la chaleur qu'on sent dans la maladie.

Le sang, disent-ils (& ils comprennent sous ce nom toute la masse liquide qui circule dans notre corps), nous cause le froid ou le chaud, ou l'état moyen, suivant qu'il circule librement ou difficilement. Le premier état est celui de la santé, & le second celui de la maladie.

C'est le seul frottement de ce liquide contre les parois intérieurs des vaisseaux contendans,

qui cause toute la chaleur des animaux, tant la naturelle, que celle qui est contre nature.

Quand le sang coule librement, le frottement qu'il fait est médiocre, & la chaleur causée par ce frottement est de même nature, c'est à-dire, douce & modérée; mais si le sang circule avec difficulté, parce qu'il se trouve d'une consistence plus épaisse qu'à l'ordinaire, alors son frottement intérieur devenant plus fort, il occasionne une plus grande chaleur; ce qui arrive de la même manière que la chaleur que nous occasionnons dans nos mains & dans toutes les parties, en les frottant avec quelque sorte de force.

Il s'agit, disent-ils aussi bien que nos médecins, de procurer toujours au sang la fluidité qui lui est naturelle, afin que ces frottemens ne soient pas plus forts dans un tems que dans l'autre, & alors nous n'appercevrons jamais une chaleur incommode.

Mais comment rendre au sang sa liquidité naturelle, quand il l'a une fois perdue? En composant le chile d'alimens & de médicamens contraires à ceux qui causent l'épaississement du sang.

On a déja dit bien des fois, que l'action de la nature consiste toute entière dans la circulation; c'est par cette méchanique qu'elle fait tout dans l'univers.

Le suc qui circule dans les plantes les produit, forme leurs fleurs, leurs feuilles, leurs fruits : c'est par la circulation que contiennent ces derniers, qu'ils mûrissent, s'attendrissent, s'adoucissent, se parfument, &c. Celui qui, faute de réflexion, ne sait pas cette doctrine, est un aveugle indigne du nom de physicien. Ce que la circulation opère dans les plantes, elle le fait dans les corps animés.

Un liquide universel, composé d'une infinité de parties différentes, se sépare dans nos corps en plusieurs liqueurs de diverse nature, suivant les réservoirs qui les renferment, & les usages auxquels elles sont destinées. Tout cela s'opère par la circulation ; &, quand elle est libre & facile, ces actions se font aisément & selon l'exigence de la nature : mais, pour que la circulation soit libre, il est nécessaire que toute la masse liquide qui circule dans notre corps, ait une certaine liquidité pour couler aisément par des canaux d'une petitesse infinie ; car, lorsqu'elle s'épaissit, elle ne sauroit plus passer.

Un des grands usages que fait la nature, de la circulation, est de s'en servir à broyer sans cesse tout le liquide circulant, afin de le rendre plus coulant & plus fluide ; car on sent bien que plus les parties qu'on peut mêler avec de

l'eau feront menues & fines, & plus elles pourront paffer, avec l'eau qui les charie, dans les pores & les conduits étroits.

Or, il faut que toutes les parties de nos alimens foient réduits à une extrême fineffe, afin que la nature puiffe les employer, tant à réparer le dépériffement perpétuel de notre fubftance, qu'à réformer les efprits fi fins, fi volatils & fi actifs, qui fervent à tous les mouvemens corporels.

Ces merveilleufes opérations ne pouvant s'exécuter que par le miniftère de la circulation, il faut donc la rendre facile, & par conféquent maintenir le fang, c'eft-à-dire, toutes nos liqueurs dans la fluidité que la nature exige.

On a dit plus haut que le moyen d'entretenir cette fluidité étoit de compofer le *chile* d'alimens & de médicamens contraires à ceux qui épaiffiffent nos liqueurs. Il ne s'agit plus que de les faire connoître.

L'expérience nous apprend que les alimens difficiles à digérer (on entend ceux dont la maffe eft folide & impénétrable aux levains digeftifs) épaiffiffent le fang. Tels font, par exemple, les amandes, les noix, toutes les graines de cette nature, celles de melon, concombres, citrouilles, abricots, &c., qui font innombrables; tous les fruits dont la chair

l'opèrent par leur propre nature, quoiqu'elles soient d'une subtilité presque incroyable.

C'est ainsi que l'alcool de vin, c'est-à-dire, l'esprit-de-vin le plus fort épaissit la lymphe du sang, si on l'y mêle, & que l'esprit de vitriol congèle toute la masse du sang, si on en introduit quelque goûte dans l'artère d'un animal vivant.

On verra dans la suite quels sels & quelles liqueurs opèrent un effet contraire. Mais à présent il faut savoir que notre sang est à-peu-près de même nature que le lait : c'est ce qu'on prouve par une infinité d'expériences fort exactes, qui démontrent que le lait n'est autre chose que le chile tout pur.

Il suit de ce systême bien prouvé, que tout ce qui peut épaissir & coaguler le lait, doit produire un effet semblable sur notre sang.

Or tous les acides coagulent le lait, & doivent par conséquent opérer le même effet sur le sang.

Mais qu'est-ce que l'acide ? Ce n'est autre chose qu'un sel solide & non volatilisé, fondu dans l'eau. Ce sel est fixe & solide, parce qu'il n'a pas été travaillé par la nature, qui tend sans cesse à le rendre volatil. Mais le sel, par un décret du souverain maître, tend aussi toujours à le rendre solide.

Ce combat & cette alternative étoit nécessaire pour la génération, la conservation & la destruction de toutes choses, car le sel fixe est d'une utilité inconçevable.

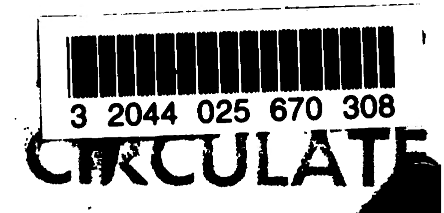
C'est lui qui procure la solidité de tous les êtres. Le chêne, qui en contient plus que les autres arbres de notre Europe, est le plus dur. Il fait aussi la pesanteur; c'est pourquoi ce bois, qui contient plus de sel que tout autre, est aussi plus pesant. Il cause encore la durée, & s'oppose à la pourriture & à toute destruction. Ce peu d'éclaircissement qui nous vient de Mercure, doit être, disent leurs physiciens, un ample sujet de méditation pour les médecins de notre monde. Mais ceux de Mercure se contentent de le présenter à leur sagacité, sans en dire davantage. Ils ajoutent seulement que le sel solide & non volatile, causant la solidité, le poids & l'incorruptibilité de tous les êtres, il peut aussi, & doit faire l'épaississement de notre sang, quand il s'y trouve contre l'intention de la nature, qui ne sauroit les souffrir dans les corps animés. C'est ce que l'expérience démontre.

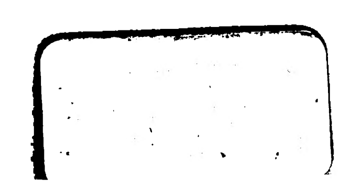
En effet, il ne s'en trouve pas un seul grain dans tous les corps vivans; &, quelque opération qu'on puisse faire par la chymie sur toutes les parties des animaux, on n'en retire

que du sel volatil. La nature a une grande attention à se défaire de l'autre par les urines & la transpiration, comme elle fait sans cesse. Car ces évacuations nous sont données pour séparer de notre sang la trop grande abondance de sel. Mais, quand cette lessive ne se fait pas suffisamment, c'est-à-dire, quand les urines ne coulent pas, ou qu'on ne boit pas assez d'eau pour dissoudre le sel trop abondant de notre sang, alors il y séjourne; & la nature ne pouvant pas le volatiliser tout, parce qu'elle auroit trop à faire, ce qui reste épaissit le sang, & cause tous les maux auxquels nous sommes sujets.

Comme il est vrai que les sels volatils sont les seuls qui entrent dans la composition de nos corps, il est visible aussi qu'on n'en sauroit trop mettre de tout fait dans le chile, & que par conséquent l'usage ordinaire des alimens charés de parties balsamiques & sulphureuses doit être fort recommandé, toutes les fois qu'on soupçonne le sang d'un malade d'être épaissi.

Tous les fébrifuges sont de ce caractère, & sans avoir recours au quinquina, on guérit aisément toutes les fièvres par le seul usage des plantes balsamiques & spiritueuses, pourvu qu'on en prenne autant de celles des pays


3 2044 025 670 308



par la nature ou par l'art, étant choisis & sagement appropriés par leur dose aux forces du malade, sont infiniment propres à dissoudre le sang trop épaissi.

Ce principe une fois accordé, (eh! comment pourroit-on le nier?) les physiciens de Mercure l'étendent à toutes les maladies, & en tirent toutes les guérisons.

Mais, leur dit-on, ne craignez-vous pas que ces esprits des végétaux, qui sont inflammables, n'allument le sang? Cela nous paroît, répondent-ils, aussi peu vraisemblable qu'il l'est de voir l'huile s'allumer dans une salade, quoiqu'elle brûle dans une lampe.

Suivant cette doctrine, les philosophes de Mercure appellent froid tout ce que nous nommons chaud en fait de médicamens, & chaud tout ce que nous appellons froid. Car, disent-ils, puisque les esprits sulphureux défigent le sang, dont la fixation causoit notre chaleur contre nature, il faut les nommer froids; mais puisque la limonade, les orgeats, &c. figent le sang & occasionnent l'ardeur fiévreuse, on doit les appeller des potions chaudes & enflammées, malgré le rapport contraire du toucher & du goût.

Ces physiciens se font quelquefois un grand mérite de démentir le rapport de leur sens,